



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1000



**EXPLORACIONES A LOS ISTMOS
DE
PANAMA Y DARIEN
EN
1876, 1877 Y 1878**

Por

ARMANDO RECLUS

(*Oficial de la Marina Francesa*)

PUBLICACIONES DE LA REVISTA "LOTERIA"

No. 1





F1564
R42
1958

JUAN VIDAL, EDITOR

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

EN 1876, 1877 Y 1878

POR M. A. RECLUS

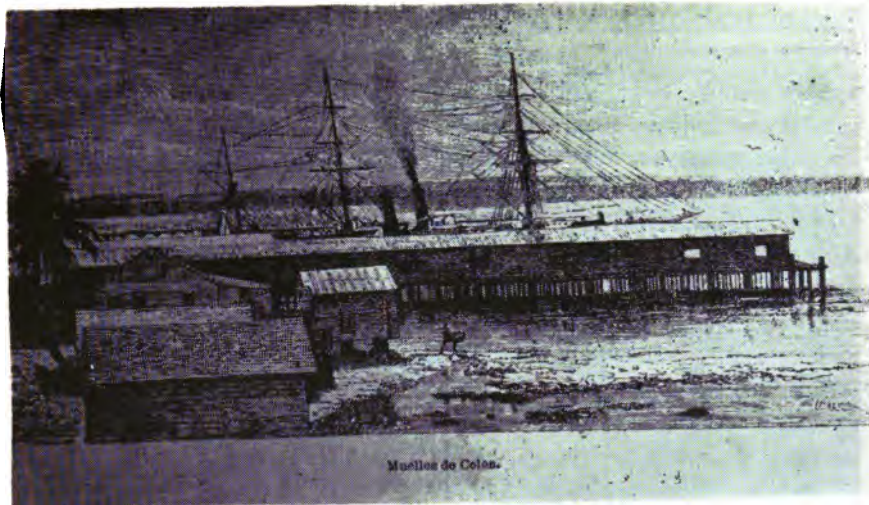
Oficial de la marina francesa

ADMINISTRACION

CALLE DE BORDADORES, 3, MADRID

1881

636



Exploraciones a los Istmos de Panamá y de Darién

1876 - 1877 - 1878

Por M. A. RECLUS

Oficial de la marina francesa.

I

El istmo americano.—El Congreso internacional de Ciencias geográficas de París en 1875.—M. L. N. B. Wyse y sus compañeros.—Los que no volverán: Olivier Bixio y Guido Musso.

El considerable desenvolvimiento del mayor número de las comarcas de la América que bañan las aguas del grande Océano Pacífico; la tan deseada apertura, que tras tantas gestiones se consiguiera, de los puertos de la China y del Japón al comercio del mundo, y el rápido desarrollo de las fuentes de riqueza de la Australia, hacía ya años estaban exigiendo la apertura de un canal marítimo que pusiera en comunicación el Océano Atlántico con el Pacífico, destruyendo la estrecha barrera que en la América Central los separa. Mucho tiempo hacía ya que de la necesidad de

esta importante obra nadie dudaba; pero distintos proyectos, que sucesivamente se habían ido presentando, adolecían de defectos, los cuales dieron lugar a que uno tras otro fueran desechados, porque ninguno daba al comercio del mundo un paso ancho y suficiente, cual lo necesita, un Bósforo libre, extenso y de gran fondo, en el que los buques de más alto bordo pudieran aventurarse a cualquier hora, sin riesgo a las altas y bajas de la marea, y en el que no fueran de temer interrupciones, ni detenciones por cualquier causa. Todos los proyectos presentados tenían por objetivo el canal de presa, que era en lo que hasta entonces se había pensado; pero es claro y manifiesto que no podía emprenderse la construcción de un canal de esta naturaleza, pues a todos se alcanzan los gravísimos inconvenientes que desde luego presentan y que universalmente están reconocidos, sino después de haberse convencido perfectamente de que era imposible la apertura de un canal a nivel, que son los únicos que pueden satisfacer las necesidades que lleva al comercio a emprender obras de tanta cuantía.

De toda la considerable superficie que en la América Central forma el istmo, en el año 1875 sólo quedaba una sola región que no hubiera sido estudiada completamente a conciencia por la expedición americana, organizada con este objeto bajo la dirección del comandante Selfridge, y ésta era el Darién meridional. Por distintas referencias, unas dignas de más crédito y otras de menos, y más que por nada por la exploración del extenso valle del Paya, que en 1866 hiciera M. de Lacharme, podía llegarse a creer en aquel punto una brusca interrupción de la cordillera. Por esta brecha pensábase que sería de gran facilidad, y relativamente mucho menos costoso, abrir un canal que llegara a tocar con uno de sus extremos a la magnífica bahía de Urabá, y por el otro con el espléndido fondeadero de San Miguel, utilizando la poderosa corriente del gran río Atrato y el del hermoso río Tuyra.

Por lo demás, todos los que habían hecho investigaciones anteriores a las de M. L. N. B. Wyse, buscando un mejor punto para facilitar el tan deseado paso, juzgaban, sin que se sepa qué causa para ello tenían, que un corte practicado a nivel no era factible, y, por tanto, todos los trabajos técnicos que habían realizado tenían por único fin la apertura de un canal de presas.

La carencia absoluta de estudios de proyectos de canal a nivel, y los insuficientes datos contenidos en las referencias sobre la elevación del cuello de Paya, cuya altura, según M. de Lacharme, era de cincuenta y ocho metros sobre el Pacífico, hacían esperar que sin grandes esfuerzos podría



Casas en los palmares de Colón.

conseguirse un canal sin presas, cosa muy deseada y que se echaba de menos en todos los concienzudos trabajos de la comisión americana, y este vacío urgía cada vez más llenarlo, por los grandes intereses que así lo requerían.

M. Wyse estudiaba la cuestión, hacía mucho tiempo que, soñando en la apertura de un canal interoceánico, ocho años antes, había llevado a cabo serias y detenidas exploraciones sobre el río Bayano, hasta bastante más allá de la aldea de Pirrea, enclavada en el territorio de los indios salvajes; esto es, hasta un punto en donde antes que él ningún blanco se había atrevido a llegar, tanto por haber retrocedido ante los grandes obstáculos con que habían tropezado, por las enfermedades que son allí tan frecuentes y que les habían hecho volver atrás, como por el natural feroz y sanguinario de los habitantes de aquellas regiones.

El Congreso Internacional de Ciencias Geográficas que se reuniera en París el año 1875 presentaba una ocasión favorable, y todo el interés de los hombres ilustrados que lo componían fijóse en la cuestión del istmo americano, discutiéndose muy detenidamente la elección del punto que más convenía para la apertura del paso. Nombróse un jurado, bajo la presidencia de M. de Lesseps, el famoso creador del istmo de Suez, al que se

le dio el encargo de indicar el mejor y más conveniente trazado, así como también de presentar los proyectos de presupuestos.

Muchos hombres, que participaban de la opinión de M. Wyse, se reunieron en comité, pidiendo por mediación de su presidente el general Turr, que se sirvieran ordenar la suspensión de las reuniones del gran jurado hasta después que se hubiera explorado perfectamente la línea Paya-Caquirri; petición que no podía menos de ser favorablemente acogida.

Inmediatamente que se hubo comunicado el asentimiento, fueron emprendidos los trabajos, desplegándose gran actividad en los preparativos que la empresa requería; en menos de un año quedó constituida una sociedad, se reunió el capital que necesario se creía, y se obtuvo una concepción para las obras de los Estados Unidos de Colombia, así como también quedó reunido el suficiente personal de exploradores. Los grandes conocimientos y la experiencia que M. Wyse había adquirido de las regiones que necesariamente había que recorrer, le permitieron reunir, en mucho menos tiempo que otro cualquiera hubiera necesitado, instrumentos, armas, objetos propios y precisos para campamento, víveres y cuantas cosas había de necesitar un número considerable de personas que por espacio de seis meses había de quedar a la ventura en extensas y vírgenes selvas, de las que ninguna referencia tenían, y en las que tal vez a cada paso habrían de encontrar un obstáculo que vencer. Gracias a su reconocido espíritu organizador y a la rapidez de su concepción y de ejecución, apenas si medió un mes entre el día en que el plan fue tomado en consideración y en el que los exploradores manifestaron tenerlo todo preparado y estar dispuestos a partir, a los cuales pude unirme en calidad de voluntario, gracias a la antigua y grande amistad que con el jefe me unía.

Como era muy necesario tenerlo todo en cuenta, la prisa referida reconocía por causa principal lo conveniente que era el que la comisión llegase a Darién a principios de la estación seca, que es la única en que el europeo no aclimatado puede soportar las fatigas, miserias y penalidades que son seguras de una permanencia en la selva o en los pantanos. Con tal rapidez se había hecho todo, que en la comida con que el comité nos obsequiara para darnos el adiós, apenas nos conocíamos unos a otros, pues la mayor parte de los futuros exploradores nos veíamos por primera vez.

Entre todos, ingenieros, oficiales de marina, etc., éramos veinte, bajo el mando de M. Wyse; el cuidado de los trabajos facultativos fue confiado a M. Celler, acreditado ingeniero de puentes y calzadas, y entre los restantes se contaban O. Bixio, G. Musso y el doctor C. Viguier. Los dos prime-



Estatua de Cristóbal Colón.

ros no habían de volver a la patria; murieron víctimas de su entusiasmo por la ciencia.

Olivier Bixio, hijo del secretario del Gobierno provisional de 1848, y sobrino del célebre Nino Bixio, jefe del estado mayor de Garibaldi en la campaña de los Mil, era un hombre notabilísimo, en toda la fuerza de su edad y de su desarrollo; apenas si contaba treinta y cinco años, y ya había realizado tales y tan nobles hechos, que digno era de la admiración de todos. Héroe de las encarnizadas luchas que por su independencia se vio obligada a realizar Italia, había abandonado el servicio con el grado de capitán y el título de oficial de órdenes de Víctor Manuel, para entrar a formar parte de las tropas federales cuando la guerra de secesión, en la que muchas veces logró distinguirse en la caballería del general McClellan. Cuando la invasión alemana, llevado de su amor por la patria, se había enganchado como voluntario, teniendo la desgracia de ser herido y hecho prisionero en uno de los encuentros; apenas cerrada su herida, y cuando aun no era completo su restablecimiento, logró escaparse de Stettin, y volvió a luchar, mandando esta segunda vez un batallón de Guardia móvil. De naturalera recta, franca, leal, su clara inteligencia y su cordialidad lo hacían querer de todos los que tenían la felicidad de conocerlo y tratarlo.

Su compañero y amigo Guido Musso, joven ingeniero italiano, pertenecía a una de las más distinguidas familias de aquella península; desde la primera vez que se le veía, se hacía altamente simpático por su elegancia, su amabilidad, tan exquisita como poco afectada, su servicialidad y la distinción de su fisonomía. Lo mismo que Bixio, la amistad que a M. Wyse le unía, había sido causa de que se le ofreciera como expedicionario voluntario, y también en esta decisión influiría el deseo de adquirir derecho para poder decir que había tomado parte en una obra grandiosa. Deseando ardientemente no perder su juventud sin hacer nada, y siéndole odioso pasar su vida en la ociosidad, quería hacerse útil a toda costa. Pocos hombres llevan el sentimiento del deber a tal punto. ¡Murieron! *Data fata secuti.*

II

El Lafayette.—Guadalupe: volcán de la Mina de Azufre.—La Martinica: Fuerte de Francia.—La Guayra.—Puerto Cabello.—Sabanilla.

La comisión, animados de los mejores deseos cada uno y todos sus individuos, quedó embarcada en el vapor *Lafayette* el día 7 de Noviembre de 1876, y sin que nada digno de mención hubiera ocurrido, el 21 del mismo mes, una de las dos islas que forman la Guadalupe dejaban ver a nuestra vista sus montañosas masas cubiertas de verdura hasta la cima del volcán de la Mina de Azufre. En aquella extensión, de tinte uniforme y oscuro, las menores variaciones de luz o sombras se advierten claramente, y el relieve se acentúa de una manera sorprendente; así es que, a pesar de su poco considerable altura (mil doscientos ochenta metros) la Mina de Azufre se presenta tan imponente como los más fieros gigantes de los Alpes.

La Guadalupe propiamente dicha es de origen volcánico, y se halla erizada de montañas, en las que de ordinario se experimenta un rigoroso frío casi continuo, sin que en ellas se encuentren más que musgos, lianas



y helechos. Las corrientes termales abundan en la isla de Guadalupe. Esta isla fue descubierta el 4 de Noviembre de 1493 por Cristóbal Colón, que le dio el nombre que lleva, en memoria de la imagen que se venera en el santuario de Santa María de Guadalupe (Extremadura). En 1635, Oliva, gobernador francés de San Cristóbal, que había tomado posesión de la Martinica, y un caballero llamado Duplessis, enviado por la Compañía de las islas de América para colonizar la Guadalupe, desembarcaron en ella el 28 de Junio con 550 personas, de las que 400 eran trabajadores contratados por cuenta de la Compañía. Bien pronto los colonos europeos fueron diezmados por las enfermedades ocasionadas por un trabajo excesivo, y las privaciones de todo género que tuvieron que experimentar. Después de la muerte de Duplessis, que acaeció a los seis meses de estar en la isla, el gobernador Oliva hizo una encarnizada guerra a los caribes, a los que arrojó, después de cuatro años de incesantes luchas, hacia la parte de la Guadalupe llamada Tierra Grande, y hasta la Dominica. Esto fue el comienzo de aquellas guerras de exterminio que, tras muchas y diversas peripecias, treguas y recrudescencias de hostilidades, vino a concluir en 1660 con un tratado, mediante el cual quedó limitado el dominio de aquella desgraciada raza a Dominica y San Vicente, cuando de ella no quedaban ya más de 6.000 individuos, de los que hoy apenas si en todo el territorio se encuentran algunos representantes. Los que quedaban de los primeros colonos, con más algunos refugiados de San Cristóbal y otros europeos, ávidos de riquezas, que fueran allá buscando aventuras, formaron una población nueva, que desde luego se dedicó a la cultura de los vegetales indispensables para la vida. Después de haber pasado sucesivamente por manos de tres compañías comerciales que se arruinaron desde 1626 a 1642, la Guadalupe fue vendida en 60.000 libras tornesas, y en 6.000 libras de azúcar por año al marqués de Baisseret, que la compró el 4 de Septiembre de 1649 a la última compañía, de la que era agente. Desde entonces la agricultura comenzó a hacer rápidos progresos, y algunos años después cincuenta holandeses echados del Brasil se refugiaron en la isla con 1.200 esclavos negros o mulatos, fundando ingenios azucareros, contribuyendo poderosamente a reemplazar la cultura del tabaco por la de la caña de azúcar, que había de ser una de las principales fuentes de riqueza de la isla; pero las exacciones cometidas por los dueños de la isla dieron lugar a continuas revueltas, tras las que hubo un momento en que parecía perdida para siempre; más por indicaciones de Colbert compró Luis XIV, con todas sus dependencias, en el precio de 125.000 libras tornesas. Colbert la confió a la Compañía de las Indias



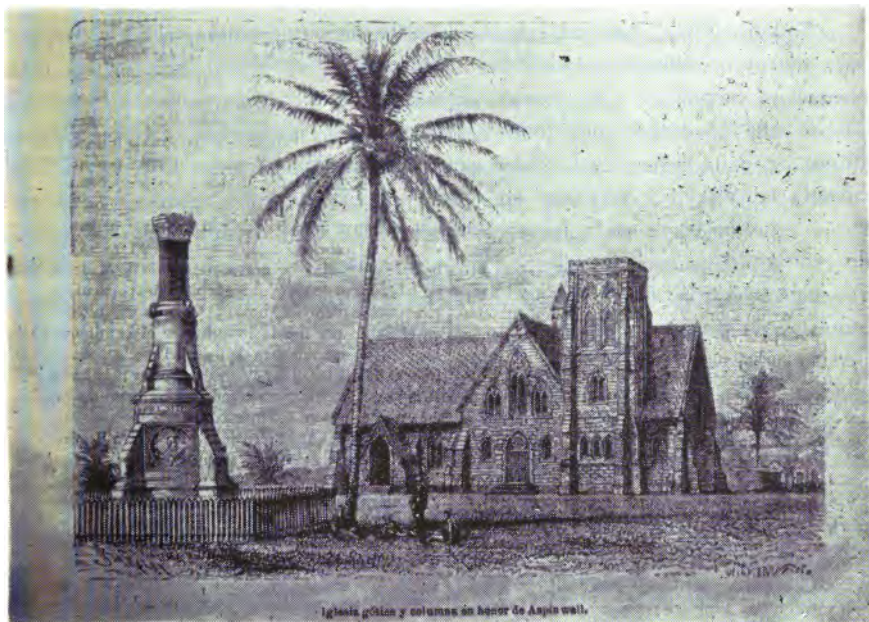
accidentales, que disuelta en 1674, dio lugar a que la colonia fuera considerada como parte de los dominios franceses, quedando abierta a todos los naturales que quisieran establecerse en ella. Colocada desde entonces bajo la dependencia de la Martinica, la colonia participó muy poco del empeño que la metrópoli manifestaba por sus establecimientos coloniales; las compañías encargadas por privilegios de la introducción de esclavos, mantuvieron a los trabajadores a un alto precio, dando lugar a que las importaciones fueran muy limitadas. Los impuestos, las prohibiciones y la guerra empeoraron aún más este estado de cosas: no obstante, atacada por los ingleses tres veces en 1666, 1691 y 1703, la colonia opuso una valerosa resistencia, y no pudo ser tomada. La influencia del tratado de Utrecht se hizo sentir en la Guadalupe por una concentración de fuerzas sobre las colonias que a los franceses quedaban, y como consecuencia de ello, por un acrecentamiento visible de su prosperidad; este floreciente estado duró unos cuarenta años, al fin de cuyo período la población era de 9.645 blancos y 41.000 esclavos. En 1759 los ingleses volvieron a atacar a Guadalupe, de la que se apoderaron después de una resistencia de tres meses, no siendo restituida a la Francia sino después del tratado de 1763, siendo entonces dotada la colonia de una constitución independien-

te; y aunque de nuevo, en 1769, fue puesta bajo la dependencia de la Martinica, la cesión que se había hecho a los ingleses de la Dominica, que ocupa una situación intermedia entre ambas islas, hizo comprender que tal estado era imposible, y por consecuencia se la declaró independiente de toda tutela en 1755, entrando desde entonces en una era de progreso. Al año siguiente de la Revolución, el importe total de su comercio con la Francia y el extranjero fue de francos 31.865.000, y su población se elevaba a 107.226 almas. Los efectos inevitables de las agitaciones y trastornos que en la metrópoli había, se hicieron sentir inevitablemente en las colonias y habiendo estallado la guerra, los ingleses se apoderaron nuevamente de la isla y de todas sus dependencias en 21 de Abril de 1794. En el mes de Junio siguiente, dos comisarios de la Convención, Chretien y Victor Hughes, con dos fragatas y 1,550 hombres, abordaron a la isla, dando comienzo una lucha en la que tomaron parte gloriosa los negros emancipados por un decreto de la República, y que terminó con la expulsión de los ingleses de la Guadalupe y de las islas adyacentes. Después de la paz de Amiens, el primer Cónsul envió una expedición al mando del general Richepouse, para restablecer la esclavitud; pero los negros defendieron valerosamente su libertad: bajo el mando de jefes mulatos, los negros no se declararon vencidos, sino después de haber hecho correr arroyos de sangre. En 1810, la Guadalupe cayó otra vez en poder de los ingleses, siendo devuelta a la Francia en 1814, por el tratado de París. Cuando los acontecimientos del Gobierno de los Cien Días, los ingleses se apoderaron otra vez de Guadalupe, durando esta posesión desde el 18 de Agosto de 1815 hasta el 25 de Julio de 1816. Desde entonces, la Francia que posee la colonia, ha hecho grandes esfuerzos en pro de la prosperidad del comercio y de la industria, y a pesar de los temblores de tierra, de los huracanes y del cólera, que han hecho grandes estragos, puede decirse que la Guadalupe se halla en un estado floreciente.

A la mañana siguiente, anclamos en el fuerte de Francia, capital de la Martinica, y el *Lafayette*, permaneció estacionado día y medio con objeto de reponer su provisión de carbón, lo cual parovechamos para adquirir algunos conocimientos del país en que desembarcamos primeramente, en nuestra expedición, y gracias a lo que podemos dar algunos detalles.

La Martinica fue descubierta en 1493 por los españoles el día de la fiesta de San Martín, por lo que le dieron este nombre; los caribes que la habitaban llamábanla Madiana. A mediados del año 1635 fue ocupada en nombre de la Francia por Carlos Lyenad, señor de la Oliva, y Juan Duplessis, señor de Ossoville; pero ambos navegantes experimentaron ta

terror viendo la gran cantidad de serpientes e insectos escamosos que encontraron, y del aspecto terrible de los caribes que les disputaban el terreno, que renunciaron al designio que los llevara allí de establecer una colonia. Pedro Belain, señor de Esnambuc, llevó a ella, un mes más tarde, una colonia de 100 hombres, que se estableció definitivamente a seis kilómetros de San Pedro, ciudad que fue construida en 1658. La ciudadela que lleva el nombre de Forte de Francia, no fue comenzada hasta el mes de Julio de 1672. Después de la toma de posesión que Esnambuc hiciera, sufrió una serie de permutaciones y ventas, pasando sucesivamente de manos de la Compañía general de las islas de América a las de Duparquet, gobernador general en 1651, de manos de los herederos de éste al gobierno metropolitano en 1664, que hizo de ella cesión a la Compañía de las Indias Occidentales, recientemente creada, siendo, por último, reunida al Estado en 1675, año desde el que todos los franceses, sin distinción, pudieron irse a establecer en ella. Los primeros colonos formaban dos clases; una, los antiguos poseedores del suelo, venidos de Francia por su cuenta, y que se designaban con el nombre de habitantes; la segunda, compuesta de europeos que habían ido a las islas en la esperanza de hacer fortuna y que habían contratado trabajar por tres años, al cabo de los

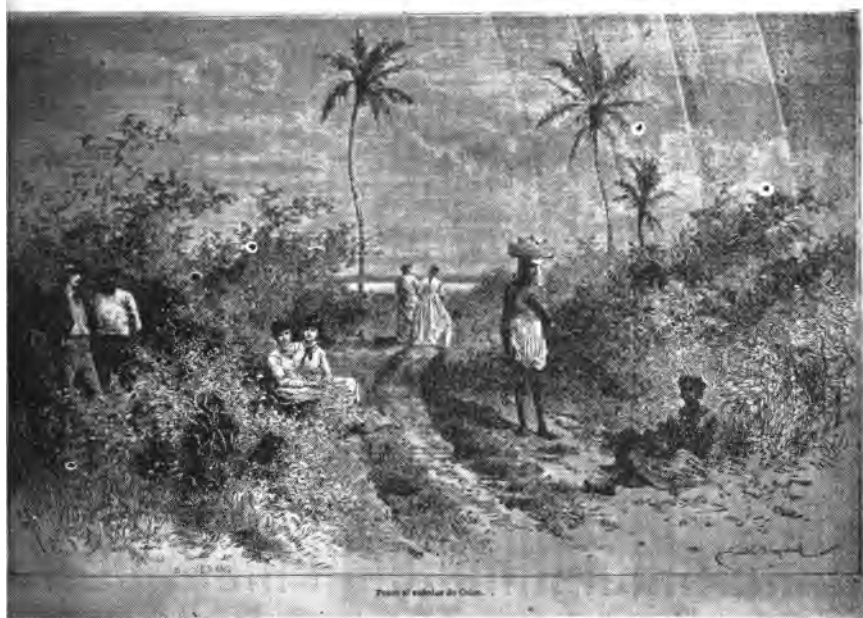


Iglesia gótica y columna en honor de Aspidochelone.

cuales pasarían a ser propietarios de los terrenos que ocupaban, a los cuales se les llamaba contratados. Los negros, introducidos desde los primeros tiempos por la trata, reemplazaron con su trabajo en la esclavitud la cuasi servidumbre. En 1712, la población se elevaba a 72.000 individuos. La Martinica carecía casi por completo de importancia, cuando el tratado de Utrecht, celebrado en 11 de Abril de 1713, quitando a la Francia el Canadá, Terra Nova, la Acadia y la bahía de Hudson, dio por resultado el que en ella se fijara más la atención de la metrópoli y que fuera mayor la afluencia de colonos. La buena situación de la Martinica, la seguridad de que se gozaba en ella, dieron lugar a que se convirtiera en el mercado general de las Antillas francesas, y a que en la metrópoli se la conociera con el nombre de la *Perla de las Antillas*. Hoy, habiendo cambiado mucho las cosas, la escasa importancia que aun tiene la debe a un corto número de plantaciones de cañas de azúcar y cafetales. El clima es muy sano, la isla podría con sus medios de producción alimentar a una población diez veces mayor en número, y no obstante esto, cada día de crece el número de sus habitantes: la sangre allí cruzada por el matrimonio celebrado entre individuos de distintas razas, ha dado lugar a una fuerte y vigorosa, de la que llaman la atención las mujeres, por su extraordinaria belleza.

Aquella tierra, por las muchas condiciones que posee, sería deliciosa para morar en ella, si no abundara tanto el *trigonocéfalos*, una de las más venenosas serpientes que pueden ser halladas en toda la superficie del Globo: ella se desliza por todas partes, en los sembrados, en las plantaciones de caña de azúcar, en los alrededores de las casas; con harta frecuencia se atreve a penetrar en ellas, persiguiendo los ratones o las ratas, y muchas veces se la ha encontrado hasta en las camas. La picadura de este reptil es casi siempre de fatales resultados; la ciencia, por mucho que ha trabajado, no ha logrado encontrar una sustancia que neutralice o haga menos peligroso el veneno: y en cuanto a las repugnantes negras con pretensiones de encantadoras o hechiceras, el resultado evidente de sus encantaciones y conjuros, así como también de sus horribles cocimientos de hierbas, es únicamente añadir sufrimientos a un infeliz condenado a morir, pues aun no se cita un solo caso de curación que pueda merecer crédito alguno.

Estos terribles reptiles que, como decimos, constituyen uno de los grandes inconvenientes de aquel rico país, tienen a veces hasta siete pies de largo, no atacan jamás al hombre, y huyen al menor ruido que perciben; pero cuando la desventura quiere que el pie de un desgraciado se pose



sobre un trigonocéfalo repleto por un abundante pasto, se levanta con una sorprendente rapidez y se venga con una picadura mortal. Durante el día permanecen durmiendo en sus nidos, que por regular forman en los huecos de las rocas; por la noche salen al merodeo, y como manifiestan predilección por los terrenos movidos, los caminos y los senderos, casi podemos decir que están cubiertos de ellos. Por mas que se haga, ni empleando las promesas, ni recurriendo a las amenazas, se podrá conseguir que un indígena salga en el espacio que media entre la puesta y la salida del sol; durante la noche puede decirse que las serpientes imperan en absoluto en toda la isla.

El sitio más importante de la capital es la plaza, el paseo de la Sabana. Allí, bajo la sombra de grandes árboles de follaje, oscuro y apretado, disfrútase de la brisa vivificadora del mar, y de un admirable golpe de vista, que alcanza todo el Fuerte de Francia. Algunos de aquellos árboles tienen proporciones sorprendentes. Su tronco llega a veces a cuatro o cinco metros de circunferencia, cuando tienen aun pocos años y son fuertes e iguales, no podrán verse en las selvas vírgenes, donde todo se confunde en un mar de follaje.

El centro de dicha plaza está marcado por un quincona, una de esas

palmeras de Gayena, tan iguales, tan regulares y tan parecidas las unas a las otras, que cualquiera diría habían sido compradas por docenas en casa de algún gran fabricante de objetos de zinc. Estas columnas grises, derechas y completamente cilíndricas, están coronadas por un penacho de hojas finas y sueltas, parecidas a plumas de avestruz.

El Fuerte de Francia está rodeado de colinas abruptas y áridas, en cuyos flancos crece dificultosamente una vegetación raquítica y miserable, teniendo más tallos que frondosidad y más espinas que flores: todo es allí pequeño y falto de la brillantez que tanto en otros puntos se admira: pero abajo, en el valle que fertiliza el pequeño río Madama, los verjeles se suceden uno tras otro sin interrupción. Tras las primeras llanuras se ven levantarse sin interrupción, hasta el Piton Didier, montañas de desnudas cimas, en las que todos los huecos, todos los puertos, están cargados de árboles espesos que podría decirse, dado el aspecto que aquello presenta que es musgo entre frutos.

Dos días más tarde llegábamos a La Guaira, el puerto de Caracas, capital de Venezuela. Desde el mar el aspecto es muy poco seductor; es una ciudad blanca, formada en anfiteatro al pie de montañas escarpadas, que forman parte de la sierra de Caracas, cuyas más altas cimas se aproximan a tres mil metros, y en la que las rojizas rocas apenas si están manchadas de trecho en trecho por otra cosa que por nopales, cauchoucs y álces.

A la mañana siguiente fondeamos en Puerto Cabello, del que puede decirse es un verdadero y magnífico puerto; la ciudad está asentada sobre una lengua de tierra pantanosa, y en la que la permanencia en manera alguna puede ser salubre, por las miasmas que continuamente vician la atmósfera. Una simple visita hecha al mercado da desde luego una clara y exacta idea de la miseria del mayor número de los habitantes; las pobres negras que viven del campo instalan sus provisiones por montones pequeños, formados por tres o cuatro bananas, veinte alfénsigos o cacahuet, un puñado de arroz, una patata dulce: los negros desarrapados ruedan de acá para allá por toda la plaza, con sin igual atrevimiento, siempre hambrientos como los monos y dispuestos a comer a cualquier hora del día, comercian, ofrecen la vigésima parte de dos cuartos, y durante horas gesticulan, gritan, juran y con harta frecuencia llegan a las amenazas, pero rara vez a los golpes. En otros rincones se ven grupos de negros, vendiendo por pequeños fragmentos inmundos pedazos de tripas secadas al sol, y entre otros pescados el perro del mar, y hasta tiburones.

Tocamos después en la entrada del puerto de Barranquilla-Sabanilla, que es el punto de desembarco de todo el comercio del valle regado por el

más grande río de la Colombia, el Magdalena, y por último el día 21 el *Layayette* anclaba en Colón, y el mismo día pisamos tierra de la América Central.

III

Colón o Aspinwall: barrio de blancos, barrio de negros.—

La estatua de Cristóbal Colón.— Clima de esta ciudad.

Pocas cosas se verán más bellas que la ciudad y la rada vista en su conjunto: a la izquierda se hallan la isla de Manzanillo y las blancas y limpias casas de Colón, sombreadas por los altos cocoteros, y en su alrededor las llanuras están materialmente cubiertas por frondosas florestas que rodean la bahía de Limón; a la derecha y a la izquierda se levantan a cierta distancia las altas colinas del Mindi y de Porto-Bello, y enfrente, en el azulado horizonte, cumbres poco elevadas forman el límite que separa las tierras cuya inclinación es hacia el Pacífico de aquellas que la tienen hacia el Atlántico. Todo este bellissimo panorama que acabamos de describir se



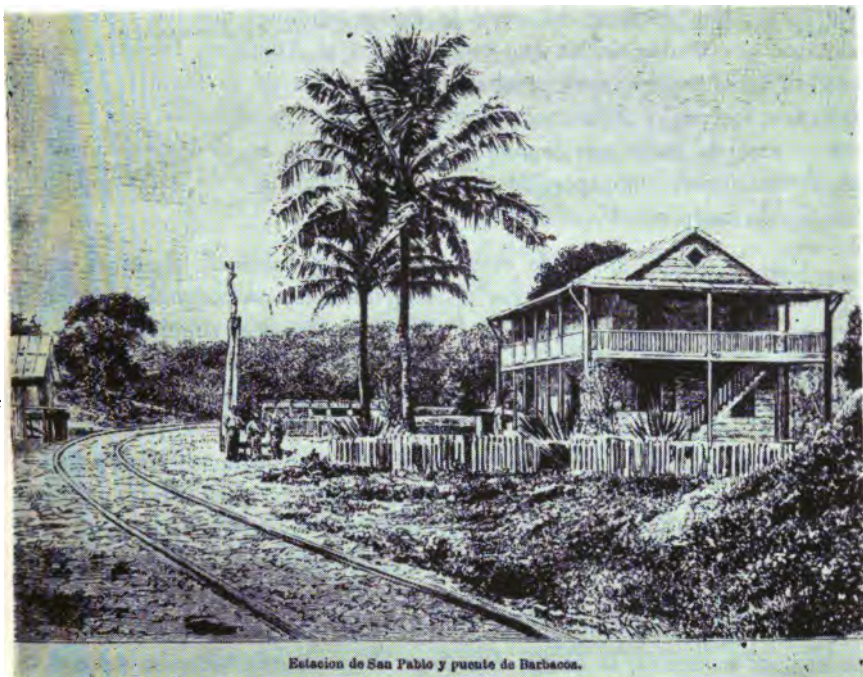
reduce, se aminora cuando el buque aborda a las calas que sirven de desembarcadero.

Los paquebots se amarran a muelles contiguos a los almacenes que forman la estación del camino de hierro de Colón a Panamá, y gracias a esta cómoda proximidad, frecuentemente los viajeros abandonan el vapor para instalarse confortablemente en los vagones, y la locomotora los arrastra, sin que su pie haya tocado siquiera el suelo de la ciudad; pero nosotros, por diversas circunstancias, no pudimos hacer lo mismo, viendonos obligados a permanecer dos días, que aprovechamos en recorrer y visitar detenidamente aquella ciudad tan calumniada.

Colón está construída sobre la punta N.O. de la pequeña isla de Manzanillo, formada por un banco de guijarros sobre el que se han venido aglomerando arrastres y aluviones. Esta ciudad, si es que así se nos permite llamarla, consta de 4.000 habitantes, repartidos en dos barrios completamente distintos. El uno se eleva sobre un arrecife madrepórico, suelo seco y firme que domina el mar en más de un metro, y que está ocupado por los blancos, agentes y empleados del camino de hierro, negociantes, etc. Estos extranjeros habitan grandes casas de un piso con largas galerías, y cuyos materiales, como ladrillos, cal, hierro, madera y todo sin excepción, se hace traer de los Estados Unidos o de Europa, trabajado ya y dispuesto para ser colocada cada pieza en su sitio y obtener con suma rapidez una vivienda.

Este barrio, sobre ser muy sano, tiene la no menor recomendable condición de ser muy limpio; el terraplén tiene una extensión de 200 metros, al cabo de los que comienzan ya los pantanos. El resto de la población, sumido en los barrancos, está formado por dos o tres hileras de casas, que se extienden paralelamente a la estación del ferrocarril y construídas sobre estacas y terraplenes, sea sobre el terreno y hasta sobre la vía. Esta, considerablemente ancha por ciertos puntos, ha sido establecida sobre el lado Oeste de la isla de Manzanillo, y además de las filas de casas de que dejamos hecha mención, están también los diferentes edificios construídos para las atenciones del servicio, la estación, los almacenes, y los muelles de carga y descarga.

La calle llamada *Front-Street* es aun mucho más agradable y de mejor vista, pues las otras dos están flanqueadas solo por algunas cabañas de un solo piso, construídas con maderos. Los pisos bajos, ocultos por unos tejadillos anchos, están ocupados por pequeños almacenes de quicalla, cantina o casas de juego: el conjunto, construído con tablas de las cajas en que se importan el jabón, el coñac o el vermout, sujetas con algunos clavos o amarradas con lianas, da lugar a que un aire, sin ser muy



fuerte, eche a tierra más de la mitad. Naturalmente, y como con suma facilidad se comprende, estos casuchos sirven de albergue a negros, y naturalmente también reina en ellos un desaseo y una suciedad repugnante; las inmundicias de todas clases que se amontonan cerca de las puertas excitan la voracidad de los perros sarnosos, de los cerdos gruñidores y de algunos raros *gallinazos*. Suerte sería que estos grandes aseadores de las calles cumplieran mejor con sus funciones; más, por desgracia, estos buitres no son muy afectos a Colón, y apenas si se les encuentra en pequeños grupos, cada uno de ellos formado por tres o cuatro. No obstante, la gente morena no se fija en estos grandes y gravísimos inconvenientes que dejamos enumerados; se recrea en esta atmósfera, tan perniciosa para los individuos de la raza europea; se ríe de los miasmas palúdicos, del terrible y peligroso ardor de los rayos solares, y del caliente vapor que despiden el suelo.

Entre estos dos barrios han abierto dos grandes estanques para mejorar las condiciones de salubridad de la población y recoger los desagües de los pantanos, en medio de los que está asentado Colón, estanques que se comunican directamente con el mar, gracias a lo que pueden renovarse frecuentemente sus aguas, que de lo contrario se descompondrían y llega-

rían a ser tan pestilenciales como la de los pantanos que los rodean. Los canales, por medio de los que están unidos al Atlántico, facilitan el paso a gran número de *aligators*, una de las especies de la familia de los cocodrilos, los cuales limpian los fondos de todos los detritus que los habitantes arrojan, razón por la cual nadie los molesta en el desempeño de tan útiles funciones; pero por desgracia la permanencia de estos monstruos allí donde tanto sirven, es corta y poco frecuente.

Casi al mismo borde de estos estanques, y sobre el terraplén del ferrocarril, se levanta aunque sin pedestal todavía, un magnífico grupo de bronce representando a Cristóbal Colón y a América, suntuoso regalo de la ex-emperatriz Eugenia a un antiguo presidente de los Estados-Unidos de Colombia, el general Mosquera, que, según se dice, era pariente lejano de la ilustre familia de Montijo. Colón, de pie, erguido y fiero, protege abrazándola con su mano derecha, a una mujer pequeña, completamente desnuda, temerosa y encorvada, pero muy bella, tan bella, que hace pensar, más que en una india desharrapada, basta y de líneas deshechas, en una de esas encantadoras parisienses, vestidas de capricho. No puede reprochársele a su ilustre patrón un adorno escaso; parece que se le ve fatigado por el peso de los ropajes que le caen hasta las rodillas. Este grupo es, por lo demás, la única obra de arte que puede verse en todo el territorio que ocupa el istmo de Panamá.

La ciudad de Colón tiene además la gloria de poseer una columna levantada en honor de los señores Aspinwall, Chauncey y Stephens, de la que lo mejor que puede hacerse es guardar silencio. Es una iglesia gótica de estilo inglés, acomodado a la americana. Por miserable que sea, este edificio, construido con pórfido rojo oscuro, llama grandemente la atención al lado de las casas de madera que se extienden a su alrededor; pertenece a la compañía del ferrocarril, que es por su parte la que sostiene las atenciones del culto y la dotación del pastor, y será suficiente para contener hasta 300 personas.

La agricultura es desconocida de todo punto allí; con gran trabajo se ha conseguido hacer arraigar algunos cocoteros cerca del edificio que ocupan la estación, la iglesia y el faro; dentro de la ciudad, y casi en el resto del islote, no se encuentran árboles, por lo que en pleno pantano el esqueleto de un inmenso paletuvio sirve de percha a algunos gallinazos que se dignan ocuparse de la limpieza. La compañía del ferrocarril se ha visto obligada a construir una ancha y bella calle para que sus dependientes y empleados puedan hacer su paseo higiénico durante el día; dicha calle se extiende por el circuito de la isla, costeanado fangosos pantanos en

los que los manglares, que allí apenas exceden de la talla de un arbusto, ocultan en sus raíces hordas de bullientes caimanes.

En el tiempo de la *fiebre del oro* y de la gran emigración a la California, antes de la crisis por que la América del Sur viene atravesando desde hace años, y de la conclusión de la gran línea férrea del Pacífico hasta San Francisco, Colón y su camino de hierro tenían muy distinta importancia que hoy día. El movimiento de viajeros era enorme; y aunque entonces, como ahora, aquel lugar, para la mayoría de ellos, no era más que punto de parada por uno o dos días, la ciudad de Aispinwall fue lugar de reunión de mineros, aventureros, caballeros de industria, sin contar los chinos, los negros de las Antillas y los individuos de todas especies; en una palabra, el pozo donde iba a parar la hez de los dos continentes; llegó a ser el albañal de la raza blanca, de la cobriza y de la negra. Todas las barracas eran a la vez posadas y garitos, y jamás pasaba un día sin batallas, sin robos y sin asesinatos, lo que daba lugar a que la vida pasara en continuas y repugnantes orgías, cuyos excesos daban gran pasto a las fiebres palúdicas, y hacía que la mortalidad fuera grande entre aquellos desgraciados.

Hoy no sucede lo mismo; ningún viajero se detiene seducido por bellezas que no existen; la crápula blanca (permítasenos llamarla así) ha desaparecido; los chinos han partido para otros lugares; la mayor parte de los negros han vuelto a sus Antillas, no quedando por tanto, en Colón más



Estación de Mamey

que los empleados del ferrocarril, los consignatarios de los paquebots, algunos comerciantes al por menor y gente de color, población tranquila y de costumbres tan puras como la de cualquier otra población de América. Muchos han llevado allá sus familias, y la presencia de las mujeres ha sido bienhechora, pues han conseguido que la dignidad se rehaga y con ello renazcan las dulzuras de la vida social y el respeto de sí mismo.

Otra consecuencia inmediata y fácil de prever de este particular progreso es que la fiebre no reina en absoluto, como en otro tiempo sucedía, sino que sólo ataca a los individuos intemperantes; vicio frecuente en todos los países tropicales y al que con más o menos razón se le ha dado por disculpa el ardor del clima. ¡Desgraciado del débil que no puede aguantar la sed! Cae en la embriaguez, y no ha de pasar mucho tiempo sin que se le vea envejecido, canoso, con los ojos hundidos y apagado el brillo de su mirada, el rostro apercaminado, verdoso, y arrastrando un espíritu débil en un cuerpo al que minan las enfermedades.

Después de dos días pasados en Colón, durante los que estuvimos alojados en el hotel *Washington-House*, pudimos partir para Panamá, pues las cuarenta y ocho horas transcurridas las había empleado Mr. Wyse en organizar su plan de campaña, y no ofreciendo la población en que habíamos estado recursos bastantes que nos permitieran emprender los proyectados estudios por la parte del Atlántico, se decidió a abordar el Darién por el Pacífico, lo cual presentaba grandes ventajas, por cuanto Panamá está en relación constante con las aldeas situadas en los bordes del Tuyra; por tanto, allí podríamos abastecernos de nuevo con gran facilidad, y tomar por base de operaciones la ciudad misma, donde desde luego abundan los recursos.

He aquí por qué ocupamos nuestros lugares en los wagones del ferrocarril interoceánico que conduce de Colón a Panamá.

IV

**Historia del camino de hierro inter-oceánico de
Colón a Panamá.**

El año de 1848, un grupo de panameños, esto es, de habitantes de Panamá, hizo venir un ingeniero de minas, llamado M. Garella. Los acontecimientos de 1848 dieron lugar a que la Sociedad tuviera que disolverse, siendo su presidente M. Joly de Sablá; pero en el mismo año ocurrió en los Estados Unidos un acontecimiento que hacía de todo punto indispensable la construcción del ferrocarril ístmico: nos referimos al descubrimiento de las minas de hierro de San Francisco de California. ??

Una guerra desproporcionada con México, en la que todas las desventajas eran para esta nación, por lo que el éxito fue seguro para los Estados americanos del Norte, tuvo fin con el tratado de Guadalupe-Hidalgo, por el cual se hacía cesión de la California a la nación del pabellón estrellado. Los terrenos auríferos de la California se han hecho tan famosos en estos últimos años, que podríamos creernos dispensados de dar detalles sobre ello. Si las cuantiosas riquezas allí encontradas no hubieran determinado influencia en los puntos que nos ocupan, y por otra parte, conocidas en todo el mundo las maravillas que de esta región se cuentan y sabido que, hasta el lenguaje corriente, California es sinónimo de tesoro inagotable, bueno será dar algunos detalles históricos del descubrimiento que puede decirse ha causado una revolución en el mundo económico, y citar algunas cifras en apoyo de la inmensa reputación de las minas americanas.

En 1578 el atrevido viajero Francisco Drake, hiriendo con el pie el suelo de la Nueva California, había exclamado: ¡Esta no es tierra, es oro! sin que nadie se hubiera fijado en estas palabras. Hay, sin embargo, sobrados motivos para creer que los misioneros que primeramente fueron allá, y el Gobierno español, tenían conocimiento de la existencia de aquellos tesoros, olvidados después; pero diversos motivos obligaron al Gabinete de Madrid a tenerlos ocultos, o al menos a no explotarlos inmediatamente. En 1829, M. Erman, profesor de la Universidad de Berlín, advirtió la gran semejanza que existía entre el terreno aquel, y las rocas auríferas del Oural, y supuso también que aquel suelo abrigaba considerables riquezas; más no obstante, sólo la casualidad vino a ponerlas de manifiesto, sin que para nada influyeran los cálculos ni suposiciones científicas. Un oficial de la guardia suiza Carlos X, el capitán Sutter, originario del gran ducado de Baden, que había sido expulsado del cuerpo a causa de su mala

conducta en 1830, se embarcó para América en busca de fortuna, dirigiéndose desde luego al Oregón, y después a la Alta California, donde le fueron concedidas gratuitamente 30 leguas de terreno en el valle del Sacramento, sobre las orillas del río de la Horca, uno de los afluentes de aquel.

Sutter estableció su residencia sobre una colina, donde construyó un fuerte para poder dominar al país; más tarde, en 1849, hizo construir un molino con objeto de poner en movimiento una fábrica de aserrar maderas. Habiéndose encontrado con que la cajera de la rueda de este molino era demasiado estrecha, decidió, con objeto de que adquiriera mayor movimiento, dejar que la corriente de agua la fuera socavando hasta hacerla más ancha y más profunda. Las gravas y las arenas del fondo de la cajera, removidas violentamente por el agua, cayeron sobre las orillas, dejando ver una infinidad de pepitas y filamentos de oro. En vano fue que el capitán Sutter quisiera tener secreto este descubrimiento; la noticia comenzó a cundir, y en algunas semanas la población formada por los que acudían en busca de oro se elevaba a 4.000 individuos, situados en su mayor número sobre las orillas del río de la Horca. La extensión de los terrenos auríferos es inmensa, sin que a punto fijo puedan determinarse los límites. El gran valle que se extiende desde la vertiente occidental de la Sierra Nevada hasta la gran cadena que forma la costa, todo el territorio del Oregón, al Norte de la California, algunas porciones del Nuevo México hasta la vieja California, es decir, una extensión de más de 1.200 kilómetros de largo por 50 de ancho; tal es la mina que una mera casualidad ha abierto a la explotación humana. La noticia de este descubrimiento dichoso fue acogida en todas partes con verdadero entusiasmo, y repetida por millones de voces, los dos mundos se conmovieron, y el choque galvánico de las ideas revolucionarias que agitaba a los espíritus se amortiguó un tanto; cuentos maravillosos y fábulas extraordinarias corrieron con la velocidad del relámpago por Oriente y Occidente, y de todos los puntos del Globo partieron verdaderas legiones de emigrantes: europeos, chinos, indios y americanos surcaban el mar y atravesaban los Continentes, y dirigiéndose con precipitación se aglomeraban sobre aquel El Dorado, sobre aquel jardín de las Hespérides, la nueva Cólquida de los vellocinos de oro. Pero desgraciadamente eran muchas las decepciones que habían de experimentar los que tan imprudentemente habían marchado a aquel punto de la tierra. Aquella inmensa aglomeración de hombres que repentinamente cayera sobre una región en la que la agricultura, el comercio, la navegación y todo había sido abandonado por el laboreo de las minas, dió lugar a un hambre que todo el oro recogido no podía satis-

facier. Entonces fue cuando un huevo se llegó a pagar en 125 francos, una lata pequeña de sardinas, 200, y una libra de harina, 50; dándose el caso de que una caja de pasas fuera vendida literalmente a peso de oro. Lo mismo sucedía con los instrumentos de trabajo; una azada se vendía en 150 francos, y una pala en 250. Un caballo, antes del feliz descubrimiento valía 40 ó 50 francos, costaba entonces 500; el indio que cobraba un real por día, no quería trabajar si no se le pagaban 100 y hasta 150 francos por día.

Este estado de cosas se hallaba agravado aun por la carencia de policía y la falta de seguridad; los que en ninguna parte podían encontrar cabida, los prófugos de todas partes, los reos convictos que lograban escapar a la acción de los tribunales, se refugiaban allí, y encontraban mucho más cómodo y fácil despojar a los mineros que trabajar ellos mismos en las minas.

Las bocas estaban vigiladas sin cesar por hábiles ladrones, que acechaban al afortunado rebuscador, y matándolo en el fondo de su mina, se marchaban con sus riquezas. Si faltaba seguridad a los trabajadores en el campo, la ciudad no estaba exenta de peligros para sus vidas y sus fortunas: en ella les esperaba el juego y los incendios. Los bar-room (casas de juego) permanecían abiertos día y noche. Los incendios, con frecuencia intencionados, se daban muy a menudo en una población de madera como San Francisco. Tal estado social no podía prolongarse durante mucho tiempo: los Estados Unidos, una vez dueños de la California, le reglamentaron, habiendo entrado hoy en la vía común en un período de calma, lo mismo en las minas que en las poblaciones. El minero no trabaja aisladamente como en otro tiempo, ni se ocupa en buscar pepitas; la amalgamación en grande escala por medio del mercurio, el lavado, la fuerza hidráulica, han reemplazado el trabajo puramente manual, y cada día se añaden nuevos perfeccionamientos. En cuanto a los canales construidos en el terreno aurífero para llevar a ellos el agua necesaria, a pesar de todos los obstáculos, miden una extensión de 7.280 kilómetros, y han costado 70 millones de francos. Es sumamente difícil formarse una idea de la cantidad de oro que desde 1848 ha vertido la California sobre los dos continentes. Ateniéndose al período de 1848 a 1856, la cifra total de la exportación anual es próximamente de 250 millones por año, siendo necesario aumentar esta cifra en un tercio, dado que en él puede calcularse los valores no declarados, así como también el polvo de oro, las pepitas y lo acuñado que queda en el país para las necesidades del consumo local.

Inmediatamente después de regularizado el régimen interior fueron

establecidas dos líneas de vapores; una de New York y de Nueva Orleans a Chagres; otra desde Panamá a la California y al Oregón. Al mismo tiempo que por medio de estas líneas marítimas se atendía a todas las necesidades corrientes, pensábase en la construcción de la futura vía férrea; más esta obra hubiera tardado aun mucho tiempo en llevarse a feliz término si el descubrimiento de las minas de oro en el Sacramento no hubiera sido causa de que un considerabilísimo número de obreros se decidiera a pasar el Istmo, por ser mucha la prisa que les aguijoneaba para que se resignaran a efectuar el viaje doblando el cabo de Hornos. Obligados a costear a lo largo de Chagres, los buques se veían precisados a amainar al menor golpe de viento y a refugiarse en la bahía de Limón, rodeado de playas anegadas, en las que era de todo punto imposible desembarcar, en cuyo caso se hacía forzoso esperar el buen tiempo, volver a la embocadura de Chagres y procurar llegar a tierra en las pésimas canoas del país, en las que era mucho el riesgo que se corría de zozobrar; seguía-se luego la permanencia más o menos larga en las chozas del puerto, y no pocas veces un ataque, casi siempre mortal, de la *fiebre de Chagres*; en seguida un interminable viaje en lanchas contra la corriente del río, y por último el paso de los bosques.

Aquella aglomeración de viajeros dió lugar a que los trabajos de la Sociedad tomaran un impulso considerable y vigoroso, y al comenzar el año 1849, hallándose ultimado el proyecto del coronel Hughes, inmediatamente se prepararon los trabajos, bajo la dirección de los Señores Totten y Trantwine, bastante conocidos ya por sus anteriores obras, pues ellos habían sido los que realizaron el canal que une a Caratagena de las Indias con los bajos de la Magdalena.

Las obras no dieron comienzo hasta 1850, empezándose por el punto más difícil, que en toda la extensión que había que recorrer era la isla de Manzanillo y las húmedas tierras de la costa. Esta porción del Istmo, totalmente desierta, apenas se eleva sobre el nivel de las aguas más que en algunos puntos aislados y en toda ella crecen en abundancia los mangles, cuyas espesas y entrelazadas raíces presentaban un obstáculo, si no insuperable, muy difícil de vencer para el curso de las operaciones. Para indicar el trazado de la vía, era de todo punto necesario estar abriendo trochas durante el día, y la noche pasarla a bordo de un viejo casco de brick, o de un vapor inutilizado, cuyo nombre era el *Telégrafo*.

Los trabajadores, llegaban poco a poco; de 40 que eran en un principio, ascendieron a más de ciento: se llegó a Gatún hacia fines del año 1850, y la Compañía, obrando con gran actividad y sin perder un mo-

mento, aprovechó este tiempo para transportar a aquellos lugares el material, los víveres y los trabajadores cada vez en mayor número, para principiar desde luego los terraplenes de la vía y sentar los *rails* que facilitarían el servicio; pero las contrariedades habían de aglomerarse sin interrupción, para que los trabajos no avanzaran con la rapidez que todos deseaban, y casi repentinamente se quedaron sin braceros, pues las inopinadas noticias que corrieron acerca del descubrimiento de nuevas minas de oro en la California, las leyendas sin fin sobre las fabulosas riquezas que podían conseguirse con sólo algunos golpes de azada, hicieron que hacia estas regiones marcharan casi todos, con la soñada sorpresa de hacerse ricos a muy poca costa, dando esto lugar a que los trabajos tuvieran que ser suspendidos.

M. Totten y sus compañeros marcharon a Cartagena y a las Antillas con objeto de reclutar trabajadores, y en Diciembre contaban ya con mil de ellos próximamente. En Octubre de 1851 se dió por terminada la vía provisional entre Gatún y Colón, quedando inmediatamente después establecido el servicio. Se construyó además sobre la orilla un muelle, en el que con gran facilidad pudieron descargar los navíos de la Compañía el material, los víveres y las provisiones de todo género. El éxito podía contarse como seguro; pero... hacía falta dinero, la caja estaba vacía, e iba ya empleado, en lo que sólo podían llamarse preparativos, un millón de dollars que reunieron los primeros suscritores. Por otra parte, los obstáculos con que al principio se tropezara, habían enervado la fe, el valor de las acciones había decrecido tanto, que nadie pensaba en hacer una nueva emisión, seguros de que nada había de conseguirse.

No obstante, parecía que todo había de encontrar una justa compensación: un día dos vapores, que a su bordo conducían un considerable número de emigrantes, no pudieron desembarcar sus pasajeros en el puerto de Chagres, a consecuencia del muy agitado estado en que el mar se hallaba; algunas canoas, en que se habían aventurado no pocos audaces, a pesar de la justa oposición de los capitanes, naufragaron en la barra, sin que se lograra salvar a ninguno. A la mañana siguiente arreció el viento hasta un punto tal, que los buques, no pudiendo sostenerse, a pesar de las anclas, tuvieron que llevarlas y refugiarse en la bahía de Limón, donde, cerca del islote de Manzanillo, encontraron el mar relativamente tranquilo. Tales impresiones no pudieron menos de cansar el ánimo de aquellos atrevidos aventureros, que no cesaban de estar amenazados por una interminable serie de peligros, con que sin duda no contaban al aban-

donar sus hogares para ir en busca de una incierta riqueza a las minas de la Alta California; se veían combatidos por una mar gruesa, en cuyo fondo dormían el eterno sueño muchos de sus desventurados compañeros, y a cada momento miraban crecer el rudo oleaje que hacía crujir los cascos que por entonces formaban su vivienda: inquietas sus miradas, que dejaban vagar por todas partes, hubieron de divisar los trenes cargados de aprestos y materiales, que iban y venían por la vía, y esto despertó en ellos la idea de aprovecharlos, con lo que no se verían reducidos a la forzosa necesidad de aguardar a que el tiempo mejorase, por lo que volvieron a Chagres, a fin de poder llegar a Gatún por un camino que era ciertamente más peligroso y más largo. La Compañía no poseía en aquellos momentos ni un solo wagon de pasajeros; pero esto importaba bien poco para ellos, que sólo ansiaban ganar tiempo; así es que se colocaron como les fue posible en los carromatos destinados a conducir la madera y la tierra; y los mineros, en un número que excedía de mil, emprendieron la marcha, llegando a Gatun, desde donde, aventurándose en el río Chagres, ganaron la Gorgona, llegando por fin a la ciudad de Panamá.

Esta aventura dió mucho que hablar en los Estados Unidos, y en verdad que no era para menos: el objeto principal se había conseguido felizmente, resultando en mucho menor número los peligros, a pesar de las malas condiciones en que se hallaba lo que no podía llamarse más que un ensayo de vía; así es que, a partir desde el momento en que se adquirió la evidencia del hecho, los vapores y buques de todas clases dejaron de llegar hasta Chagres; deteníanse en la bahía de Limón para desembarcar pasajeros, bagajes y mercancías que luego por el camino de hierro eran conducidos a Gatun. Este tráfico continuo y activo dió lugar a que de aquellos pantanos, antes tan perjudiciales para la vida, surgiera una pequeña ciudad que quedó construida en 1852, y a la que los americanos bautizaron con el nombre de Aspinwall, impiniéndole el Gobierno de la Nueva Granada el de Colón, en honor del célebre descubridor, por ser aquella, según dicen, la primera costa de la tierra firme que él había divisado; y efectivamente, en la rada de Limón, en su bahía de Naos, es donde por primera vez el inmortal genovés ancló a orillas del nuevo continente.

La situación de la Compañía cambió por completo en un momento; consiguieron fondos, y se pudieron continuar con mayor actividad los trabajos, que amenazaban suspenderse. Como consecuencia de las últimas experiencias, ya nadie pensó en la construcción definitiva de la vía; todos comprendían que lo inminentemente necesario y lo que más utilida-

des había de reportar era el establecimiento rápido de una comunicación entre los dos océanos. Sobre terraplenes apenas apisados, colocábanse rodillos, que suministraban los árboles de los bosques, al través de los que se abría el camino, casi sin tomarse el trabajo de revestirlos con grava; por medio de maderos no labrados, o de simples andamios, atravesaban los pantanos, los arroyos y hasta el Chagres mismo, que es el punto por donde lo atraviesa el camino de hierro tiene una anchura de más de doscientos metros. Cada día las obras avanzaban más y más hacia el lado del Pacífico, acreciendo el contento de los emigrantes, que se aglomeraban a miles.

En Marzo de 1852, el camino de hierro llegaba hasta Buhio Soldado, o sea a veinticuatro kilómetros de Colón; tres meses después se hallaba en Barbacoa, a treinta y cinco kilómetros; en Enero de 1854 llegaba a la cima de la cordillera, al puerto de la Culebra, o sea a cincuenta y dos kilómetros de Colón, y por último, un año después, en Enero de 1855, habiéndose vencido un considerable número de dificultades, que muchas de ellas parecían insuperables, quedó tendido el último rail.

V

Viaje en wagon desde Colón a Panamá.—Vista general de Panamá.

Al salir de la amplia calle cuyo ancho en su totalidad está ocupado por las cuatro vías del ferro-carril, la línea se halla establecida sobre un terraplén de más de un kilómetro; a la derecha duermen las verdes aguas del golfo de Limón, a la izquierda se extienden los miasmáticos pantanos, que constituyen el riesgo más de temer de aquellas regiones. Después, y por un viaducto de más de doscientos metros, se atraviesa el brazo de mar que pone en comunicación la gran bahía con la ensenada de Puerto Escondido, que en toda su superficie se halla sembrada de islotes planos, o por mejor decir, de bajos fondos, en los que crecen mangles enanos, sin que pueda recordar en este momento el nombre del autor español que, sirviéndose de términos demasiado poéticos, las ha comparado con esmeraldas puestas sobre un espejo. Las primeras tierras están anegadas y cubiertas de *baliceros*, cuyas abundantes raíces a flor de tierra, enrolladas las unas a las otras, forman tan intrincada y espesa red, que sería im-

sible penetrar en el bosque. En ellas abunda una multitud de pájaro de todas clases, y más que nada verdaderas legiones de cangrejos rojos con patas blancas, salpicados de puntos azules y brillantes, que corren con asombrosa rapidez sobre los fangosos troncos, llevando en la parte posterior su recta pinza, casi tan gruesa como el resto del cuerpo: la derecha está atrofiada, y no alcanza sino las proporciones de las otras patas.

Al cabo de un kilómetro próximamente se atraviesa por medio de rojizas colinas, escuetas y casi estériles, cosa sumamente rara en aquellos climas. En sus ribazos la vegetación es tan grandiosa, tan rica y tan intrincada como la de la selva. Una de ellas ha sido escogida para establecer el cementerio de Colón, donde reposa el desventurado Straine, distinguido oficial de la marina norte-americana. Encargado por el Gobierno de su nación de llevar a cabo la comprobación de lo dicho por Cullen y por el ingeniero Gisborne, partió de la bahía de Caledonia, situada en el Bajo Darién, sobre la costa del Atlántico, e intentó atravesar el Istmo con una veintena de hombres; pero tal fue su desgracia, que habiéndose perdido en el bosque, la mayor parte de ellos murieron de hambre y de miseria, después de haber experimentado horribles contrariedades: solo cinco o seis pudieron llegar a Yaviza, pero en tal estado de postración, tan extenuados, que todos los recursos de la ciencia fueron inútiles, y ni uno solo pudo salvarse.

Después de haber atravesado la Loma del Mono, contrafuerte de la sierra Quebrancha, se entra en los pantanos de Mindi, casi en su totalidad cubiertos de verdes musáceas y papyrus; de vez en cuando seguimos el camino a lo largo del río, que no es más que una pequeña cala de aguas estancadas. Poco a poco el paisaje va cambiando, la vegetación adquiere mayores proporciones, los mangles llegan a una altura considerable, y las palmeras se ven en más abundancia, ostentando sobre su penacho de hojas racimos de brillantes flores; alrededor de los troncos forman graciosas guirnaldas los helechos, enlazados con los restos de los pedículos que dejarán las hojas caídas; las lianas comienzan a adornar los árboles, dando lugar a un encantador primer golpe de vista, que después se hace monótono. Algunos extensos espacios están materialmente cubiertos de heliconias, con enormes flores rojas y hojas cuya longitud es muchas veces de más de un metro, plantas a las que allí dan el nombre de platanillo o banana silvestre, sin que sepa a que atribuir tal cosa, porque no se parece absolutamente en nada a la *higuera del paraíso*. Frecuentemente se hallan algunas tierras labradas, la selva deja lugar a ciertos prados artificiales, donde pastan ganados de bastante buena apariencia; acá y allá

se destacan algunas chozas formadas con cañas, en las que los naturales explotan de mejor o peor manera las muy distintas clases de palmeros y cañas que se crían en aquellas regiones y entre los que pueden contarse el corozo, cuyos grandes racimos de frutos rojos dan el aceite, la palmera tagua, cuyas almendras son tan fuertes y duras, que tienen gran aplicación en la fabricación de botones, y cuyo jugo produce el vino de palma, bebida poco agradable, bastante embriagadora para que guste a los negros. El palmero sagón, así como también el palmero real, son muy poco comunes: el repollo de por aquí (el corazón, o mejor si se quiere, la aglomeración de las hojas tiernas) es una legumbre de muy excelente gusto, que hace recordar la avellana fresca. Otras muchas especies sirven para cubrir techos con su enorme hojarasca, que frecuentemente trasforman en artesones, y muchas veces de sus largas fibras forman sacos y tejidos, aunque muy ordinarios.

A dos o tres leguas de Colón, la línea se eleva dos o tres metros sobre algunas colinas abruptas, y una abertura a través del bosque deja ver por la primera vez el Chagres extenso y apacible. Dicho río forma en esta parte un laberinto, que rodea la aldea de Gatún, formada por chozas de paja, construída sobre un terreno plano, donde descuellan algunos arbustos.

La inmensa floresta reviste a lo largo los lados con uno de los bordes de su verde manto. Las sabanas no se ven más que en llanos o en los bajos mamelones, y aún así están interrumpidas por bosques de palmeras, los que a lo menos no nutren en su alrededor esas legiones de epiplutos y escaramujos que constituye la verdadera maldición de la América Central y de la América del Sur. Más que el sol tórrido, más aun que las fiebres engendradas por la tibia humedad hija del clima, las lianas constituyen el gran obstáculo con que tropieza el hombre para hacer efectiva su dominación en el trópico.

En Gatún dicen, y yo lo había oído afirmar también en París, en el Congreso reunido para llevar a cabo los estudios del canal, que han muerto sucesivamente más de treinta jefes de estación víctimas de la malaria, terrible historia en la que cuesta trabajo creer viendo la antigua estación, casa encantadora de un solo piso, rodeada de galerías y construída a la fresca sombra de los cocoteros, sobre una pequeña colina cuyos bordes lamen las aguas del río: he hablado con un joven que la habita desde muchos años; su padre, después de haber estado trabajando en las obras del ferro-carril, escogió aquella aldea para dedicarse a la cría de ganado, y hasta ahora ningún motivo tiene para quejarse de que Gatún

sea insaluble. Por lo demás, la compañía no tuvo allí empleados blancos más que durante ocho o diez meses que aquel punto estuvo siendo cabeza de línea, y en las demás estaciones sólo permanecen los negros encargados de la custodia y conservación de la vía, pues ni un solo blanco vive en ellas. Sobre cualquier punto de los que hay destinados para embarcaderos, el viajero que quiere tomar el tren coloca su equipaje en una plataforma, a la altura de los wagones, él mismo da la señal, y el convoy se detiene. Para bajar, avisa al jefe del tren, el cual manda dejarlo en el punto que haya indicado, con lo que la compañía realiza economías considerables, sin que por ello el servicio vaya peor, y sin que jamás haya ocurrido un accidente desgraciado, por el especial cuidado que cada uno pone en ello.

En Colón y en Panamá la línea se encuentra en medio de la calle; una primera campanada avisa de que la hora para partir está muy próxima, la segunda es el aviso de que el tren va a partir, y la tercera de que parte. Monta quien quiere; los wagones son largos, abiertos por los dos extremos, y sin portezuelas. Hallándose el tren en marcha, un empleado pide los billetes; y si alguno, esperando defraudar, no lo lleva, se detiene el tren y hacen bajar al atrevido. Pocos son los que se deciden a realizar a pie un viaje de más de cuarenta kilómetros, con el sol abrasador que allí cae; algunos negros se aventuran, no obstante, ofreciéndoles la vía un camino perfecto y sumamente cómodo en un país que carece de sendas y calzadas; pero hasta esto se halla dificultado por el paso de los ríos, en los que los puentes que se construyeron no tienen piso, por lo que es menester saltarlos de traviesa en traviesa, y en un viaducto largo es por lo menos necesario saltar cien veces, siendo éste un ejercicio que requiere gran fuerza de piernas, por cuanto entre traviesa y traviesa media más de un metro; y si el puente es alto, no puede arbitrarse tampoco este recurso, a menos que no se tenga una cabeza segura de todo punto.

La línea no está limitada por ninguna barrera, así es que los ganados se pasean por ella libremente; se disminuye la velocidad, la locomotora silba, para avisar que deben dejar el paso franco, y si alguno tarda, es derribado a derecha o a izquierda por la *jaula de los bueyes*, gran enrejado en forma de reja de arado, que los aparta sin grave daño. Al principio, los descarrilamientos eran muy frecuentes; pero un nuevo medio ha determinado nuevos instintos; tan pronto como oyen el silbido, el rebaño que se encuentra sobre la vía se aparta a uno de los lados, formando fila, y deja pasar el tren.



Vista general de la Ciudad de Panamá.

En aquellos grandes wagones se va muy cómodamente, y de todos ellos, sin que quepa dudarlo, el que reúne mejores condiciones es el de bagajes, que es en el que va el jefe de tren; tuvimos nosotros la suerte de serle presentados, y él, mostrándose amable hasta donde pudo, nos permitió ir en su departamento, gracias a lo que, aunque incómodo su asiento, pues estaba reducido a un banco de madera, pudimos estudiar a gusto el paisaje por las grandes puertas de los lados y la delantera, a la que nada estorba la vista, y además, el primero tiene derecho al único vaso y al agua helada que la compañía ofrece a los viajeros.

Al llegar a Gatún rodean al tren una multitud de mujeres para vender huevos, pan, bananas y hasta cerveza, todo excesivamente caro, pero nunca al exorbitante precio que hacían pagar las mismas mercancías a los mineros de California, alguno de los que llegó a pagar cinco francos por un solo huevo. Ofrecen también una planta de la familia de las orquídeas (*peristera elata*), la flor del Espíritu Santo, que crece muy abundante en los alrededores, y es muy rara más lejos, según parece; sobre la bella corola de esta flor, deliciosamente perfumada y de un color blanco como la cera, los estambres y los pistilos forman un pequeño grupo que tiene gran parecido con una pequenísima paloma matizada de rojo.

Desde Gatún, sirviéndose de una piragua, se llega bastante pronto a Chagres, el antiguo Nombre de Dios, villa muy importante en el tiempo en que aun España explotaba los riquísimos tesoros del Perú. El río corre, llenando todo su cauce, profundo, tranquilo, sin que casi por parte ninguna dejen de percibirse las orillas, perdidas bajo el verde de los palmeros y los mangles; acá y allá, sobre algunas eminencias, se elevan casas rodeadas de sembrados. Chagres hoy no es más que una miserable barriada, formada con chozas; pero el fuerte de San Lorenzo, que en otro tiempo defendía todo el fondeadero, existe aún en muy buen estado; las lianas lo rodean y enlazan con una red de cables naturales, sin que aún hayan podido conseguir que se desunen las piedras ni que se abra la menor grieta. Aquel magnífico resto del considerable poder, severo, imponente y recto sobre una roca, que el mar incesantemente bate sin conseguir nada contra ella, a pesar de su fuerza, parece desafiar al tiempo como testigo eterno del poderío de los *conquistadores*.

Al salir de Gatún, la línea cruza el río que el mismo nombre lleva, por encima de un magnífico puente de palastros, y poco después queda limitada por las dos lomas del Tigre y del León, dos colinas, cada una de las que forma un cono perfecto de abruptos declives, cubiertos de soberbias plantaciones de bananos. Después vuelve a correr de nuevo por un llano pantanoso, pero en el que no crecen manglares, y poco a poco los palmeros desaparecen y principian a verse corpulentos árboles, cuyas maderas son de gran aprovechamiento. Pasada la estación de Ahorca Lagarto, y cerca de Buhio Soldado, la vía penetra en una garganta, en la que el Chagres se ha abierto un paso por medio de las rocas, cortadas a pico, siguiendo las orillas del río hasta la estación de Buena Vista, a una altura de diez metros, poco más o menos, sobre las aguas; después corta el llano de Frijoles, y sus árboles son espesos como en la selva virgen, pero más libres de lianas. En Barbacoas, y cerca de la estación de San Pablo, se pasa el Chagres por un puente bastante grande; por desgracia, los palos del parapeto quitan la vista por completo; a continuación sigue una sabana, después bosques, y a lo largo el río. El golpe de vista es admirable; desde el camino de hierro, siempre a buena altura sobre el flanco del valle, se ven levantar grandes picos de en medio de la eterna selva.

Atravesamos algunas poblaciones de escasa importancia, entre otras Mamei, la Gorgona y Matachín, cuyos habitantes comienzan a dedicarse a la agricultura. El nombre de Matachines (mata chinos), estaba evidentemente destinado a llegar a ser una de las bases fundamentales de la leyenda formada por los millares de hombres de trenza larga y barba des-

provista de pelo devorados por el Minotauro de la industria moderna durante la construcción del ferro-carril ístmico.

Después de atravesar todo el valle que riega el Chagres, la ría penetra en la garganta del Obispo, cruza dos veces este río pintoresco, después se ensancha el desfiladero, y una segunda locomotora viene a unirse al tren para ayudarla a subir la cuesta de la Culebra. Una vez en la altura, la máquina suplementaria nos abandona y con los frenos apretados, marchando a contra-vapor, descendemos hacia el lado del Pacífico. Síguese desde entonces una corriente, en la que el camino, suspendido en los flancos de escarpados bordes, se eleva más de veinte metros sobre el torrente de Río Grande, y de seguida el terreno se abre, y se accidenta el paisaje.

Bien pronto el golpe de vista le hace espléndido; la bella montaña de Ancón deja ver sus atrevidas líneas sobre el azul oscuro del mar y el más brillante azul del cielo; a sus pies se halla Panamá, que desde lejos hace tomar a sus ruinas el aspecto de una gran ciudad; a la derecha se percibe el ancho valle del Chagres inferior, y más lejos las dentadas cimas del Cerro de las Cabras. En el horizonte, sobre el que se eleva el Océano, medio velados por una blancuzca bruma, la vista alcanza a distinguir con trabajo los contornos de las islas de Taboga.



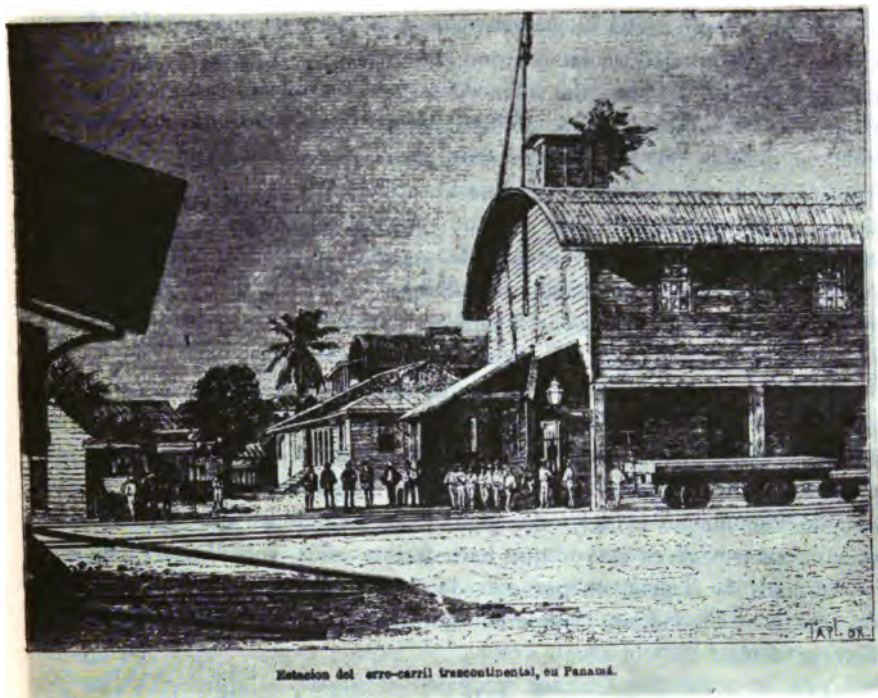
Vista de Panamá - Antiguas Murallas de la Ciudad.

La pendiente nos conduce con suma rapidez a una llanura extensa, en la que no crece más que la *guagafa* de hojas picoteadas en sus bordes. Una desviación del terreno, formada por una natural depresión en la base del Ancón, levanta el nivel de la vía por encima de un terreno húmedo, donde las aguas del mar se estancan cada vez que la marea crece; cuando reaparece la selva, se advierte una gran diferencia entre ésta y la que se veía en la pendiente que mira al Atlántico; grandes vainas de cactus con sus flores de color de crema se ven por todas partes.

Se pasa en seguida entre dos empalizadas la barriada de Pueblo Nuevo, y minutos más tarde el tren se detiene en la estación de Playa Prieta, distrito de la ciudad situado en el extremo de la curva que forma el puerto de Panamá. Dicha ciudad, con todos los caseríos que están inmediatos, cuenta cerca de 14.000 almas. Algún tiempo después de la destrucción del viejo Panamá por el aventurero Morgan, el gobernador Fernández de Córdoba escogió para la construcción de la nueva ciudad una península rodeada de rocas salientes en todo su perímetro y de muy fácil defensa, situada al pie del Cerro Ancón. El célebre ingeniero D. Alfonso de Villacorta, conociendo los riesgos por que anteriormente se había pasado, se aprovechó de la ventajosa situación del emplazamiento, y construyó una plaza fuerte como no existe otra en toda la América del Sur, sino es la de Cartagena de las Indias. Rodeóla de fortísimas murallas, cuyo ancho es de varios metros, construídas por sus tres lados en el terreno que el mar deja en seco al bajar la marea, de modo que al subir ésta, las olas se estrellan contra ellas. El terreno desigual y pedregoso que quedó circuído, se rellenó en seguida, con lo cual el suelo de la ciudad es igual y plano, contando una elevación de más de veinte pies, y en cada uno de los extremos del frente que mira hacia el Pacífico, se elevan dos colosales bastiones de defensa, con todo lo cual hubo un tiempo en que por demás sería y comprometida empresa hubiera sido atacar aquella plaza, que está hecha, como dejamos indicado, en la experiencia de pasadas desventuras.

Hoy que ha perdido su antigua importancia, que bajo ningún punto de vista puede excitar la codicia de nadie, y que no son de temer criminales y aventureros como el que destruyera la antigua, las fortalezas, que desde hace mucho tiempo están desarmadas, se desmoronan por todas partes; trozos enormes, que la marea socava, piedras desencajadas por la no menos destructora acción de los sarmentosos arbustos y de las plantas parietarias, que aprovechan la menor grieta para abrigar sus raíces, se hallan esparcidas acá y allá en el terreno que el mar descubre.

El bastión situado al S. E., bastante bien conservado, sirve en el día



de paseo, donde las criollas aspiran por la tarde, con todas las fuerzas de sus pulmones, la fresca brisa del mar, y nada existe tan armonioso y agradable a la vista como el panorama que presentan la rada y sus islas tapizadas de verde. En el otro bastión, completamente desmantelado, se elevan aún, muy bien conservados, los muros del monasterio de San Francisco.

VI

Panamá: sus antiguas casas; sus barrios y sus guerras civiles; sus monumentos, sus recreos y distracciones.

Hace un siglo, Panamá era una de las ciudades más ricas y bellas que existían en el mundo. Los galeones que arribaban a ella cargados con los riquísimos tesoros que venían del Perú, el incesante paso de aventureros y emigrantes que se dirigían al Pacífico, daban lugar a que fuera el lugar de embarque y desembarque más frecuentado de toda la América occidental. Así hubiera seguido sin duda por sus buenas condiciones y por las

comodidades que en ella se encontraban, a no ser por una porción de causas que iniciaron su decadencia, que con inusitada rapidez se acentuó luego. Entre ellas, las más de tener en cuenta fueron la guerra que Inglaterra sostuvo contra España, el decaimiento de la Metrópoli, y más que nada, la política tan poco a propósito que empleara, que por todos conceptos parecía proponerse la pérdida absoluta de las colonias; todo lo cual dio lugar a una ruina que se acentuó más con el considerable número de incendios que ocurrieron. Cuando la grande emigración a California de que dejamos hablado, y cuando se hallaban en el período de su mayor actividad las obras del ferro-carril ístmico, pudo creerse que la ciudad volvía a su antiguo período de opulencias; se veía frecuentada por muchísimos viajeros, y los buques visitaban su puerto por millares; pero la apertura de la línea férrea entre San Francisco y los Estados del Este han agotado casi por completo aquellas nuevas fuentes de riqueza, gracias a las que parecía iba a reponerse. De cualquier manera, hoy por hoy, la situación de Panamá no es del todo mala, y los habitantes, que forman ahora un número tres veces mayor que hace treinta años, ven abrirse ante ellos, colmándoles de alegría, un porvenir de riqueza, porque habrá de llegar un día en que su ciudad sea la desembocadura del gran canal que se estudia y tanto se desea.

En tanto que con ansia se hallan esperando la vuelta de la fortuna, de que un día se mostraran tan orgullosos, el último incendio acaecido en 1878 realizó casi totalmente la obra de destrucción que hace años se iniciara. Apenas se abandona la estación del *Transcontinental*, no puede darse un paso sin tropezar con ruinas; por todas partes se ven casas derruidas, lienzos de pared que amenazan desplomarse a cada momento, grietas enormes, despojos, en una palabra, de todo lo que fue presa de las llamas.

Es muy poco lo que aun queda de aquellas casas antiguas que los españoles construyeran, copiándolas de los moros, cuyos anchos muros eran un eficaz preservativo del calor y en las que las acequias de corrientes aguas, que sin cesar se renovaban, eran causa de que siempre en los espaciosos patios se experimentara agradable fresco. Alguno que otro emprendedor extranjero, único arquitecto que en el día de hoy, construye, sirviéndole de modelo nuestras casernas de las barracas, y en las que procura hacer habitar el mayor número de personas posible.

Se encuentran aun bastante casas a la usanza del siglo pasado, con los bajos contruidos de ladrillos, y los dos pisos restantes con madera, avanzando por todos lados unos de dos metros, sin perjuicio de un ancho balcón, que tiene la ventaja de proteger al que transita por la calle de la

lluvia en una estación, y de los fuertes ardores del sol en otra. Estas altas casas dan a la ciudad un carácter particular y propio, bien distinto del de las demás poblaciones de la América del Centro; cosa que fácilmente se comprende teniendo presente que en Panamá no ocurren temblores de tierra, como con tanta frecuencia se dan en ciertas partes del istmo, sobre todo en Nicaragua y San Salvador, que se hallan enclavados en un terreno donde tanto abundan los volcanes.

Los cuartos bajos sirven únicamente para almacenar las provisiones, los combustibles, los desechos y para todo desahogo, en fin, pues únicamente se habitan las estancias de los cuartos superiores. Poco nos puede sorprender la frecuencia y consideración de los incendios que allí se lamentan, cuando se considere que bajo aquel sol abrasador es tanto lo que la madera se reseca en el estío, que una sola cerilla bastaría para prender fuego a una viga. Con suma facilidad podría evitarse tal peligro, renunciando a las construcciones de madera, que no reportan ventaja ninguna, ni aun la del más barato inquilinato, porque, gracias a las relaciones con los Estados Unidos, podrían procurarse hierro a muy poco precio; pero los panameños parecen tener horror a la reglamentación, y por nada la emplearían, ansiosos de conservar siempre sus antiguas costumbres. Al menos parece que en una ciudad de madera debía tenerse todo preparado para que en cualquier evento las pérdidas fueran menores, y ni aún esto sucede, pues no poseen ni una sola bomba de incendios, y de este modo, sin precaución ninguna, los tenderos amontonan en sus almacenes alcohol, aceite, petróleo y toda clase de combustibles.



No obstante lo que dejamos apuntado, Panamá tiene aún magnífico aspecto, con sus ocho o diez iglesias y conventos en ruina, sus palacios, sus prisiones, sus arsenales de otra época y sus gigantes fortificaciones. Los muros y los fosos que la defendían por la parte de tierra, separándola de los sitios en que hoy existen algunas barriadas, como Pueblo Nuevo, Arrabal, Santa Ana, han sido cegados y destruidos a fin de atender a mejorar las condiciones de salubridad de la población y facilitarles comunicación con los lugares indicados; pero esto, que de tantas ventajas es causa, no puede menos de ser un gran peligro para los jefes políticos, mucho más cuando ordinariamente estos arrabales son los albergues de la gente de color.

Esta población, resultado de un cruzamiento llevado hasta lo infinito entre blancos, negros, indios y chinos, aunque en menor proporción, y de culíes asiáticos, es en su fondo dulce, servicial y buena, pero perezosa y fácil para promover disturbios y revoluciones a que se la incite o aconseje basta sólo con algunos intrigantes para ello, y aquí son numerosos en los partidos más o menos liberales, más o menos retrógrados.

! Poco más o menos, como sucede en el resto de la América Latina, el color de la piel determina el de las opiniones. Luego que uno de los agitadores logra reunir el número de descontentos que cree bastan a la realización de sus fines, queda acordado un pronunciamiento; los sublevados se ponen sobre las armas y van a ocupar la plaza de Santa Ana, su iglesia y todas las casas que dominan la ciudad, desde un corto tiro de bala. Los jefes que ocupan el poder ensayan resistir, se organizan como pueden y toman posiciones en una altura casi igual a aquélla, que domina la playa y la avenida del peligroso barrio. Por desgracia, cuentan de ordinario con muy poca gente para el sostenimiento de este punto; el fuego de los adversarios los dispersa en breves instantes, y la ciudad es tomada.

Las alturas de Santa Ana son consideradas de tal importancia, que en tiempo de los españoles estaba totalmente prohibido construir en ellas ni una simple casa. Un marqués de Santana, de quien aquellos terrenos eran propiedad, quiso, valiéndose de lo que podemos llamar un subterfugio, esquivar la dificultad. Contando con el apoyo de las Ordenes religiosas, que en aquel tiempo contrabalanceaban la autoridad del virrey, si es que no llegaban a sobrepujarla, hizo construir primero una iglesia con convento, en el centro mismo de la llanura, y el Gobierno teocrático que regía, temiendo los conflictos que podían sobrevenir, no se atrevió a reclamar. Valiéndose como argumento en pro de lo que se proponía de que los edificios aquellos derogaban virtualmente el edicto en cuestión, el mar-



qués comenzó a construir una gran casa señorial; pero, a despecho de su hábil intriga y de las grandes influencias del clero, no llegó a terminarla, pues el Gobierno de España dio orden formal y terminante de que se suspendieran los trabajos. La iglesia, el monasterio y la casa, que permanece por terminar, sirven hoy de fortaleza al pueblo y aseguran su victoria, sobre todo desde que fueron derribados las fuertes murallas con bastiones y cegado el foso que, lleno de agua, protegían a la ciudad contra los ataques de la parte de tierra. Las ruinas de la iglesia son imponentes por su masa, su vista sombría y su severo aspecto. Como todos los edificios de Panamá, Santa Ana está construido con rocas ígneas, pórfiro, traquito, dolerita, basalto rojo, pardo o verdoso. Lo que más interés le da son los restos de atrincheramiento levantados a toda prisa para sostener un sitio, las aspilleras y las mil huellas y desconches hechos por la metralla y las balas de fusil. Aquel monumento, elevado bajo la invocación de un Dios de amor y de paz, es el lugar del país donde se libran los más encarnizados combates entre ciudadanos, entre hermanos.

Sangre preciosa, derramada para empobrecer al país y hacer más miserables a los partidos, resultando ventajas únicamente para un puñado de ambiciosos. Por ventura aquellas convulsiones duran poco: una o dos

batallas en las calles, y el drama queda terminado. Inmediatamente la facción victoriosa se apodera de los empleos públicos, sin que extienda a más la acción de su venganza; nada de proscripciones, ni de sangrientos procesos, ni bajas venganzas, forman, como en Europa suele suceder, el vergonzoso epílogo de las luchas civiles.

Los barrios de que venimos hablando tienen única y exclusivamente esta iglesia, que en momentos dados les sirve de fortaleza. La ciudad, o sea el espacio que circunscribían las antiguas murallas, las cuenta por docenas. Estos edificios, y los extensos conventos que forman sus anejos, dan patente y clara idea de la riqueza de Panamá en el siglo pasado. Siete monasterios ocupan casi toda la superficie; el único que se encuentra en buen estado de conservación es el de la Concepción, y en él ha podido ser instalado el hospital; algunos otros tienen salas disponibles, que con frecuencia emplean para almacenes, cantinas o depósitos militares. El más grande es el de San Francisco, que cubre la mayor parte del bastión N. E., sin que tenga de interesante más que su misma extensión; la iglesia, aunque en muy mal estado, sirve aún para el culto. Extremadamente extensa y de una arquitectura muy sencilla, tiene por todo adorno una elevada torre, destinada a campanario, pero a la que apenas si se ha hecho subir de la nave; ésta se encuentra agrietada por todas partes; los muros han perdido la vertical, las columnas están inclinadas de un modo amenazador. Antes de mucho tiempo las hormigas acabarán de arruinarla, pues en numerosísimas legiones lo ocupan todo, desde los cimientos hasta la techumbre; el suelo, minado también, se desmorona; han intentado cegar sus trabajos, envenenar sus ejércitos con petróleo, pero trabajo perdido, pues no se ha conseguido más que diferir sus trabajos, y bien pronto habrá de quedar prohibida la entrada en el santuario. Este convento poseía grandes propiedades en la provincia de Veraguas, concedidas a los misioneros que desde su llegada al istmo habían predicado el cristianismo, convirtiendo a él a los naturales (1521). De los demás monasterios apenas si quedan más que las capillas; poco a poco, después de las sucesivas reformas políticas y económicas que por los gobiernos se han venido llevando a cabo, que ha sido causa de que sobre ellos impere la destructora acción del tiempo. Entre las iglesias que aun sirven al culto pueden citarse San Juan de Dios, San Felipe, y la del convento de Santo Domingo, cuyos muros se conservan en buen estado, pero de la que un incendio, de los que son allí tan frecuentes, ha destrozado el techo; el municipio alega, para dejar de componerla, que carece de fondos para más urgentes atenciones, y los fieles oponen para su abandono la misma razón.



La catedral de Panamá

Aun puede verse un arco de más de veinte metros, y cuya curva es de una forma muy perfecta, lo que concluyentemente prueba la absoluta inmovilidad del suelo. Esta iglesia, que a poca costa hubiera podido conservarse poco después del siniestro que la dejara descubierta, y que durante mucho tiempo estuvo abandonada, sin que nadie se acordara de ella, ha llegado al fin a convertirse en una panadería al vapor.

Las ruinas más imponentes de la ciudad, y que más llaman la atención, son las del Colegio de los Jesuitas. Este convento, casi igual en extensión al de San Francisco, pero más pobre de arquitectura, no llegó a terminarse nunca, y su capilla, descubierta también a causa de un incendio, sirve con harta frecuencia para los espectáculos que pueden celebrarse al aire libre.

En cuanto a las iglesias que no pertenecen a comunidades, como son San Miguel, Malambo, San Juan de Dios, San José y La Merced, su ornamentación es aún mucho más recargada que en las basílicas de España. Se ven en ellas inmensos altares de madera dorada y tallada, sostenidos por gruesas columnas labradas en anchas espirales, llenas de nichos en los que hay Santos vestidos con diversos trajes, con el rostro iluminado por medio de colores chillones, abrumados por una peluca de verdaderos cabellos. Los pedestales están adornados con lambrequines de madera, pintados y festoneados con oro, cercados alrededor con macizas balaustradas. En muchas capillas se ostenta buen número de reliquias locales, a las que los naturales profesan gran veneración.

Los artistas que han tallado aquellas imágenes, los pintores que han embadurnado aquellos cuadros, las señoras que visten a Jesús, a la Virgen María y a otros santos de seda color de rosa o morado, tachonado con lentejuelas, y velos de muselina o de encajes, han logrado aunque otro fuera su designio, formar una tan chocante y ridícula galería, que todos los extranjeros, y hasta las personas de la ciudad que se toman el trabajo de pensar en ello, se irritan contra aquellas exhibiciones escandalosas, que constituyen verdaderas profanaciones. Desde hace mucho tiempo y en distintas ocasiones, el Obispo de Panamá ha tratado de hacer quitar de los santuarios aquellos indignos maniquíes, que no sólo apartan de la devoción, sino que excitan la risa; pero no ha podido conseguirlo más que en su propia catedral, donde, a pesar de las murmuraciones de los sacerdotes y el descontento de la gente del pueblo bajo, ha quitado toda la muñequería religiosa, relegándola al polvo de los desvanes, comprendiendo entre ello un grandísimo altar plateado, más profusamente adornado con estatuas, cuadros y milagros de todas clases, que los demás santuarios de la



religión. Tal era la afición de la gente del pueblo a dichos recargos y extravagancias, tal era la fé que prestaban a tanta ridiculez, que son muy pocos los que han hecho justicia a las rectas determinaciones del Obispo, que aun no ha conseguido se le perdone tan gran golpe de Estado.

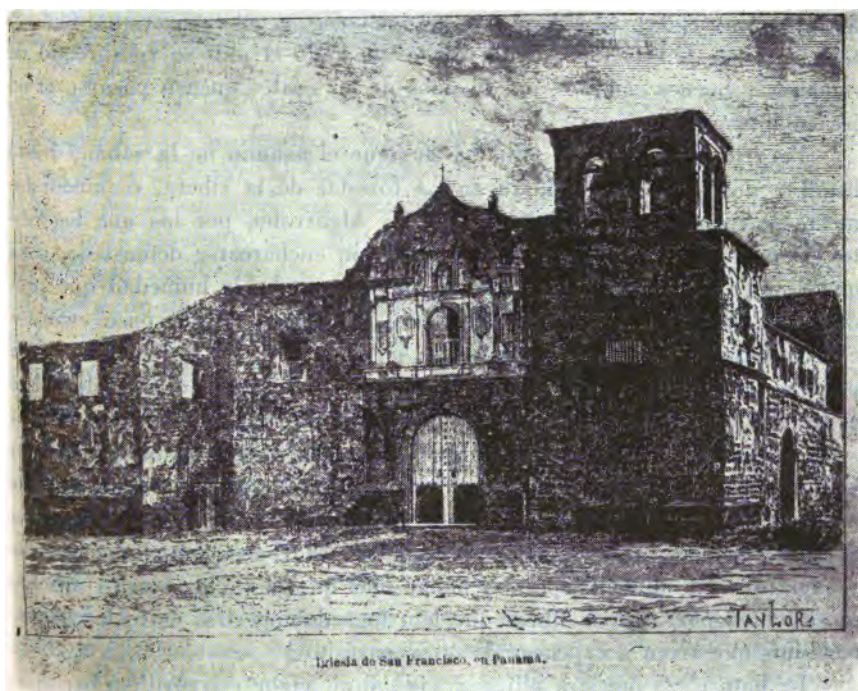
De todos los monumentos que podrían servir para atestiguar la grandeza de que Panamá disfrutara un día, la catedral es el único que ha escapado a la decrepitud. Sus torres, que sirven de faros para indicar la entrada de la rada y del puerto, son las más altas que existen en toda la América Meridional. Gracias a la extinción completa de las fuerzas volcánicas en el Istmo, sus torres no se han movido ni una línea siquiera en los dos siglos que cuentan de existencia. La arquitectura de la iglesia, fea y de mal gusto, pertenece a lo que por convención ha dado en llamarse estilo jesuítico, y tiene un grandísimo parecido con la catedral de Méjico. Sus torrecillas, como todas las de las amezacotadas iglesias del Istmo, estaban recubiertas con láminas de brillante madreperla; habiéndose caído estas escamas poco a poco, y siendo costoso reponerlas de la materia de que primero eran, se las ha sustituido económicamente por pedazos de cualquier otra sustancia, pintados de blanco.

Excepción hecha de las iglesias, conventos y fortificaciones de que aca-

bamos de hacer mención, Panamá no posee otros monumentos que puedan hacer recordar su pasado. Los antiguos edificios presentan muy poco de interesante, pero son dignos de ser visitados el viejo palacio en que se reúne el Cuerpo Legislativo del Estado libre e independiente de Panamá, y el cabildo o consejo municipal, situado en la plaza misma de la catedral. Un inmenso balcón, en el que se apoya la techumbre, y que avanza más de tres metros de la vertical del edificio, es lo único que puede llamar la atención, pues por lo demás no tiene nada que ver.

En comparación de Colón, Panamá es un verdadero paraíso. Aquí encontramos una distinguida sociedad francesa y un hotel monumental, dirigido por un compatriota nuestro, que nos ofrece confortables y cómodas habitaciones, así como también todo lo necesario que puede desearse; es, sin disputa, el mejor de los establecimientos de su clase que a orillas del grande océano puede encontrarse en toda la América, excepción hecha de la California. No quiero detenerme en hablar de su ancho y cómodo salón, ni de sus espaciosas habitaciones abiertas a extensos corredores, en los que el fresco es tan delicioso, que los viajeros no curiosos (y es ésta una especie muy abundante) pasan en ellos todo el tiempo de su permanencia en Panamá. Puede decirse que no se ha descuidado nada para aumentar el bienestar del cliente. Una gran máquina de vapor tiene en acción constantemente aparatos para obtener hielo, un lavadero y una panadería mecánica. Todas las personas distinguidas de la ciudad, todos los extranjeros que se hallan de paso, parece se dan cita en el café, situado en cuarto bajo; y si el mostrador de dicho café (o como aquí se dice, el bar-room) no es de zinc, pues se ha temido su excesivo costo, es a lo menos la verdadera bolsa de Panamá, el lugar donde se tratan todos los más importantes asuntos de la población. A la derecha y a la izquierda, puertas distintas dan paso al comedor, a la casa de M. Brooks, el tirador de la ruleta, a la casa de un peluquero que es al mismo tiempo librero y vendedor de periódicos, y, por último, a la casa del más rico banquero de aquellos contornos, M. Ehrmann, hombre rico que cuenta su capital por millones, pero que entre operaciones importantes sobre los soles del Perú, los dollars de América y los soberanos de Inglaterra, no se desdeña de vender cigarros y tabaco. No tiene más que un solo punto en el que se desordena, pero propiamente hablando, no lo compran, sino que lo juegan: banquero y cliente cogen los dados; si este último pierde, paga dos cigarros, de los que sólo se lleva uno; si gana su contrario, le ofrece un excelente habano, sin tomar el precio. La pasión dominante en Panamá es el juego, pero no puede decirse, por fortuna, que cause grandes estragos.

Los aficionados a rarezas no dejan nunca de visitar a M. Ehrmann, pues él es quien recibe todas las curiosidades chinas y las antigüedades indias. Estas últimas, por regla general, consisten en grandes objetos especiales o en pequeñas estatuas de oro, representando divinidades en figura de hombres o de animales, halladas en los sepulcros de sus primeros poseedores. Desde hace muchos años, el precio de estos objetos ha subido considerablemente, gracias a las aficiones arqueológicas que se han despertado; por regla general, se venden en dos o tres veces el valor del metal, y gracias a esto, había un número considerable de personas que se ganaban la vida registrando las tumbas en que tenían seguridad de hallarlos. Esta era en aquellos tiempos una de las ocupaciones favoritas de los grandes conquistadores; pero poco a poco lo malo de los tiempos, lo mucho que se ha agotado, ha sido causa de que hoy sea casi exclusivamente ocupación de los indios más pobres. Casi todos los hallazgos importantes provienen ahora de Chiriquí, lugar donde más abundan los sepulcros, y en el que se habían practicado menos excavaciones, pues en los demás sitios todas las necrópolis habían sido rebuscadas una y muchas veces.



Iglesia de San Francisco, en Panamá.

Cuando a tal ocupación llevaban sólo la avaricia y gran deseo de riquezas que durante largo tiempo fuera el móvil principal que impulsará a muchos a cruzar los mares para trasladarse a aquellas remotas regiones, los ídolos y objetos de metales preciosos que se hallaban en las tumbas eran fundidos inmediatamente, pues no se les reconocía otro valor que el que representaban por el metal de que estaban hechos: de aquí que relativamente sea muy corto el número de los que existen, pues sólo se les ha dejado su antigua forma, cuando los adelantos conseguidos en la ciencia, y en las artes ha hecho conocer las especiales condiciones que presentaban semejantes necrópolis para el conocimiento de aquella civilización.

VII

Los alrededores de Panamá: el antiguo Panamá: la ascensión al cerro Ancón: El Chorrillo: los cementerios: los peligros de la hamaca.

Todos los alrededores de Panamá se hallan ocupados por extensas y hermosas haciendas, en las que sus propietarios y colonos pasan los fuertes calores de la estación estival, por lo que todo el país se ve surcado de senderos y buenos caminos, por algunos de los cuales pueden pasar carruajes cómodamente.

Para llegar al antiguo Panamá se sigue el camino de la sabana hasta llegar a una senda que penetra en las forestas de la ribera, e inmediatamente se encuentran los pantanos del río Algarrobo, por los que los restos de un antiguo camino permiten pasar sin encharcarse demasiado, cosa que de otro modo no podría evitarse, por ser mucha la humedad que producen los frecuentes derrames del cauce, y hallarse a cada paso extensos charcos, disimulados por el verde que en ellos crece. El río se atraviesa por encima de un curioso puente de un solo arco, bastante elevado sobre el terreno en que se apoya, y enteramente tapizado y cubierto de epifitos sarmentosos de diversas especies, pero en tal abundancia, que apenas si por algunos claros llegan a descubrirse las musgosas piedras del antiguo monumento. Dos grandes higuerones se levantan sobre aquella masa de cuerdas vegetales, algunos raíces brotan de sus troncos buscando el suelo y savia que los alimente, por no hallar más que el vacío, y estos árboles se sustentan por algunas fibras que han logrado ingerirse entre las lianas, parásitos que viven a expensas de otros parásitos.

La naturaleza muestra allí una vida y un vigor extraordinarios; ape-



Iglesia de Santo Domingo, en Panamá.

nas si más que viéndolo se comprende tan abundante y variada vegetación, que no cuenta para su desarrollo sino con las grietas que abriera el tiempo, y en las que el aire ha depositado las semillas; por todas partes crecen matas que se entretajan con otras de distintas especies, formando todo un caprichoso laberinto, que imposibilitaría el paso a poco que se abandonara, y que concluirá, antes de breve tiempo, por derribar aquel puente que ha resistido durante muchos años los embates del río y los rigores del tiempo, y que parece hoy un extraño y raro huerto suspendido sobre las aguas que por debajo corren.

Poco después de haber atravesado el río, y sin ninguna dificultad que vencer, se encuentra el recinto que la población antigua ocupaba. La selva virgen ha reconquistado sus dominios, y de la antigua y poderosa ciudad que un día fuera la residencia de los soberbios virreyes que el Gobierno de España enviara a sus dominios, no quedan más que la iglesia de las monjas y un largo y alto edificio que hoy llaman *la torre del Guardia*, y que debió ser un día el campanario de un convento que ha desaparecido; sólo dos o tres montones de escombros, cubiertos ya por las hierbas, indican el sitio en que se elevaba la antigua catedral, y del camino embaldo-

sado que conducía al Atlántico sólo se encuentran aun restos hasta el Chagres, pues en adelante, ni un solo vestigio existe que pudiera acreditar haber existido una obra de tanta importancia; las lianas han levantado las piedras, y sus raíces las han separado considerablemente; hasta tal punto, que desde el valle alto de dicho río hasta Porto-Bello, serían necesarios los machetes y los picos para abrirse paso.

Estas ruinas, que cada día van desapareciendo más y más, y que casi en su totalidad cubren ya las silvestres matas que sobre ellas ha arraigado, son el único recuerdo que queda de una ciudad populosa, del antiguo *emporio* del comercio de España con sus colonias de la América del Sur, y de la plaza fuerte de más consideración que en el grande Océano tenía. Fue fundada en 1518 por Pedro Arias Dávila, el verdugo del noble Balboa, pero desde antes del descubrimiento de América se comprende que Panamá había de tener alguna importancia comercial. Lo poco ancho que por aquella parte es el Istmo, la poca altura de los montes en aquel sitio, ofrecen a transportes y cambios facilidades como ningún punto de la región. Estas condiciones tan favorables, y la natural fertilidad del terreno, fueron móviles sin duda para que en las continuas emigraciones de las primitivas tribus que recorrieron la América, se fijaran allí las más polerosas, y las que relativamente alcanzaban mayor grado de civilización, pues el comercio rudimentario de entonces no podía en verdad hallar lugar más a propósito. La embocadura del Chagres abría un excelente y cómodo puerto a las piraguas, único medio de comunicación que por mar tenían los indios; y el río ancho y profundo permitía que las barcas pudieran llegar hasta el ángulo de Matachín, que dista solo veintidós kilómetros de la costa del Pacífico: desde aquí, por medio de senderos que con suma facilidad podían abrirse, una sola jornada era bastante para que los conductores de fardos llegaran a la segura y tranquila rada de Panamá.

Las riquezas de la ciudad india, acrecidas por el deseo de posesión que en todos dominaba, debieron excitar la codicia de los conquistadores establecidos cerca de los bordes del Atrato, en Santa María la Antigua, que fue la primera ciudad que en América fundaron los españoles. No queriendo en modo alguno permanecer en la quietud, esperando la lenta sumisión de los naturales que poblaban las regiones circunvecinas, abandonaron sus guaridas de los bajos del gran río para ir a fijarse en Panamá. Santa María la Antigua, población en que se había consagrado el primer obispo de la América continental, cayó poco a poco en el más completo olvido, hasta tal punto, que, abandonada, fue desapareciendo hasta

perderse en absoluto. Es bastante aventurado cuanto se ha dicho acerca del lugar en que estuvo emplazada; las opiniones no concuerdan, y por mucho que se ha trabajado sobre el particular, no ha llegado a saberse con certeza cuál fue el sitio en que primeramente se establecieron los españoles.

La ciudad, fundada al lado o en el mismo punto que las casas que los indios ocupaban, creció tan rápidamente desde el principio, que en 1521 le fueron concedidos los honores de obispado, siendo el más célebre prelado de los que aquella silla ocuparon D. Lucas Fernández de Piedrahita, autor de la *Historia de la conquista del reino de la Nueva Granada*.

Como por encanto, surgieron del suelo iglesias y monasterios, y tal fue su crecimiento, que en 1651 quedó establecida en ella una Universidad; pero en 1671 la orgullosa metrópoli fue saqueada por el filibustero Morgan, sin que los que sobrevivieron a la catástrofe intentaran reedificarla de nuevo. Más que nada, de tal desastre tuvieron la culpa los mismos españoles, tanto por la excesiva confianza con que procedieron, como por los abusos que sin cesar cometían: habiendo notado que los indios se so-



metían fácilmente, y que por la escasez de medios con que contaban eran muy poco lo que de ellos podían temer, se abandonaron con sobrada ligereza. Los naturales apelaron entonces a la astucia y a las sorpresas, y gracias a una de éstas, una noche las llamas consumieron casi totalmente la ciudad, sin que la catástrofe pudiera evitarse, ni llevarse a cabo la persecución de Morgan, que no era la primera vez que tal hazaña intentaba.

Otro de los paseos más interesantes que pueden emprenderse es la ascensión al cerro de Ancón, cuya altura es de ciento setenta metros, y desde el cual se domina la ciudad entera. Una vez en su cima, la vista alcanza a todo el inmenso golfo de Panamá y sus graciosas islas; toda la extensión del río Grande se abarca desde ella, y puede extenderse sobre las ondulaciones del terreno, al que limita el azul horizonte, y van a morir en las ruinas de la antigua capital, envuelta en su mortaja de verdura.

Al descender del Ancón, pasamos por el Chorrillo, que es la única fuente que abastece de agua a la ciudad. Las lavanderas golpean las ropas con grandes paños; el calor es abrasador, y más que nada aumenta la fatiga el tener que trabajar a brazo contra aquellas grandes piedras. “Donde no hay incomodidad no hay placer”, dice la sabiduría de las naciones; y aquellas mujeres tienen derecho a poner en acción la máxima, aunque es cierto que ellas lo realizan con el mayor número de comodidades posibles, y muestran demasiadas fealdades a los transeúntes. Negras, indias o mulatas, todas tienen el cuerpo desproporcionado y disforme; todas son, u obesas, o flacas como esqueletos: no hay términos medios. ¿A cuál de ella podría darse la manzana de la fealdad?

Más lejos, entre el camino y el mar, están situados dos cementerios. La vista de uno de esos lugares del reposo eterno evoca pensamientos de los que no se puede prescindir; pero el primero que hallamos, el de los extranjeros, es tan umbrío, tan pintoresco, tan florido y hasta podríamos decir tan encantador, que distrae y hace pensar en todo menos en la muerte. Con el cementerio de los panameños sucede todo lo contrario, pues éste impresiona lúgubremente. Una enorme puerta monumental, negra, pesada, maciza, sin duda alguna entrada de iglesia que no pudo acabarse, cierra un patio cuadrado, rodeado de anchas murallas, en las que se han construido nichos en que se encierran los féretros. Esto es todo.

A la entrada de la ciudad, la gente desocupada no deja de detenerse en el *hotel el Paraíso*, casa de M. Clement, un francés, hombre notable, cuya historia es semejante a la de muchos aventureros que se hallan en el Nuevo Mundo. Habiéndole devorado un incendio su primera fortuna, de



alguna consideración, supo proporcionarse una segunda con el paso de los millares de mineros, en la edad de oro de las colocaciones. Realizó después la compra de un pequeño establecimiento, y dedicóse a engrandecerlo con todas sus fuerzas y cuidados. Por fortuna el sitio está tan bien escogido, los árboles de su jardín prestan una sombra tan fresca y tan agradable, que es hoy uno de los grandes puntos de paseo; mucha gente acude allí a tomar un refresco, y sobre todo a dormitar en las hamacas colgadas bajo los grandes árboles. ¡Las hamacas, amigos péfidos, más peligrosos que el clima, la prostitución y la embriaguez! Se las encuentra por todas partes, en todas las habitaciones de la casa, o ya suspendidas de las ramas en los bosques. Parece que os llaman, que os convidan; ellas os mecen deliciosamente en aquella cálida atmósfera durante la pesadez que después de la comida se apodera del cuerpo. ¡Se estira uno en ellas con tanta satisfacción, después de una excursión por la selva! ¿Dónde mejor que en aquel lecho aéreo puede luchar con cualquier importuna idea, en tanto que con los ojos entornados se miran ascender las azuladas espirales de humo que despide el cigarro?

¡Desgraciados de vosotros si vuestra alma no está lo bastante bien templada para resistir la molición de aquel lugar de perdición, porque bien

pronto pasaréis allí los días enteros, sin tener fuerzas para salir; el hombre más activo se convertirá en un indolente, soñoliento siempre, al que minará la anemia. El primer deber de todo aquel que quiera conservar su energía física y moral, es declarar una encarnizada guerra a la hama-ca. El dictador que dispusiera de bastante poder para hacerlo y decretara la inmediata destrucción de todas ellas, haría al país el servicio más grande y digno de tenerse en cuenta cuando se hablara de los realizados en pro del mejoramiento moral y material del país.

VIII

Los panameños en fiestas: la celebración de la independencia de Nueva Granada. Corrida de toros. Carreras de caballos.

Tres días después de nuestra llegada, se celebraba en Panamá el aniversario de la Independencia, fiesta señalada con grandes diversiones públicas, en las que en primer lugar están las carreras de caballos y las corridas de toros, que se celebran durante tres días consecutivos. De todos los puntos del Estado panameño acuden a centenares los individuos, con lo que la etnografía puede ser estudiada a las mil maravillas; en dicho día, allí mezclados y confundidos, corriendo incesantemente de un lado para otro, se ven por todas partes indios de Chiriquí, criollos del interior, negros y mulatos, mestizos de todas clases. Desgraciadamente, la sencillez, la poca variedad en los trajes y en los adornos, es causa de que aquellas reuniones aparezcan pesadas y monótonas para los viajeros, que, más aficionados a la alegría y a las diversiones que a las ciencias, se encuentran defraudados en sus propósitos y se cansan en vano. Los blancos y los criollos visten de perfectos caballeros, y los restantes, que son la inmensa mayoría, gastan las ropas confeccionadas en Francia, y que como género de comercio se importan, o que compran a algún americano émulo y competidor de Godchau.

Las señoras, muy circunspectas en su manera de presentarse, siguen, aunque muy lejos, las modas europeas: sus vestidos, de matices suaves y claros, casi siempre son cortados y confeccionados por ellas mismas, y no se sabe, viéndolas y conociendo la dicha circunstancia, que es más de admirar, si el gusto o la modestia de los tocados. Las mujeres de color llevan la *poyera*, falda ceñida a la cintura, con grandes volantes que las ahue-

can. Toda la concurrencia en estos días se aglomera en la plaza de Santa Ana.

Las carreras de caballos difieren mucho de como en Europa se celebran. Los jinetes se desafían, alínean sus monturas y parten como rayos por la ancha calle que conduce a la estación del ferrocarril; pican espuelas, animan los caballos con grandes gritos, y se esfuerzan por adelantar los unos a los otros. Apenas llegados a las últimas casas, cuyos balcones se encuentran atestados de gente, sin preocuparse de a quién cupo la victoria, dan una rápida vuelta y se dirigen de nuevo al punto de partida.

Algunas veces tres o cuatro jinetes, pero sólo los que están reputados mejores como tales, se colocan de frente, ponen las manos en las espaldas de los competidores de derecha e izquierda, y formando una cadena, recorren la calle a paso veloz. No habiendo sido impelidos los caballos al mismo tiempo, no llevan, como es natural, ni la misma velocidad, ni el mismo paso; los jinetes, unos van completamente vueltos hacia atrás, los otros encorvados sobre el cuello, procurando a fuerza de piernas retener o avivar la marcha de sus corceles, según las necesidades de la empresa, que así les parece, y no de pequeña importancia, según el interés que manifiestan y la gritería y bulla que mueven. Por lo dicho se comprenderá que estas carreras, por las circunstancias en que se llevan a



cabo, no están exentas de peligros, disgustos y sobresaltos; las bridas las llevan generalmente al cuello, las monturas galopando a escape sin ser sostenidas; si una de ellas cae, hombre y caballo ruedan por tierra, exponiéndose con frecuencia a ser pisoteados por los que detrás le siguen. No son pocas las cuestiones que tienen origen por las disputas que se entablan, ya entre los espectadores, ya entre los que en ellas toman parte, a propósito de lo que hicieron o debieron hacer, o si estuvo mejor o peor hecho, y con frecuencia han ocurrido desgracias por las faltas de precaución, dado que no hay pista cerrada, sino que se sirven de una vía pública, y que ni se da señal de partida, ni cosa que pueda avisar el peligro que se corre de hallarse en la calle en los momentos en que la diversión comienza.

Las fiestas de toros son, a mi modo de ver, mucho más divertidas que las corridas españolas, de las que difieren completamente.

El presidente del Estado, los funcionarios públicos, los espectadores de a caballo, que es tanto como decir todos los panameños, se dirigen a buscar los héroes de la fiesta, encerrados ya en un corral de la hacienda más próxima; estos animales, de humor apacible como en casi todos los países templados, son además viejos y derrengados, pues solo emplean para estas diversiones el ganado de desecho. Salen del encierro amarrados de dos en dos; los jinetes los rodean por todas partes, los pican y llegan hasta clavarles banderillas; pero para esto es necesario estar muy seguro de su caballo, porque la escolta, apretada y numerosa, apenas si deja campo a las evoluciones, y de esta manera son conducidos hasta Santa Ana. Todas aquellas picaduras entonan primero a los pobres animales, y terminan por irritarlos. Llegados que son al corral que de antemano les han preparado, el cual es un simple acotado hecho con tablas clavadas a fuertes maderos, son aun molestados por los muchachos y por los que no siéndolo lo parecen, que al abrigo de la barrera no les dejan momento de tregua ni reposo, con lo que logran ponerlos furiosos. Este es el momento de soltar al que más lo está en plena plaza, en medio de la multitud misma.

Los toros salen, o completamente libres, o trabados de los cuernos con una larga cuerda. En este último caso, apenas se abre la puerta, el animal parte ciego, dirigiéndose sobre un grupo cualquiera de hombres y mujeres, los que todos se desbandan precipitadamente, en tanto que por el extremo opuesto procuran detener a la fiera, tirando de la cuerda todos los que a ella se pueden agarrar. Después de un instante de lucha, el toro se vuelve, acometiendo en dirección contraria, y mientras tanto, los del lado que quedan a salvo realizan la operación antes llevada a cabo, y así



siguen. No siempre se logra detener al toro, ya por falta de fuerza, ya por ser demasiada larga la cuerda, y entonces se ve rodar a un considerable número de personas, que involuntariamente se atropellan y magullan, con gran exposición de ser pateadas o de recibir una cornada; pero nunca ha dabido que lamentar mayores desgracias, pues estos toros no se encarnizan con ninguno caído en tierra, antes al contrario, si la cuerda se rompe, cosa que también ha sucedido algunas veces, o no pueden sujetarlo en la carrera que toma, de ordinario no se detiene, y salvando los obstáculos en que pueda tropezar, emprende el camino de la hacienda de que procedía, por lejos que ésta se encuentre.

En otras corridas, muy semejantes a las que pueden verse en nuestras ciudades de las Landas o del Bearmés, al toro libre se le da salida a la plaza: los toreros de profesión le presentan la capa roja, o le clavan banderillas de fuego, que despiden una espesa humareda, con la que el desgraciado animal queda medio espirando, y éste es el momento que aprovechan los jinetes aficionados para lucir su audacia y su destreza, y entonces es también cuando comienza lo más interesante de la escena. Los toreros de profesión interesan bastante poco, y apenas si llaman la atención, pues todas las emociones se reservan para los brillantes volun-

tarios. Estos ejercicios están muy en moda en casi toda la América del Sur. Los *hacenderos*, que así llaman a los propietarios, se ensayan con los novillos; tan pronto como reciben una visita, la obsequian con una pequeña fiesta de este género, sueltan un becerro en el corral, y brindan al forastero los primeros pases. En Panamá no hay plaza; así es que para las corridas libres echan sólo toros sin malicia. La fiesta termina generalmente con la huída del toro, aunque muchas veces se echa éste, sin que haya quien logre levantarlo.

Las fiestas del aniversario de la Independencia fueron amenizadas también con riñas de gallos, y por parte de la gente de color con danzas, bailes y algunos refrescos de anisado y un pretendido coñac con el que los de los *Arrabales* se ponen casi ebrios, siguiéndose algunos pugilatos, pero en menor número que podría creerse. A la mañana siguiente, todo vuelve a tomar su aspecto hasta en las miserables viviendas de los barrios de la Reina del Istmo: en Santa Ana, en el Arrabal, en Pueblo Nuevo, las sencillas gentes de todo color y de todas clases, así como también de igual origen; hombres y mujeres de poca actividad, tanto de cuerpo como de espíritu, volvían indolentemente a sus ocupaciones habituales. Pero al brillar la noche, el hombre de color de chocolate, el cobrizo, el rojo, los habitantes de los barrios, de todos los matices que forman al cruzarse el indio, el blanco, el negro y el chino, no olvidan en sus conversaciones las mil peripecias y lances de las pasadas fiestas, recuerdan los sustos, carreras, peligros y luchas que hubo, y sobre todo lamentan que con más frecuencia no se den días como aquellos, en que la obligación era no hacer nada.

IX

El istmo de Panamá: sus puertos, sus ríos, sus aguas, sus bosques, su clima: salubridad tal como la entiende la opinión.

No abandonaremos la ciudad de Panamá sin decir alguna cosa del célebre istmo al que da su nombre.

El istmo de Panamá, situado próximamente entre los nueve grados de latitud N., y los ochenta de longitud O., es uno de los principales estrangulamientos del inmenso brazo de tierra que une a las dos Américas, y que en una longitud de dos mil trescientos kilómetros se extiende desde el istmo

le Tehuantepec, en Méjico, hasta el fondo del hermoso golfo de Urabá, en los Estados Unidos de Colombia.

Bajo el punto de vista de la estrechez, sólo le aventaja el istmo de San Blas, situado más al E., por cuanto éste no tiene más que cincuenta kilómetros de ancho desde la embocadura del Bayano, sobre el Pacífico, hasta la del Nercalegua, en la bahía de San Blas, sobre el Atlántico. El istmo de Panamá tiene cincuenta y seis desde el fondo de la bahía de Limón a la embocadura del río Grande, en las aguas del Grande Océano.

De la misma manera, por la altura de sus cuellos, ocupa también el segundo lugar: el istmo de mejores condiciones, atendiendo a esto, es el de Rivas, entre el lago de Nicaragua y el Océano Pacífico. En este, el cuello, del Guiscoyol no tiene más que cuarenta y seis metros de altura, en tanto que el de la Culebra, por donde pasa el ferrocarril de Colón a Panamá, tiene ochenta y dos.

Antes de nuestra misión, este hecho geográfico no era conocido, y como ya hemos dicho, las observaciones barométricas de M. Lacharme daban lugar a creer que en el Darién se abriría una depresión, por la que la altura mayor sería de unos sesenta metros. Por desgracia, después de una serie de observaciones repetidas y comprobadas durante nuestra excursión,



se puso de manifiesto que en aquellos parajes el pico menos elevado, el de Thiulé, no tiene menos de ciento cuarenta y dos metros.

En los alrededores de Colón, la costa del Atlántico es sumamente baja, y por algunos puntos pantanosa; en una extensión de una a dos millas la playa está cubierta de paletuvios, y frecuentemente rodeada por muchos ramos escamosos, de especies distintas, al pie de cuyos troncos abundan innumerables insectos. En la seguridad de no equivocarnos, podemos afirmar que aquella una playa falta de todas las condiciones para la vida: las aguas que quedan aisladas al retirarse las mareas, antes de ser evaporadas por los ardientes rayos de aquel sol, se corrompen, dando lugar a miasmas pútridos, causa especial de un buen número de enfermedades, de fatales resultados para los desgraciados que se exponen a ellas voluntaria o forzosamente.

A la derecha y a la izquierda de este punto, que regularmente sería en otro tiempo una desembocadura del Chagres, se elevan colinas bastante altas, como son la punta del Toro, y hasta verdaderas montañas, como sucede con las que se hallan cerca de Porto-Belo.

El lado del Pacífico es mucho más elevado; el cerro de las Cabras tiene una elevación de cerca de quinientos metros, y el pico aislado de Ancón tiene setenta, extendiendo su base hasta las aguas del Océano. Las rocas abruptas que se elevan de dentro del mar no tienen comienzo sino en la desembocadura del río Caimito, y en la del Río Grande de Panamá. La brecha que este último se ha abierto para poder llevar sus aguas hasta el Océano, es muy estrecha; pero detrás de este desfiladero se encuentra un valle bastante bajo, de una extensión de cuatro a cinco kilómetros.

La bahía de Panamá está sembrada de numerosas islas que forman dos archipiélagos principales: el de las Tabogas, fértil, saludable, disfrutando del mejor clima que puede desearse, y que probablemente será el lugar de curación que se destine para los trabajadores que hayan de tomar parte en las futuras obras del canal, y el encantador grupo que forman las islas Naos, Perico y Flamenco.

A excepción del valle de Chagres y la del Río Grande, la región comprendida entre Panamá y Colón no ofrece ni llanuras ni espacios cultivables; por todas partes, y sin dejar el menor intervalo, se ven colinas y montes más o menos grandes, terminando en picos o en cortaduras, que dan lugar a que el terreno sea sumamente escabroso, cansado y de difícil paso. Cuando desde cualquiera de aquellas prominencias se contempla el



Ruinas de la iglesia de las Monjas, en el Viejo Panamá.

hermoso y dilatado paisaje que con el horizonte se cierra, las miradas se pierden en un caos de mamelones tapizados de verdura, imposible de desintrincar al primer golpe de vista. Existen por aquí vistas elevadas, cumbrones divididas, sobre las que se unen perpendicularmente contrafuertes, bajándose y subdividiéndose a medida que se separan del punto de insección. La cordillera general se interrumpe en el istmo de Panamá; al O. se corta repentinamente la cadena de Veraguas, sobre el río del Pacífico, en el pico de la Trinidad, cuya altura es de mil quinientos metros, y cierto número de menores ramificaciones, erizadas de picos de alturas desiguales, rodean a este punto central: al E. la cordillera no se reforma sobre los bordes del Gran Océano, renace más lejos sobre el del Atlántico, cerca de Porto-Bello, en los arrecifes de Santa Clara, y poco a poco llega a elevaciones de más de mil metros. Desde este nudo que se hace en Santa Clara, derivan otras ramas montañosas, que parten formando haces hasta reunirse con las que arrancan del Pico de la Trinidad. Entre estos dos sistemas de montañas es por donde serpentea el Chagres, poco ancho, es cierto, pero tan profundo, que en Matachín, en las avenidas medianas, el nivel de las aguas se eleva hasta unos doce metros.

La parte contraria del cerro de la Trinidad se prolonga, cortando el istmo oblicuamente, y va a empalmarse con la cordillera del Atlántico, a cincuenta kilómetros próximamente al E. de Porto-Bello. Esta última rama es la que separa las vertientes de los dos mares y nos presenta una altura de ochenta y dos metros, que se ha podido utilizar para el mejor éxito de la línea férrea, y que será a la vez por donde, con satisfacción de todos, quede abierto el canal inter-oceánico. Las cimas más elevadas del istmo están todas fuera de la arista donde las aguas se separan; hecho estudiado y el cual son muchos ya los que lo afirman. El Chagres baña la vertiente N. del istmo, y tiene su nacimiento unos cincuenta kilómetros al N. E. de la línea recta que unirá a Colón con Panamá. Su corriente superior sigue una línea paralela a la rama contraria de montañas de que acabamos de hablar, pequeño resto de la Gran Cordillera, y pasa al través de estrechas gargantas, cortando anchas estancaduras que en un período anterior, por lo que hoy a la vista puede comprenderse, formaban lagos que han desaparecido por el mayor ensanche del cauce: cerca de Matachín, el río se inclina hacia el O.; en Barbacoa, donde es dominado por el gran puente del ferro-carril, cambia aun de dirección, e inclinándose hacia el N., va a desembocar en el Atlántico, cerca de la ciudad de Chagres.

Por lo regular la corriente de este río es desigual; a los rápidos suceden fosos, largos, anchos y profundos, donde parece que las aguas se estancan, sin que en ningún punto haya nada que podamos llamar cata-rata. Desde Trinidad hasta el mar, la corriente es tan débil, que en la estación seca, cuando las aguas del río son pocas, un pequeño flujo y re-flujo del mar basta para establecer una corriente contraria, que se remonta por el cauce; y en cuanto a su profundidad, si bien es cierto que en el mayor número de los puntos es sólo de cuatro o cinco metros, en otros llega hasta diez.

Las rocas, aunque de naturaleza sumamente variada, son fáciles de clasificar atendiendo a su dureza. Muy compactas en el centro del istmo, lo van siendo menos a medida que se aproximan del uno o del otro Océano, y sigue a esto una vasta zona de terrenos formados por aluviones.

La vegetación extraña no se extiende a todo el país. Las sabanas, principalmente al lado S. de la línea que la cumbre traza, forman una banda bastante ancha entre los bosques de la costa y los que cubren las vertientes de la Gran Cordillera. Este terreno descubierto, que contrasta admirablemente con el inextricable laberinto que la selva vírgen forma, produce en la estación de las lluvias algunas matas, aunque muy claras y de

poca elevación. En los primeros días de la sequía, toda aquella verdura desaparece, y quedan cubriendo el suelo no más que algunos rastros, tras-pillados por los ardores de aquel sol tropical, capaz de devastarlo todo. Inmediatamente después, tienen gran cuidado de pegarle fuego, a fin de que más tarde, cuando el tiempo llegue, renazca, porque en aquellos terrenos es donde principalmente se dedican a la cría del ganado. Por la parte del Atlántico apenas si se encuentran sabanas, y si las hay son extremadamente pequeñas; esto desde San Pablo, pues remontando el río se hallan algunas que tienen una extensión de algunos kilómetros.

Las especies vegetales son muy variadas, difiriendo según la mayor o menor elevación del suelo, las zonas paralelas al río y también según la inclinación al lado que sea; por término medio, las lluvias son más fuertes del lado N., orillas del Atlántico, que sobre el lado S., o costa del Grande Océano.

Desde el momento en que se sale de las tierras pantanosas, comienza la selva virgen, aunque todavía poco dificultado su paso por las lianas; los árboles que la componen pertenecen a especies muy distintas; algunos alcanzan alturas considerables y casi todos conservan las hojas aun en la estación seca: a medida que se remonta el valle, las proporciones de los arbustos que se abriga a la sombra de los bosques gigantes crecen, y los parásitos y las lianas lo invaden todo. Bien pronto, separándose de los terrenos beneficiados por las lluvias, que están en relación con el alejamiento de la costa N., aparecen las sabanas; las especies de hojas persistentes se ven suplantadas por las que pueden soportar mayores calores y sequías, y vivir expuestas a los rayos del sol; los arbustos sarmentosos se espesan, los árboles generalmente escasean, y sobre la pendiente Sur de la Cordillera apenas si se ven más que aquellos cuya hoja cae cuando la sequía. Sin la verdura que crece en el suelo, cubierto por aquellos árboles gigantes, sin las lianas y los epífitos de todas clases que crecen acá y allá, el aspecto de aquellas forestas en verano sería tan monótono y triste como el de nuestros prados en invierno. La zona litoral del Grande Océano es más rica en manzanillos y cocoteros que la del lado del Atlántico.

Como en casi todos los países intertropicales, el año se divide en estío, o estación seca (verano), e invierno, o estación lluviosa, dividida esta última por una serie de bellos días (veranito), o estío de San Juan, como allí lo llaman. Las lluvias no comienzan realmente hasta mediados o fin de Mayo, pues en Abril apenas si descarga más que alguna que otra nube aislada; hacia el fin de Junio reaparece el buen tiempo, que puede

decirse dura un mes, después del cual las lluvias comienzan de nuevo y persisten hasta fin de Noviembre.

Así, pues, pasan muchos días sin que nada turbe la serenidad del cielo ni en lo más mínimo, y hasta en las épocas de las grandes tempestades no hay más que un gran chaparrón cada veinticuatro horas, y esto frecuentemente por la noche.

Los vientos del N. se declaran en los comienzos de Diciembre, viniendo con ellos el buen tiempo, que dura hasta fin de Abril. Durante estos cinco meses y medio llueve, a pesar de lo dicho, sobre algunas localidades privilegiadas, como son la ciudad de Colón, el valle que fertiliza el Chagres, y las cimas de las cordilleras.

La temperatura del istmo de Panamá es en verdad muy soportable. Fuera de la estación seca, la escala termométrica fluctúa entre los 21 y 35°; en la estación de las lluvias la diferencia no es tan marcada, oscilando entonces el mercurio entre los 24 y 30°, por lo que este clima no ejerce sobre los europeos la acción debilitante que se experimenta en otros países del trópico. Por regla general, los que emigran a estas regiones están más robustos y saludables que los criollos, y son mucho menos predispuestos a las enfermedades. A poco que sea su vida regular y metódica, el obrero que desempeña un trabajo corporal periódicamente, lo mismo que el que lo desempeña de continuo en pleno sol, conservan la salud y la energía. Panamá, que en la época de la *sagrada fiebre del oro* fue atravesada por millares de obreros, no ha sido visitada aún ni por el cólera morbo ni por la fiebre amarilla: y las insolaciones, que tan frecuentes son en Méjico, allí apenas si se conocen.

Ciertas localidades forman la desgraciada excepción de lo que venimos diciendo, y entre estas pueden contarse los pantanos del lado del Atlántico. La mala fama de la ciudad de Colón se ha extendido por el universo entero, lo que tal vez no sea del todo justo, por cuanto, aunque construida en medio del cieno de la isla de Manzanillo y rodeada de pantanos, en ella se establecieron, prefiriéndola a Panamá, los talleres del camino de hierro, el sitio principal de la Compañía.

Si de este hecho, que desde luego parece anómalo y extraño, algún curioso quisiera saber qué razones han tenido para obrar así, podríamos contestarle que los agentes de la Sociedad tienen en este punto más independencia, más libertad, de la que en modo alguno podrían disfrutar en la capital del Estado, donde siempre habían de estar bajo la inmediata



vigilancia de los funcionarios públicos, y además porque desde aquel punto evitan todos los gastos de transporte del material para las obras.

Estos materiales se hacen venir siempre de New York, pues la industria en California no está aun tan adelantada como sería necesario para poder ofrecerlo en buenas condiciones, atendiendo a la economía y a la calidad. A pesar de todo, hay que convenir en que la Compañía nunca hubiera instalado en Colón el numeroso personal de blancos con que cuenta, si las condiciones de salubridad fueran tan malas como se cree, por cuanto hubieran sido muy pocos los que allí hubieran querido establecerse, y grandes los perjuicios que de esto se hubieran seguido. Sucede allí, como en muchos puntos de aquel continente, que el cambio de clima, las aguas y la diferente alimentación causan bajas que podemos llamar naturales, como lo serían si individuos de aquellas latitudes vinieran a nuestros países, y desde luego quisieran hacer la vida que los nacidos en ellos hacen. Diciendo verdad, por lo que pudimos observar allí y comprobar con datos que merecen entero crédito, la mortalidad en Colón no es ni mayor ni menor que en cualquiera otro punto de las Antillas. Los pantalones mismos no son tan malos como lo hacen parecer lo que de ellos cuentan; el que peor nombre tiene y del que más horrores refieren hasta aquellos que nunca lo han visto, es el Mindi, y no podría menos de llamar extraordinariamente la atención de cualquiera que esto haya oído decir y lo visite luego, observar que en sus alrededores es donde hay más terre-

nos cultivados, si bien es cierto que esto sucede desde que los trabajos del ferro-carril ístmico se comenzaron, lo cual también puede venir en apoyo de la idea que sostienen algunos, de lo mucho que a un terreno pueden hacer cambiar las obras que en él se emprendan, pues la satisfacción de las necesidades de conservar la vida son motivos bastantes para que desde el principio se aplique el hombre al saneamiento del terreno en que ha de fijar su morada, siquiera sea transitoriamente.

El triste nombre que Panamá tiene, y los malos recuerdos que involuntariamente acuden a la memoria cuando tal población se nombra, datan de la época en que aun no se habían emprendido las obras del ferro-carril, y no por lo que en ella ocurriera, ni por los males que una vez allá hubiera que lamentar, sino por los mil peligros, penalidades y fatigas con que había que luchar, ante las que no eran pocos los que sucumbían. Desde luego hay que tener presente que en aquel tiempo ninguna de las líneas de vapores tenía el servicio tan bien montado como hoy día, razón porque los pasajes, sobre ser más incómodos, eran mucho más caros: esto, que ya era para presentar graves inconvenientes, iba seguido de otras muchas dificultades, tras las que los emigrantes desembarcaban en el poco seguro y revuelto puerto de Chagres, en el que muchas veces no pocas canoas se fueron a pique en los remolinos de la barra, al querer ganar tierra. Salvado esto, era necesario remontar las sinuosidades del Chagres, ascensión que no podía hacerse en menos de cinco días, los que habían de pasar los viajeros prensados en estrechas piraguas, sin techo ni toldo que los preservara ni poco ni mucho de los ardores del sol o de la lluvia, y del pernicioso relente durante la noche, y de esta manera, sumamente fatigados, llegaban a la Gorgona. Desde este punto hasta Panamá érales aún necesario hacer una marcha de más de veinte horas a pie, o cuando más en mulas, bajo un sol abrasador y por un terreno arcilloso y tan resbaladizo, que el viaje era un suplicio, pues a más de esto, las huellas anteriores se convertían en charcos y profundos baches al paso del menor torrente, de la menor cantidad de agua. Por la tarde no puede contarse con ninguna comida comfortable, ni por la noche con ningún albergue; sin poder cambiar de ropas, que con harta frecuencia se llevan mojadas desde por la mañana; hay necesidad de acostarse sobre una tierra empapada de agua, si es que se quiere descansar, lo que, bien visto, se hace indispensable tras las fatigas que se llevan experimentadas, y no es menester esforzarse mucho para comprender que en tales condiciones el organismo más fuerte y vigoroso decae, la naturaleza más sana y robusta se resiente y se debilita, el cuerpo se predispone grandemente a la

absorción de los miasmas palúdicos, y con harta frecuencia se dan casos de fiebres fulminantes, que llevan la desanimación y la congoja al ánimo de los que sobreviven, que ven hasta que punto se hallan faltos de medios para prestar auxilios o evitar al menos la prolongación del mal. Conviene tener presente que casi siempre se daba la circunstancia agravante de ser aquellos mineros gentes de la peor clase y condición social, dispuestos siempre a los mayores abusos, no contenidos nunca por la voz de la experiencia ni de la razón, y que en su mayor parte iban minados por enfermedades que en cualquier región habían de diezmarlos.

Peligros de otra naturaleza contribuían a aumentar el terror que el clima del Istmo infundía, y eran la multitud de bandidos que infestaba toda la comarca, los que con una audacia sin nombre sorprendían y atacaban a las caravanas en su vuelta, con lo que a muy poca costa y con gran facilidad se hacían con una parte del oro conseguido en las minas de California por aquellos infelices, que tanto habían sufrido y trabajado para poseerlo. Este estado de cosas, tan perjudicial y comprometido, duró hasta que un hombre que apenas contaba con veinte años tuvo la feliz idea de fundar en Panamá un comité de vigilancia. Con un valor y una constancia que no pueden ser pagados con nada, marchando a la cabeza de sus atrevidos compañeros, el americano Ran-Runnels recorrió en todos sentidos los laberintos intrincados de aquella floresta, las sinuosidades de aquellas montañas, donde tras cada piedra, tras cada árbol, había un



peligro, y sin formación de causa, sin examen ni trámite alguno, fue ahorcando sin compasión a todo bandido que en su guarida encontraba o que sorprendía sobre el campo, con lo que en menos de un mes aquel moderno Hércules dejó limpia de salteadores toda la zona.

¿Qué queda, pues, de las mil fábulas y tremendas narraciones que se han hecho correr por el mundo? ¿No han llegado a decir, o lo que es aún peor, dicen todavía, que cada traviesa en que los rails se ajustan está apoyada en el cadáver de un infeliz trabajador? Los anales mismos de la Compañía del *Panamá Trascontinental* pueden servirnos para contestar con la mayor exactitud y destruir las exageraciones que en esto, como en todo lo que a aquellas comarcas se refiere, se forjan con tanta facilidad. Según los registros a que nos referimos, no ha habido más que doscientas noventa y tres defunciones de hombres blancos en todo el tiempo que duraron las obras de la construcción, número relativamente pequeño si se atiende a las malas circunstancias en que los trabajos se llevaban a cabo, y que en más de una ocasión hubo hasta siete mil obreros ocupados.

Es cierto que en los trabajos preliminares, cuando aun se estaba construyendo la línea a través de los pantanos de Mindi y de Gatún, las enfermedades hacían bajas considerables en los cavadores; más hay que tener presente que el mayor número de aquellos infelices eran irlandeses, que, según todos afirman, son los europeos menos a propósito para resistir los ardores de aquel sol; cosa que no puede menos de ser cierta, si se atiende a la enorme diferencia que tiene que existir para todas las condiciones de la vida entre las nevadas montañas del N. de Europa, donde casi todo el año las nieves tapizan el suelo y las brumas apenas dejan paso a los rayos del sol, y las ardientes llanuras del centro de América, en las que el calor lo arrasa todo y las lluvias constituyen un nuevo peligro.

En aquellos primeros momentos era también cosa sumamente difícil atender y cuidar a los obreros para disputárselos a la muerte, más segura entonces a cualquier accidente, por pequeño que éste fuera, pues en primer lugar no se tenía perfecto conocimiento de lo que podía suceder, y por tanto no se observaban las reglas que más tarde habían de dar buenos resultados, ni se tenían a prevención los medios de defender que se arbitraron. Aglomerados en dos viejos cascos de buques, donde no era posible hallar ni las más pequeñas comodidades, los hombres no podían ni aun permitirse el desahogo de permanecer en el entrepuente, pues el calor era violentísimo, y obligados a estar bajo cubierta, fuera cualquiera el tiempo que hiciera, como no disponían de mosquiteros y las filas de los que dormían eran tan apretadas, quedaban expuestos a las crueles picadu-



ras de los mosquitos, que tanto abundan allí, y a las excitaciones calenturientas que producen.

Como más arriba dejamos dicho, la situación de la compañía mejoró mucho en 1852, en los momentos en que tan precaria era, que todos veían ya muy próximo el momento en que los trabajos tuvieran que suspenderse, tanto por la falta de fondos como porque ganancias mayores, más seguras y con menos riesgos conseguidas, habían dado lugar a que muy pocos trabajadores quedaran en aquellas perniciosas regiones. Luego que circunstancias que nadie podía prever hicieron cambiar el curso de los acontecimientos, los altos dignatarios del Trascontinental parecieron ocuparse algo más de las condiciones de higiene y salubridad, cuya falta había sido una de las principales causas para temer que la empresa fracasara: en la isla de Manzanillo se levantaron algunas casas, con las que no fue ya necesario ir a bordo para pasar la noche, y Colón fue fundada; esta ciudad, aunque de malas condiciones, ofrecía algunas comodidades, y en sus almacenes pudo tenerse el abastecimiento necesario; se organizó el servicio sanitario, se hicieron ir más médicos, que no faltaron, gracias a las buenas retribuciones que se les daban, y se adquirieron completos botiquines; a lo largo del camino, y en los sitios más convenientes para ello, fueron construidos sotechados, en los cuales los obreros podían pasar la noche al abrigo y dormir la siesta a la sombra. A partir de aquel día, destruídas muchas de las causas que antes produjeran tan terribles

efectos, la mortalidad decreció infinitamente, y no fue ni mayor ni menor que lo habría sido en cualquiera otra empresa en que hubiera habido que desmontar grandes masas de terreno, en las condiciones climatológicas de aquel suelo. Los irlandeses, que juntamente con los mulatos de Cartagena habían estado en las obras, y en los que más habían hecho presa los males endémicos, fueron sustituidos por negros de las Antilas, americanos del Norte y europeos de más fácil aclimatación, por las condiciones de los países de que procedían, además de las celtas de Eriu, manifestando estas secciones desde luego más fuerza de resistencia contra las fiebres palúdicas. Hay que añadir a esto que la índole de los trabajos que quedaban por ejecutar no era ni tan dura ni tan perjudicial como en un principio, pues no se trataba ya de transportar grandes cargas, ni de enclavar estacas, ni de hacer terraplenes con medio cuerpo cubierto por el cieno de los pantanos, en tanto que la cabeza quedaba expuesta a los abrasadores rayos de aquel sol; lo que quedaba por realizar era remover un terreno seco y duro.

Más que nada, todos los que de las obras del ferro-carril de Panamá a Colón se han ocupado, hablan de las hecatombes hechas con los chinos, suponiendo sin fundamento ninguno que se les trató mal, o que fueron puestos en los sitios peores, si no con el deliberado intento de hacerlos víctimas, al menos con el de procurar que otros no lo fueran. Volvemos a repetirlo: en nada absolutamente influyó allí el mal concepto que de los chinos se tiene formado generalmente, ni para nada se tomó en cuenta la mala condición que se les supone, cosa que, dada por cierta con sobrada ligereza, ha sido motivo para que se extiendan las más extrañas y absurdas fábulas, indignas bajo todo punto de vista de los tiempos que alcanzamos, en que por fortuna no cabe tratar a ningún hombre del modo que los debían haber tratado siendo cierto, lo que, como decimos, carece de verdad en absoluto. El chino fue considerado en las obras del Trascontinental como cualquiera de los demás trabajadores, y ocupado en las mismas faenas que sus compañeros de otros países. Lo cierto que allí ocurrió vamos a decirlo: para llenar los grandes vacíos que en las filas de trabajadores dejaba la frecuente y numerosa emigración a California, que más y más crecía de día en día, y que tanto perjudicaba a la sociedad, fueron contratados 1.000 chinos: se tomaron cuantas precauciones fueron posibles para asegurarles el mayor bienestar, con arreglo a su condición y clase; pero no bien hubieron dado el primer golpe de pico, pocos días después de haber llegado a aquella región, cuando ningún motivo tenían, pues ni aun tiempo había para que se lo hubieran dado,

y sin que se sepa, por tanto, la causa, se declaró entre ellos una epidemia terrible y de horriblos resultados: la del suicidio. Todas las mañanas, con gran sorpresa de los demás trabajadores y de los jefes, que no sabían como evitar aquello, se encontraban por docenas colgados de los árboles, para lo que, como es fácil comprender, hacía falta gran premeditación y vehemente deseo de morir. Refieren que una vez gran número de ellos se sentaron cómoda y tranquilamente en la orilla del Pacífico, estando la marea baja; al verlos, nadie hubiera dicho otra cosa sino que era gente tranquila y satisfecha que, descansando de su trabajo, gozaba contemplando la majestuosa grandeza de aquel mar: después, sin que hablaran una palabra, sin proferir la más leve murmuración, sin exhalar la más tenue queja, permanecieron sin movimiento, viendo crecer la marea, que poco después de esclavos los convertía en hombres libres; hecho trágico, al par que aterrador, digno de que llegue a conocimiento de nuestros descendientes; pero por desgracia, los que tal refieren no se cuidan de revestir el suceso con caracteres que al menos pudieran hacer dudar, y olvidan que los chinos comenzaron a trabajar en los terraplenes del centro del Istmo,



Entrada de Pinogana.

sobre la pendiente que mira al Atlántico, lejos del Océano, y de un Océano *sin mareas*.

De cualquiera manera, aunque haya mucha exageración en lo que todos cuentan, es lo cierto que aquella fatal manía hizo muchas víctimas entre ellos, y que por esta razón fue necesario embarcarlos más que de prisa, y ellos también partieron entonces para los campos del Sacramento.

X

Partida para el Darién.—El Taboguilla.—Estoicismo de Viguier.—El golfo de San Miguel.—El Darién.—Minas de oro de Cana.—Grandeza y decadencia.

En tanto que cada uno recogía las observaciones que comprendía habían de serle útiles para sus fines, estudiaba el país y recogía los datos más precisos acerca de lo que se había dicho, nuestro jefe, que jamás desmintió ni su energía ni su actividad, se ocupaba con el mejor acierto de los últimos preparativos necesarios a la expedición que íbamos a emprender, sobre la que de antemano sabíamos había fijado muchas inteligentes miradas, y de la que esperaban mucho para los trabajos que habían de emprenderse posteriormente, y buscaba hombres a propósito para el transporte de los útiles indispensables, así como también algunos macheteros, necesarios para nuestra propia defensa en caso de apuro, y a fin de que, con ayuda del instrumento que tan acostumbrados estaban a manejar, nos abrieran camino por entre las lianas, que con frecuencia cierran en absoluto el paso al través de los bosques, y porque, aunque pocos tuvieran, habían de poseer más prácticos conocimientos del terreno que nosotros, que por primera vez íbamos a aventurarnos en zonas no recorridas por nadie. M. Recuero, hombre activo, que desde el principio nos manifestara gran voluntad, fuerte capitalista del país y el principal exportador e importador de toda aquella región, se puso desde luego a nuestra disposición, ilustrándonos con sus conocimientos, que nos fueron de gran utilidad. Siguiendo sus indicaciones, M. Wyse reclutó una veintena de hombres; pero demasiado habituados a la indolencia panameña y poco dispuestos a soportar los rudos trabajos y continuas fatigas de la expedición, apenas si para nada nos fueron útiles, y poco a poco nos vimos en la dura necesidad de relegarlos a la ociosidad, a que tan acostumbrados estaban. Durante todo el tiempo que nos acompañaron, dieron motivos solo para que a una apreciáramos la enorme diferencia que existía entre ellos



Nuestro cuartel general en Pinogana.

y los que M. de Lacharme nos trajera, reclutados en el río Sinú, de la provincia de Cartagena, verdaderos colosos de temple de acero para la ruda existencia de los leñadores de la selva virgen, en los que nada hacía mella; hombres sobrios, infatigables, y que por completo nos pertenecieron desde el primer momento.

La llegada de la comisión había causado gran ruido en la ciudad; apenas si se hablaba de otra cosa en toda ella, y en los primeros momentos, cuando eran muy pocos los que a punto fijo sabían el objeto de nuestra ida, se aventuraban conjeturas y se comentaba el éxito de los trabajos que cada cual suponía íbamos a emprender. Sucede en casi todos los casos de igual naturaleza que nadie se para a considerar la posibilidad de que se realice el fin propuesto; así es que, menos decididos y menos animosos, o lo que es más cierto, menos convencidos de que lo que más asustaba a los habitantes de aquellas regiones eran fábulas que en absoluto carecían de fundamento, nos hubiéramos vuelto sin aventurarnos en aquella exploración, donde, según ellos, a cada paso habíamos de hallar una muerte segura.

Todos recordaban los que, habiéndose propuesto lo mismo que noso-

tios, habían sido asaltados y muertos por los bandidos, o los que, perdidos en el bosque, habían sido víctimas del hambre y de la fatiga, o los que, no pudiendo seguir adelante por la valla que las lianas les oponían, habían regresado sin ánimo para volver a empezar; más hay que suponer que, o tales cosas no habían sucedido, o se referían a individuos que solos y llevados de cualquier fin se habían aventurado, pues no tenemos conocimiento de que ninguna comisión antes que la nuestra hubiera intentado realizar la exploración, que era nuestro fin principal.

Nosotros debíamos partir en canoas y *bongos*, embarcaciones miserables del golfo, que no presentan comodidad alguna y que carecen en absoluto hasta de las más elementales condiciones, gracias a las que puede uno considerarse seguro en ellas; mas quiso nuestra buena suerte ahorrarnos la intranquilidad que desde el principio parecía estarnos amenazando, y M. Aizpuru, Presidente del Estado, se opuso a que nos sirviéramos de ellas, poniendo a nuestra disposición un pequeño vapor, el *Taboguilla*, que sobre reunir mejores condiciones para la travesía, tenía las comodidades necesarias para que no comenzáramos a experimentar desde luego los peligros que todos para nosotros preveían; y no solo fue esto, sino que el Presidente, llevado de su natural finura y exquisita amabilidad, se ofreció a acompañarnos, como así lo hizo, seguido de algunos altos funcionarios y varias notabilidades de Panamá.

La marcha estaba fijada para el 11 de Diciembre por la noche, por lo que a las seis y media de la tarde de aquel día pasamos a bordo, donde bien pronto nos tuvimos que convencer de que, si bien mucho mejor que en las canoas y *bongos*, no teníamos en el vapor las comodidades con que habíamos soñado. El *Taboguilla* está destinado a transportar los pasajeros desde el apeadero del ferro-carril a los buques preparados a partir para cualquiera de los puntos del mar del Sur, y sus proporciones son bastante limitadas; carece casi en absoluto de cala, y el puente, por regla general, está casi siempre obstruido; en compensación de esto tiene en la parte posterior un cómodo *spardeck*; pero cuando llegamos estaba ya ocupado por los treinta macheteros que con nosotros llevábamos, los que, sin esperar a que se les designara sitio, obrando solo con arreglo a su voluntad, y procurando desde el principio ir lo más cómodamente posible, habían tomado posesión en él. Además de los exploradores debía aun embarcarse en el buque una fuerza militar, que iba destinada a relevar la guarnición de Yaviza, en el Darién, y además, por hacernos los honores, cosa a la que, de poder, nos hubiéramos opuesto con toda nuestra alma, la música del regimiento de Panamá, y por último el Presidente con todo

su cortejo y un buen número de panameños, que, aprovechando gustosos la ocasión que se les presentaba para salir de la monótona vida que de continuo hacían, manifestaron desde luego los más vivos deseos de acompañarnos. Con esto, habiendo ocupado los puestos a medida que fueron llegando, soldados, macheteros, panameños, que además lo obstruían todo con sus redes y equipajes, los que llegaron después, entre los que nos contábamos nosotros y el Presidente, hubimos de colocarnos donde fue posible, y no lo era sino muy mal.

Dejábamos en Panamá a nuestro amigo el doctor Viguiér, no sin experimentar una grandísima inquietud por la causa que allí lo retenía. Bañándose un día en Puerto-Cabello, con el fin de aminorar un tanto el fuerte calor que sufría, sintió la picadura de un animal, al que no vió, razón por la cual no pudo desde luego prepararse para lo que pudiera sobrevenir, y por lo que en un principio no hizo gran caso, creyendo, que no tendría ulteriores consecuencias; pero poco después, con gran sorpresa y dolor de todos, observóse que la pierna, que era el sitio dañado, comenzó a inflamarse, llegando dicha inflamación a un punto considerable; poco después la fiebre se apoderó de él, declarándose una flebitis de las de peor carácter. Con la mayor sangre fría nos había expli-

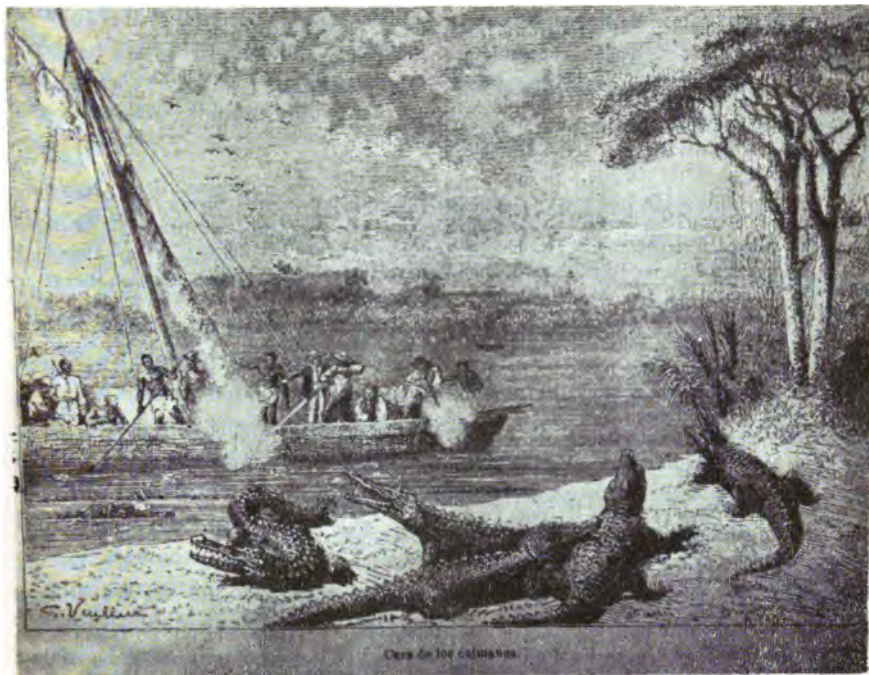


Habitación de un rico darienita.

cado el curso probable que su enfermedad tenía que seguir, y nunca olvidaré la imponente calma con que nos exponía la grave y comprometido de su situación, en la que muy posible era, por cuanto había probabilidades, de que se diera una reabsorción del pus que en el punto dañado de la vena se había formado, de lo que sobreviniera un absceso que pudiera salvarlo, o de que parte del pus fuera arrastrado por la circulación, en cuyo caso su muerte era inevitable; esto nos hizo experimentar durante muchos días grandes inquietudes, temiendo que el comienzo de nuestros trabajos fuera a ser señalado con una tan dolorosa pérdida. El doctor Viguiet era un gran compañero, sabio y prudente, que se hacía querer y respetar de todos cuantos le trataban; sus conocimientos científicos nos habían sido ya muy útiles en distintas ocasiones, y temíamos, por todas las razones expuestas, que el médico de la expedición fuera a morir sin haber tomado parte en lo que tanto nombre había de darle. Por fortuna, dos días antes de nuestra partida, la segunda de las probabilidades que él anunciara se cumplió; el absceso se presentó, y con gran gozo le oímos decir que el peligro había pasado; pero no encontrándose aun en disposición de emprender la marcha cuando nosotros partíamos, quedó en la ciudad esperando su completo restablecimiento.

Hacia una hora próximamente que nos habíamos embarcado, cuando llegó el Presidente, seguido de numerosa escolta, siendo recibido a bordo a los acordes de la música y con los disparos de un bonito y caprichoso castillo de fuegos artificiales. En toda la noche no fue posible dormir; nos acomodamos de la mejor manera posible, pero por más que hicimos, no logramos conciliar el sueño; el ruido era grande, los macheteros y los soldados, gente alegre y de buen humor, no cesaban de cantar, saltar y bailar, sin dejar nada quieto; poner orden era imposible: las copas habían menudeado, por lo que bien puede decirse que no dependiendo de su voluntad lo que hacían, no podía ser tomado en cuenta: tuvimos, pues, que resignarnos a pasar el resto escuchando los acordes de la música, y hasta de esto nos vimos privados al poco rato, pues las sucesivas libaciones que habían hecho los músicos dieron lugar a que quedaran profundamente dormidos.

A las cinco y media de la mañana las primeras luces del alba nos dejaron ver la silueta del golfo de San Miguel. Frente al cabo Garachina el golpe de vista es admirable: la orilla, bastante elevada, desaparece casi totalmente bajo los árboles, de gran aprovechamiento, cuyo tronco forma una columna blanca, derecha y elevada, sosteniendo una magnífica capa de verdura oscura, cuya sombra se extiende algunos metros. Aquel es-



Caza de los caimanes.

pectáculo no tiene ninguna semejanza con esas enormes masas de ramaje desordenadas e irregulares, que es por regla general lo que constituye la selva virgen; no se ve, en toda la extensión a que la vista alcanza, ni una liana ni un epifito que en lo más mínimo destruya ni aminore siquiera aquella perfecta simetría y considerable desarrollo, pues desde el punto en que nos hallábamos, aunque difícil de calcular y teniendo presente lo mucho que la distancia hace decrecer los objetos, podemos decir, sin temor de equivocarnos, que algunos de aquellos magníficos árboles se alzaban a más de treinta metros.

Después de habernos avistado con los de tierra, seguimos nuestra marcha, haciendo rumbo hacia Boca-Chica, una de las dos desembocaduras por donde el río Tuira desagua en la bahía de San Miguel, y que con la otra constituyen los dos puertos del Darién meridional.

El istmo de Darién, que se halla comprendido entre los 7 grados 30 minutos y 9 grados 30 minutos de latitud N., y 79 y 61 grados 30 minutos longitud O., está separado del de Panamá por las montañas de San

Blas. Se extiende hasta las llanuras del Chocó, en el estado neo-granadino de Cauca, y hasta las montañas elevadísimas de Piriri, punto desde el cual, según refieren, el 25 de Septiembre de 1513 Vasco Núñez de Balboa había apercibido por primera vez las ondas agitadas del inmenso Pacífico.

El Darién se divide en dos partes: el istmo de San Blas, del que más adelante nos habremos de ocupar, y el Darién meridional, atravesado este último por una serie de escarpadas montañas, de las que las principales llevan los nombres de Cordillera de Llorama, de Niqui y de Mali. Esta cadena, y las que forman sus contrafuertes, son de alturas muy variables, observándose desde luego que los montes en esta parte se aprietan más hacia el Atlántico que hacia el Pacífico, lo cual puede servir a explicar la carencia absoluta de río de alguna importancia hacia este lado, en tanto que dos grandes arterias recogen todas las aguas que riegan la región opuesta, y cuyos nombres son el Chucunaque y el Tuira: este último recibe la corriente del Chucunaque, que se le une cerca del Real de Santa María, y desemboca en el golfo de San Miguel, después de haber formado con su confluente el Sabana un magnífico puerto interior.

Las riquezas geológicas de aquella región son incalculables, pudiendo decirse que nunca se han estudiado como lo debían ser para su mejor aprovechamiento, que hubiera dado lugar a que fuera aquella una de las más florecientes regiones del globo. Las minas de oro de Cana, enclavadas allí, a pesar de los mal dirigidos trabajos que en ellas se llevaron a cabo y de lo mal explotadas que siempre fueron, eran las más productivas que se encontraban en toda la América Central; y en cuanto a sus inmensas riquezas, hijas del terreno aquel, hoy día son aun desconocidas, excepción hecha del Tagua, ó nuez de marfil, y del caucho; pero este último producto, que hace unos veinte años, constituía la principal fuente de riqueza de aquel suelo, está llamado a desaparecer antes de muy poco tiempo, efecto de la bárbara forma en que su obtención se lleva a cabo. Las grandes aplicaciones que en las artes, las ciencias y la industria tiene esta sustancia, han dado lugar a que las demandas sean considerables, y a que los precios se eleven: esto ha despertado la codicia, y en el afán de conseguir las mayores cantidades posibles, los que se dedican a la obtención no se limitan a practicar incisiones en el árbol para obtener la savia excedente, sino que lo destrozan por completo, sin pararse a considerar que es peor la cuenta que obtienen, dado que si es cierto que en un año obtienen grandes y beneficiosos resultados, en los demás no conseguirán nada, por quedar destruída la plantación.

He aquí por qué, después de un corto período de prosperidad, los habitantes del Darién han vuelto a caer en la miseria, siendo aun mayor la que les amenaza, por lo mal que han entendido sus intereses.

XI

Continuación de nuestra marcha remontando el río Tui-ra.—Chepigana y sus botellas de cerveza.—Los autóctonos.—Las darienitas consideradas física y moralmente.

El extenso golfo de San Miguel, en cuya travesía empleamos dos horas próximamente, está rodeado de altas colinas, por detrás de las cuales se elevan más altos picos. Por bello que sea aquel panorama, y por mucho que pueda recrear la vista, es justo confesar que nosotros, atentos al fin que nos había llevado tan lejos de la madre patria, estudiábamos más que nada lo que nos proporcionara una feliz resolución, y francamente, todo aquello, más que para nada, era muy a propósito para descorazonar a los que fueran en busca de un punto por donde abrir un canal, pues ni siquiera se apercibía la desembocadura del río. Después de habernos dirigido, en la extensión de unos diez kilómetros, hacia el punto en que las montañas parecen más amenazadoras, descubrimos por fin, entre la isla de Iguana y el cabo Colorado, una solución de continuidad, detrás de la cual se ensancha una gran bahía, cubierta de islotes, por



Tipos del Darién.

Zamba

Mulato

Mulata

cuyos pasos nos aventuramos inmediatamente. Allí pudimos observar una gran diversidad y una variación infinita en la sucesión de las rocas plutónicas, a las que la verdura quita todo su aspecto seco y duro, arrebatándolas, digámoslo así, su fisonomía fea y fría, para cubrirlas con un manto que las hace agradables y bellas. Todavía en aquel punto las altas cimas parecen continuas; pero a una media cordada de un cabo se distingue un estrecho, cuyo largo será de unos cien metros, y en el que, los grandes remolinos que forman las violentas corrientes de las aguas, presentan una considerable serie de peligros, que solo podrían ser evitados extendiendo la marcha diez kilómetros más arriba: pero atendiendo a que el buque en que íbamos era de muy poca cala, que la profundidad del canal era considerable, y que la Boca-Chica tiene tan sólo una extensión de una media milla, la atravesamos con suma rapidez, empleando toda la fuerza de vapor con que se contaba, y poco después nos encontrábamos en pleno Tuira. Todavía en aquel punto veíanse algunos islotes esparcidos acá y allá; pero después de doblar la punta en que se eleva la bella aldea que llaman La Palma, no se ve ante sí otra cosa que el frío y monótono paisaje de los ríos en todos los países de clima ardiente, una inmensa extensión de agua inmóvil y verdosa, a la que apenas mueven los soplos ligeros de la brisa, y por todos lados, hasta el punto en que la vista se pierde, tierras bajas en la que crecen mangles, formando como una empalizada, y por donde la profundidad no llega siquiera a un metro. Aquí las altas colinas que limitan aquellas Manu-ras pantanosas e insalubres, le dan más agradable aspecto y hacen que el paisaje tome alguna animación. En el punto en que confluye el Sabana, sin duda las fuertes corrientes que periódicamente trae este río, y que han lamido los bordes, llegando su fuerza hasta la orilla opuesta del Tuira, éste se ensancha en tal grado, que adquiere perfecta semejanza con un brazo de mar; pero poco después se estrecha al ser encauzadas las aguas, hasta no tener más de kilómetro y medio frente a Chepigana, punto al que llegamos a la una de la tarde. La llegada del vapor fue sin duda un verdadero acontecimiento; todos abandonaron sus trabajos y ocupaciones, y momentos después de haber echado las amarras, vimos como para contemplarlo se agolpaba la población entera sobre el pequeño montículo que domina la iglesia. Los trajes blancos o claros de las mujeres, y el cuerpo semidesnudo y bronceado de los hombres, formaban un singular contraste y un cuadro no exento de animación y belleza, de cuya vista gozamos algún rato.

Una vez llegados a este punto, pudo decirse que la misión se encon-



Tipos del Darién.

Chola

Zambo

India

traba en su verdadero campo de acción: todo lo anterior no había sido más que preparativos para aproximarnos a él; pero la primera salida no pudo organizarse sin haber tenido que vencer serias y grandes dificultades. M. Wyse tuvo que trabajar y sufrir mucho para conseguir que se alquilaran algunas embarcaciones en que poder remontar el río, no por que faltara, sino porque los naturales querían aprovecharse de la ocasión, y sabiendo que nos eran de todo punto necesarias, pedían precios verdaderamente exorbitantes. La mediación del Presidente M. Aizpuru, nos fue muy provechosa en aquella ocasión, pues gracias a su valimiento pudo conseguirse que por un alquiler relativamente arreglado nos fueran proporcionadas una canoa grande y algunas piraguas, embarcaciones todas construídas de troncos de árboles, y de las que algunas cargan varias toneladas. El trabajo de estas embarcaciones en aquel punto está todo hecho a mano, pues no emplean el fuego para ahuecarlas, como en otras partes; así es que una piragua, por poco grande que sea, exige algunos meses de trabajo.

En la mañana del día 13, el Presidente y nuestros numerosos y nuevos amigos se despidieron de nosotros, deseándonos cada uno por su parte el mayor número de felicidades, cambiamos fuertes apretones de manos y estrechos abrazos, nos dieron golpes en la espalda, señal de la gran confianza que entre todos se había establecido y hacia las tres de la tarde el vapor *Taboguilla* levó sus anclas y zarpó con rumbo a Panamá.

La flotilla de que podíamos disponer estaba pronta, pero era necesi-

rio esperar el oleaje favorable: aprovechéme de aquella detención para hacer una visita al pueblo, situado al pie de una pequeña colina, formada por superposición de rocas, al borde de un pantano, cuyos efluvios son todo punto perjudiciales para los extranjeros que llegan allá. Causa verdadera y profunda extrañeza observar que tan considerable mal podía ser remediado a muy poca costa, con lo que indudablemente se mejorarían las condiciones generales de aquel lugar: estudiaba la topografía y la inclinación de los planos, no aventuramos nada afirmando que dos días de trabajo bastarían para dar una salida natural y conveniente a las aguas. Tal vez otros antes que nosotros hayan hecho esta observación, y la hayan demostrado también; pero la indolencia natural es causa allí de perniciosos efectos, que debían evitarse a toda costa, dado que tan limitado es el trabajo que tienen que realizar.

Todas las casas están construídas por medio de cañas de las que se hace el adobe, y las demás piezas de madera que en su confección intervienen, están trabadas por medio de lianas, sin que haya solo un clavo en todas ellas. No por esto son menos fuertes, pues la consistencia de las amarras es tal, que pasan años y años sin que sufran el menor deterioro y todavía no ha ocurrido un caso que los pudiera convencer de la necesidad de sustituir un medio por otro. El mayor número de aquellas casas tiene cuatro habitaciones, por más que haya algunas que se enorgullecen de un primer piso, sin que por esto se advierta el empleo de ningún otro material. La techumbre está formada con un espeso lecho de hojas de palmera, que, por extraño que puede parecer, no deja filtrar ni una sola gota de agua, por fuertes que las lluvias sean, y que es además un gran preservativo contra el calor; pero en cambio de estas ventajas, que ciertamente son considerables, tienen los gravísimos inconvenientes de que entre aquella hojarasca se refugian no pocos escorpiones y lagartos, unas arañas de proporciones alarmantes, y en los aleros cuegan sus nidos una especie de avispas cuya picadura es por demás dolorosa.

El mobiliario es aun lo más elemental y primitivo; no ha llegado a todavía el refinamiento de las construcciones modernas, ni conocerían lo que de allí no han salido el uso y aplicación de los muebles más usuales que hoy se emplean: lo corriente es hallar en aquellas casas una hamaca formada con grandes tiras, o un catre de tijera, un mosquitero, una o dos maletas que encierran todo el capital de la familia, efectos y valores, y tres planchas, y a guisa de cocina, varias piedras que sostienen un caldero.

Las casas no guardan orden ni simetría; están esparcidas acá y allá



Tocado de una darienita de posicion.

donde ha querido construirlas cada uno de los que allí viven. En la estación de lluvias, aquello que llaman calles se convierte en lodazales inmundos, por donde es casi imposible transitar; el piso, movido por el continuo paso, y los anchos y profundos baches que las huellas abren, dan lugar a que se encenague de tal manera, que ningún camino, ningún campo puede llegar a tal punto, sin que a los vecinos les preocupe esto en lo más mínimo, por cuanto, siéndoles fácil evitarlo, lo dejan de aquel modo un año y otro: algunos ricachos adornan la porción del suelo que coge delante de su casa con restos de botellas de barro que fueron en un tiempo envases de cerveza: en los buenos tiempos de la explotación del caucho, cuando aun las malas condiciones en que esta fuente de riqueza natural se explota no la haba hecho decaer como hoy, efecto de la barbarie que han cometido por el exagerado afán de lucro, y cualquier hombre, por perezoso e indolente que fuera, podía ganarse diariamente cuatro o cinco duros, se vació tal número de aquellas botellas, que calles enteras hubieran podido ser cubiertas en los fondos colocados de canto, y en el cementerio los límites de las sepulturas, las cruces colocadas sobre las tumbas, y hasta los nombres mismos de los difuntos, están formados con fondos de botellas que sin duda se rompieron después de las orgías.

En los barrancos se revuelcan numerosos rebaños de puercos flacos y huesudos como los lebreles, roídos por la lepra, que los hace tomar un aspecto asqueroso, y cuyos continuos gruñidos hacen recordar los gritos de defensa del jabalí: los *gallinazos*, sin que pueda decirse qué causa tienen para ello, se reservan para las ciudades, los *gentiles-hombres del Perigord* son sólo los únicos rivales que tienen los perros en la limpieza de los desperdicios. En presencia mía, muchos niños han sido atropellados y mordidos por aquellos inmundos animales, sólo porque los estorbaban cuando se hallaban rebuscando algún pedazo de desechos en un montón de basura, y no se comprende como con ellos tienen tanta tolerancia, pues no he visto que nadie coma su carne, ni aun siquiera la pobre y miserable gente que tan escasa se encuentra de medios de alimentación. Aquellos cerdos, por otra parte, son los que alimentan una infinita variedad de gusanos y niguas, que por millares depositan sus huevos en los cuerpos vivos.

Los autóctonos de aquella región, los indios Cunas y Chocos, han ido poco a poco replegándose hacia el interior, por las violencias que sucesivamente han cometido con ellos unos y otros, ocupando en la actualidad las altas riberas del Tuira y del Chucunaque. Completamente aisla-



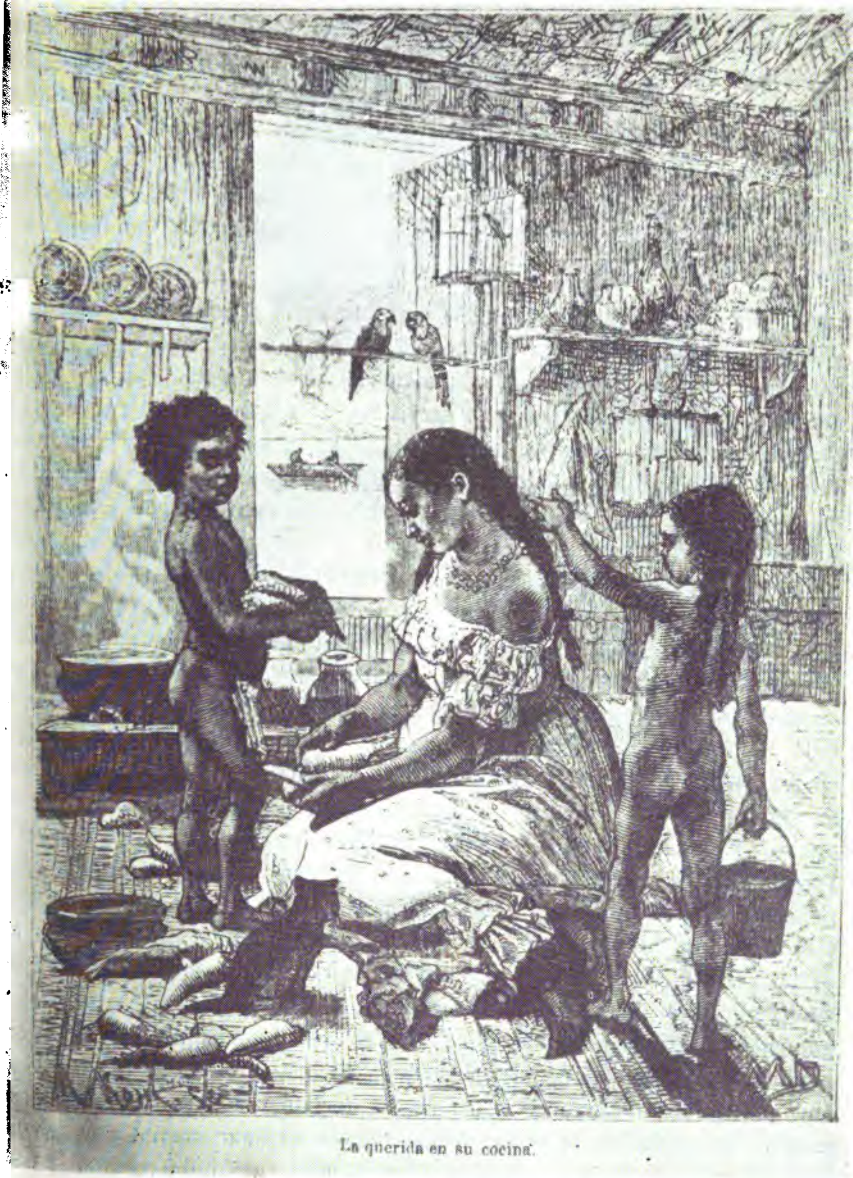
Darientas vestidas con la Pollera.

✓ dios de los darienitas, han demostrado siempre una energía y un valor nada común, gracias a lo que han podido conservar su independencia, excepto en Paya. Algunas otras tribus ocupan el lado del Atlántico; pero menos libres que las primeras, no pueden oponerse a las invasiones de los colombianos, que en el tiempo a propósito bajan a recoger el caucho y la tagua.

La población darienita, muy poco numerosa, pues apenas llega a dos mil almas, vive en los valles inferiores del Tuira y del Chucunaque. Está formada por esclavos cimarrones, negros o mulatos, cruzados de indios y algo mezclados con los blancos, los chinos o los indios que fueron a Panamá como trabajadores del ferro-carril. El mayor número lo constituyen los negros casi puros, a los que por cortesía llaman pardos o colorados, pues designarlos por medio del adjetivo *negro* sería inferirles la mayor de las injurias. Los mestizos, que también abundan allí mucho, y que llaman *zambos*, provienen de la fusión de estos colorados con los indios de la costa, indios bronceados de Chiriquí o indios rojos del Perú: los indios del Sur han heredado el vigor y la belleza, el hermoso color de la piel; los indios de Chiriquí, la sobriedad, la paciencia, la dulzura, el amor al trabajo y la sumisión a la disciplina. Casi todos tienen unas gotas de sangre azul (que así llaman a la sangre de los blancos), pero en muy pequeña cantidad: el verdadero mulato es muy raro en el Darién, y aun se hallan menos individuos que procedan del cruzamiento de los blancos con los indios.

Gracias a lo que en su ascendencia tienen de los indios primitivos, deben el conservar algunos caracteres distintivos, que no los acusan como pertenecientes en absoluto a la raza negra, y uno de ellos es el cabello, que no lo tienen duro ni ensortijado: con frecuencia se ven muchos individuos cuya cabellera es fina, brillante, y solo con ligeras ondas: a estos afortunados, pues por fortuna se tiene entre ellos esto, los llaman *cholos*, y entre ellos se encuentran los hombres más fuertes y las mujeres más hermosas.

Por regla general, los hombres tienen un desarrollo muscular considerable; al primer golpe de vista parecen fuertes, como atletas que se criarán para terribles luchas. Las rudas ocupaciones que tienen que desempeñar, dado el atraso considerable en que se encuentran, los duros oficios de cazador y de caucheros, que así se llaman allí los que se dedican a las operaciones de la busca y recolección del caucho, los meses enteros que pasan en las vírgenes selvas, y las largas travesías que por agua llevan a cabo, sirviéndose para impeler sus piraguas solo del remo o de la



palanca, serían causas de que adquirieran un considerable desarrollo, disfrutaran de una complexión robusta y un vigor nada común; pero nada de esto llegan a tener, por la falta de todos los cuidados en el período de la infancia, la insuficiente alimentación y muy poco a propósito, las intemperies, los mil accidentes de la vida del bosque, y sobre todo la embriaguez, a que son tan aficionados, causas que dan lugar a que sean muy raros los adultos bien formados. Los ancianos son muy raros, pues por lo que dejamos dicho se comprenderá lo muy difícil que es allí la prolongación de la vida; apenas si se encuentran hombres de edad avanzada más que entre aquellos que no son hijos del país y que nunca se hayan ocupado de las rudas faenas propias del cauchero.

Para resumir, diremos que los darienitas son dulces, hospitalarios, generosos y serviciales; pero estas cualidades naturales, que tanto los distinguen y que mucho les harían valer, las ahogan poco a poco en una vergonzosa embriaguez. Todo lo sacrifican a la bebida, sin que haya nada que los pueda contener; se privan de todo, hasta del alimento necesario, a fin de poder satisfacer su perjudicial pasión por el anisado, que no es otra cosa que un aguardiente al anís, pésimamente fabricado y muy fuerte, que se elabora en el país mismo, y es sin disputa lo que consumará su total ruina. Por desgracia también, lo expenden a muy bajo precio, de modo que está al alcance de todos, por pobres y miserables que sean: bajo la perniciosa acción de tan fatal bebida, aquellos individuos, tan pacíficos y buenos de ordinario, se hacen insoportables, moviendo una cuestión por la cosa más insignificante; una simple broma, que en su estado natural haría, cuando más, vagar la sonrisa en sus labios, estando ebrios es causa de sangrientas batallas, de las que ordinariamente resulta algún muerto, y muchas veces varios, pues el machete que emplean, ancho y tajante, produce siempre mortales heridas. En otros países el respeto que se tiene a los tribunales de justicia, el temor al castigo, que persiste siempre aun en medio de la más completa embriaguez, detiene siempre a los hombres en la comisión de los delitos; pero allí no hay ni tal respeto ni tal temor; los tribunales de justicia no existen, el peso de la ley no se ha hecho sentir jamás, y de aquí que siga aquel estado anómalo, muy semejante al primitivo, en que les encontraron los descubridores. Las autoridades de Panamá, que son las que tienen jurisdicción en aquel punto, están muy lejos: así es que no bien uno ha cometido un crimen, se oculta en la selva virgen, donde ordinariamente tiene su trabajo, el cual continúa como si nada absolutamente hubiera hecho, y sin que nadie se cuide de molestarlo ni de buscarlo. De esta manera pasan



Darienita con su hijo.

algunos meses, durante los que la cólera y los deseos de venganza de la familia del asesinado se extinguen, y entonces el criminal vuelve tranquilamente a la ciudad, y, lo que es peor, a sus antiguas costumbres, que lo llevan a la reincidencia.

El poco arreglo y cuidado de aquellas gentes, sus imprevisiones, sus vicios y el constante deseo de no hacer nada que pueda serles reproductivo, son causas de que siempre estén a la merced de algunos traficantes de Panamá, los que, conociendo su manera de ser y de vivir, se aprovechan de cuantas ventajas encuentran, para que, después de muy poco tiempo en sus goces, permanezcan el resto de su vida en el más miserable y precario estado en que pueden hallarse hombres. Todo lo que ganan, y aun mucho más que esto, lo gastan, o por mejor decir, lo tiran en muy poco tiempo, por lo cual siempre están recargados de deudas, que crecen y crecen por los intereses exorbitantes con que les hacen los préstamos, y en lo que ellos no se paran, con tal de recibir fondos que por dos o tres días les permitan dedicarse a su vicio favorito. Cuando los apuros crecen y se hallan frente a sus acreedores, cuya acción está garantizada por la ley, y sobre todo por la costumbre, suelen entrar de mozos o *concertados* en las casas de los que llaman patrones, que en el mayor número de los casos se encuentran en un estado tan precario como el de ellos. Si hemos de decir verdad, esta esclavitud es bastante llevadera, y se someten a ella sin murmurar, muchas veces toda la vida. La costumbre es que los concertados tomen en casa de los patrones los útiles, herramientas y vestidos que les hagan falta; y de tal manera se arreglan ellos, que las deudas, en vez de decrecer, aumentan hasta un punto tal, que no pueden librarse en toda la vida.

La ocupación que ordinariamente se les da a los mozos es la recolección del caucho y de la tagua, pues en toda aquella región no conocen otra clase de trabajo. El suelo, como llevamos dicho, es fértil, y a muy poca costa, y aun, con menos esfuerzos, podrían conseguirse grandes resultados para todos; pero la natural indolencia de sus poseedores llega a tal extremo, que ni uno siquiera se ha preocupado todavía del necesario cambio de industria que hay que efectuar, toda vez que los citados productos se dan cada día en menor cantidad, como se ha dicho.



Mujer zamba y niño enfermo.

XII

**Mujeres que fuman el cigarro por la punta encendida.—
Niños y pilluelos.—Trajes y costumbres.**

En el Darién no deja de haber mujeres que llaman la atención por su belleza; pero es común y corriente que la que un día se hallaba bien al siguiente haya cambiado: lo que podemos llamar flor de la vida pasa en ellas muy pronto, y cuando tienen los años en que se diría en cualquiera otro país que una mujer comienza a vivir, allí están ajadas y parecen decrépitas. Tales efectos son hijos de la precoz y frecuente maternidad, del exceso de fatiga que les causan los rudos trabajos a que de ordinario se dedican, la falta de cuidado, el absoluto desconocimiento de la higiene, la mala alimentación y la afición que tienen también al anís, lo que, aunque mucho menos que en los hombres, las domina también. Resultado de esto son las grandes alteraciones, que inutilizan por completo a la mujer de antes de tiempo, causándole frecuentes enfermedades y dando lugar a que, según la sangre que en ellas domine, se hagan obesas o se tornen flacas como esqueletos. Por regla general, todas las mujeres de aquellas regiones abusan extraordinariamente del trabajo, teniendo de la curiosa manía de aspirar el humo por la parte encendida del cigarro, pues pretenden y afirman que de ninguna manera más que de ésta es como se le puede tomar el gusto al tabaco. El aprendizaje comienza muy pronto, pues yo he visto no pocos muchachos que tiran el cigarro para tomar el pecho de la madre; debiendo advertir que los negrillos no dejan de mamar sino cuando tienen ya algunos años.

Más galantes que en muchos países civilizados, los hombres no consienten ni permiten jamás que sus compañeras se ocupen de los duros trabajos del campo, ni de ninguna otra tarea dura o penosa. Jamás se ha visto ni es posible ver a una mujer cargada con bultos de algún peso, por corta que sea la distancia, y mucho menos remar en una piragua. Aunque sus dueños y señores pasan la mayor parte del tiempo lejos de sus hogares, ocupados en coger caucho y haciendo la recolección de la tagua, vuelven siempre a la aldea para las siembras y los trabajos que tienen que realizar luego que el arroz ha granado; por muy lejos que estén los terrenos en que hayan de permanecer más o menos tiempo, nunca llevan a sus mujeres, que no tienen otra cosa que hacer sino cuidar de la casa y la cocina, lavar la ropa y atender a sus hijos; pero tal vez por cuestión de clima son pocas las que los limpian, viéndose algunos por



Negrillo fumando y mamando.

las calles que hacen pensar si faltará el agua en absoluto en toda aquella zona. Todos los deberes de la mujer como madre de familia en aquel país están reducidos a los siguientes; amamantar a sus hijos hasta que lleguen a la edad de tres o cuatro años, lavar las ropas de las hijas pequeñas, castigar alguna que otra vez a los muchachos, y llevar cargado a la cadera al que aun no anda; con esto están limitados todos sus deberes: la que tal hace se la considera como una buena madre, y nunca ellas se preocupan de más. Es muy frecuente ver por las calles a los chicos que aun no pueden andar, gateando por encima de los montones de basura, revueltos con los perros y los cerdos, que los muerden o los revuelcan en sus carreras, todo lo cual puede servir a explicar por qué es tan excesiva la mortalidad de los niños en el Darién, y el poco crecimiento de la población, que apenas se hace sensible, a pesar del exorbitante número de los que nacen. He conocido allí mujeres que han tenido doce hijos y que no han sabido conservar uno siquiera: las viruelas, los accidentes de la vida que se les deja hacer y las insolaciones, producen en las criaturas de corta edad más bajas que cualquiera de las terribles epidemias que azotan a una región, y los que llegan a conservar la vida se ven con los miembros deformes, efecto de las caídas y de la total falta de precaución, y con todo el cuerpo cubierto de cicatrices de heridas que se infirieran o de mordeduras que de los animales que por todas partes pululan recibieran, siendo lo más repugnante que presentan un enorme y abultado vientre, gravitando sobre unas piernas torcidas y flacas. El observador que menos atención preste a esta clase de asuntos, no podrá menos de extrañar el considerable número de niños afectados por hernias umbilicales. Son feos y repugnantes; pero, alcanzando más precoz desarrollo que los blancos, su fisonomía brilla por la vivacidad que los anima, sin que pasen de aquí, pues desde la edad de siete u ocho años, en que sus cuerpos se forman y fortifican, el espíritu se paraliza y la inteligencia deja de desenvolverse. El poco cuidado que a los niños se dedica tiene además otras causas, aparte de las que enumeradas dejamos, como resultados del clima y de lo poco atendidas que son por sus padres, pues en ello entra por mucho la gran relajación de costumbres que se advierte, y la facilidad con que las uniones y las separaciones se llevan a cabo.

Las mujeres llevan aun el antiguo traje de las criollas, o sea una ligera enagua de algodón, blanca y ligera, adornada con uno o más volantes, sobre los que hay estampadas algunas guirnaldas de colores chillones. Sobre los corpiños, de mangas muy cortas, van tres guarniciones parecidas, pero tan descotadas de una parte y otra, que generalmente llevan el:

pecho y las espaldas descubiertos. Sus cabellos, partidos por medio de una raya abierta sobre la cabeza, caen formando dos trenzas, cuando no son muy crespos o lanudos, y si son de esta clase, de modo que no puedan trenzarse, los dividen en diez grandes mechones, y los arrollan formando cocas. Muchas de ellas ostentan grandes peines de oro, zarcillos nacizos fabricados en el Chocó y guarnecidos con perlas de insignificante valor, procedentes de las pesquerías de Panamá, y algunas flores naturales entre el cabello constituyen el tocado favorito de aquellas mujeres, a las que la falta de aseo e higiene hace desmerecer tanto. Frecuentemente gastan un sombrero de paja muy parecido al de los hombres, y el mayor número de ellas andan descalzas, reservando para los días de gala pequeñas zapatillas de color verde o rosa.

En la ciudad el traje que los hombres gastan es sumamente sencillo: una camisa de algodón blanca o listada, un pantalón, y rara vez zapatos. Cuando van al trabajo su traje es más sencillo aun: apenas han pasado de la última casucha, se despojan de las ligeras prendas que hemos enumerado, las ocultan cuidadosamente en cualquier escondrijo reservado, que solo ellos conocen, para recogerlas cuando vuelvan, y marchan llevando solo un modesto paño rodeado a la cintura, sujeto con un cordón cualquiera y unas *abarcas*, consistentes en unas suelas sujetas al pie por tiras de cuero, que anudan a la pierna, sustituyendo el sombrero de paja por un pañuelo enrollado y bien apretado a la cabeza. Es de advertir que, sea cualquiera el traje que lleven, nunca se separan del machete, y muchos en el bosque llegan hasta a prescindir del traje tan primitivo que hemos descrito, conservando solo un pequeño pedazo de tela, al que llaman la *pampilla*, y muchas veces hasta éste desaparece, quedando solo en su lugar el cordón que una u otra cosa sujetaba.

Este cordón es la parte más importante de la vestidura de un darieñita; es el primer calzón de los chicos, pues de cinco y diez años no llevan sobre su cuerpo otra cosa, y necesario es que se acostumbren a este económico cinturón, y que endurezca y apergamine la piel de las caderas, porque más tarde aquella servirá para sostener el pedazo de tela de que hemos hablado, el eslabón, la bolsa del tabaco, y, en una palabra, todos los objetos que nosotros llevamos en la mano o en los bolsillos.

A pesar de todo, la cuerda roza muchas veces la piel, y como si fueran viejos rocines matados por el aparejo, los hombres tienen en los flancos un considerable número de cicatrices.

XIII

Los mosquitos y los insectos.—Los gusanos y las niguas destructores de los dedos.—Los pedícuros intertropicales.

A las nueve en punto de la noche emprendimos la marcha, ocupando nuestro séquito varias piraguas o *champas* y una gran *canoa*, en la cual monté yo la mayor parte de los blancos que formaba nuestra expedición. Esta embarcación tendría próximamente unos veinte metros de largo por dos de ancho, hecha de un solo tronco de árbol: la quilla tiene una forma casi cilíndrica, por lo que el equilibrio es casi imposible, y al menor cambio que se operaba en la distribución que del personal habíamos hecho, uno sólo que se inclinara hacia un lado o hacia otro la hacía volcar de una manera tal, que teníamos que reponerla, temiendo a cada momento que, volcándose por completo, fuéramos todos a dar en el agua.

Como la gente era mucha, el espacio que quedaba libre era bastante limitado, siendo imposible por esta razón acomodarse para descansar, bien que nunca hubiéramos podido conciliar el sueño, a causa de los muchos mosquitos que durante toda la noche nos asediaban. Sin este terrible inconveniente, la expedición al Darién durante la estación seca sería una verdadera partida de recreo, pues a pesar de los ardores del sol, la temperatura en las horas que se inclinan los abrasadores rayos se templaba mucho con los agradables soplos de la brisa.

Pero existen los mosquitos, y en tal cantidad, que hasta mi pluma tropieza con estos abominables insectos, que los semitas suponen hijos de Belcebú, el príncipe de los demonios, de los que solo hablaré ahora a fin de no volver sobre este enojoso asunto, y en el temor de que estos perniciosos bichos acaben con nuestra paciencia, consiguiendo la victoria.

Según cuentan, Simeón el Stilita pasó cuarenta años sobre una columna, haciendo méritos para ganar el cielo; es más seguro aun que si tal penitencia se hubiera impuesto viviendo en cualquiera de las regiones del Darién, las hordas rabiosas que por todas partes nos asañean y punzan le hubieran hecho bajar antes de muy poco tiempo. En aquel país, el primer cuidado de todo viajero que intente recorrerlo, ha de ser proveerse de un buen mosquitero, y el segundo fijar toda su atención en que ni el más ligero boquete, ni la más sensible desunión de las mallas, pueda dejar paso a estos bebedores de sangre, pues de lo contrario no podrá dormir ni descansar un momento sin que su piel sea aguijoneada por ellos y empapada con el veneno que sin cesar destilan, basta, sin embargo, para producir excitaciones febriles y un picor que no puede resistirse.

El célebre y distinguido naturalista Lionnet ha pasado veinte años de su vida en estudiar detenidamente y a conciencia la oruga del Sana, trabajo delicado, para el cual se necesita toda la gran paciencia de que están dotados, los que nacen con decidida vocación para las ciencias; pero no existe ni puede ningún estadista, por avezado que a los cálculos se halle, y por práctico que en ellos se encuentre, que nos diga los siglos de siglos que serían necesarios a un hombre decidido para estudiar a la perfección los *tipules*, *oestras*, y todas las tropas con armas y uniformes tan variados, de aquella legión de insectos que en el país del Sol lucha y llega por asalto hasta el rey de la creación. Nadie podrá enumerar, no ya los individuos, pero ni aun las clases diferentes, las especies en que están divididos y subdivididos aquellos espantables animalejos, más venenosos los unos que los otros, pues no los hay que dejen de ser dañosos y perjudiciales al hombre, y de los que cada uno, como llamados al desempeño de una misión precisa, ha escogido la hora en que tiene que desempeñar sus funciones y el terreno que debe ser su campo de acción. Unos os perseguirán por la noche, no dejándoos descansar, otros os asediarán por el día haciendo imposible todo trabajo; unos os esperan bajo la sombra de los copudos árboles de la selva virgen donde pudiérais encontrar algún reposo, y otros os persiguen en el sol para aumentar vuestros quebrantos: hay algunos que nacen y mueren en los pantanos, y otros que solo verifican en ellos sus primeras transformaciones, y aun abundan ciertas especies que depositan sus numerosas larvas en los cuerpos vivos. Por no molestar, y solo como de paso, mencionaré los imperceptibles *jejenos*, que a causa de su exiguo tamaño no se ven, cuando han causado dolorosísi-



ma picadura, los enormes *maringoas*, los *zancudos*, llamados así por el enorme desarrollo que sus patas alcanzan, los *alús*, los *tábanos*, los *congos*, que constituyen una variedad de los anteriores, aunque son mayores y presentan reflejos metálicos, los bravos y los *rodadores*, cuyos nombres sólo bastan a dar una idea de sus cualidades.

Los gusanos pertenecen a diferentes especies, y sus huevos, puestos ya solos o en grandes cantidades, producen numerosas larvas, que, sumergidas profundamente en la carne, abren grandes grietas y agujeros. Para hacerlos salir, que es el único medio de curación que tienen aquellas malignas y dolorosas pústulas que se forman, hay necesidad de sumergir en ellas jugo de tabaco, con lo que los gusanos asoman la cabeza fuera y hay que sacarlos uno por uno. Hay otro insecto, de peor carácter aun, y que sólo pone el germen, por el cual se ha de aumentar considerablemente su número, en las narices del hombre o en las de los grandes animales, y que dan por resultado la muerte segura, pero en medio de los más horribles y crueles dolores. Los accidentes de esta clase son por fortuna en muy corto número, gracias a la precaución de los mosquiteros, que nadie olvida.

Las niguas no pertenecen a la clase de los dípteros; pero las costumbres y caracteres que presentan aquellas pulgas de los trópicos (*pulex penetrans*), les dan toda clase de derechos para ser colocadas muy cerca de los gusanos. Cuando la hembra advierte que es llegado el momento de poner los huevecillos, procura, y al menor descuido lo consigue, introducirse por completo en la carne de los pies, y con preferencia entre las uñas. Los huevos, que van creciendo poco a poco, van haciendo que el vientre que los contiene se extienda hasta adquirir las proporciones de un grueso guisante; este animal llega a no ser todo él más que un apéndice de su vientre, y muere bien pronto. Hasta llegar a este estado, son muy pocos los que advierten que albergan en sí tan peligrosos huéspedes; pero cuando aquella bolsa, por la madurez natural a que llega, se rompe, brotan de ella una multitud de larvas, que al que se desarrollan, van royendo los tejidos que en su alrededor tienen, y no pasa mucho tiempo sin que se haya formado una pústula purulenta: los dolores que causan son terribles, y lo que es aun peor, si no se acude a tiempo, produce con harta frecuencia la muerte. Esto es causa de que en aquel país sea muy frecuente encontrar personas en abundancia con los pies deformes, y no pocos que casi en absoluto carecen de uno, cuando no de los dos. La prudencia aconseja, y es necesario hacerlo, si quiere estarse tranquilo, que todas las noches vean los pies personas expertas, que puedan de-



La Palma.

cir cuándo en ellas se han albergado niguas, y que sean hábiles y diestras en extraer los sacos de huevos de que hemos hablado: esta operación, por insignificante que pueda parecer, causa no pequeños dolores, y deja siempre malos recuerdos al desgraciado que tiene que sufrirla. Se lleva a cabo con unas pequeñas y finas pinzas, y el pedicuro por su parte debe usar de un sin igual cuidado y una habilidad extrema, a fin de que no se rompa la membrana que envuelve las larvas y se esparzan en la cavidad practicada por la hembra productora: después de practicada la operación, llenan toda la incisión hecha con ceniza de tabaco para que se destruyan todos los gémenes que puedan haber quedado, pues en este caso buscarían abrigo a mayor profundidad, y harían imposibles los remedios, obligando a las más terribles operaciones. Aseguran los indígenas que toda persona que después de ésto se moja, es acometida inevitablemente por el tétano. Esta creencia está tan arraigada en los naturales, que un día en Pinogana M. Wyse, apenas salido de las manos del pedicuro, sintiéndose muy molesto, se decidió a tomar un baño, y apenas conocido su intento, una multitud considerable de habitantes de aquel pueblo se agolpó a la orilla, procurando hacerle desistir de su propósito, habiendo algunos que, manifestando demasiado interés, querían apartarlo de allí a viva fuerza. Nuestro amigo, muy poco impuesto aun de las prevenciones de la ciencia local, y que ignoraba la opinión de aquellos que le rodeaban, miraba incierto a todos lados, como queriendo hallar el peligro que le amenazaba y del que querían advertirle, y no viendo nada que a su juicio pudiera contenerle, bañóse al fin, sin que posteriormente experimentara incomodidad alguna; mas no puede esto en modo alguno servir de regla, ni probar que aquellas gentes carecieran de razón, pues se ha observado que, no causando mal alguno para los blancos, son esencialmente mortales para la gente de color.

ma picadura, los enormes *maringoas*, los *zancudos*, llamados así por el enorme desarrollo que sus patas alcanzan, los *alús*, los *tábanos*, los *congos*, que constituyen una variedad de los anteriores, aunque son mayores y presentan reflejos metálicos, los bravos y los *rodadores*, cuyos nombres sólo bastan a dar una idea de sus cualidades.

Los gusanos pertenecen a diferentes especies, y sus huevos, puestos ya solos o en grandes cantidades, producen numerosas larvas, que, sumergidas profundamente en la carne, abren grandes grietas y agujeros. Para hacerlos salir, que es el único medio de curación que tienen aquellas malignas y dolorosas pústulas que se forman, hay necesidad de sumergir en ellas jugo de tabaco, con lo que los gusanos asoman la cabeza fuera y hay que sacarlos uno por uno. Hay otro insecto, de peor carácter aun, y que sólo pone el germen, por el cual se ha de aumentar considerablemente su número, en las narices del hombre o en las de los grandes animales, y que dan por resultado la muerte segura, pero en medio de los más horribles y crueles dolores. Los accidentes de esta clase son por fortuna en muy corto número, gracias a la precaución de los mosquiteros, que nadie olvida.

Las niguas no pertenecen a la clase de los dípteros; pero las costumbres y caracteres que presentan aquellas pulgas de los trópicos (*pulex penetrans*), les dan toda clase de derechos para ser colocadas muy cerca de los gusanos. Cuando la hembra advierte que es llegado el momento de poner los huevecillos, procura, y al menor descuido lo consigue, introducirse por completo en la carne de los pies, y con preferencia entre las uñas. Los huevos, que van creciendo poco a poco, van haciendo que el vientre que los contiene se extienda hasta adquirir las proporciones de un grueso guisante; este animal llega a no ser todo él más que un apéndice de su vientre, y muere bien pronto. Hasta llegar a este estado, son muy pocos los que advierten que albergan en sí tan peligrosos huéspedes; pero cuando aquella bolsa, por la madurez natural a que llega, se rompe, brotan de ella una multitud de larvas, que al que se desarrollan, van royendo los tejidos que en su alrededor tienen, y no pasa mucho tiempo sin que se haya formado una pústula purulenta: los dolores que causan son terribles, y lo que es aun peor, si no se acude a tiempo, produce con harta frecuencia la muerte. Esto es causa de que en aquel país sea muy frecuente encontrar personas en abundancia con los pies deformes, y no pocos que casi en absoluto carecen de uno, cuando no de los dos. La prudencia aconseja, y es necesario hacerlo, si quiere estarse tranquilo, que todas las noches vean los pies personas expertas, que puedan de-



La Palma.

cir cuándo en ellas se han albergado niguas, y que sean hábiles y diestras en extraer los sacos de huevos de que hemos hablado: esta operación, por insignificante que pueda parecer, causa no pequeños dolores, y deja siempre malos recuerdos al desgraciado que tiene que sufrirla. Se lleva a cabo con unas pequeñas y finas pinzas, y el pedicuro por su parte debe usar de un sin igual cuidado y una habilidad extrema, a fin de que no se rompa la membrana que envuelve las larvas y se esparzan en la cavidad practicada por la hembra productora: después de practicada la operación, llenan toda la incisión hecha con ceniza de tabaco para que se destruyan todos los gérmenes que puedan haber quedado, pues en este caso buscarían abrigo a mayor profundidad, y harían imposibles los remedios, obligando a las más terribles operaciones. Aseguran los indígenas que toda persona que después de ésto se moja, es acometida inevitablemente por el tétano. Esta creencia está tan arraigada en los naturales, que un día en Pinogana M. Wyse, apenas salido de las manos del pedicuro, sintiéndose muy molesto, se decidió a tomar un baño, y apenas conocido su intento, una multitud considerable de habitantes de aquel pueblo se agolpó a la orilla, procurando hacerle desistir de su propósito, habiendo algunos que, manifestando demasiado interés, querían apartarlo de allí a viva fuerza. Nuestro amigo, muy poco impuesto aun de las prevenciones de la ciencia local, y que ignoraba la opinión de aquellos que le rodeaban, miraba incierto a todos lados, como queriendo hallar el peligro que le amenazaba y del que querían advertirle, y no viendo nada que a su juicio pudiera contenerle, bañóse al fin, sin que posteriormente experimentara incomodidad alguna; mas no puede esto en modo alguno servir de regla, ni probar que aquellas gentes carecieran de razón, pues se ha observado que, no causando mal alguno para los blancos, son esencialmente mortales para la gente de color.

XIV

**El Tuirá y sus paletuvios.—Laguna de Matunsacratí.—
Los caímanes darienitas.—Sus cuevas.—
Cómo los matan y cómo los ahogan.**

En su parte inferior, el río, cuya profundidad excede de siete metros, tiene por muchos puntos un kilómetro de ancho. Sus riberas son muy bajas, fangosas, y muchas veces inundadas en largas extensiones, o cortadas a cada instante por arroyos confluentes, que se ensanchan por el reflujo que la marea produce. Solo el paletuvio puede arraigar en aquellos pantanos, donde toda la demás vegetación es imposible, por lo cual, cuanto alcanza la vista es triste y monótono en demasía.

Sobre la orilla derecha, cuando se ha pasado ya el ancho estanque que se forma a la parte arriba de Chepígana, se encuentra una laguna inmensa, que se extiende paralelamente al río, en una longitud de muchas decenas de kilómetros, y cuya vista solo inspira un indecible terror. Según cuentan, ni uno solo de los imprudentes que se han atrevido a aventurarse en ella ha podido salvarse; sólo conservan memoria de un raro caso, que por lo extraordinario lo refieren, acaecido a unos soldados españoles, que defendiendo un fuerte, en el pasado siglo, se vieron desalojados por los indios que los atacaban; obligados a dispersarse, algunos, que eran perseguidos muy de cerca, se vieron en la necesidad de atravesarla, haciéndolo con tan buena fortuna, que llegaron salvos a la orilla opuesta, habiéndose servido únicamente, para tan peligroso viaje, de una sencilla balsa. El temor que tal laguna inspiraba antes se aumentó desde entonces, pues los fugitivos contaron haber visto enormes aligatores y terribles serpientes acuáticas, que en toda la travesía no dejaron de perseguirlos, por lo que hasta los más decididos se miran mucho antes de atreverse a pescar en los arroyos que desaguan en el lago. Los que blasonan de despreocupados, que en todas partes abundan, cuando oyen hablar de tales monstruos y horribles animales, alzan desdeñosamente las espaldas, pues según ellos todo aquel sitio lo único que tiene es que está encantado; desde el momento en que se aproximan a las orillas del Matunsacratí se está perdido, según dicen, si se separan los unos de los otros, pues un espíritu maligno que destruye los ecos hace cambiar y recambiar tanto lo sonos de la voz, que hace imposible el que los cazadores puedan acudir al llamamiento de los patrones, y volver, por tanto, a encontrar sus piraguas.

De muy buena gana nos hubiéramos aventurado por aclarar el mis-



Los Caucheros.

terio. En la hipótesis de un canal que pasara por el Darién, aquella extensión de agua, de la misma manera que la dieron los *Lagos Amargos* en el corte practicado en Suez, hubiera podido abrirnos paso, evitando de este modo el que más tarde la compañía tuviera que hacer trabajos para la mejoración del Tuyra; pero por desgracia el tiempo nos ha faltado siempre, y en aquella ocasión, que tan necesario nos era, faltónos para explorar lo que aquello fuera, aunque nuestra opinión es de que tal vez sea solo un pantano formado por el desagüe de algunos ríos.

Apenas rayaba el alba cuando fondeamos en la isla de los Aligatores, rodeada de llanos, en los que bien pronto un número considerable de aquellos animales vinieron a tenderse al sol. Estos saurios, según se ha podido observar, solo permanecen en el agua el tiempo necesario para proporcionarse el alimento que necesitan, pues aman apasionadamente el calor, y su gozo supremo lo encuentran en poder estirarse tan largo como son y revolcarse en una playa seca y consistente: aquella grava pavorosa se halla en muchos kilómetros hacia la parte de arriba, y lo mismo en el sentido contrario, razón porque es el lugar donde parece se dan cita los señores caimanes, que acuden desde puntos bastantes retirados. En aquel sitio los grandes y fuertes devoran sin compasión a los pequeños o débiles, y ninguno de aquella repugnante familia cuyas dimensiones sean menores de cuatro metros, se atreverá a comparecer en aquella asamblea de grandes devoradores, pues parecen saber que su muerte es segura; y gracias a tales usos, ninguno se atreverá a molestar en lo más mínimo a los grandes patriarcas, que por su parte, y fiados en su considerable poder, se toman cuanto terreno quieren para dormir con toda comodidad sus siestas.

En aquel *lugar de elección*, el río, limitado por la isla que avanza bastante, forma una curva sumamente pronunciada, el agua es profunda, los ribazos de la orilla derecha, que se hallan cubiertos por el agua, están tal vez cortados a pico y probablemente llenos de cuevas superpuestas como los nichos de los cementerios españoles.

La cueva es un agujero estrecho y profundo, en el que el animal entra arrastrándose: allí se oculta completamente, y en la quietud espera la presa que ha de devorar para su alimentación. Estas cuevas se encuentran más frecuentemente en los charcos, en excavaciones bastante profundas a veces, que se agitan en remolinos: en los demás sitios no se hallan caimanes, por lo que se puede nadar y permanecer en el agua sin el menor cuidado. Después de todo, por espesa y fuerte que sea la coraza con que están protegidos, sobre la cual botan las balas sin atravesarla, a pesar de su enorme quijada, armada de formidables dientes, que imponen espanto, y de la poderosa fuerza de su cola, con uno de cuyos golpes podrían con

suma facilidad hacer pedazos cualquier canoa, por fuerte que fuere, aquel repugnante bicho es tan cobarde, que no ataca jamás al hombre. Los pescadores de manatí en la Loma de Cristal y en las lagunas de Cacarica me han contado lo siguiente: Habiéndose apercebido de que algunos grandes caimanes se aprovechaban de su sueño para venir a quitarles tiras de carne de las que ya tenían preparadas para que se fueran curando, se pusieron en acecho, y efectivamente pudieron convencerse de la verdad; poco después los aligatores, creyéndose seguros como en las anteriores noches, llegaron a hacer su presa, y saliendo de sus escondites repentinamente los que los aguardaban, cayeron sobre ellos, haciéndoles huir a palos, que eran las únicas armas de que disponían. Este relato, hecho por personas que nos merecen entero crédito, desmiente en absoluto todas las fábulas y cuentos que acerca de la ferocidad de dichos bichos se refieren, y de las tenaces y duras resistencias que oponen.

Cuentan también que los caimanes, sin hacer el más ligero movimiento en defensa propia, sin que intenten huir siquiera, se dejan comer la cola por los tigres, y que no bien escuchan el ronco grito del más poderoso individuo de la raza felina, abandonan lo que más agradable pueda serles, cuidándose solo de correr atropelladamente para zambullirse en el agua, que es únicamente donde se encuentra seguro. Los dos Verbrugghe, mis grandes amigos, para quienes las Américas, por grandes que sean, no tienen secretos, pues las han recorrido en todas direcciones, sin dejar una selva ni un bosque por explorar, y que han recogido los más ciertos y verídicos datos de boca de los naturales mismos, me han dicho repetidas veces que este hecho es cierto, pues en todas partes sucede lo mismo.

Aseguran que los aligatores mueren muy tarde, habiendo algunos que llegan a una longevidad considerable, sin dejar nunca de crecer; así es que llegan a ser algunos de dimensiones extraordinarias. Cuando tienen



cierto número de años comienzan a cubrirse de escamas verdosas y múltiples excrescencias, gracias a las que adquieren gran semejanza con un grueso tronco encenagado. Estos son los más peligrosos y perjudiciales, por cuanto la dureza de sus conchas y su excesivo peso son causas más que suficientes para que decrezcan en agilidad y se vean imposibilitados de coger el pescado al paso, como en ellos es costumbre, y hostigados por la necesidad es cuando acometen terriblemente a los ganados y al hombre. Un tal Juan de Pinogana, hermano de uno de los macheteros que con nosotros venía, y que es el que nos ha referido el caso, viajaba tranquilamente en una piragua cuando observó, con gran sorpresa y espanto que uno de aquellos monstruos lo seguía muy de cerca, con su enorme boca abierta, dispuesto ya a atacarlo. Instintivamente, y casi sin darse cuenta de lo que hacía, armó su escopeta y procurando una cierto puntería, hizo fuego: apenas partida la bala, él se encontró en el agua, pues la piragua había sido hecha pedazos por un terrible golpe de la cola del animal; por fortuna el disparo había sido perfectamente hecho, y el monstruo, herido o asustado, escapó, dejándole ganar la orilla a nado. Sobre el Bayano, y bastante cerca de *Jesús y María*, que así se llama una plantación de cañas de azúcar, propiedad del doctor Cratochvill, un caimán de nueve metros de largo y lo menos dos de circunferencia había cometido tales destrozos, que obligaba a estar siempre en guardia a los habitantes del pueblo, y a pesar de toda la vigilancia y de las precauciones que se tenían tomadas, había devorado a dos infelices. Cuando un hombre se aventuraba en una piragua, aquel enorme aligotor la rondaba, siguiéndola en sus evoluciones; después sacaba su inmundó cuerpo, y levantando una pata y apoyándola en cualquiera de las bordas, la hacía naufragar; si una canoa estaba fondeada, se le veía lo más cerca posible, con el rugoso lomo por cima del agua y su tragadero enorme abierto, esperando tranquilamente carne fresca. Después de los muchos sustos que había hecho sufrir en buen espacio de tiempo, durante el cual nadie tenía seguridad completa, dos metros más allá del escalón de su casa, y en el que muchas piraguas y canoas habían sido destruidas por el terrible anfibio, una bala bien dirigida puso término a la ansiedad en que vivían, matando al tan temido caimán.

Cuando uno de estos bichos llega a hacerse temible por estar en la edad en que acomete al hombre y a los ganados, como dejamos dicho, el medio que emplean para librarse de ellos es preparar un fuerte anzuelo con un pato, que es el menor bocado de un caimán, el cual se amarra a un fuerte cable: tan pronto como el animal ha mordido el cebo, tiran de la cuerda para sacarlo a tierra, saliendo tan fatigado que después lo



Encuentro de una barca.

rematan a hachazos, como si fuera una oveja o cualquier otro animal inofensivo.

Otro de los medios de que suelen valerse es el siguiente: a una de las extremidades de un fuerte cabo de hierro amarran un pedazo de madera, y en la otra un agudo gancho, el que envuelven cuidadosamente con las tripas los despojos de un animal, y todo así preparado, lo arrojan al agua. El caimán, tan pronto como traga el engaño, se ve obligado a arrastrar todo lo que lo constituía, el pedazo de madera se engancha entre las hierbas o entre las matas y al tirar lo hace sobre el puntiagudo gancho que lleva en las entrañas, concluyendo por destrozárselas y matarlo.

Lo más difícil que hay es poderlos matar de un solo golpe, pues es necesario para ello que la bala le dé en el ojo, o en un sitio muy próximo a él, o que interese algún órgano importante, al través de la piel del vientre, que es mucho más blanda que la del resto del cuerpo, en que los proyectiles botarían sin causarles el menor daño. Generalmente se contentan con tirarle con postas: el aligador tiene *mala carne*, como dicen los naturales, las heridas más insignificantes se le curan con gran dificultad.

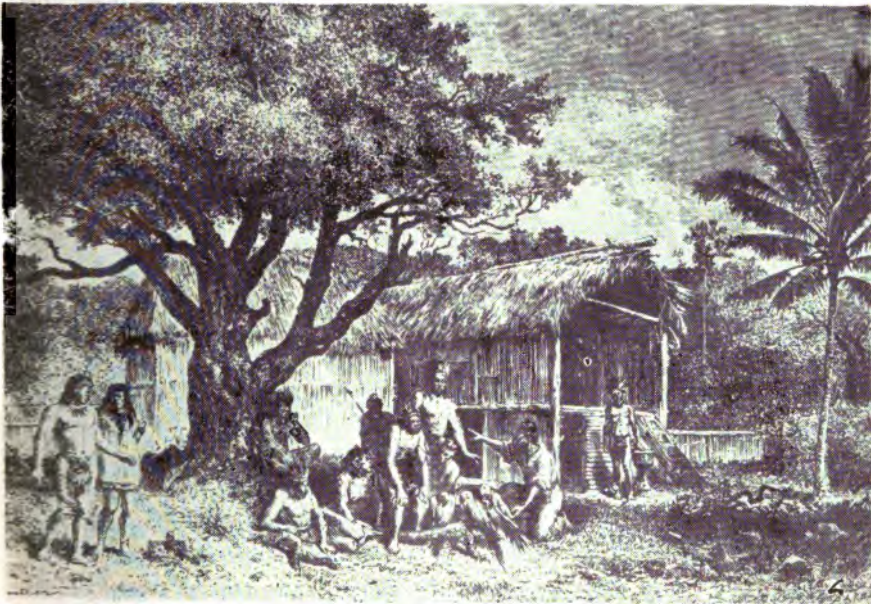
tad, hasta tal punto, que basta que un solo plomo le haya entrado por cualquiera de las junturas del cuello o por debajo del vientre, para que algunos días después aparezca muerto en cualquiera de sus escondrijos.

Generalmente los caimanes duermen con la boca abierta, teniendo la mandíbula superior casi vertical; el menor ruido basta para despertarlos, y entonces sea cualquiera la causa que lo haya producido, se arrastran penosamente hacia el agua describiendo zig-zag: cuando huyen o persiguen alguna pesca en tierra, corren con gran celeridad, y sin la menor dificultad se vuelven hacia la derecha o hacia la izquierda, no siendo cierto, por tanto, lo que algunos refieren, que, por efecto de su natural organización, no pueden volverse de un lado a otro, sin describir una curva de un radio igual al largo de su cuerpo; cuando avanzan de este modo son terribles, y dudo mucho de que ningún hombre pueda escapárseles. En el agua nadan también muy de prisa, siendo muy de notar que jamás hacen uso de las patas para efectuar estos movimientos, sino que solo con la cola pueden sostenerse y avanzar.

En las ciénagas pantanosas, cuyas aguas son muy poco profundas, hay muchos que se divierten en ahogar los caimanes. Para esto escogen uno que no puedan inspirar mucho cuidado, y cuyas dimensiones no excedan de tres o cuatro metros, y a fuerza de molestarlo por cuantos medios encuentran disponibles, consiguen que abandone el campo, obligándolo a que se oculte bajo las hierbas acuáticas de que todos aquellos contornos están llenos, o bajo el movable tapiz que sobre las aguas forman las hojas de nenúfar: una vez en cualquiera de estos lugares, procuran por medio de golpes o tiros que los asustan, que salgan de ellos para buscar otro refugio; en su carrera lo siguen, hostigándolo siempre y arrojándole los objetos que sujetos a largas cuerdas llevan prevenidos, cuidando siempre de que no pueda sacar la cabeza de debajo del agua, a fin de que no puedan respirar el aire libre, que les es tan necesario para la vida, y con lo que antes de mucho el animal sucumbe. Esta diversión extraña y rara, a la que son muy pocos los que se dedican, no está exenta de peligros, pues con frecuencia en los montones de hierba, bajo las hojas o entre el cieno con que enturbian las aguas, se esconde uno de estos monstruos, que, en vez de abandonar el lugar de defensa que arbitrara, al sacudir la cola puede muy fácilmente romper la embarcación. Entonces los papeles se truecan, y el cazador, que poco antes creía segura su presa y se veía dueño del animal, es cazado a su vez casi irremisiblemente, pues aturdido por el primer golpe, que nunca esperara y cayendo al agua sin estar prevenido y sin contar con medio ninguno de

defensa, casi nunca se libra de ser triturado entre las feroces mandíbulas del inmundo anfibio.

M. de Lacharme, que encontraba un singular placer en las diversiones de este género, ha estado a punto de ser víctima en repetidas ocasiones. Tenía un campo muy a propósito para esta distracción en la ciénaga de Betena, considerable laguna atravesada por el río Sinú, en la que abundan prodigiosamente los caimanes; él mismo me ha referido que en la estación seca, cuando las aguas están sumamente bajas y las bandadas de pescados de toda clase han emigrado hacia la parte baja del río, por encontrar allí mejores condiciones de vida, por un miserable pez que se pierda o detenga en cualquiera de los lugares próximos a los agujeros donde moran, sesenta u ochenta de aquellos monstruos terribles salen en su persecución, dándose espantosas batallas, en las que los hocicos se enredan y las enormes colas azotan el agua, haciéndola formar espuma.



Chozas y tipos de los Indios Cunas.

XV

**El Real Viejo.—Pinogana, nuestro cuartel general.—
Vuelta a Chepigana.**

Más abajo de la isla de los Aligadores, la anchura del río decrece de una manera considerable, hasta no llegar a tener más que unos trescientos metros por término medio: el Tuyra, cuya corriente anterior era casi recta, sin presentar dificultad alguna, principia a presentar sinuosidades que cada vez se acentúan más; los ribazos se elevan y sólo se hallan sumergidos por algunos puntos, dentro del agua, o los cubre ésta en las altas mareas o en las fuertes avenidas; los manglos se encuentran sostenidos por otras especies vegetales, comienza a aparecer las lianas, siendo por algunos puntos tan exuberante su vegetación, que la selva entera, troncos, ramas y hojas, se encuentran cubierta como por un manto, que oculta por completo las formas de los árboles, arrebatándoles, digámoslo así, toda su individualidad. No hay allí ni orden, ni concierto; hacia cualquier parte que se mire no se ven mas que montones de verde follaje, tan intrincado y espeso, que nadie puede decir a qué rama pertenecen unas hojas, ni de dónde parten los troncos que la sustentan, formando una red tal, que apenas deja paso a los rayos del sol. No pocas veces aquella verde alfombra, tapizada acá y allá por brillantes flores, parece como que se derrama y llega hasta el mismo borde de las aguas.

Un poco antes del punto en que se une el río Chucunaque con el Tuyra, los puntos fangosos, o sean aquellos en que se extienden las aguas en la orilla, sin tener después libre curso, se encuentran poblados de unas raras plantas de hojas cordiformes cuyo largo se extiende a varios pies. Más tarde se rodea una pequeña isla, el Real Viejo, excelente posición en la que los españoles, mientras fueron poseedores de aquel territorio, sostuvieron un fortín. En el punto de confluencia, el río se ensancha de nuevo; la extensión baja y pantanosa se prolonga sobre las orillas del Chucunaque, la arteria mayor del Tuyra y la que deberá imponer su nombre. Desde que se entra en el valle superior del Tuyra, el paisaje cambia por completo: el río no pasa de ser un bello arroyo de suave y mansa corriente, cuyos bordes se levantan adornados de una vegetación alegre y variada, y allá en el fondo se ven destacar las altas montañas del Pirilí. Parece que el alma se ensancha ante aquel golpe de vista, mucho más cuando ya no es uno continuamente aterrorizado con el relato de siniestros acontecimientos, efecto de peligros que se han dejado atrás y de los que dejamos hecha mención.



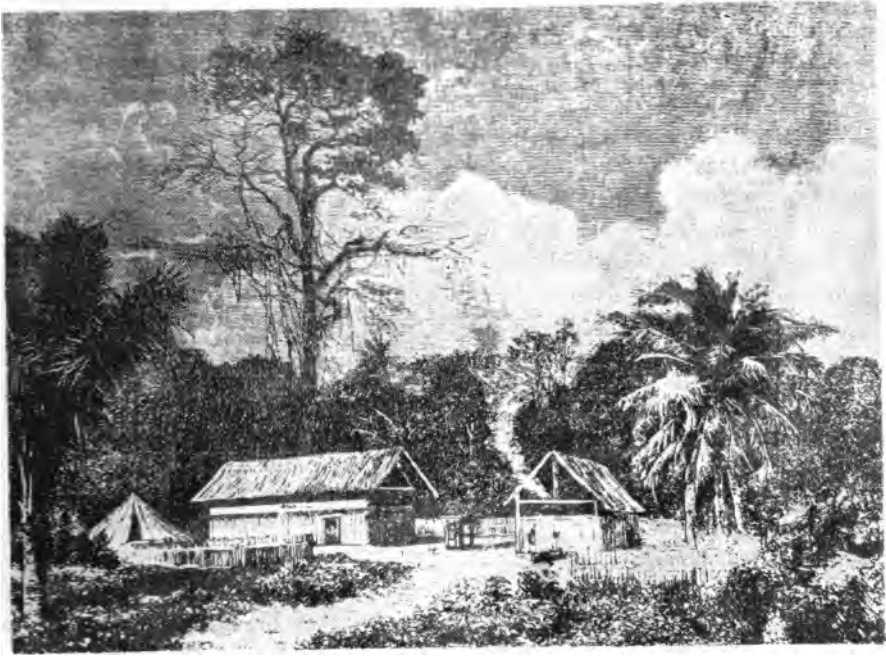
Las lianas.

La noche aquella la pasamos en un pueblo llamado el Real de Santa Maria, en la casa de una honrada y sencilla familia, que permitió, sin oponer el menor reparo, que suspendiéramos nuestras humacas en sus estacas, y allí bajo el amparo de los mosquiteros, porque de otra manera hubiera sido imposible, nos entregamos al descanso, que tan necesario nos era, procurando reponernos de los largos insomnios que en las piraguas llevábamos sufridos. A las dos de la madrugada nos levantamos, disponiéndonos de nuevo a continuar nuestra interrumpida marcha, a fin de poder también aprovechar el flujo que comenzaba en aquella hora: al amanecer nos encontramos delante de Molineca, el pueblo más miserable y pobre que se encuentra en el Darién, y al mediodía llegábamos a Pinogana, población que no cuenta arriba de doscientas almas, y donde se encontraba desde la víspera M. Wyse con el resto del personal, procediéndose inmediatamente a la formación de brigadas. Ya en aquel pueblo, que, formando contraste con el anterior, es el más limpio y mejor situado de cuantos en aquella región pueden encontrarse, se había instalado la bonita empalizada que fue desde entonces nuestro cuartel general, y donde se organizó cuanto era necesario para nuestras atenciones. El 18 de Diciembre, al ser de día, los preparativos estaban acabados, los instrumentos en regla y como hasta una docena de piraguas cargadas.

Aquel mismo día M. Wyse me dió sus instrucciones, a fin de que desde luego comenzara el estudio de la hidrografía, que me confiaba, sobre toda la extensión del Tuyra marítimo y sobre el régimen de las mareas en Chepigana, dándome por adjuntos a M. Balfour, un escosés al servicio del Gobierno del Istmo y a Lenoan, contraamaestre de maniobras.

En la mañana siguiente nuestro ingeniero en jefe, M. Celler, comenzó los trabajos con sus brigadas, que formaban en total cincuenta y tres hombres, treinta y ocho indígenas y quince de los individuos que componían la misión. La primera, dirigida por M. Millat, estaba encargada de determinar el nivelamiento, para lo que tenían que servirse del nivel de burbuja de aire y el sondeoamiento del río; la segunda estaba encargada del plano del Tuyra. M. Gerster y M. Musso un día, M. Barbiez y M. Sosa otro, tomaban las alturas y a la mañana siguiente calculaban sus observaciones, e iban de este modo levantando poco a poco el mapa de aquella región. A M. Bixio le estaba confiada la organización de los campamentos y todo lo referente al servicio general.

Luego que las operaciones, bien organizadas, comenzaron a marchar de acuerdo, haciendo todo prometer los más felices resultados, M. Wyse, que, como hemos dicho, no descuidaba nada y estaba atento para prevenir cualquier contratiempo que pudiera ocurrir, remontó el Tuyra para que



El pueblo de Paya.

al llegar nosotros a aquel punto fuéramos bien recibidos por los indios que allí habitan, y que no sabíamos, dado su carácter díscolo y salvaje, como tomarían la visita intempestiva de tanta gente, que había de realizar trabajos de los que no tenían más remedio que extrañarse; al mismo tiempo su objeto principal era observar toda la cordillera para asegurarse de cuál era el cuello más bajo y que menos dificultades había de presentar para la apertura del paso que todos deseábamos. En cuanto a mí, los estudios que se me habían confiado me retenían en Chepinaga, y allí continué, dedicando a ellos cuanto cuidado me fue posible, a fin de no defraudar las esperanzas que en mí hubieran podido fundarse, y héme aquí volviendo a descender por la corriente del Tuyra en una piragua tan cargada, que el agua casi tocaba a los bordes, preocupado con los sondeos y midiendo ángulos, perfiles y traviesas.

El primer día que salimos lo efectuamos a las dos de la tarde, y no volvimos al Real de Santa María hasta que las sombras de la noche lo invadieron todo, haciendo imposible la continuación de los trabajos.

Durante los días siguientes, seguí en la misma ocupación, experimen-

tando el mismo terrible aburrimiento, y teniendo por único pasatiempo la diversión brutal de hacer fuego sobre los caimanes que duermen en la fangosa orilla con la boca desmesuradamente abierta; nuestros disparos nunca consiguieron mas que despertar al animal, que inmediatamente se ponía en precipitada fuga, cerrando sus enormes quijadas, sin que nunca pudiéramos alcanzar a ninguno. He llegado a creer posible que al repugnante anfibio se le pudiera coger de la manera siguiente: un hombre valiente y animoso, procurando hacer el menor ruido posible, se acercaría al animal, yendo provisto de un corto palo, aguzado por ambos extremos, que colocaría entre las mandíbulas abiertas entonces del caimán: dando un grito en seguida, despierta, y al querer cerrarlas se clava la traviesa, la cual va sujeta con una cuerda, de la que se tira fuertemente, sin que el animal pueda escaparse de ningún modo y sin que le sea posible intentar ninguna defensa, por lo cual puede uno acercarlo a la canoa sin temor ninguno a los formidables golpes de su cola. Cuando comuniqué mi pensamiento a ciertos indígenas de los que me acompañaban, todos afirmaron que este medio se empleaba en el país; pero no conozco a ninguno que lo haya visto poner en práctica.

Al cuarto día la piragua llegó a las costas de Chepigana, donde inmediatamente, a fin de no perder un momento, organizamos el servicio para la mejor observación de las mareas. Un francés, Luis Gral, antiguo marinero del comercio, y que, sin que sepamos por qué motivo, se encontraba en aquel país, fue el que nos preparó todo el material necesario, incluso una choza que, aunque bastante estropeada y un tanto podridas las pajas que formaban su techumbre, estaba admirablemente situada sobre una punta formada por superposición de rocas en el mismo sitio en que teníamos colocados nuestros aparatos para la medición de las alzas y bajas que pudieran ocurrir. Estos se encontraban bastante expuestos, y hubiéramos podido temer cualquier avería que nos causaran las embarcaciones que surcaban el río por aquel punto; pero teníamos muy presente, contándolo como una garantía, el terror supersticioso que experimentan los negros al ver todo instrumento destinados a observaciones científicas, y en los que su ignorancia les hace ver solo amuletos o *grigriz*, como ellos llaman, para causar maleficios.

Gral tenía un hijo pequeño de cuatro meses, bastante bello, muy fuerte y bien formado, y que jamás lloraba. Sin duda llevado de los gratos recuerdos del hogar, que por nada ni por nadie se pierden en el mundo, yo le tomé tres o cuatro veces para hacerlo saltar cariñosamente sobre mis rodillas; pero como aquí es costumbre tener a los pequeñuelos completamente desnudos, a los pocos minutos me veía obligado a soltarlo,

pues mis manos se mojaban con el abundante sudor que su cuerpo segregaba: no ha dejado de llamar siempre mi atención como pueden manibrar y no ocurren más desgraciados accidentes; como no caen al suelo con frecuencia aquellos chicos que con tanta facilidad se escurren, y más aún cuando generalmente los llevan sobre el anca del caballo, rodeados por el brazo materno, posición en la que parecen ir muy cómodamente, y la que no abandonan hasta que pueden tenerse por sí solos.

Empleé algunos días en imponer a M. Balfour de las observaciones de la marea y de meteorología. Espero que podré reunirme con M. Wyse en Paya hacia mediados de Enero. Estamos en Pascua de Navidad, fiesta que dura aquí una semana, y en la que todos los habitantes vienen al pueblo; los caucheros, aunque estuvieran en lo más duro y apartado de la cordillera, se apresurarían a venir: todo el día se pasa en jugar y beber, y toda la noche en beber y bailar. La diversión favorita de la gente joven consiste en tocar sin interrupción la trompa marina, dicho lo cual, dejo a la consideración de todos si es posible descansar durante aquellas fiestas, a lo que hay que añadir que los devotos del pueblo manifiestan sus sentimientos religiosos repicando las campanas.

La iglesia de Chepigana no es más que una gran choza, parecida a las demás cabañas del lugar; pero para los días especiales de gran fiesta levantan un estrado, sobre el que suspenden dos campanas, y el hombre piadoso, armada cada una de sus manos con una piedra, hiere con toda la fuerza de su brazo el metal sonoro: otros no menos celosos le acompañan con un tambor y salvas hechas con disparos de fusil.



Los vampiros.

XVI

El Tuyra en alta marea.—Las tortugas.—Paisajes agradables, naturaleza espléndida.—El estanque de la Palma.—La casa y el caserío de D. Federico de los Ríos.—La familia, la propiedad y la religión en la tierra de Darién.

Como he dicho, mi objeto principal al abandonar el cuartel general, según indicaciones del digno jefe que nos dirigía, había sido estudiar las mareas, su desarrollo y crecimiento en el puerto de Chepigana; pero repetidas observaciones me convencieron bien pronto de que este estudio local no podía darme datos exactos, como los necesitábamos, de la marcha del Tuyra, y por esta razón aproveché algunos días que me quedaban para ir a La Palma, donde el río, al confluir con el Sabana y reunirse las corrientes, ensancha su cauce, formando un inmenso estanque o laguna, lugar que naturalmente habíamos designado todos como puerto interior del canal que se proyectaba, y que tanto deseábamos ver terminado.

El día 2, según mis deseos, fue botada de nuevo nuestra canoa al agua: el trayecto que teníamos que recorrer era proximadamente de unos diez y ocho kilómetros; hacía un tiempo hermoso; ni una nube oscurecía el espléndido azul del cielo, y ningún viento contrario podía retardar nuestra marcha; estábamos en la época de las altas mareas. Por el Tuyra navegan algunas flotillas de troncos de árboles; algunos gigantes *bongos* o *quippos*, que llegan a tener hasta treinta metros de largo y dos metros de diámetro, se encuentran acá y allá como cosas allí nacidas. Nosotros descendíamos muy lentamente, hasta el punto que, dada la inmovilidad de las aguas, apenas abríamos surcos ninguno, ni parecía que operábamos el menor movimiento, varios *marsuinos* pequeños y no pocas tortugas, engañados por nuestra aparente inmovilidad, se aproximaban a cada instante: nosotros, por nuestra parte, teníamos bien preparados nuestros fusiles, pero aquellos animales solo tienen las fauces abiertas, y no sacan la cabeza fuera del agua más que el tiempo necesario para salir de su error; así es que ninguno de nuestros disparos pudo alcanzarles, gracias a la rapidez con que se sumergían. En aquella época del año, las tortugas abundan extraordinariamente en el Tuyra, pues es el tiempo en que remontan su corriente para ir a depositar sus huevos en los bancos de



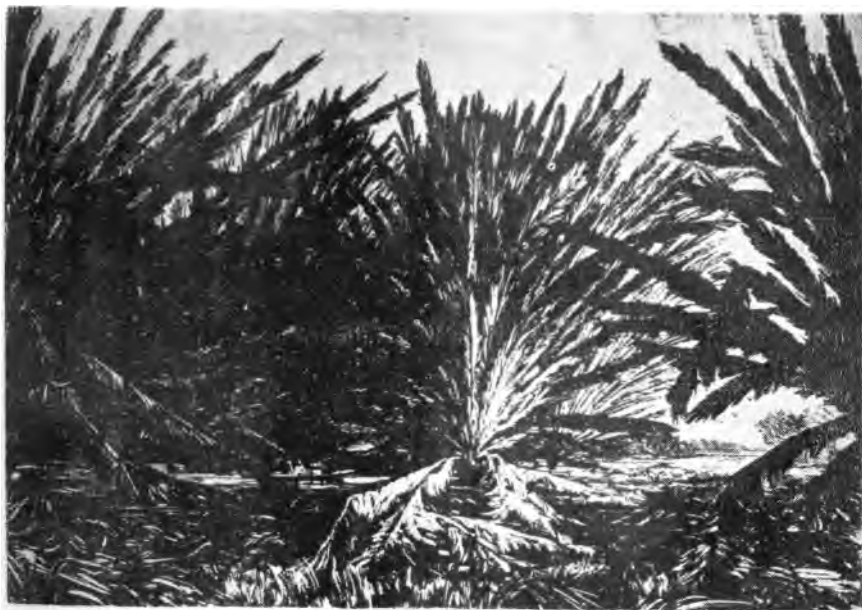
Bajada por el Caquirrí.

arena de la parte alta del río. Sus nidos están dispuestos de muy hábil manera, pues la excavación que practican la cubren después tan bien y es tal el disimulo, que nadie diría existe allí un nido. En cada uno de ellos depositan catorce o quince huevos de cáscara apergaminada, que constituyen un manjar muy suculento y muy buscado; la cocción que se les hace sufrir no gasta nunca a coagular lo amarillo de este huevo.

Siguiendo nuestra marcha, doblamos el cabo de Setegandí, sobre el cual los españoles tenían establecido un fortín, del que aun quedan algunos restos: después de las dos riberas comienzan a separarse rápidamente la una de la otra y se penetra en el ancho fondeadero que forman el Tuyra y el Sabana en su punto de confluencia.

En tanto que la navegación que se efectúa es por río, apenas si se experimenta el menor cuidado, y tranquilamente se abandona uno a sus aguas, aunque el cauce sea tan ancho como el del Tuyra, pues por débil y mal dispuesta que sea la embarcación en que uno vaya, por malas que sean las condiciones de la piragua en que uno se aventure, se sabe perfectamente que aunque los vientos comiencen a silbar con fuerza y las olas a hervir, inquietándose las aguas y agitando la corriente, siempre queda sobrado tiempo para, sin precipitarse demasiado, tomar cualquiera de las calas naturales que con frecuencia se hallan en las orillas, sobre las que de antemano se sabe que los choques no son de inminente peligro: pero toda la seguridad que pueda tenerse y toda la confianza que se lleve hay que perderla al encontrarse en un estanque de las extraordinarias dimensiones del de La Palma. Instintivamente se hacen cosas en las que antes ni siquiera se pensaba; se cuida hasta con solicitud de los menores detalles de la maniobra, se vigilan los menores movimientos, se reconoce repetidas veces el casco, y no se separa la vista del horizonte ni un momento, a fin de estar prevenidos muy a tiempo de cualquier peligro que puede amenazar, por insignificante que sea: atentos a las menores variaciones que sufra el aspecto del mar, se pregunta uno repetidas veces si los límites en que se mueve son simplemente azotados por una corriente de aire que por casualidad cae sobre la líquida extensión, o si son agitados por ráfagas que es necesario evitar a toda costa; y estos pensamientos y estos temores que sin querer van embargando el ánimo, fueron causa de que en aquella ocasión las conversaciones y las historietas fueran sustituidas poco a poco por un imponente silencio.

Nuestros marineros manifestaban cada vez más vivos deseos de llegar al puerto, para lo cual se daban cuanta prisa podían, pues ellos sabían por experiencia, como nacidos en aquel terreno, que los peligros eran mayores que lo que parecían; sabían que el río es ancho, que las aguas son



Pantanos del Atrato.

cenagosas y profundas, y que abundan en la corriente pérfidos remolinos que irremisiblemente arrastran al fondo a los mejores nadadores. Cada resto de cualquier cosa que ven flotar sobre la superficie constituye para ellos uno de esos tan temidos caimanes, capaces de destruir con la cola las mayores embarcaciones, u otro de los tan atroces monstruos que suponen crecen detrás de cada rama; afirman también que en un caso desgraciado nunca podría considerarse como afortunado el que consiguiera llegar a las orillas, pues de tal naturaleza son, que en ellas no hay más remedio que morir ahogado en el cieno que en su mayor parte las constituyen, o perecer de hambre, pues no crecen allí con otras plantas que ruines manglos. Podría parecer, sin embargo, que la vista del delicado panorama que nos rodea debía destruir todo temor, por vago que fuera, para dar lugar solo al encanto y a la admiración, pues en pocas partes se podría gozar de un golpe de vista tan encantador, y en pocas orillas como en aquellas habrá tanta armonía, tanta belleza y tanta gracia. Detrás de la ancha zona de pantanos, que en aquel sitio son tan bajos que apenas puede distinguirse si pertenecen al río o a la tierra, y donde crecen los paletuvios de millares de

raíces y poderosas ramas, se levantan elegantes colinas y pequeñas montañas, agradabilísimas a la vista por la fresca y esplendente vegetación que en ella florece. Las especies vegetales que crecen allí varían hasta el infinito, según la altura y el suelo; de modo que los tintes más claros o más oscuros hacen cambiar los matices de aquel soberbio manto con que la naturaleza espléndida se engalana. Aquí las bajas ramas asemejan espacios cubiertos de mate terciopelo; más allá pequeños arbustos forman inmensos y caprichosos bordados que se distinguen en la selva virgen; en otro lado sacuden al viento sus inmensos abanicos verdes los cocosbellos; los palmeros con sus largos penachos oscuros alternan acá y allá con lo *quippos*, esos árboles gigantescos que se reconocen aun en medio de la más espesa aglomeración de verde follaje, y sobre los picos de las altas colinas se hallan los platanillos, muy parecidos a los bananos. No es posible, aunque busquemos y rebusquemos palabras a propósito, encontrar las que puedan servir, no a expresar lo cierto, sino a dar una ligera idea siquiera de la incomparable dulzura de aquellas infinitas transiciones, cambios y desleimientos de matices. Ningún contraste pasa desapercibido, pues en aquella armonía todos los tonos se mezclan sin confundirse. Detrás de las colinas y por todas partes se ven asomar las cimas elevadas de la cordillera, semejantes a los dientes de una sierra y los picos más agudos del considerable Pirirí; pero tan lejos, tan distantes, que nadie podrá afirmar la realidad de su existencia pues a pesar de la fuerza y de la transparencia del aire, cualquiera diría que son sombras caprichosas de nubes que flotan en el espacio; solo se distingue como un vapor de azul más brillante que el del cielo.

Las casas de La Palma ocupan una cañada en lo más espeso del cerro de la Puntita, que obliga al río Tuira a describir una curva considerable a la parte de arriba del golfo de San Miguel, su fondeadero.

No bastando a contener todas las casas la cañada, y siendo demasiado abrupta la costa, ha sido necesario construir un buen número de habitaciones sobre estacas, casi tocando la ribera, y sobre la grava de los guiparrales, y naturalmente en el tiempo de las altas mareas el mayor número de estas casas no pueden comunicarse con tierra sino por medio de piraguas. Algunos *señores*, deseando obviar este inconveniente, han establecido un puente o rambla, gracias al que, cuando hay necesidad, se pasa desde el elevado piso de su casa al lugar donde ya no alcanzan las aguas.

El distinguido Sr. Gregorio Santa María, al que tuve la fortuna de encontrar en Pinogana, donde como un cumplido caballero se había puesto



Pisisí.

a mi disposición, prestándome cuantos auxilios creyó necesarios y pudo, nos esperaba en el punto de desembarque; bien pronto, y gracias a él, los mozos quedaron instalados en un pequeño establo situado sobre la colina, y Leonan y yo en el lugar que había servido de cocina en tiempo de su difunta esposa, pues él en aquella época estaba a pupilo en casa del señor Federico de los Ríos.

Algunos momentos después, durante los cuales descansamos un poco de nuestras pasadas fatigas, nos sentamos a la mesa del señor Federico de los Ríos, quien desde luego nos acogió con la sin igual cortesía y exquisita finura, propia de los españoles, que distingue a los americanos del Sur, cualquiera que sea el color que tengan y la raza a que pertenezcan. El señor de los Ríos, aunque demasiado moreno, pues casi tira a negro, tiene una bella figura de europeo inteligente y apasionado. De más de cuarenta años, el señor Gregorio Santa María es de origen exclusivamente africano, pero desciende seguramente de alguna tribu de Peuls. Su rostro ovalado tiene rasgos acentuados y muy regulares. Será difícil encontrar una fisonomía que respire más honradez y más dulzura que las que se advierten en aquel rostro negro, coronado de cabellos de una blancura inmaculada, como las patillas que le rodean.

El almuerzo fue abundante y de lo más escogido que pudo hallarse en el Darién, interesándome sobre toda la gran variedad de alimentos que existen para reemplazar el pan; arroz cocido, luego asado, bananas verdes cocidas bajo la ceniza, legumbre dura, indigesta y sin sabor ninguno, y esto es, por consiguiente, lo que constituye la base de la alimentación de aquel

país, y por último, las patatas dulces, las iguanas y las yucas, tubérculo este último de un sabor delicioso, siendo grandemente de sentir que todas las tentativas que se han realizado para aclimatarla en nuestro suelo hayan sido infructuosas, y una especie de otó, que por fortuna carece de fibras en absoluto. Por toda bebida lo que allí emplean es el agua; pero sin duda por obsequiarnos aquel día alcanzaron de las tablas de los vasares algunas botellas de un líquido que un día debió ser vino, pero al que el tiempo, el clima y las fermentaciones habían convertido en un licor nauseabundo, imposible de tomar, a menos que no hubiera gusto en arrojar todo lo que se ha comido. Para postres algunas frutas del país, escasas y malas, pues allí, como entre nosotros, poco es lo que puede conseguirse sin el trabajo y sin la cultura, y por último, una taza de chocolate sin azúcar.

La artista que había preparado la comida no era otra que la *querida* del señor Federico de los Ríos; esbelta y bella joven de diez y ocho años próximamente, en la plenitud de la vida y con toda la frescura de la edad. Es una zamba (sangre mezclada de indio y negro). La calma y la dulzura de sus ojos, la expresión aniñada y candorosa de su fisonomía, su hermosa y abundante cabellera negra, partida en dos gruesas trenzas negras, avanza hasta caer sobre sus mejillas; su cara prolongada, que debe a sus rojos antepasados, la boca grande, los labios gruesos y la nariz aplastada que debe a sus abuelos de Africa. Lo que más llama la atención es la sin igual finura de sus manos y las formas perfectas de sus mórbidas espaldas y de sus torneados brazos. Su tez ha conservado el oscuro color del indio, pero ha perdido el tinte de hollín de los negros, color que se hace sumamente agradable a la vista. Lo mismo que sucede a las demás zambas, pues es regla que no tiene excepción, ahora empieza a engordar y llegará sin duda a ponerse disforme, como todas sus congéneres, pero hasta ahora le sienta a las mil maravillas el desarrollo que ha adquirido; a los veinte años sin duda aquellas airosas curvas que hoy seducen se romperán, formando mazas que desagradan siempre; a los veinticinco las mujeres de aquella raza llegan a un punto tal de obesidad, que apenas si pueden distinguirse los rasgos de su fisonomía. Las espaldas, demasiado carnosas, están prolongadas por unos brazos que se parecen mucho a grandes jamones curtidos, y nada quiero decir del enorme volumen de su pecho ni de su vientre.

En el Darién el matrimonio regular, o sea la unión legítima de un hombre con una mujer para mientras vivan, es casi desconocido, sin que de esto pueda sacarse la consecuencia de que las costumbres estén más pervertidas que en otra cualquiera región; al menos tal cosa puede decirse

de los que llevan allí una vida sedentaria, que generalmente son solos los hijos del país, y por lo general se distinguen por el buen arreglo de sus casas, por la recíproca fidelidad que se guardan los que se reúnen respecto hacia las compañeras de otros, y el amor a los hijos, virtudes que abundan entre ellos a pesar del poco freno que la religión impone a gentes que en la principal de las instituciones para la vida, en la que sirve de origen y fundamento a la familia, no le hace tomar participación ninguna, sino que atienden solo a la inclinación de la voluntad; que si bien es cierto que en muchos casos une a los seres con falsos lazos, no es lo menos que lo mismo sucede en los países donde a la religión se le hace desempeñar un gran papel en la contratación de los vínculos.

Esto que decimos con respecto a los naturales, no podemos hacerlo extensivo a la población flotante, compuesta en su mayor número de individuos que han sido llevados allí por el afán de lucro, arrastrados por los elevados jornales que se pagan a los dedicados a la busca del cauchouc, y que proceden de las peores clases sociales de Panamá y Cartagena, poblaciones de las que muchas veces escapan huyendo de la persecución de la justicia por crímenes que han cometido, y que van a refugiarse en



aquellas regiones: considerados bajo el punto de vista de los vicios, es sumamente imposible, si no difícil, encontrar algo peor, pues pocos serán los que los aventajen en borracheras, en pereza y en costumbres disolutas; a cualquier parte donde fueran serían un elemento de corrupción y un ejemplo de vida licenciosa y depravada; nada les importa el tiempo que malgastan ni el dinero que dilapidan, tal en su manera de vivir, que aunque diariamente ganaran un centenar de pesos, volverían siempre a sus casas en un estado pobre y miserable. En medio de ésto, que, como fácil es comprender, es muy de lamentar, hay que hacerles la justicia de confesar que no son ni brutales ni ladrones. Entre estas gentes solo un pasajero deseo o un capricho es lo que preside a las uniones de hombres con mujeres, así es que apenas si tienen duración, excepto en un limitado número de casos, y es bastante frecuente ver que una mujer con todos sus hijos pasa de la noche a la mañana desde la choza de un cartagenero a la de un panameño, sin que les llame en lo más mínimo la atención, ni sea entre ellos motivo de resentimiento o de disgustos. Las costumbres son éstas, y por raro que pueda ser, no las han reformado en el considerable número de años que llevan viviendo en aquellas regiones. Por regla general, estas reprobadas uniones, que con gran prevención miran las gentes del país, se dan al volver de alguna expedición en la que hayan obtenido pingües ventajas, y en ellas preside un interés mezquino, pues siempre son preferidas las que mayor cantidad de cautchouc tienen.

Esta falta de matrimonios consagrados por la ley o por la religión, no debe en manera alguna atribuirse a falta o perversión del sentido moral, o a instintiva repulsión por las cadenas del matrimonio. Ciertamente es que el negro no manifiesta afición ninguna por los contratos, y que no hay nada en el mundo que deteste tanto como las moratorias, plazos y formalidades que entre nosotros son los forzosos preliminares de la constitución de la familia; pero a más de ésto, hay otras varias causas que pueden explicarnos esta rara manera de constituir lo que allí también debe llamarse matrimonio. Esta institución, bajo el punto de vista civil, no es necesaria, por cuanto la propiedad apenas existe. Los únicos inmuebles que podrían ser inventariados son las miserables chozas en que habitan: los muebles son de lo más sencillo, primitivo y rudimentario que puede imaginarse; no existen adornos ningunos, sino lo puramente necesario de todo punto, y esto malo y tosco, como que no existe cultura ninguna que pueda llevarlos a la reforma. El suelo pertenece siempre al primero que llega: el que encuentra un terreno que por cualquier circunstancia le puede convenir, lo desbroza, lo labra, lo planta y se aprovecha, sin que nadie, sea el que sea,

reclame un derecho, ni aun nominal, sobre aquel terreno. No existe nada que pueda equivaler a dotes, pensiones ni testamentos. Lo que un hombre deja al morir, va naturalmente, sin que haya legislado nada sobre el particular, a la mujer que con él vivía y a sus hijos, y no es posible que nadie entable discusión ni pleito sobre objetos que tan escaso valor tienen.

En cuanto al matrimonio religioso, se comprende su desuso sabiendo que hace más de cien años que aquellos pueblos no tienen verdaderos sacerdotes. El único culto que los indígenas practican está limitado a convertir los días de fiesta en orgías escandalosas, en las que consumen todo lo ganado en muchas semanas anteriores, balbucear algunos rezos cuyo sentido no comprenden y que más que nada la costumbre les hace repetir, hacer la señal de la cruz en los parajes peligrosos o donde el supersticioso temor les hace ver algún espíritu malo, y poseer algunas efigies de San Juan Bautista, de San Antonio o de la Virgen, encargadas de preservarles de los males y enfermedades, así como también de ayudarles en la busca de los objetos perdidos. Tal es su ignorancia en materias religiosas, que, por lo que decimos, no todas las imágenes tienen el mismo valor y mérito, ni son representaciones comunes de un santo, sino que la que uno posee es mucho mejor que la del otro, porque le ha prestado más servicio, porque con su auxilio halló lo que buscaba o fue más afortunado en tal empresa.

XVII

Casas ricas y casas pobres en el Darién.—Un gran almacén darienita. Fervor intermitente por la construcción de una capilla.—Paseos hidrográficos.

Al mismo tiempo que continuaba la conversación con mis anfitriones, de vez en cuando, aprovechando las ocasiones que se me presentaban, miraba a uno y otro lado con la reserva que la discreción impone, a fin de estudiar y comprender lo que en el Darién constituye la casa de un hombre acomodado, de un rico. La casa del señor de los Ríos está compuesta de una habitación cuyo largo será próximamente de unos veinte metros, por diez que podrá tener de ancho. A la parte del río, y casi en el punto medio de esta estancia, hay un pabellón, en el que se encuentra situada la cocina. La armazón consiste en gruesos pilares de madera apoyados unos en otros, formando horcas, sujetas con vigas o traviesas: el suelo se encuentra levantado algunos decímetros del punto a que suelen llegar

las más altas maderas, y su superficie, lo mismo que todo el interior, se encuentra revestido de unas enormes planchas que se obtienen de la corteza de cierto palmero. A éste tuvimos nosotros muchas ocasiones de maldecirlo cuando realizábamos nuestros trabajos en las trochas, donde fue tal vez uno de los peores adversarios con que tuvimos que luchar. Sus dimensiones son cortas, pues apenas si tiene diez metros, cuando más; sus palmas son delgadas y largas, y el troncho y las hojas se cubren de una multitud de espinas largas y en extremo punzantes, cuyos pinchazos son sumamente dolorosos. Como acontece con los demás monocotiledones, la periferia del tronco es mucho más resistente que el centro; cuanto más dura y fibrosa es la corteza, más esponjoso y poco resistente es el corazón. Para utilizar este palmero hay que comenzar por la peligrosa operación de arrancarle todas las espinas de que está cubierto y todas las palmas que forman su copa; en seguida se traza una incisión longitudinal en el tronco, procurando desunir los bordes de ella hasta que dé el árbol todo una superficie plana, procedimiento por medio del cual se obtienen esas grandes planchas, que luego, por medio de bejuco y lianas, se amarran al esqueleto de las tan mal llamadas casas. El techo lo forman con una especie de montera puntiaguda, sobre la que ajustan hojas de bataneros, pero tan apretadas las unas contra las otras, que las lluvias torrenciales de los trópicos, que pueden ser comparadas con el diluvio, no logran nunca calarlos.

La mayor parte de aquellos aldeanos no se toman tanto trabajo en la construcción de sus moradas, y dejan a los ricos el cuidado de revestirlas con las planchas del palmero citado y la construcción de bellas armaduras, contentándose con un ligero tejido de cañas tan poco apretado, que luego que se enciende dentro una luz, se ve desde fuera todo lo que dentro de la casa sucede; así es que para poder decir que está uno en su casa y preservarse del frío y de los mosquitos, cubren las paredes aquellas con viejas *gacetas* que se importan desde Panamá en el envase de ciertos géneros, y que es la única aplicación que en el Darién tienen los periódicos.

La casa, por regla general, se divide en dos o tres compartimientos, de los que el mejor dispuesto y amueblado se destina para dormitorio. Todas las riquezas de la familia se encuentran depositadas en dos o tres maletas, que frecuentemente están montadas sobre unas ruedecillas, para poder trasladarlas con facilidad de un punto a otro. Cuando se declara un incendio, que por las condiciones de las viviendas son muy frecuentes,

nadie se ocupa de cortarlo ni de que no se propague dejan con la mayor tranquilidad que la choza se queme, y se limitan a sacar fuera estas malletas, poniéndolas en seguridad.

La tienda del señor Federico está reducida a cinco o seis bazares, sobre los que se hallan colocadas algunas mercancías añejas, estropeadas, empolvadas y echadas a perder, en una palabra; algunas prendas de algodón, casi tan transparentes como la gasa y rozadas por los pliegos, vestidos apenas hilvanados, fósforos, escopetas y fusiles tomados de orín, hasta el punto de estar el mayor número de ellos inservibles, botellas de aguardiente y de ron, medicamentos americanos formados con yo no sé qué drogas, comestibles, y cigarros. El puesto de honor lo ocupa el tonel del anisado, la bebida favorita de los indígenas, el solo artículo que en aquel país, vendido al por menor, puede hacer prosperar una tienda. Poco o mucho, todo el dinero va a parar allí. Al regresar los caucheros de una expedición que les haya sido un tanto favorable, la casa no se puede ver desocupada: apenas ha sido pesado el cautchouc y los trabajadores han recogido el precio, descontados los adelantos que durante los trabajos se les hicieran, los vasos se forman en línea sobre el mostrador. La alegría más franca y más completa reina entre ellos, y no solo los amigos, sino los transeuntes, son invitados; y las queridas no desdeñan unirse a ellos, dispuestas a hacer lo mismo que hagan, si bien es lo cierto que, excepción hecha de los golpes, solo algunos vasos de aguardiente es lo que consiguen a la vuelta de aquellos en cuya compañía viven.

El mobiliario de la sala no es de temer que se destruya o sufra deterioro en cualquiera de aquellas batallas, pues está limitado a una mesa y unos cuantos taburetes, cuyos asientos están cubiertos con piel de vaca; un farolillo arde de continuo delante de la muestra, en la que está pintada una imagen de la Virgen o de otro santo cualquiera. En los rincones, tirados y revueltos, todo confundido, se hallan los fusiles mohosos, los machetes, la gran jarra para el agua, el mortero y el mazo para triturar las raíces, y una porción de restos, pedazos de hierro y cautchouc, cubiertos de botellas y harapos. La señora de la casa no sale nunca al mostrador; permanece siempre en la cocina, pieza por lo común muy sucia, y en la que algunas marmitas de hierro fundido y una media docena de cazuelas de barro forman todo lo que en ella puede llamar la atención.

Mis anfitriones propusieron un paseo, y trepando por la colina, pudimos contemplar el soberbio panorama que forman las elevadas montañas, la curva prolongada del Tuyra y sus pintorescas márgenes. Sobre aquella elevada cima, a la que solo puede llevar el deseo de abarcar con un golpe

de vista tantas naturales bellezas como se descubren, o la curiosidad de un viajero pocas veces satisfecha, el Obispo manifestó deseos de que se construyera una capilla, sin pararse a considerar los mil inconvenientes con que había de tropezarse y el poco culto que los habitantes de aquellas comarcas tributarían a una religión, cualquiera que ésta fuera, máxime cuando llegar al templo que allí se edificara era más que nada una penosa peregrinación, a la que rara vez se hallan dispuestos hombres que en los días de trabajo se cansan en las rudas fatigas de aquellas labores penosas, y que anhelan el descanso para divertirse a su manera. Pero no era sólo esto: el dinero no abundaba, y las obras de un templo, por pequeño y poco suntuoso que éste sea, cuestan caras, y ésta fue la razón principal para que durante mucho tiempo la idea permaneciera en proyecto. La constancia lo domina y vence todo; esto es una gran verdad, de que jamás dudó el clero, y haciendo práctica su creencia sin cejar en sus predicaciones, obtuvo que de tiempo en tiempo los desocupados, los que no tenían una semana y otra donde ganar un jornal se decidieron a ganar el paraíso poco a poco, y que, subiendo a aquella cumbre comenzaran los trabajos; pero éstos duran solo en tanto comienzan a sudar; bien sabido es que cuando la voluntad no es decidida y la retribución no se aguarda, en todas partes se suda pronto, y allí más que en ninguna. Es muy de tener presente el carácter impresionable por demás de aquellos naturales, gracias a esto de vez en cuando se nota en ellos una agitación verdaderamente febril, un fervor religioso que raya en delirio, y a porfía acuden a la obra, y los unos allanan el suelo desmontando rocas y rellenando los profundos huecos que lo accidentado del terreno deja, otros corren al bosque, desgajan árboles y los labran para que un día sirvan de columnas al proyectado templo, otros aportan los materiales necesarios, obteniéndolos con su dinero o gracias a su trabajo; pero apenas pasado el ardor que en un principio los acometiera, los más perezosos, que nunca faltan en buen número, ceden en su empeño y poco a poco los demás le imitan. Quedan aun siempre algunos trabajadores por devoción o por higiene, pero éstos son muy pocos; solos no pueden hacer las operaciones necesarias y cesan también, esperando a que sus compañeros vuelvan. Varias veces han tenido ya cuanto puede creerse necesario para la terminación de la obra; aquellos primeros días de entusiasmo fueron bastante para que se reunieran vigas y pilares, y dejaran el terreno preparado; pero al volver tenían necesariamente que comenzar de nuevo, pues el tiempo había destruido cuanto pusieran, llevados de la fe que de repente les iluminara.

En América no sería el primero ni segundo templo que de esta ma-

nera se acabara, si es que el de que nos hemos ocupado llega a terminarse; hace bastantes años, en una población de la República mexicana, un incendio destruyó uno de los templos que allí había: un fraile mercenario comenzó una tan activa predicación, buscó de tal modo la cuerda sensible de aquellos habitantes, y hasta tal punto avivó el sentimiento religioso, que antes de un año se alzaba un nuevo templo en el mismo lugar donde se hallaba el destruido por las llamas. Los que disponían de capital habían suministrado cantidades, con las que se pudo atender a los gastos que no habían más remedio que hacer, por ser de cosas que en el país no podían hallarse; pero lo demás se hizo de tal manera, que al concluirse la obra todos podían decir con justa razón, y sin faltar a la verdad, que habían tomado parte en ello: las piedras las habían suministrado los que en los montes vecinos explotaban canteras, a donde habían ido a recogerla los dueños de carros, que con trasportarlas no eran poco lo que hacían; los dueños de recuas no dejaban de contribuir diariamente con una carga de arena, que tomaban donde la hallaban, o de cal o ladrillos, que sin retribución daban los que caleras o tejares tenían; las maderas suministrábanla los bosques, pero de labrarlas se encargaban los creyentes artesanos que hacían donación de un día de su trabajo, y de esta manera insensiblemente, sin gastos que fueran de apreciar por parte de los muchos que lo realizaron, alzóse el templo. Ciertamente aquí no decayó nunca el espíritu que los animaba, y que la obra, una vez principiada, no paró hasta su terminación; pero quién sabe si en una ocasión, prolongándose los días de entusiasmo que repentinamente experimentan, la iglesia tantas veces sobre aquel cerro comenzada, llegará a concluirse!

Terminada nuestra excursión, descendimos a la cañada donde la población se encuentra, por un vericuesto más accidentado y de más difícil paso, si cabe, que para la subida nos había servido. Cualquiera otro punto que se hubiera escogido, hubiese sido peor; pues las piedras sueltas que ruedan con la caída de las aguas, las plantas que por doquiera crecen, y las raíces que por todas partes saltan, no permitirán nunca que haya un paso expedito y franco por donde la ascensión deje de presentar peligros y dificultades. La vegetación en aquel punto es verdaderamente sorprendente, siendo la red que las hojas forman tan tupida y tan espesa, que apenas un rayo de sol puede atravesarla, ni aun en los momentos en que el astro del día se halla en el más elevado punto de su carrera. Los pitales allí parecen más bien verdes que negros, y de trecho en trecho forman tan espesas fallas, que muchos hombres reunidos, trabajando horas enteras, no conseguirían abrir camino. Acá y allá, de debajo de las gruesas peñas

y por entre las matas, se ven brotar frescas corrientes de agua que se deslizan por cauces naturales que se abrieran en su curso y en los que han abierto los naturales algunas cavidades de regular anchura y poca profundidad, a las que llaman pozos. Sólo los que habitan países como aquel, donde los ardores del sol son temibles, son los que pueden apreciar los indecibles placeres que se experimentan tomando un baño en aquellas rústicas tinas, y como la existencia de ellas hace agradable la estancia en La Palma, que de otra manera sería insorportable, por alcanzarle desgraciadamente los inconvenientes que de otras de las comarcas visitadas hemos mencionado.

Gracias al celo manifestado por Leonan, y a lo bien que ha atendido mis indicaciones, los aparatos que nos han de acusar la elevación y descenso de la marea se hallan perfectamente colocados; y tan pronto como comprendí que los trabajos estaban en marcha y que no debía presentarse ningún gran inconveniente que los hiciera suspender o los destruyera, estimando que mi presencia en aquel punto no era de inmediata necesidad, y que podía seguir haciendo las observaciones que por el Jefe de la misión me fueron encomendadas, de las que tanto interés tenía en conseguir un resultado satisfactorio, me dispuse a practicar un reconocimiento hidrográfico en la Boca-Chica y en la Boca-Grande, expedición en la que finalmente me acompañaron los señores Gregorio y Federico, y dos personas de las más notables de la población, que desde luego comprendí me habían de servir de grande utilidad, por haber frecuentado mucho los lugares que me proponía estudiar.

El primer paseo que juntos emprendimos tuvo por objeto la visita detenida de una caleta de no mucha extensión, que va a desaguar en la Boca-Chica, y que, según todos aquellos señores me aseguraron, forma una provisión de agua en todo tiempo, que puede ser bastante para que en ella tengan fondo y puedan permanecer algunos buques, y ser más que suficiente para todas las necesidades que pueda estar llamada a satisfacer el puerto de entrada de nuestro futuro y tan deseado canal.

Esto desde luego vi que no podía ser cierto, sin que mi ánimo sea en manera alguna hacer la imperiosa afirmación de que la gente de color falte a la verdad a sabiendas, o que sea costumbre arraigada en ellas, sino que por las notas elementales que los constituyen, reúnen la grandilocuencia propia del español al inmoderado afán de hablar que en el negro se advierte; de aquí solo el que mis acompañantes trasformaran tan repentinamente la pantanosa playa de una caleta sin agua en un soberbio puerto, alimentado sin cesar por un arroyo de corriente perenne.

En los alrededores de aquella playa hay un bello jardín, que yace en completo abandono: a juzgar por lo que se ve, dentro de muy poco tiempo la selva lo habrá invadido todo, pues ya las malezas propias de ella comienzan a ingerirse. Las lianas se arrastran, trepan en apretadas espirales por los troncos de los árboles y forman espesos matorrales, que casi no pueden ser atravesados; por todas partes se les ve ascender y descender, formando un tejido en el que envuelven a los naranjos y a los limoneros, cubiertos de abundantes flores y frutos, y a los bananos, cargados con sus doradas pomas. Pocas cosas habrá que hagan presentar tan caprichoso golpe de vista como las lianas: naciendo al pie de aquellos gigantes árboles, trepan por sus troncos, estrechándolos como serpientes, hasta llegar a lo más alto de las copas, desde donde nuevamente caen al suelo para otra vez elevarse, ayudadas de otro tronco: no pocas veces caen de un árbol al inmediato, formándose entonces como el cordaje un navío, y muchas otras se arrastran hasta un punto distante algunos kilómetros del lugar de su nacimiento. De cualquier manera, las lianas son las que en alto grado excitan la atención del que por primera vez visita aquellas inmensas selvas, pues solo en ellas se ve con qué admirable profusión brotan y se multiplican. También se ve por allí un considerable número de esos árboles rarísimos que producen las calabazas, y que aquí llaman los naturales *totumas*: el tronco y las ramas que de él parten, se tuercen y retuercen de la más exirraña manera, revistiéndose, al poco tiempo de su completa formación, de una corteza muy parecida a la del alcornoque; sobre las ramas de orden secundario que podemos decir, o sean aquellas en que se dividen y subdividen las más gruesas, apenas si brotan hojas; pero en lo más alto de la copa, y en la bifurcación de las grandes ramas que se entrelazan al tronco, crecen en gran abundancia multitud de frutos, parecidos en el tamaño a las calabazas, los que cogen en el momento en que se advierte han llegado a su completo estado de madurez. Dejándolos secar luego, con partirlos en dos, limpiando perfectamente el interior de cada una de aquellas partes, se obtienen vasos magníficos, de mucha duración y perfecta forma.

Atravezando la desembocadura de Boca-Chica, en el puerto de Darién, pudimos admirar el bello tapíz de verdura que se extiende sobre una y otra orilla del canal, que por aquel punto tiene solo el ancho de una calle. Por el lado de la isla de San Carlos se levanta acá y allá unos bastiones de color rojo vivo, promontorio sobre el que durante el tiempo de la dominación que aquí ejercieran los primeros descubridores, se alzaba un fuerte, construido con anchos y gruesos ladrillos, destinados, a defender una de las entradas del Darién: la mano del tiempo, que todo lo destruye, sin res-

petar nada, ha demolido la que podía atestiguar una pasada grandeza para los unos, y un estado de supeditación para los otros, y dispersos por aquellas vertientes se ven restos de fábrica, sin que en el emplazamiento pueda verse otra cosa. Las hierbas que han crecido por todas partes no permiten ya apreciar debidamente ni el orden ni la disposición de aquella fortaleza, y sólo por ligeras referencias que se nos han hecho comprendemos que su importancia debía ser escasa, tal vez por la excesiva confianza que siempre los españoles manifestaron, causa principal de la pérdida de aquellas comarcas.

Seguimos correteando por el caprichoso laberinto que forman las rocas, dádalo inmenso determinado por inmensas masas, en cada una de las que se advierte una vegetación completamente distinta; aquí se ven árboles cuyo tronco de gran diámetro, recto y liso, puede ser de grande aprovechamiento; más allá bambúes, en otros lados *erygums* gigantes: los arrecifes son allí casi continuos, levantándose por todas partes y creando grandes dificultades, que dan lugar a que sea en extremo comprometida, cuando es posible, la entrada del canal de San Isidro, limitado por un lado por la isla de San Carlos, y por el otro por la Boca-Grande. Una vez atravesado, puede uno considerarse en completa seguridad; a derecha y a izquierda se extienden anchas playas de fondo líquido, donde apenas si los bananos pueden echar raíces; inmeditamente detrás, las dos islas se elevan en rampas bastantes pendientes, y se coronan la una como gigantes *quippos* y la otra con higuerones. Estos árboles, que aunque constituyen una sola familia, son de muy diferentes especies, se hacen notables por la altura considerable a que sus troncos llegan, por sus ramas totalmente cargadas de hoja, que les hace tomar un aspecto pintoresco, y más que nada por los nervios que sostienen su tronco a manera de puntales: estos contrafuertes, que con frecuencia se suelen ver ingertos al tronco hasta una altura de cinco metros, se separan del pie hasta diez, dejando de este modo unas chozas que a bien poca cosa pueden cubrirse y dar abrigo a muchos hombres en caso necesario. Cuando pasan muchos años y el higuerón se hace viejo, y la cepa carcomida presenta en su superficie grandes y profundos agujeros, todas las fieras de aquellas selvas, donde en tan considerable número se crían, manifiestan una singular predilección por hacer allí sus nidos: allí se agazapan y hacen sus crías, que permanecen ocultas hasta tanto que, aptas para satisfacer sus necesidades, pueden salir a buscar a su vez cómodos sitios donde continuar su reproducción. En aquellas cuevas, que más que nada la naturaleza misma facilita, es donde el tigre asienta sus reales, y de aquí las grandes precauciones que son necesarias, si no quiere uno ser

victima de la cruel sorpresa que frecuentemente se halla bajo aquellas leñosas tiendas de campaña.

Inmediatamente que se sale del ramal de San Francisco se halla uno en la desembocadura que recibe el nombre de Boca-Grande.

En este sitio el río Tuyra tiene una anchura tan considerable como delante de La Palma, y el paisaje que ante la vista se extiende es, si se quiere, más bello; la naturaleza allí tiene más vida; las tintas monótonas de los pantanos no se advierten; el verde de las matas es más brillante y la vegetación más clara y uniforme; no hay, como en otros parajes, la confusión que ofusca: todo es claro, sin perder el seductor carácter propio del mayor número de las comarcas que se atraviesan en todos aquellos contornos. Esto que decimos, fácilmente puede comprenderse, y esta impresión del espectador puede experimentarla cualquier viajero curioso que se aventure a seguir aquellos difíciles senderos; más nosotros habíamos ido allí con otro fin, atento al cual tuve que concederme que, excepción hecha de algunas pequeñas balsas o canoas que de vez en cuando, con bastante poca frecuencia, marcan en la límpida corriente su fugaz estela, aquel magnífico canal no se mueve más que por los embates que en su marcha hacen con la cola los tiburones y algunos otros animales.

Nuestra esperanza, y más que la esperanza nuestros deseos, nos hacían ver allí mismo ante la realidad cosa bien distinta; nosotros veíamos surcar aquellas aguas fragatas del más alto bordo, navíos de tres palos, desplegando todo su velámen a los caprichosos soplos de la brisa, vapores mercantes arrollando las ondas con toda la poderosa fuerza de sus pulmones de acero, bricks de fina arboladura costearo todas aquellas orillas, embarcaciones de todos los países cargadas con las riquezas de todas las naciones...; porque a pesar de lo fallidas que hasta entonces habían sido nuestras esperanzas en la serie de observaciones que llevábamos practicadas, creíamos aún que podría encontrarse el pico de 60 metros de altura que M. Lacharme tenía anunciado.

XVIII

Un baile en casa del Sr. Insignare.—Orquesta detestable.—

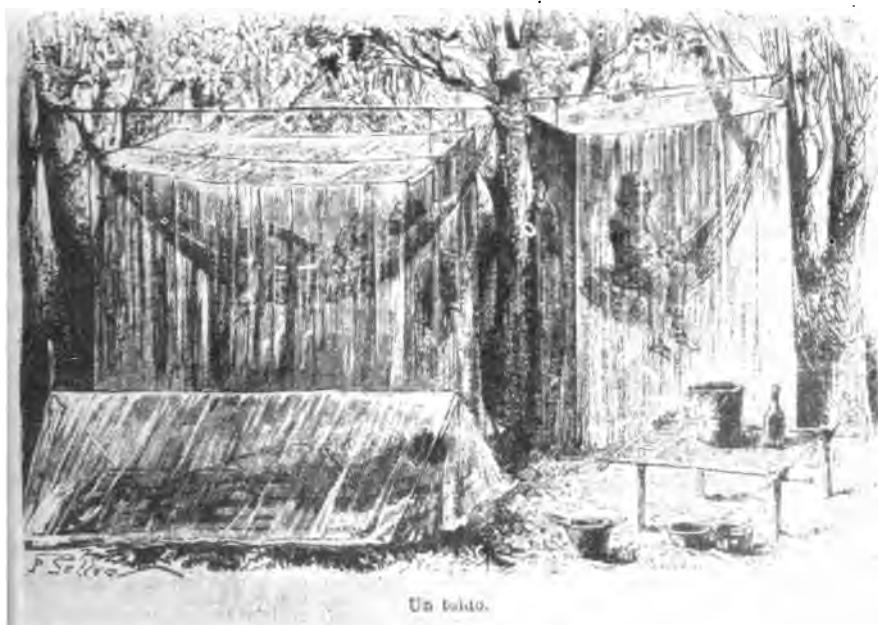
Los gallos de combate y las luchas de gallos.

Terminado el reconocimiento que sobre el terreno tenía que practicar y los estudios de hidrografía que me eran de absoluta necesidad para el mejor desarrollo del plan general que se estaba levantando, volvimos a La

Palma, donde inmediatamente me ocupé de poner en orden mis notas y desarrollar los cálculos que con ellas podía formar. Uno de los más encoquetados habitantes de la bella población donde accidentalmente me encontraba había llegado casi al mismo tiempo que nosotros, procedente de la selva, y altamente satisfecho de la gran cantidad de cautchouc que había podido recoger. En otros tiempos esto no hubiera llamado la atención, a causa de la abundancia con que este producto se encontraba, y el bajo precio en que aun era pagado; pero hoy que la demanda es considerabilísima por la mucha aplicación que del cautchouc se hace, y que por esta razón la explotación se ha hecho mayor y del modo bárbaro que hemos mencionado, siendo causa de que se destruya tan importante fuente de riqueza, volver a la población tras corto tiempo en la selva con un regular cargamento, constituye un hecho digno de ser celebrado; así es que el Sr. Insignare (que tal era el nombre del afortunado) se creyó en el deber, inesperado para todos sus amigos, de obsequiarnos con un baile, noticia que circuló rápidamente, colmándolos de alegría cuando más aburridos y tristes se hallaban, considerando lo poco celebradas que las fiestas iban a ser a causa de la gran escasez de metálico que venía notándose desde hacía algún tiempo. La Palma tiene muchos menos habitantes que Chepigana, más no por esto los que allí viven muestran menos ardor en celebrar con *borracheras* continuadas la Pascua de Navidad, la Pascua de los Reyes y Semana Santa. Acordada como decimos la celebración del baile, el *señor* me hizo el honor de invitarme a la *soirée*, y yo por mi parte, deseoso de estudiar aquella sociedad bajo todos aspectos, no dejé de ir, sobre todo cuando, por ser para mí la cosa de todo punto inesperada, excitaba grandemente mi curiosidad.

La sala mayor que en la casa había, barrida convenientemente como lo exigían las circunstancias, había sido desocupada del infinito número de objetos que, confundidos y revueltos, la ocupaban de continuo.

Unicamente de esta manera podía en ella darse una reunión a la que asistieran y pudieran estar con comodidad un buen número de personas, pues ya hemos visto como se hallan de ordinario las salas de aquellas casas donde todos los lugares son buenos para depositar los aperos de labranza y los útiles del trabajo. Aquella noche solo había en la estancia una mesa sobre la que habían colocado un gran jarro de agua, algunos vasos y tres o cuatro bandejas, ocupados por simétricas pilas de bizcochos Albart. A lo largo de las paredes, y completamente pegados a ella, se ven algunos bancos y todas las sillas disponibles que en la casa había. Las bujías, de no muy buena calidad por cierto, se veían pegadas a los tabiques, unas bien



y otras mal, según habían podido, sustituyendo de esta manera los candelabros y arañas, que regularmente no se hubieran encontrado en todos aquellos contornos, y que aun nos atrevemos a afirmar que serían muebles desconocidos para el mayor número de aquellos individuos.

Juzgando por los preparativos que allí podían advertirse, vista la simplicidad de lo que podemos llamar *buffet*, cualquiera hubiera podido esperar que la tertulia estaría animada y los concurrentes alegres y satisfechos con los mil accidentes que son propios de los bailes en todas partes y que la velada pasaría sin tenerse que lamentar ningún accidente desagradable, promovido por algún ebrio. Por desgracia, allí las costumbres son muy distintas, y cada convidado puede llevar las botellas que guste, o pedir las por su cuenta; con ellas obsequian a las bellas y al dueño de la casa, sin olvidarse de lo que a cada cual se refiere. Cuando el anfitrión es traficante, establece en cualquier sitio de la casa una cantina, en la que cada uno de los invitados por su cuenta, sin que los precios sean muy elevados, puede tomar lo que guste; pero en la casa del Sr. Insiuare las cosas se hacen de un modo más decoroso, y sin que los invitados tengan que llevarlas de

fuera, ni abonar nada por el consumo, él de vez en cuando pone a la disposición de sus amigos una botella del apetecido anisado.

En el momento en que yo hice mi entrada en la sala, el baile estaba en su período álgido: llevaban ya algún rato de estar reunidos, y sin gran temor de equivocarme puedo asegurar que una cuarta parte de las mujeres allí reunidas, y más de la mitad de los hombres, se encontraban un poco más que *alegres*, hasta el punto de que, sin reserva de ninguna clase y sin género alguno de miramientos, se hablaba alto, se increpaba a los músicos duramente a un cholo (mestizo de indio), sobre todo, y por lo demás buenas personas, acusándolo de no batir el tambor con la gracia particular que es propia de La Palma; pues según pude enterarme, allí cada pueblo tiene su manera especial de tocar tan desagradable instrumento.

La orquesta era de lo más raro y sorprendente que puede imaginarse: se componía de algunos morteros de los que se empiegan para triturar el arroz, cubiertos con una piel de bucy o de cerdo, amarrada fuertemente; una calabaza hueca, provista de un largo mango y llena de guijarros, una caja aplastada cuyos mayores lados están formados por un tejido sumamente apretado de varillas conchadas, que chocan produciendo ruido los granos que contiene cuando la agitan cadenciosamente. Estos utensilios, en los que golpean con gran fuerza, o que agitan violentamente, producen un ritmo tan desagradable, que al poco tiempo de haber entrado me sentía ya atolondrado y casi sin saber lo que por mi pasaba. Músicos y danzantes tarareaban o cantaban a media voz la monótona canción de *La Palma*. Siendo muy reducido el número de las coplas, éstas se repiten una vez y otras sin tregua ni descanso, concluyendo por cansar al más distraído, que no sabe para su bien cuando terminará aquella insoportable canturía, tan desagradable, sin duda, a aquellas gentes, que no sabemos como no la olvidan a fuerza de repetirla tanto.

Muchas veces en aquellas reuniones se improvisan cantares alusivos al motivo a que se deben, o son expresiones de apasionados sentimientos, o crueles indirectas a un rival poco afortunado, o retos sangrientos al que mejor parte lleva en una empresa amorosa; pero aquella noche, por desgracia, los poetas no habían concurrido, o no se hallaban en vena. Al compás de aquel canto y a los sonos extraños de aquellos instrumentos, hombres y mujeres bailan una extraña y caprichosa danza, en la que arrastran los pies por el suelo con gran lentitud, teniendo casi inmóviles la cabeza y las espaldas, y en la que la parte inferior del tronco y las caderas parecen agitarse independientemente del cuerpo, dando una media vuelta alrededor del busto.

Cada uno de los individuos que forman pareja sostienen los dos extremos de un pañuelo y, se acercan o se alejan, vuelven y revuelven según lo exigen las posturas de aquella danza, permaneciendo de esta manera, sin permitirse el menor descanso, más de un cuarto de hora.

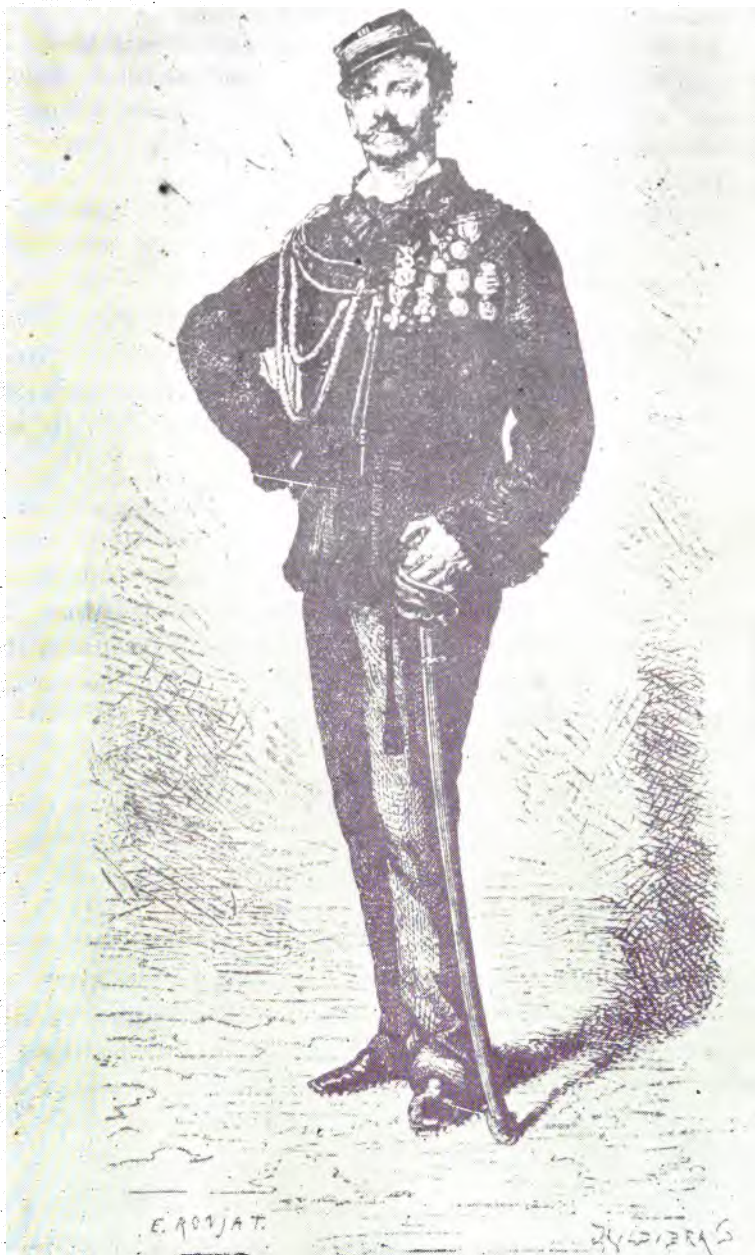
Fácil es comprender que un ejercicio de tal naturaleza en un clima tropical donde el calor es abrasador a cualquier hora, donde se beben sin tregua licores alcohólicos que más lo aumentan, y cuando se es negro, esto es, de una traspiración cutánea bastante abundante, bien pronto los coreógrafos se caldean, cosa que es tan sabida entre ellos como no podía ser menos, y a lo que sin duda se debe el que el traje de baile sea lo más sencillo y ligero posible. Los hombres concurren ordinariamente desnudos de pie y pierna, la camisa completamente desabrochada, y las mangas levantadas hasta más de la mitad del brazo. Llevan cruzado por la espalda y anudado delante del pecho un gran paño de tejido esponjoso, con el cual secan a menudo el sudor que les inunda el rostro, el cuello y el pecho, y en seguida, como una prueba de la más delicada galantería, lo pasan a las señoras. Estas van un poco más cubiertas que los hombres, pues en todas partes la moralidad es más exigente con el sexo bello; al traje que de ordinario llevan añaden unas pequeñas zapatillas; se presentan perfectamente peinadas, con el cabello casi empapado de aceite de coco, y adornadas con todas sus joyas, reducidas, cuando más, a grandes pasadores en el peinado, pendientes, peinas y collar todo de oro. En días de fiesta tan señalada, cada una luce los más claros trajes de algodón que posee, ostentando a cual más pueda una limpieza irreprochable.

La fiesta duró toda la noche, reinando en toda ella el mayor contento y alegría, sin que ningún incidente desagradable viniera a interrumpirla. Por regla general, los habitantes de La Palma, aunque aficionados a divertirse, son pacíficos y no gustan de promover alborotos que perturben un baile o una fiesta. Los caucheros extranjeros que durante mucho tiempo han explotado aquel país, se marcharon ya, viendo la poca utilidad que por sus abusos anteriores, podrían obtener en adelante; cuando vivían allí, las cosas pasaban de otra manera, pues caracteres y genios diferentes, así como también móviles distintos, daban lugar a que la armonía no pudiera ser duradera en parte alguna; cuando en una reunión la bebida circulaba profusamente y la animación crecía, los celos se despertaban, se avivaban las rivalidades, y bien pronto se colmaban de injurias, seguidas casi inmediatamente de riñas y peleas; pero, volvemos a repetirlo, la ausencia completa de aquellos elementos de discordia es causa de que en La Palma sea

sumamente rara una lucha entre concurrentes a una tertulia, cosa que antes no dejaba nunca de suceder.

En aquellas comarcas los teatros, los cafes, los clubs, las casas de juego y tantas otras cosas como en los países donde la civilización ha hecho progreso sirven para entretener el tiempo y gastar el dinero, no existen; así es que, en la absoluta necesidad de algo en que ocupar los ratos de ocio, los indígenas beben, bailan y tienen riñas de gallos, en lo que con facilidad gastan cuanto ganan. Mi anfitrión, el señor de los Ríos, es uno de los más aficionados galleros que existen en toda la comarca, y muchos son los que afirman que en todo el Darién no podrá hallarse un gallinero mejor que el suyo. En todo el Estado de Panamá tiene fama, y son muy frecuentes las grandes apuestas que se hacen sobre gallos de pelea que él cría. Los *cock makers* aún no son conocidos allí así es que no apuestan por partes, sino al par, que es un medio más seguro y más sencillo de perder el dinero.

Por más que digan, creo que aun no saben aquí preparar los gallos, por lo cual, para obtener mejor resultado, se contentan con someterlos a un régimen especial. Aquellas infortunadas víctimas del capricho de sus poseedores no gozan ni un momento de libertad, pues siempre, como condición precisa de la educación que reciben, están amarrados. Cuando se han escogido los destinados a ser gallos de combate, que es la primera operación, y de las más delicadas, pues en mucho depende del buen acierto, les despluman completamente la cabeza, la parte baja del cuello, el lomo y casi todo el vientre, a fin de que no les queden más que las grandes plumas de las alas y de la cola. Después todas las partes que han quedado al descubierto las frotan cuidadosamente con una mezcla hecha de aceite y alcohol, que repiten durante muchos días, y cuando han recibido tan cáustica fricción, los ponen al sol desde por la mañana hasta el mediodía. Esto al principio les causa dolores vivísimos, que les hace estar incómodos y violentos; pero repetida la operación en muchos días consecutivos, la piel se les va endureciendo poco a poco hasta un punto tal, que adquieren bastante resistencia para sufrir golpes de consideración, sin que les hagan gran daño, por la insensibilidad que han adquirido. Para hacerles adquirir a estos gallos un carácter cruel y aficionarlos a la lucha, dejan a las cuerdas con que los tienen sujetos una extensión bastante sólo a que los picos de uno y otro lleguen a tocarse, de modo que los animales permanezcan durante todo el día en una excitación continua, frente a un enemigo que se crean, y al que a pesar de la proximidad en que lo tiene, no pueden causarle daño. Es un espectáculo curioso el que presentan en esta situación, pues



Olivier Bixio.

nunca abandonan el aspecto amenazador, permaneciendo todo el día con las plumas del cuello erizadas, las alas a medio abrir tanto para proteger los flancos del animal como para sacudir fuertes golpes al enemigo, y desafiándose continuamente con cacareos belicosos. Otras de las crueldades que se les hace sufrir, y no es la menor, es tenerlos siempre separados de las gallinas, pues aquellos desgraciados individuos están condenados a no tener vida más que para las batallas.

XIX

Salida de La Palma.—Pobre Bixio!.—El Tuyra antes de llegar a Pinogana.—Sitios hermosos, bellas forestas y considerable número de cotorras.—Las oropéndolas o turpiales.—Altura del río.—Rápido sobre rápidos.—Las lianas.

Por más que el tiempo apremiaba, y urgía considerablemente aportar el mayor número de datos posibles para poder deducir; en vista de ellos, lo que podía hacerse en pro del comercio y de la industria de la naciones abriendo el soñado canal de comunicación entre el Océano y el Pacífico. yo hubiera deseado que mi permanencia en La Palma fuera más larga. En aquel encantador pueblecito no había experimentado ninguna de las grandes incomodidades que son inevitables al europeo que frecuenta aquellas regiones; había sido recibido con una cordialidad y finura que siempre recordaré con gratitud; me había atendido y obsequiado en cuanto les había sido posible; y, en una palabra, desde que nos embarcamos, no había tenido días tan felices y tranquilos como los que allí pasara. Pero sobre mis deseos, por vehementes que fueran, estaba el deber de que no podía prescindir en modo alguno; mis observaciones sobre la elevación y descenso de las mareas habían terminado, ya tenía también completas mis notas sobre todo lo que se refería a la hidrografía, por lo que me fue necesario abandonar La Palma, sintiendo profundamente hacerlo y abandonar a mis nuevos y cariñosos amigos, sobre todo al honrado Gregorio Santa María, por el que sentía una profunda afección.

En Chepigana encontré una carta de M. Wyse, en la que me encargaba siguiera el Tuyra hacia arriba, a fin de que en el más breve plazo posible me reuniera a él en Paya.

Siguiendo, pues, estas indicaciones, de las que habían de obtenerse indudablemente mayor número de ventajas, dejé a M. de Balfour continuar

solo las observaciones que en aquel punto teníamos emprendidas, y a la mañana siguiente, con la flota, partí para el punto indicado. Las mareas eran aun bastantes altas, por lo que, no dejando de favorecernos en todo nuestro camino, a la noche siguiente, serían las tres de la madrugada, llegamos a Pinogana. El fiel Leonan, que tan buenos y útiles servicios nos había prestado, se sentía bastante enfermo, por lo que se vió obligado a quedarse en nuestro cuartel general. Después de practicados algunos reparos, y renovadas las provisiones, no queriendo faltar a las indicaciones que se nos habían hecho, nos despedimos de todos, y abandonamos la población antes del mediodía.

Nos encontrábamos muy separados ya del punto de partida, cuando desde lejos, en una barca que lentamente descendía por el río, creí ver a uno de nuestros más queridos compañeros; efectivamente, no me había equivocado: cuando la distancia fue más corta, reconocí a Musso en el que venía sentado en la piragua; e inmediatamente, sintiéndome gozoso con aquel tan inesperado encuentro, di orden de bogar hacia él, como así lo hicieron.

Al hallarnos en punto en las voces alcanzaban, antes de que pudiera saludarlo ni manifestarle mi contento, Musso se levantó del puesto en que se encontraba, e inclinándose sobre la borda me gritó: Bixio ha muerto! Tal noticia me causó todo el mal efecto que puede comprenderse. Cuando nuestras barcas se tocaron, me mostró el cadáver tendido sobre una hamaca, en el fondo de la piragua.

Era el mismo. El, tan fuerte y vigoroso, tan alegre cuando por última vez tuve el gusto de estrechar su mano! No cabía dudarle; yerto y frío, aquel querido amigo yacía sin vida ante mí, excitando en mi corazón un dolor extremo. En las orillas del Crepé, sin prevenciones de ninguna clase, aquel distinguido joven se había pasado todo un día cazando, cruzando y recruzando una porción de veces la corriente del río con el agua llegando hasta las espaldas, en tanto que la agitación propia de aquel ejercicio, al que era muy aficionado, le hacía sudar copiosamente.

Esto, unido a la falta de precaución de no quitarse las ropas empapadas, cuando dió por terminada la partida, fué causa de que le sobreviniera una pneumonía aguda, que en muy poco tiempo lo arrebató a sus desconsolados amigos. Por última vez y sintiendo que el llanto empañaba mi vista, contemplé aquel rostro en el que ni la muerte ni los sufrimientos había podido hacer mella, y que conservaba todavía su varonil belleza: después, lamentando la desgracia que tan triste había hecho nuestro encuentro, se separaron las piraguas, siguiendo cada cual el punto de su

destino. Musso se dirigía a dar sepultura al cuerpo de nuestro inolvidable amigo en el cementerio de Pinogana, situado en un lugar aislado de la selva, en la orilla del Tuyra, soledad a la que nada turba.

Como tan triste recuerdo no se separaba ni un momento siquiera de nuestra mente, pensábamos en los sombríos sueños que debieron molestar a Musso, en la noche de aquel fúnebre viaje, apto sólo para despertar las tristes ideas y los fúnebres recuerdos que atosigan el alma y conturban el ánimo. El también se encontraba solo en medio de un país desconocido, muy lejos de la patria, y más de una vez pensamos que él también temería morir de igual suerte, ausente del lado de su cariñosa madre, por quien tenía una verdadera idolatría.

Dominado por una gran tristeza, seguí mi camino y puede observar que a la parte arriba de Pinogana la comarca pierde aquel carácter monótono que la hace pesada y desagradable, las orillas se levantan, no dando lugar a la formación de pantanos, en los que siempre la vegetación es raquítica y miserable. En la selva no crecen tan espesos los árboles ni las ramas; así es que los rayos del sol, filtrando a través de las elevadas cúpulas de verdura, les dan claridad que en otras partes falta casi en absoluto, y además, el paso por ellas es más fácil, no presenta, como en la parte inferior del Tuyra, los mil inconvenientes a que dá lugar el considerable desarrollo de las lianas. El impulso de la marea asciende hasta el mismo recodo del Rumpio.

Más arriba del Rumpio, el aspecto del río cambia de una manera tan absoluta y completa, que no puede menos de llamar la atención cómo tan repentino cambio se verifica. Las aguas se tornan lípidas y transparentes, y el cauce se estrecha bastante. Las especies vegetales que son propias de las tierras bajas y húmedas, dejan el lugar a una vegetación completamente distinta, y allí se ven elevarse los enormes *quippos*, desplegando su ancho y verde parasol al final de un tronco blanco perfectamente cilíndrico, y que muchas veces alcanza una altura de más de cien pies; los rojos higuerones, casi tan simples y sencillos en su forma, alternan con árboles de poderoso y variado ramaje; pero más que ninguno, sobre aquellas pedregosas orillas que encauzan el Tuyra por aquel lado, se distingue el incomparable *espavé*, que es sin disputa el más grande y el más bello de todos los vegetales que crecen en aquella región. Sus hojas, de un verde claro, se enredan con el más claro verde de los parásitos, suspendidos a sus más gruesas ramas. Su tronco corto, ancho y curvado, en el que de trecho en trecho se abren algunas cavidades, casi puede decirse que desaparece bajo

ARMANDO RECLUS



los mil tallos de las orquídeas, saliendo de un montón de apiñadas raíces que cubren la roca, y desbordándose por ellas, llegan hasta implantarse en el río.

No recuerdo haber hecho ninguna travesía en la que nos hayan sido tan difícil de vencer los obstáculos naturales como en la que hicimos por aquella parte del río, y que aun parecían mayores a causa del corto número de hombres de que disponíamos para dominarlas. La corriente profunda y calmada en los parajes que los naturales llaman *calles*, o sean los espacios en los que el río corre en línea recta, está cortada por profundas curvas, en las que las aguas se agitan, sucediendo lo mismo en los parajes en que hay islas rodeadas por la corriente. No es esto lo peor, sino que al pie mismo de aquellas curvas, difíciles ya de por sí, se abren profundos agujeros, en los que se forman violentos remolinos, flotando en ellos una porción de troncos de árboles. Estos agujeros, de los que en otra ocasión nos hemos ocupado, y que allí llaman charcos, son muy de temer, por cuanto regularmente en ellos anidan los caimanes. El trabajo para los hombres que nos acompañaban se hacía cada vez más duro y más pesado, por ser cortas las distancias que se podían recorrer cómodamente, y muchos los parajes en que las dificultades eran considerables: la ascensión de río en las *calles* se hacía con ayuda de los remos, por cuanto la marea había dejado de favorecernos, y cuando la corriente se hacía más rápida y más violenta, se empleaban los garfios, con todo lo cual, como puede comprenderse, nuestra marcha era lenta hasta causar desesperación. En los puntos en que por desgracia se hacía violenta, era necesario echarse al agua y arrastrar la piragua a fuerza de brazos, siguiendo lo más cerca posible de la orilla. Esto, a más de la mucha fatiga que causa, es sumamente delicado, pues si por una inadvertencia o un descuido, por ligero que sea, se presenta la piragua un poco de través a la corriente, o si se pasa por cualquiera de los sitios en que haya más de un pie de profundidad, el río arrastra irremediablemente la piragua, sin saber qué suerte correrá, ni donde parará el pobre marinero que llegue a perder pié.

El primer día, aunque lamentando de continuo el duro trabajo que nos veíamos obligados a hacer, y temiendo lo que aun nos esperaba, todo marchó admirablemente y tan bien como, dadas aquellas condiciones, podía desearse; los tres bogueros que venían conmigo estaban bastante acostumbrados a aquella maniobra; así es que seguíamos adelante, salvándose, gracias a su práctica, todas las dificultades que se presentaban; pero a la mañana siguiente la cosa empeoró de una manera notable, centuplicándose con una sola causa los muchos inconvenientes que retardaban nuestra mar-

cha. Hipólito, el más fuerte y vigoroso de aquellos hombres que parecían de hierro, sin duda por los largos ratos que había permanecido en el agua, en tanto que el sol le abrazaba la cabeza, fue atacado por la fiebre, que es allí tan común, y si bien por los síntomas que presentaba no parecía ser cosa cuya gravedad pudiera alarmarnos, es lo cierto que teníamos un hombre menos, cuando con todos eran casi imposible seguir adelante. Qué horrible trabajo el de tener que llevar nuestra pesada piragua, en vez de ser ella la que nos llevara a nosotros! Pero no había remedio; aquellos terribles trechos había que pasarlos, y yo ayudaba todo cuanto podía, a pesar de lo cual era sumamente poco lo que avanzamos, y no en una ni en dos, sino en muchas ocasiones, no bastó ni el primero ni el segundo intento, sino que fueron necesarios muchos para hacer pasar la barca de algunos de aquellos temidos remolinos.

Pocos países habrá tan bellos como el Darién, y podemos decir que casi en ninguno la variedad que de continuo se da en el terreno y en la vegetación, alegra tanto la vista. De trecho en trecho, las orillas del río que se levantan o que se sumergen hasta ser cubiertas por las aguas, presentan raros caprichos naturales; cada roca parece un bello jardín; con la particularidad de que hay algunas que parecen enormes montones de follaje, pues las plantas que en la parte superior crecen, se derraman por todos los flancos, cubriéndolas como con un manto de verdura. En medio de aquellos duros trabajos que nos veíamos obligados a realizar, menester era que tomáramos algún reposo, y aquellos ratos de descanso los empleábamos en gastar atolondradamente la pólvora de que podíamos disponer, haciendo disparos sobre los caimanes y las iguanas que abundan por allí, y que más de una vez nos habían hecho temer un accidente desgraciado.

De tiempo en tiempo, algunas parejas de *aras* azules, con el vientre y la parte de debajo de las alas pintados de amarillo vivo, cruzan en rápido vuelo por encima de la corriente, llegando a posarse sobre árboles tan altos, que serían perder en absoluto nuestros disparos creyendo posible alcanzarlos. Por la mañana y por la tarde, inmensas bandadas de cotorras verdes y amarillas se elevan en el aire, gritando de una manera desaforada.

Estos bellos pájaros, aunque de la tierra se levantan en número considerable, y revueltos una vez en el aire, se ve de una manera clara y distinta que vuelan de dos en dos, tan cerca uno del otro de los que una pareja forman, que casi se tocan; alguna vez se ve también que un solitario, tal vez viudo, quiere acercarse a uno de los amorosos grupos, y siempre, siempre, indefectiblemente, es muy mal recibido, obligándole a que se retire a fuerza de picotazos, sin que importe nada su obstinada persistencia,

porque macho y hembra cargan sobre él, y si fuera necesario, hasta las demás parejas acuden a defender a los que son turbados en su tranquilidad. Lo mismo que las *aras*, remontan tanto su vuelo y van a posarse en ramas tan elevadas, que nunca pudimos conseguir matar uno: el ruido que los plomos de un disparo hacen al chocar en las hojas que están debajo de ellos, haciéndolas caer al suelo, no es bastante para que abandonen el puesto que han escogido, ni para que se agiten en lo más mínimo, se limitan a volver indolentemente la cabeza y mirar al cazador con aire que cualquiera diría de burla seguro; como deben estarlo, de que no corren el menor peligro. Por mucho que estos pájaros abundan en aquellas regiones, no es fácil en modo alguno poderse apoderar de cotorras de poco tiempo, pues los padres tienen un especial cuidado en fabricar los nidos en las ramas más altas de los grandes árboles, en los sitios en que la corteza es tan suave y tan lisa, que ni las serpientes ni los demás reptiles trepadores pueden llegar a destruirlos. Para conseguir apoderarse de algunos, no hay más remedio que trepar al árbol, lo que naturalmente es causa de que muchos pequeñuelos quedan aplastados; pero como los nidos son muchos en número, siempre quedan algunos que recoger. Las cotorras y los loros, cuando están recién salidos de los huevos, creemos sean los animales más feos que puedan darse: tienen el pico ya encorvado, los ojos redondos y saltones, y la cabeza es de tanta magnitud como el resto del cuerpo; hay, sin embargo, la ventaja de que cogiéndolos así y sabiéndolos criar, en tanto que se pueden alimentar por sí solos, se educan con gran facilidad, consiguiendo que hablen todo lo que uno se proponga enseñarles.

Después de los *aras* y las cotorras, los pájaros que más allí abundan son las oropéndolas o turpiales de color negro y amarillo: éstos tienen gran semejanza con nuestros mirlos, si bien es cierto que son muchos mayores. Los gritos que les son propios tienen gran parecido con la risa de los polichinelas, y son además bastante inteligentes, sin que les cueste gran trabajo atender a la satisfacción de sus necesidades. Los turpiales viven en república en las ramas de los árboles, donde a centenares cuelgan sus nidos, de más de un metro de largo, tejidos con lianas delgadas y suaves. Ciertamente es que de esta manera los pequeñuelos se encuentran al abrigo, nada pueden contra ellos ni las serpientes ni los demás reptiles; pero tienen el inconveniente de que el menor soplo de la brisa los agita fuertemente, destruyendo las tempestades un número considerable de ellos.

Pájaros-moscas y colibríes a millares vuelan de acá para allá, dejando brillar su rico y variado plumaje a los rayos del sol, zumbando como si fueran grandes abejas entre las lianas que cubren a los árboles enteros con



Viaje de los monos.

su verde manto, salpicado de flores brillantes. Cuando comienza a caer la noche, la selva entera se agita por los mil ruidos que en los árboles producen los muchos pájaros que en ellos habitan. El aire se puebla de sonidos diversos; los reclamos de la perdiz, el ronco son que el pavo produce, son casi en absoluto apagados por los continuos *cris-cris* de los millones de insectos que viven en las ramas o caminan por entre las secas hojas de que está cubierto el suelo. Las prolongadas quejas del mono chillón o quejumbroso que reclama la lluvia, son las voces que dominan a todas las de la naturaleza en aquellas inmensas selvas, cuya grandeza pasma y maravilla al hombre.

En la mañana del tercer día nos cruzamos con M. Wyse, que caminaba en una piragua tan pequeña, que podía manejarla él sólo, no pudiendo llevar en ella más que una corta cantidad de galleta y algunas pastas de chocolate. Este hombre constituye un tipo verdaderamente extraordinario en quien la energía jamás decae y cuyo ánimo sereno no se turba ni ante el más inesperado peligro, ni ante la dificultad más grande: la actividad que lo domina no podría ser comparada con la de tres individuos y aquel hombre infatigable, en toda la extensión de la palabra, parece ser un verdadero piel-roja, según manda en el hambre, en la sed y hasta en el sueño.

Cuando lo encontramos había visitado ya toda la línea de cima del istmo, en la parte que mira hacia el Atlántico, habiendo descubierto la garganta de Tihule. En aquel momento se dirigía al punto conveniente para hacer la ascensión del Capeti, llegar en él a la mayor altura posible, y ganar a pié el Paya, para ver y estudiar si cualquiera de los muchos valles por **que** necesariamente tiene que atravesar, presenta un camino más favorable, bajo cualquier punto de vista, que el que desde luego nos ofrece el río Paya.

Los puntos en que tanto nuestro viaje nos hace trabajar, por ser de curvas donde las corrientes se **hacen rápidas y violentas**, se suceden con más frecuencia, y cada vez se hacen más duras, razones por que hemos el viaje con suma lentitud, **siendo muy poco lo que podemos adelantar**, a pesar de los rudos esfuerzos que hacemos. Cerca del punto de confluencia con el río Puerro, el Tuyra se ha abierto con el **incesante choque** de su corriente un verdadero cañón a través de las rocas calcáreas. Aunque muy profunda, apenas si tiene 30 metros de ancho, y aun por algunos puntos bastante menos, de modo que las ramas de los árboles que en una orilla crecen, y los que crecen en la opuesta, se enredan y entrelanzan formando lo que allí llaman puentes de mono. Las rocas, que siempre permanecen húmedas, están constantemente cubiertas de pequeñas y delicadas plantas; los vegetales parásitos han desaparecido, y aclarada la selva, cada vez se hace más bella. Algunas veces pasamos muy cerca de graciosas culebras de un verde brillante, suspendidas de la cola a las ramas de algunos árboles, en una disposición tal, que parece van a pescar.

Nuestros hombres están sumamente cansados; un rápido remolino los detiene: al día siguiente por la mañana pudimos remontarlo sin demasiado trabajo, y poco más arriba encontramos a los ingenieros Brooks y Badouin, ocupados en practicar algunos sondajes, siendo muy de llamar la atención el orden con que M. Badouin ha sabido organizar su vivac.

Algunas lianas cortadas sobre el terreno le han facilitado la construcción de la cabaña, y con lianas también ha sabido confeccionar su rústico mueblaje. Como le manifestara la extrañeza que esto me causaba, me enseñó algunos ejemplares muy curiosos de aquellas plantas, algunas de las que llegan a ser tan gruesas como la pierna de un hombre; unas son rectas y lisas, otras forman concéntricos anillos como monstruosas serpientes, unas forman en la selva vírgen laberintos inextricables, otras se arrollan en grupos de tres o cuatro, las unas alrededor de las otras, se mezclan, se confunden, se separan, se dividen, formando raros juegos que apenas se comprenden según las mil formas que toman: aunque una raíz madre se

seque o muera, no por esto la liana se pierde, sino que sigue su desarrollo y crecimiento a costa de las muchas plantas parásitas a las que se ha asociado. El número de especies comprendido bajo el nombre genérico de lianas, es infinito, casi todas de muy distintos aspectos. A todo viajero que se aventure en aquellas selvas le es útil y conveniente conocer aquellas variadas especies que en la flora tropical dan cuerpo a los sueños más raros. Las unas contienen un agua fresca y pura aun en el rigor del estío, cuando el sol ha secado ya todos los arroyos y en las orillas de los ríos no se encuentra más que un inmundito y fétido fango, que el beberlo causaría la muerte; otras proporcionan a las gentes del país los únicos remedios que saben aplicar, y que en muchos casos son de gran utilidad por los especiales jugos que contienen; otras, por el contrario, se cuajan de aceradas y punzantes espinas, que al menor descuido desgarran las carnes, o producen flores venenosas; allí nos enseñaron una de corola amarilla, cuyo contacto es necesario evitar siempre, pues esto sólo basta para causar dolorosas llagas, muy difíciles de curar; casi todos los caucheros tienen en las piernas grandes y profundas cicatrices, causadas por aquellos perniciosos parásitos, y uno de los hombres que nos acompañaban, natural de Panamá, quiso aspirar el aroma de una de aquellas flores, y casi estuvo a punto de sucumbir de una úlcera en los labios, por lo que quedará ya desfigurado por el resto de sus días.

XX

Paya.—Los indios Cunas.—Tipos y costumbres.—Un cuatriunvirato.—El cacique.—El lelé.—El Camotura, el Urania.—Un proceso.

A medida que el río Tuyra disminuye de volumen va convirtiéndose en una sucesión de remolinos cada vez más violentos; uno de ellos, mayor que ninguno, y coronándose por un monte de espuma, nos detiene, y pienso que tal vez nos sea imposible atravesarlo. Ya me disponía a dar la orden para acampar y ver de pasar la noche de la mejor manera posible, cuando vimos descender por el río unas pequeñas balsas cargadas de cauchouc, seguidas a corto trecho por una canoa, cuyos intrépidos tripulantes llevaban tres días enteros sin comer: compadecidos del miserable estado en que aquellos infelices se encontraban, les dimos arroz y algunos otros alimentos, pagándonos ellos con un señalado favor que más valía, cuál fue la indicación que nos hicieron del punto en que se encontraba la entrada

del río Paya, por lo que, siguiendo nuestro camino, llegamos a ella al caer la noche.

A la mañana siguiente, después de haber tomado algún descanso, que tanta falta nos hacía, después de las mil peripecias y contratiempos que veníamos sufriendo, remontamos el río hasta el sitio en que habían establecido su campo los ingenieros. Estrecho y profundo en su punto de confluencia, se ensancha bastante más arriba, pero nunca lo suficiente para que las ramas de los árboles que en una y otra orilla crecen, dejen de enlazarse unas con otras, formando así una espesa bóveda que apenas puede ser atravesada por los rayos del sol. El Paya, cada vez más estrecho, se había entrecortado por pasos rápidos y violentos, que levantan blanca espuma sobre un lecho de guijarros y piedras pequeñas que saltan al fondo desde los bordes del cauce. A cada instante troncos enormes, caídos en la corriente, han formado puentes naturales, muchos de los que parecen colocados por la mano del hombre.

Después de una noche en que nuestro sueño no dejó de ser turbado ni un momento siquiera por el graznido de las ranas y los gritos de los monos chilonés. llegamos a la misión, que aun estaba aterrada por la muerte del desgraciado Bixio. Aquella misma tarde, el Dr. Viguié, que no se hallaba del todo repuesto de la larga enfermedad que por tanto tiempo le había afectado, y que aun no tenía del todo cicatrizada la incisión de la pierna, se unió también a la comisión. Tal vez si nuestro sabio médico no hubiera estado ausente de nosotros en aquellos momentos, el pobre Bixio estaría a nuestro lado también; pero la fatalidad lo tenía dispuesto de aquel modo, y siempre lamentábamos el que nuestro infortunado amigo hubiera carecido de los recursos de la ciencia.

Paya está situada en una península, sobre un islote casi rodeado por el río, y es un pueblo formado por chozas construídas sin orden ni concierto alguno. Los indios las han fijado donde mejor les ha parecido, de modo que sería un empeño vano buscar calles de ninguna forma; amontonadas acá y allá, han levantado sus viviendas en el sitio que les ofrecía mayor número de comodidades, sin que en el transcurso del tiempo se haya cuidado nadie de modificar tales costumbres. Estas casas, mayores y mucho más limpias, por regla general, que las que ocupan los negros del Bajo Darién, regularmente constan de un piso; pero la pared que forma la fachada principal no se prolonga hasta arriba. En las habitaciones que forman los bajos de aquellas viviendas es donde tienen instalados los almacenes y tiendas, así como también las cocinas; pues de día y de noche el lugar donde permanece es en las habitaciones del cuarto superior.

El suelo, formado por gruesas y resistentes planchas de bambú se eleva de la tierra unos ocho o diez pies; del techo prenden una infinidad de *gris-gris* o amuletos religiosos, gracias a cuya virtud se creen preservados de considerable número de males, y tantas cabezas de tucanes como individuos de la familia han muerto desde que se construyó la cabaña. Ese aspecto de una casa puede desde luego dar claros indicios de los hábitos de las personas que la habitan, indicar sus gustos y sus aficiones, así como también pone de manifiesto las ideas que en ellos dominan. Visitada una casa de Paya, puede decirse que se han visitado todas; en ninguna se echa de menos la limpieza que tanto falta entre los negros, y en ninguna faltan los amuletos que revelan el fanatismo de aquellos infelices, así como tampoco el especial cuidado que tienen en conservar la memoria de los muertos, por más que pueda parecer extraño y raro el medio de conservarla. Casi todos los hombres visten un pantalón y una camiseta de algodón, manufactura americana, que es lo que allí circula más; el que visitando aquellas regiones supusiera que podía encontrar, siguiera fuera solo en los más apegados a las costumbres de sus descendientes, algo de los vistosos y ricos trajes formados con las plumas de los pájaros que allí se crían, con que fueron encontrados en la época del descubrimiento de las Américas, sufriría un completo desencanto de aquellas galas con que tan extraños aparecían a nuestros ojos; los indios de hoy conservan sólo una diadema formada con fibras de las lianas, en las que entretejen



Gerrapatas

plumas de oropéndolas y aras, y aún este resto del antiguo vestuario lo guardan cuidadosamente para ostentarlo solo en los días de gran fiesta, o, lo que es sinónimo, en los días destinados a la embriaguez. De ordinario llevan no más que una pequeña banda tejida en tres colores, que llama *la liga*, y gastan la cabellera enrollada alrededor de la cabeza, y sujeta su extremidad con un peine.

Las mujeres gastan, por todo traje, una miserable camisa, mal cortada y mal hecha, de color azul, que apenas llega a cubrirlas las rodillas, y que, según la posición social, bordan de rojo o amarillo. Alrededor del cuello gastan unos gruesos collares de abalorios, y lo mismo en los brazos y en las piernas, mostrando tan gran predilección por este adorno, que lo cargan y recargan hasta constituir peso de consideración, que cualquiera, en vez de creerlos propios del tocado, podía suponer eran instrumentos de cilicio por alguna penitencia ofrecida. El cabello lo dejan completamente suelto y flotante, cuidando solo de cortar el que cae sobre los ojos.

Al volver a Francia, he encontrado esta costumbre muy admitida entre nuestras bellas compatriotas, y tal vez la hayan aceptado todas las demás mujeres de las naciones europeas, reputándola una novedad: sin duda ignoran que hace muchos siglos en aquellas apartadas regiones usan la referida moda las indias Ti.

Los niños menores de quince años llaman la atención y se hacen sumamente simpáticos por lo regular de sus facciones y su fisonomía dulce, buena e inteligente. Aquella pobre tribu es muy poco lo que ha conservado de las tradiciones de su raza, y hoy no es más que uno de los pocos restos que quedan del sin número de poblaciones potentes que, de un lado la conquista española y su mal sistema de colonización, de otro las expediciones continuas de filibusteros que los han arrancado de sus hogares para reducirlos a la esclavitud, y las continuas guerras que han sostenido con los negros del Bajo Darién, han convertido en miserables aldeas, que aun de año en año disminuyen.

Aquellos indios pertenecen a la raza Cuna, lo mismo que las tribus del alto Chucunaque, y todas las que se asientan en la costa del Atlántico. Si a cualquiera de ellos se le pregunta su nombre, responderán: *Tulé*, que es lo mismo que *hombré*; pero para distinguirse de otros muchos pueblos que viven en el Darién y que reciben la apelación genérica de indios *do*, ellos se designan con el de indios *ti*, vocablos que en el idioma de cada uno de ellos significa lo mismo, esto es, *Río*. Los *ti* son de muy pequeña estatura y rechonchos, y se hacen obesos cuando aun no tienen mucha

edad: los *do*, por el contrario, son altos, proporcionados y esbeltos, conservando la pureza de sus formas hasta una edad bastante avanzada.

Generalmente, entre ellos está de todo punto admitida la poligamia, y las uniones que con más frecuencia se celebran son entre hermanos y hermanas.

Por regla general, son morosos y taciturnos, y apenas si hay nada que pueda hacerles abandonar su melancolía más que la bebida, de la que abusan hasta el punto de llegar a la más completa embriaguez. Una vez en este estado, pierden todas las buenas cualidades que puedan tener, y se hacen rencorosos y crueles; son también por exceso perezosos y muy poco precavidos, siendo las únicas ocupaciones a que se dedican, la caza y la pesca.

Las armas que más usan son el fusil, el arco, la flecha y la cerbatana, aunque esta última solo la manejan los muchachos: el arco es cada vez menos empleado, y aquel secreto que un día hacía tan terribles las heridas que sus flechas causaban, por el veneno de que las impregnaban, lo han perdido, de modo que no saben hacerlo como en otro tiempo sus antepasados. Para la pesca conocen el anzuelo, pero apenas si lo emplean, sirviéndose más de la azagaya. Todas las faenas del campo, por duras que sean, y todo lo referente a la agricultura, está confiado a las mujeres.

En cada aldea o ranchería de indios, el primer personaje es el *cacique*, el segundo el *lelé* (médico encantador). Frecuentemente, como en Paya sucede, estas dos funciones están desempeñadas por un mismo individuo. La principal función del *lelé* es procurar que los dioses sean propicios y no persigan con sus rigores en ocasión de cualquier fiesta o cacería. La víspera del señalado como gran día, se retira a una habitación sin techo, sobre una terraza que llaman allí *carro*, y pasa la noche haciendo conjuros, mezclados con gritos y gruñidos de animales. Cuanto más con estas imitaciones se acercan al original, y son más exactas, cuanto mejor sabe reproducir con exactitud el canto de los pájaros y los gruñidos de los animales, mayor es la consideración de que goza. Hubiéramos querido conocer el fundamento racional que tan extraña superstición puede tener; mas nos contuvo en nuestra curiosidad el temor de que pudiera ser achacado al deseo de profanar lo que por sagrado y santo tienen ellos. Una de las cosas que siempre llamarán más la atención en los pueblos que puedan recorrerse, serán las preocupaciones religiosas, las que rara vez podrá determinarse que causa tuvieron en su aparecimiento, ni que causas han sido las que han dado lugar a que se sostengan en el ánimo de seres que piensan, y que las hubieran desechado, a no dudar-

lo, si no temieran dejar de conseguir lo que por ellas vienen consiguiendo. Las necesidades materiales pueden haber sido muchas veces las que tales efectos produzcan, y no dejó de chocarnos el saber que cuando se dispone una gran batida, cuando se emprende cualquier gran partida de caza, en ella el *lelé*, imitando el canto de las aves y los gritos propios de los animales, son los que los atraen a los puestos donde los cazadores las esperan para matarlas.

Si se considera que el primero y principal medio de sustentación de aquel pueblo es la caza, los grandes beneficios que en aquellas batidas reportan los hábiles reclamos, y más que nada lo poco común que es el que un hombre imite a la perfección a las aves y a los animales, tal vez llegue a comprenderse la veneración que a los *lelés* les tienen, nacida, más que de nada, de la utilidad que reportan.

Esta consideración llega hasta tal punto, y la influencia de que gozan es tan grande, que en no pocas ocasiones se hace igual, si no mayor que la del mismo cacique; pues aunque éste sea el único que en la aldea tenga autoridad, las palabras de aquél son muy atendidas, y escuchadas siempre con gran veneración y respeto.

Sobre cualquier causa o asunto que se someta a su juicio, las decisiones del cacique y del *lelé*, como jueces de la tribu, son inapelables, y la garantía de la imparcialidad con que han de decidir, la confianza que en todos causan las sentencias de aquellos magistrados, y la única garantía que ellos ofrecen de lo recto y justo de sus conclusiones, está en el deber imprescindible en que se hallan de ejecutar ellos mismos la sentencia y aplicar por sí las penas a que crean se hicieron acreedores los que delinquieron. Esta terrible obligación la ha tenido que cumplir hace algunos años el cacique actual, cuando no era más que *lelé*, y por el caso ocurrido, que pasamos a referir, puede comprenderse los mil inconvenientes que tiene el pertenecer a la administración de justicia en aquel país. Una mujer, próxima parienta suya, su hermana misma, según tengo entendido, dijo que por revelaciones que en un sueño había tenido, o por visiones que viera y que pudieran revelárselo así, su marido moriría al día siguiente. Sin duda por extraña coincidencia, por cuanto no puede admitirse otra cosa, el hecho tuvo lugar, por desgracia, y la opinión pública la acusó de hechicería, gritando y vociferando que debía ser sometida inmediatamente a la acción de aquel particular tribunal. Como en todas partes hay despreocupados y gentes en quienes la fe falta, todos sostenían que debía ser castigada, pues aquellos que no daban crédito a las hechicerías ni sortilegios, opinaban que la desventurada había cometido



El gabinete de trabajo.

un crimen envenenando a su marido, para que de cualquier manera su profecía resultara cierta. Los deseos del pueblo fueron cumplidos; la infeliz compareció ante los jueces, y por unanimidad fué condenada a muerte.

En la mañana del siguiente día, el cacique y el *lelé*, penetraron en la selva, arrastrando en pos de sí a la acusada, que, según lo prescrito por las leyes, debía ser quemada viva, y al volver por la noche, los que, jueces en un principio, se convertían en ejecutores de justicia, traían la cabeza afeitada, el cuerpo embadurnado con *agua* (que así llaman a una especie de pintura negra); y como prueba del terrible mandato que se les confiara, enseñaron a la tribu reunida un puñado de cenizas.

El *camotura* o músico es necesario que sea también sumamente hábil y tenga condiciones bastantes para sostener el carácter que se le confía. Es el tercero en el orden jerárquico gubernamental, y el que sustituye al cacique o al *lelé* en sus ausencias. Durante las fiestas, todas las que se celebren, tiene la obligación de tocar el *camo*, especie de flauta de caña, de la que, por grande que sea la habilidad del que la tañe, se obtienen siempre sonidos sumamente desagradables: entre aquellas tonadas monó-

tonas y discordantes se intercalan, en recitados hechos con voz gangosa, los consejos y prevenciones del *lelé*. El baile favorito de aquellos indios es el *Guayacán*, gran círculo formado por hombres y mujeres que danzan y giran alrededor del *camotura*, que ocupa el centro. De pronto todos golpean la tierra fuertemente con el pie, repitiendo esto dos veces consecutivas, rompen la cadena y después se enlazan las parejas, hacen algunas piruetas en movimientos rápidos y acelerados, siguiendo el compás que el *camo* marque.

El *urunia* es el cuarto dignatario, y su principal, su única misión, consiste en reclutar los guerreros, organizarlos, instruirlos y mandarlos en el combate. Como es fácil comprender, las únicas condiciones que en este funcionario se exigen son las de valor y fuerza; así es que sólo ellas, suficientemente probadas, han de tener los que aspiren a tan peligroso cargo.

Las cacerías, que más que tales son verdaderas expediciones que se prolongan durante muchos días, las más de las veces las hacen en común, bajo la inmediata dirección del cacique y del *lelé*. En ellas baten los jabalíes, los pecaris, los ciervos, las iguanas, los monos negros y las perdices, que son allí de unas dimensiones considerables, pues en todo el Darién llegan a ser del tamaño de nuestros pollos.

En Paya estuvimos alojados en la casa del cacique y en la de su hijo Mono. Apenas si hacía una hora que habíamos llegado a Paya, cuando se nos presentaron los negros que habíamos reclutado en Panamá, manifestándonos su *ultimatum*, reducido a los siguientes términos: o les aumentábamos sus jornales, o nos abandonaban inmediatamente. M. Wyse aprovechó aquella favorable coyuntura para dar por terminados sus compromisos; ya no nos eran necesaria tanta gente, y mucho menos una gente tan perezosa y que tan poco útil nos había sido durante la expedición en que nos acompañaran. En un principio, temimos que la dura contestación dada por el jefe fuera causa para que promovieran algún disgusto o intentaran causarnos algún daño; pero nada de esto sucedió, sino que marcharon sin dirigirnos ni el más ligero reproche, ni la más insignificante frase, cosa que no esperábamos ciertamente tuviera tan pacífica resolución. Yo, por mi parte, sentí sinceramente la marcha de mis dos hombres, Pablo y Pilar, pues sería injusto no confesar que me habían servido fielmente.

Por poco y malo que fuera el trabajo que aquellos hombres realizaban, es lo cierto que su partida dió lugar a que se atrasaran un tanto las tareas de la comisión: quedaba solo el número indispensable de agregados para completar las brigadas de ingenieros. M. Wyse, a quien yo de-

lía acompañar en el viaje que había de emprender para explotar la vertiente del Atlántico y de las bocas del Atrato, se vió obligado a diferir su partida después; y para que todas fueran contrariedades, Mono, que había de servirnos de guía, cayó enfermo, en todo lo cual, y para resumir, perdimos ocho días.

Entre tanto, y con objeto de que el tiempo no fuera del todo perdido, hicimos algunas cortas expediciones por los alrededores de Paya, una de las cuales tuvo por objeto el detenido reconocimiento del río Cué.

XXI

En marcha hacia la vertiente del Atlántico.—Los murciélagos vampiros.—El camino real.—Bajada del Cucarica o Caquirrí.— La playa de los Dolores.— Las empalizadas.

Desgraciadamente los indios de Paya, a pesar de los considerables esfuerzos que han realizado, y de las continuas luchas que se han visto obligados a sostener, su número no ha sido bastante para evitar las frecuentes invasiones de los caucheros. Buscando éstos la sustancia que de su país era el primer artículo en el comercio de exportación, creemos excusado hacer mención de los mil atropellos que han cometido en sus incesantes invasiones; nada han respetado y nada los ha podido contener: la fuerza, el número, la astucia, toda ha sido empleado para llegar a la realización de sus fines, y sobradamente lo han conseguido. Han devastado sin consideración ninguna las plantaciones, y han destruído todos los árboles de cautchouc con que un día los indígenas podían realizar un comercio que les permitía vivir con algún desahogo.

Antes que de Europa y de los Estados Unidos del Norte de América se hicieran tan considerables demandas de este artículo como hoy se hacen, los habitualmente dedicados a esta industria, que no entreveían tanto lucro, no se creían en la necesidad de atacarlos y arrebatárles a viva fuerza, y sin retribución ninguna lo de que hoy se apoderan para enriquecerse, y gracias a esto, aquellos naturales obtenían, a cambio del cautchouc que en su región se produce, hierro, víveres, trajes y alguna cantidad del tan célebre anisado, por el que manifiestan tanta afición como los negros del Bajo Darién. No solo los invasores se han limitado a esto, sino que llevando su avaricia y su rapacidad hasta un punto extremo, han batido todas las selvas de aquellos contornos, han cortado árboles, han in-

cendiado el monte bajo, y puede decirse que lo han removido todo, hasta tal punto, que hoy los pobres indios, para encontrar alguna caza, se ven obligados a trabajar en la montaña mas de tres días, y apenas si tras tantos afanes y fatigas como esto irroga, pueden encontrar lo bastante para alimentar a sus familias. El estado pobre y miserable en que aquellos infelices se encuentran, no puede menos de inspirar la compasión de cualquiera que visite la región en que habitan, y de que es una triste verdad para ellos pudimos convencernos; pues a pesar del cordial recibimiento que nos hicieron y de la buena voluntad que por todas partes nos manifestaban, no pudieron ofrecernos más que bananos; nada tenían que vendernos, por más que buscaron, y ni aun fue posible que nos pudieran proporcionar un cuarto de mono ahumado.

Toda aquella semana de detenciones forzadas la empleó el jefe de la misión en completar sus notas sobre la orografía de la región en que nos encontrábamos; pero como las dificultades eran insuperables, compañeras de todos cuantos trabajos nos veíamos forzados a realizar, no fue de escasa importancia con la que allí tropezamos, y que de todo punto hacía imposible que fuera empleada en nuestras tareas toda la actividad que deseáramos. El idioma que hablan aquellos indios, como todos los que sirven de expresión en las civilizaciones primitivas, es sumamente pobre y tiene el reducido número de voces que son necesarias para la expresión de lo que entre ellos es usual y corriente, no teniendo casi palabras, o por mejor decir, no teniendo ninguna que puedan servir para expresar las abstracciones, sin que pueda decirse que en esto influyera más o menos el mayor o menor conocimiento que de aquel lenguaje tuviéramos, pues nuestro intérprete *M. Carranza* lo hablaba tan bien como si hubiera nacido en aquella comarca y nunca hubiera salido de ella. Para hacerles entender cualquier cosa, era menester emplear mil giros y volver sobre el mismo punto una y muchas veces: a más de esto, hay que añadir, como aumento de nuestros males, que su atención se fatiga demasiado pronto; así es que, pasados algunos minutos, es menester callar o cambiar de conversación, pues se distraen o aburren si se les insiste mucho. También nos perjudicó grandemente el que siendo demasiado cumplidos o dulces, o lo que es más cierto, demasiado tímidos, nunca se atreven a decir "no es eso", sino que asienten y manifiestan que en todo tenéis razón, y que a cada momento se parte por un camino falso.

Viendo el grande apuro en que nos encontrábamos, y comprendiendo que nos era imposible caminar sin guías hábiles y expertos, algunos caut-

cheros de los alrededores vinieron a ofrecerse, aunque exigiendo todos precios verdaderamente exorbitantes: con algunos pudimos llegar a entendernos después de mucho hablar para ponernos de acuerdo en los puntos en que debíamos convenir; pero cuando más satisfecho estábamos de haber conseguido alguna cosa en nuestro provecho, aunque nos costara excesivamente cara, venían a desdecirse, haciendo una nueva y larga enumeración de los riesgos que en el viaje aquel habían de correrse, y las grandes dificultades que había que afrontar, todo lo cual, en suma, no era otra cosa que hábiles manejos para exigirnos prórrogas por dos o tres días. Aunque negros, sin conocimientos bastantes y por brutos que puedan suponerse, comprendían además que no podíamos pasar sin ellos. Los indios son tan sumisos, tan probos y tan complacientes, que preferibles eran desde luego, bajo todos los puntos de vista; pero tienen el gravísimo inconveniente de que la menor fatiga los cansa y los abate en el trabajo, dos de ellos no pueden compensar lo que un negro hace, y, resumiendo, en cualquier parte es mucho más fácil conducir a cien hombres de color que a diez blancos.

Sin el aburrimiento y el disgusto que nos causaba ver perder un tiempo precioso, confieso ingenuamente que me hallaba perfectamente en Paya, donde todo, digámoslo así, se encuentra tan bien compensado, que la vida se hace deliciosa, el clima es de todo punto agradable, el sol no incomoda en demasía, y las noches son tan frescas, que siempre al amanecer, para encontrarse cómodamente, se hacían necesarias dos mantas en la cama: los mosquitos, que como sabemos es la terrible plaga que azota aquel país y que no permite en el día realizar trabajo alguno con reposo, ni descansar por la noche, nos dejan en paz; allí no los hay, o al menos en la estación en que nosotros estuvimos. Sin embargo, no hay ni una cama desprovista de mosquitero, a causa del temor que inspiran los murciélagos vampiros: estos murciélagos son un poco más pequeños que los que tanto abundan en nuestros países, y a los que se comienza a dar caza cuando anochece; por lo demás, son casi iguales en la forma de la cabeza, del cuerpo y de las alas, presentando el mismo aspecto repugnante. Desde la más remota antigüedad viene admitiéndose la existencia de unos horribles animales que, aprovechándose del sueño de las personas, se encarnizan en ellos, chupando su sangre hasta agotarla por completo.

En muchas naciones de Europa, especialmente en Rusia y en Polonia, es generalmente admitida la creencia de que estos animales salen de las

tumbas a la media noche, yendo directamente a chupar la sangre de los parientes o amigos íntimos de aquel con quien se abrigan; creencia fabulosa que ha dado lugar a un número considerable de cuentos fantásticos y groseras supersticiones. En aquel país abundan bastante, y muchos de los hombres que nos acompañaban fueron mordidos hasta tres veces en la misma noche, sobre todo nuestro cocinero, un *culí* de la India que habíamos contratado en la Martinica. Es bastante extraño observar que aquellas mordeduras las dan sin que el que duerme despierte ni experimente la más ligera incomodidad ni dolor. Atacan, por regla general, las extremidades de los dedos de las manos y de los pies, y arrancan un pequeño pedazo de carne, cuya herida mana la sangre en gran abundancia, produciendo gran sorpresa encontrarse al despertar por la mañana sangrando, sin poderse dar cuenta de ello hasta conocer la causa por las referencias que se puedan hacer. A las cinco noches de dormir en Paya, nuestro infeliz cocinero estaba en un estado lamentable, y tenía todo el aire de aquellos desgraciados que hace muchos años tenían el mal acuerdo de ponerse en manos de los antiguos barberos cirujanos.

En toda aquella comarca son tan temidos los vampiros, que solo la presencia de uno de estos inmundos animales causa un horror indescriptible; las mil fábulas y cuentos que han esparcido con respecto a ellos, es causa de que de generación en generación se vengán sosteniendo las ideas adquiridas, y los consideren como las almas de los muertos que abandonan el lugar donde se hallan, para venir a cobrar deudas que dejaron pendientes. El miedo que inspiran es tan grande, que si por aquellos contornos se ve un lugar en la selva donde la hierba crece en abundancia y el terreno no está movido, es seguro indicio de que los vampiros abundan allí; pues donde los hay, ni aun siquiera se atreven los indígenas a criar ganados.

Después de tantas dilaciones como contra nuestra voluntad habíamos sufrido, y de los muchos inconvenientes que habíamos tenido que vencer, logramos disponerlo todo, y emprendimos la marcha el día 22 de enero. Todo el material, todos los útiles y los víveres tenía que ser conducido por hombres; así es que nos vimos obligados a llevar sólo lo que nos era más necesario, lo bastante para no morir de hambre, y lo justo para no dormir sobre el fango en las noches que teníamos que pasar aun en tierras que tan pocas comodidades presentan, y tantos peligros ofrecían. La reducida caravana la formaban solo seis personas, de las que dos únicamente, M. Wyse y yo, éramos blancos: los otros cuatro eran, el Mono, el

hijo del cacique que nos acompañaba en calidad de guía; Evaristo, que ordinariamente desempeñaba el papel de patrón, y que era a la vez el hombre de confianza de nuestro jefe, y además dos caucheros de Pinogana, mestizos de negro e indio; los cruzamientos paralelos entre estas dos razas son muy raros, o mejor dicho, no se da ninguno, por efecto del profundo desprecio que las indias tienen por los *guacas*, que es como allí llaman a los negros. Para las seis personas que nos reuníamos, habíamos reducido todo nuestro equipaje, incluyendo los alimentos y los instrumentos de absoluta necesidad a un peso de ciento veinte libras. Evaristo puede afirmarse que cargó con más de la mitad; en cuanto a Mono, no quiso comprometer su dignidad de hijo del más principal de los jefes de su tribu; sin duda se hubiera considerado deshonorado si cargada como cualquier otro, y se limitó, por tanto, a llevar un fusil y un instrumento.

El sendero abierto por los salvajes, y al que enfáticamente dan el nombre-pomposo de "camino real" que conduce desde Paya al *embalsadero* de Cucarica o Cuquirrí, es decir, hasta el punto en que este río se hace navegable para una piragua, cruza la línea de separación de las cordilleras por una garganta más elevada que la de Tihulé; pero el camino en toda su extensión presenta menos dificultades, por que en el Tihulé se va a desembocar sobre una cascada del río Nabulquia, que no tendrá menos de treinta metros de altura: en tal punto no es posible descender sino agarrándose a las lianas y descolgándose poco a poco por las raíces de los árboles que allí crecen, las que no dejan de ser muy falsos escalones, después de lo cual hay que llegar hasta el lecho mismo del río, donde nunca a un hombre de regular estatura deja de llegarle el agua hasta el pecho. Hasta el sitio mismo en que se da la completa separación de las dos vertientes, no hay más remedio que seguir por un terreno donde incesantemente se encuentran alturas materialmente cortadas a pico. Desde lo alto de una loma, cuya cima ha mandado desmontar M. Wyse, con objeto de poder reconocer mejor la comarca, gozamos de un admirable golpe de vista, abarcando las grandes cordilleras, cuyas majestuosas cúspides se levantan por encima de la estrecha garganta de Tihulé. A partir de la línea de separación, avanzamos descendiendo por una cuesta suave hasta el río Tulegua, y gracias al viento del Norte, que pasa por el Atlántico, la temperatura es sumamente agradable.

En esta parte el terreno es mucho más húmedo que en la otra, la vegetación se presenta más esplendente, y mil especies vegetales cubren casi totalmente el suelo: allí crecen también los *quippos* gigantescos, que no ha-

bíamos vuelto a ver desde que abandonamos las márgenes del Tuyra, y no dejó de llamarnos la atención la extensión que adquiere en su base, cosa que nunca había observado en aquéllos que se levantan completamente rectos y cilíndricos. Hacia el mediodía llegamos al fin al río Tulegua, por el que nos fue necesario chapaletear unas dos horas, pues aquel pequeño río corre sobre grandes planicies que se han formado en las rocas, y las que son sumamente resbaladizas: en la época de las grandes avenidas, la corriente ha amontonado acá y allá tal cantidad de guijarros, que en modo alguno guardan proporción con la importancia del río. Por último, serían las cinco de la tarde cuando, al volver una curva, pudimos divisar el Caquirrí hirviendo en olas de agitada espuma, al descender un rápido, e hicimos alto en un rancho abandonado.

A la mañana siguiente comenzamos a descender el Caquirrí en una piragua: el río, por el punto en que saltamos, tendrán un ancho de treinta metros, y nunca hasta entonces había visto orillas más pintorescas, pues en ella puede comprobarse con absoluta seguridad todas cuantas maravillas se cuenta de la vegetación del trópico. El fondo del río está constituido casi en toda su extensión por rocas lamidas, que presentan una superficie blanca y lisa. Sus aguas se deslizan por rápidos que alternan con canales profundos, donde la superficie tranquila parece no tiene movimiento alguno, y las orillas están cubiertas por heliconias, bromelias, y todas clases de plantas, que extienden en toda la superficie del suelo sus hojas multicolores, formando caprichosas combinaciones, donde la vista se recrea, y donde puede admirarse cuantos portentos realiza la mano creadora de la Naturaleza. Los árboles, a los que no se enroscan las lianas con la profusión que en otras partes hemos visto, se manifiestan en todo su esplendor, sacudiendo a impulsos de la brisa su frondosa copa, por entre la que filtran rayos de luz que les prestan encantos: si no hubiéramos tenido a la vista los negros desnudos que nos acompañaban, y a nuestro guía el indio, que de pie sobre la popa acechaba el paso de algún pescado para clavarle su arpón, podíamos habernos hecho la ilusión de que bogábamos por una pura y tranquila corriente de la zona templada; y al pensar de esta manera, mil recuerdos y mil ideas se agolpaban en nuestra mente, echando de menos cuadros que en otro tiempo pasaron ante nuestra vista. El panorama que alcanzaba nuestra vista, nos pasmaba, por ser de aquellos en que los detalles no se advierten, cubiertos como están por el gigante conjunto que se desarrolla; aquello es inmenso, y siempre podría parecer exagerado cualquier cuadro hecho con apuntes que allí se tomaran. La

ARMANDO RECLUS

famosa vegetación de los trópicos, a mas de su considerable desarrollo, que da lugar a que por todas partes se vean inmensas sabanas de verdura, presenta además la particularidad de tal mil especies exóticas que por todas partes en ellos abundan, pero que fuera de allí se agostan.

La selva que en los alrededores de Paya está desierta y silenciosa, como si quisiera guardar una perfecta relación con aquel pueblo apático que en su seno vive, a medida que se recorre, alejándose de las miserables cabañas en que habitan, parece que se ensancha y adquiere esos ruidos, que le son propios, y que parece como que acompañan en su tránsito por ella; acá y allá sobre la verde alfombra que en absoluto tapiza el suelo, se ven una multitud de monos descarados que corren, juegan y saltan, sin que nuestra presencia les imponga en lo más mínimo, y los loros y las cotorras dejan brillar entre los árboles su caprichoso plumaje, llamándonos hacia ellos la atención con sus continuos chillidos. El río se ensancha poco a poco; anchos estanques sin corriente separan los remolinos, que cada vez se hacen más raros y menos peligrosos.

Nuevamente volvemos a encontrarnos con los aligatores y caimanes que tan conocidos nos son: al aproximarnos, el ruido que naturalmente producimos despierta a aquellos monstruos, que lanzándose precipitadamente al río, hacen oscilar nuestra piragua de una manera alarmante. Nuestros temores fueron grandes, pues dos o tres veces algunos de aquellos repugnantes anfibios, en sus saltos acelerados, llegaron a tropezar en los costados de nuestra piragua, que seguramente no podría resistir muchos embates: no olvidábamos la fuerza monstruosa que aquellos animales tienen en la cola, y pensábamos cuán fácil era ver deshecha nuestra piragua y a nosotros en el fondo del río, víctimas de aquellas aceradas mandíbulas que mirábamos con esparanto. Por fortuna, nada ocurrió y pudimos seguir adelante, sin que ningún contratiempo viniera a aumentar los que ya lamentábamos. Por la noche acampamos sobre un punto que en la orilla formaba una playa arenosa; nuestra cena se compuso de cuanto Mono, nuestro guía, cazado y pescado durante el viaje que habíamos hecho, y por primera vez, convenciéndonos de que la necesidad es una gran maestra que carece de ley, nos dispusimos a comer la carne de macaco. Si hemos de decir verdad, no tiene mal gusto del todo; pero el animal, groseramente descuartizado y preparado, su piel quemada, la forma de sus miembros y el color verdoso de su piel, le dan el aspecto del cadáver un tanto deforme de un cofrade en dignidad humana que comienza a descomponerse.

Las huellas que en aquella playa pudimos ver claramente marcadas,

no podían dejar la menor duda de que era muy frecuentada por los caimanes, y esto dió lugar a que me dominara una singular aprensión, que fácilmente se explica en un explorador novel como yo; mas este cuidado que se apoderara de mi ánimo fue desapareciendo poco a poco, extinguiéndose por completo al ver la tranquilidad con que los hombres que nos acompañaban tendieron sus mantas y se dispusieron a pasar la noche.

Bien pronto pude convencerme de que había otra cosa más de temer que los caimanes, por absurda y extraña que esta confesión pueda parecer. El caimán, como hemos dicho, sólo cuando cuenta muchos años y las excrescencias de su rugosa piel le dificultan sus movimientos, es cuando ataca al hombre; pero los mosquitos muestran una singular predilección por clavar en nuestros cuerpos sus ponzoñosos aguijones, y estos odiosos insectos abundan mucho en el sitio en que habíamos establecido el campamento; sus continuas y molestas picaduras no nos dejaron cerrar los ojos, y a la mañana siguiente era horrible el aspecto que presentábamos; nuestra cara y nuestras manos estaban totalmente acribilladas e inflamadas, experimentábamos un indecible malestar, que con nada se calmaba, y sentíamos una excitación febril que no nos dejaba gusto para nada. El hombre más fuerte y vigoroso, el ser mejor constituido, no podrá ciertamente sufrir muchas noches como la que allí pasamos, sin morir de los dolores y la fiebre que los aguijones de aquellos mosquitos causan. Nosotros, que nunca podremos olvidar lo que allí sufrimos, y que tan presente lo teníamos entonces usando el derecho que como descubridores teníamos, impusimos a aquel lugar de tortura el nombre de *Playa de las Plagas*, de los *Azotes* o de los *Dolores*, porque cualquiera de estos nombres le estaba bien empleado.

A medida que más y más se descende por aquella corriente, el río cambia de aspecto, las aguas pierden la limpieza y la transparencia que admirábamos tanto, y toman un color amarillento sucio; su cauce al propio tiempo se estrecha, los árboles que en una y otra orilla crecen, dan sombra que lo hacen más oscuro. Los árboles, carcomidos por el continuo choque de la corriente, comienzan a formar obstrucciones que nos cierran el paso y que no pueden evitarse sino abatiendo muchas de aquellas raras a hachazos, lo cual sobrellevamos gran espacio de tiempo, aunque nos causa grandes molestias y trabajos, tras todo lo cual nos encontramos en las empalizadas, que no son otra cosa que un amontonamiento de ramas que atajan la corriente del río en una extensión de muchos metros de ancho, y que se elevan de ocho a diez metros sobre la superficie del agua. Entonces se hace necesario descargar la piragua, montarla a brazos sobre el malcón y arrastrarla hasta ponerla del otro lado: aquí el corte es a pico, y

entonces hay que echarla de nuevo al agua para cogerla luego otra vez, vaciarla e inmediatamente colocarla otra vez en lo alto. Esta operación no es solo de gran trabajo, sino también sumamente peligrosa; aquellos árboles y aquellas ramas, por encima de los que hay que andar, están todos medio podridos, constituyen un suelo falso en demasía, que puede hundirse con suma facilidad bajo los pies, y sumergir al explorador en cualquier agujero o charco formado en el fondo del río, y menos mal si no va a caer en medio de una asamblea de caimanes.

XXII

Los pantanos del Atrato.—Loma de Cristal y Loma Vieja.—Laguna de Perancho.—El río Atrato.—Desproporción entre su volumen y la extensión de su corriente.
Los monos de la selva palúdica.

Más abajo de la última de aquellas empalizadas que tanto nos hicieron sufrir, las orillas pierden su elevación y se hacen fangosas, teniendo claras y manifiestas señales que acreditan que en la estación de las lluvias, cuando la corriente del río aumenta, se sumergen por completo. Cuanto ante nuestra vista se presenta, nos hace ver que estamos muy próximos ya del inmenso pantano que forma la orilla del Atrato.

Cuando, sirviéndose de cualquier corriente, se atraviesa en una canoa por medio de una selva tropical en la que los epifitos, las lianas y todos los demás parásitos crecen por todas partes enmarañándolo y revolviéndolo todo, hay necesidad de averiguar lo que tras aquello hay, porque nuestra vista no puede descubrir nada en medio de aquel dédalo sombrío; pero en el punto en que nos hallamos, nuestras miradas llegan a todas partes, alcanzan a todas sus profundidades, y nos parece sombría, misteriosa, infinita, nos asusta por su majestad y con su silencio, y en aquella muda contemplación a que nos entregamos, vemos pasar una serie de cuadros de la vida primitiva, cuyos contornos y colores nos causan envidia.

Nada más seductor que el cuadro que ante nuestra vista se presenta en aquella hora; la tarde comenzaba a caer y los rayos del sol, próximos ya a su ocaso, se inclinaban iluminando a la selva toda, con esa luz suave que tanto inclina a soñar y a meditar; la barca se desliza dulcemente por las aguas del río, casi sin producir el menor ruido, y los mil insectos que esperan la noche, para lanzarse al espacio, chillan en los bordes de los agujeros que les sirven de nido, y se agitan las ramas de

los árboles. Los pájaros parecen despedirse del día con sus últimos cantos, y de vez en cuando acá y allá vemos saltar a un inquieto mono que trepa de rama en rama buscando su guarida.

La corriente del río se hace cada vez más pobre, disminuída por el considerable número de canales que, partiendo de derecha a izquierda, se pierden en aquellos prados, y bien pronto solo disponemos para nuestro tránsito de un mezquino cauce que apenas si tiene dos metros de ancho, y en el que su profundidad es solo de algunos centímetros. En muchos sitios nuestra piragua, a pesar de la poca cala que tiene, se encenega en el espeso fango que forma el lecho del río. En los rápidos violentos nos vemos obligados con frecuencia, para conseguir el paso, a cortar a fuerza de hacha los troncos y las ramas que lo interceptan por ser demasiado bajos y formar una especie de leñosa red sobre las aguas; y para poder conseguir los movimientos necesarios a evitar un accidente desgraciado, nos es menester arrastrar la pequeña embarcación hasta el fétido fango, por el que es imposible andar sin hundirse hasta más arriba de la rodilla. Los bananos y los baliceros abundan en número considerable, y con frecuencia nos veíamos enredados entre las ramas de estos árboles, más altas que el palanquero, que de pie en la popa de la embarcación hace esfuerzos sobrehumanos para conseguir que sigamos adelante. Los insectos de mil formas y clases, y unas repugnantes arañas, cuya vieta hace sentir frío y asco, abundan de tal manera, que parece llover sobre nosotros. Algunos troncos caídos acá y allá vienen a añadir obstáculos a aquel paseo que en un principio realizábamos con tanta comodidad, sin admirar otra cosa que bellezas.

Por fin, tras tantas penalidades y luchas, tras tanto inconveniente como tuvimos que vencer, abandonamos aquella maldecida selva, donde tanto habíamos sufrido, llegando a un extenso pantano cuya superficie parecía cubierta en absoluto por una de las muchas especies de palmeros que en aquel país se crían, y que los naturales llaman *pagamas*. El tronco de esta *músacea* es tan corto, que apenas sobresale de la base y su ancha copa se extiende inmediatamente: sus largas hojas muertas interceptan casi por completo el camino. A juzgar por lo que vemos, debe hacer mucho tiempo que ninguna barca surca por aquellos sitios: no se ve surco ninguno que pueda hacernos creer lo contrario; la Naturaleza ha ido amontonando allí sus despojos, y hacinados por todas partes, dificultan el paso hasta un punto tal, que no es posible adelantar sino a golpes de machete. Repentinamente cambia la decoración por completo, y al salir del pantano nos hallamos en una llanura desprovista de vegetación; enfrente, pero a una

distancia tal que ya la silueta se hace indecisa, divisamos algunas montañas cuyas líneas azuladas se dibujan en el horizonte.

En un espacio de más de cincuenta kilómetros, tanto a la derecha como a la izquierda, los terrenos están inundados. Acá y allá se distinguen algunos grupos de árboles, a los que se enlazan algunas plantas trepadoras, formando caprichosas guirnaldas que festonean sus ramas, y que sobresalen por encima de un inmenso mar de cañas y paletuvios de cortas dimensiones. Toda esta vegetación, casi sumergida en medio de las fangosas aguas en que crece, tiene la misma altura y presenta el aspecto de los trigos, momentos antes de hacer la siega: el agua se ve brillar y reflejar por aquí y por allá a lo lejos entre las matas: en una palabra, por todas partes menos en el río. El Caquirrí por aquel lado no es más que una fosa de unos cien metros de ancho, cuya profundidad no llega a diez; e invadida por un bosque flotante, pero tan espeso, que una tabla puesta de plano sobre aquel revoltillo de gramíneas es por demás suficiente para sostener a un hombre. Los remos se hacen inútiles por los remolinos confusos que las hierbas forman en el cauce. Mucho menos puede usar la palanca, pues el agua, por invisible que sea, es mucho más profunda, por lo cual los puntos de apoyo se hacen raros, si no imposibles de encontrar. Con las ramas de mediano grueso de los mayores palmeros pangamas que pueden encontrar nuestros hombres, confeccionan unas horquillas, con las que aplastan las ramas que en tanta abundancia crecen, y buscan apoyo para que la embarcación pueda deslizarse. Nos encontramos en el pantano de Atrato.

Al internarnos en él, advertimos como en nuestro alrededor renacía la vida animal, hasta que un punto que jamás la he visto tan exuberante. Bandadas inmensas de pájaros de todos tamaños y variados plumajes corren y revolotean a todo lo largo del río; grupos de garzas inmóviles y graves nos miran pasar en una inmovilidad que llama la atención; los lamaninos se sumergen repetidas veces en pocos momentos y, unos caimanes enormes duermen sobre las balsas que en la orilla forman las hierbas arrastradas. A las ocho de la noche llegamos por fin a la Loma de Cristal, último punto de un contrafuerte de las cordilleras, promontorio bastante célebre en el país, pues éste, y el llamado Loma Vieja, es el único terreno seco y fuerte que se encuentra en aquella llanura inmensa.

Allí partimos el campamento con los pescadores de manatis que se ocupaban en despedazar dos de aquellos anfibios que habían matado aquella mañana, dividían en largas tiras, que ahumaban inmediatamente. Ya que de estos animales nos ocupamos, bueno será que demos algunos de-

talles acerca de ellos, mucho más cuando constituyen un medio de alimentación para aquellos naturales. Este género de cetáceos herbívoros está caracterizado por la existencia de nueve molares en cada uno de los lados de su mandíbula: los superiores son casi cuadrados, y los inferiores un tanto más puntiagudos, aunque todos presentan una corona plana, en la que se destacan tres especies de bolsas. Los miembros anteriores, verdaderos aparatos de natación que apenas se descubren bajo la piel que los oculta, están compuestos de cinco dedos, que a su vez constan de cinco falanges terminadas por uñas planas y redondas, que tienen algún parecido, aunque lejano, con las del hombre. Estas uñas, por regla general, son nada más que cuatro, pues el más corto de los dedos no es unguiculado; en algunos han podido hallarse hasta las cinco; los miembros posteriores y la vagina faltan en absoluto, y en vano ha sido que Dauventós los busque en un feto que ha disecado. El cuerpo, de forma oblonga, que algunas veces ha sido comparado con una ostra, está terminado por una cola aplastada, ancha, y que tiene gran semejanza con un abanico. La cabeza termina en un hocico carnosos en el que hacia la parte superior se ven las narices, muy pequeñas y dirigidas hacia adelante: el labio superior, partido en su punto medio, lo tiene guarnecido de pelos muy abundantes, los ojos son muy pequeños, y lo mismo sucede con el agujero auricular, que cuesta gran trabajo apercibirlo. Las mamas son pectorales y alquieren un considerable desarrollo cuando están en la época de la gestación y de la cría.

A estos animales no se les encuentra nunca en alta mar, sino solamente en las orillas, y muy especialmente en las desembocaduras de los ríos, por los que remontan algunas veces hasta muy considerables distancias. La mayor parte de los viajeros afirman que estos animales permanecen constantemente en agua, aunque, según otros, llegan hasta arrastrarse a tierra. Ordinariamente se les encuentra en bandadas, apretados los unos contra los otros y teniendo en medio a los pequeñuelos, sin que manifiesten desconfianza alguna, al menos en las regiones en que no se les ha hecho temer la presencia del hombre, dejan que se les aproximen y hasta que los toquen, teniendo, según dicen, que golpearlos fuertemente para que tomen el partido de marcharse.

La inteligencia de los manatís, su instinto social y dulce, guarda extraño contraste con sus formas groseras, por más que hay necesidad de confesar que los viajeros, amigos siempre de lo maravilloso, han exagerado hasta un punto considerable lo que a la inteligencia de estos animales se refiere. sin duda por haber creído fábulas y cuentos que ningún funda-

mento pueden tener. Ha habido quien ha supuesto que el hombre descendía del manatí, y ha sido llamado por algunos el pez mujer y en otras partes lo han llamado el buey o la vaca marina.

La carne de estos animales, según unos viajeros, es muy parecida a la del buey, y según otros, a la del ternero; su grasa es muy estimada; así es que frecuentemente se organizan cacerías contra ellos. Para coger a los manatís hay que procurar acercarse a ellos con gran sigilo en una pequeña y ligera barca, y dispararles una aguda flecha, sujeta con una cuerda bastante larga; tan pronto como el animal se siente herido, emprende la fuga, llevando consigo la flecha y arrastrando la cuerda, a cuyo extremo se tiene el cuidado de amarrar un pedazo de madera que flote sobre el agua y sirva para indicar dónde se encuentra. Cuando a causa de la sangre que va perdiendo por la herida el manatí se debilita, se acercan, y arrollando la cuerda hasta dejar sólo algunas brazas, tiran de él hacia tierra, o concluyen de matarlo a lanzadas.

Es un espectáculo muy curioso ver el interés que estos animales toman los unos por los otros; cuando ven a uno herido, todos se precipitan hacia él con objeto de ver si pueden sacarle el arpón, y muchas veces, al sacar uno de ello fuera del agua, ha podido observarse que los demás lo siguen.

Del manatí se conocen dos especies; una, la que habita las costas occidentales del Africa, pero la otra, que es la de América y la llamada por los naturalistas el gran manatí, la sirena o la cerda del mar de algunos viajeros. Su piel es gris, ligeramente granulada, en algunos puntos se le ven pelos aislados, especialmente en la comisura de los labios y en la parte externa de las aletas natatorias. La hembra de estos animales generalmente pare dos hijuelos, que desde luego la siguen en el mar.

Aquella noche, gracias al humo que despedía la hoguera de aquellos afortunados pescadores, los mosquitos nos permitieron algún reposo, y pudimos dormir descansadamente, cosa que hacía muchos días no podíamos conseguir, y que tan necesaria nos era, pues a pesar del mucho amor al trabajo, del gran interés que en los buenos resultados de la expedición teníamos todos y de la gran confianza que nos animaba, aquellas tan continuadas fatigas cansaban nuestro cuerpo y abatían nuestro espíritu, haciéndonos temer el desarrollo de una enfermedad que nos impidiera seguir adelante.

A la mañana siguiente hicimos una ascensión a la loma, y desde allí pudimos admirar el extenso, el infinito desierto de verdura donde allá a lo lejos se extienden las bocas del otro río poderoso, cuya presencia nos la indica una larga y plateada faja que se extendía en el horizonte.

Hacia el Sur se ve brillar la gran *Ciénaga* o laguna de Perancho, y sólo algunos grupos de árboles contribuyen a que no sea absoluta la monotonía de aquel lugar. Por más que atentamente se mire, en aquel vasto océano de hierbas no se advierte ni la más ligera, ni la más insignificante ondulación. La vista se pierde allí, sin que nada la distraiga; todo parece igual, nada se mueve, y poco a poco se siente que la melancolía invade el alma.

En las hendiduras de la Loma Vieja el río, que se había ensanchado de nuevo, vuelve a obstruirse, y bien pronto aquello inmensa selva flotante, que constituye casi en totalidad su superficie, se cierra más espesa cada vez, presentando acá y allá, entre sus hojas de color verde oscuro, algunas brillantes flores. Durante más de media hora tuvimos que permanecer parados en el *tapón*; en este sitio las hierbas llegan a tener hasta cuatro pies de altura; su peso enorme está sostenido por una multitud de finas raíces como cabellos, entre cuyas fibras se amontonan el cieno y los detritus de toda especie, siempre constituyendo obstáculos a la continuación de nuestro molesto viaje. Inmediatamente vemos extenderse ante nosotros una faja de color amarillento, limitada a uno y otro lado por palmeras de mayor o menor altura, pero que la siguen con un orden y simetría que cualquiera podría decir que habían sido plantadas por la mano del hombre. Esto, que suele causar gran extrañeza, puede observarse con facilidad en aquellos bosques gigantes, al internarse en los cuales se puede observar por muchas partes que los árboles formados en líneas directas constituyen, digámoslo así, regulares paseos, que nadie se cuidó de alinear, sino que es única y exclusivamente obra de la Naturaleza. Aquellas filas de palmeras de que dejamos hecha mención limitan la corriente de Atrato, que es la que tenemos delante. Río de proporciones considerables, más abajo del punto en que recibe la corriente del Caquirrí, su anchura se extiende a más de seiscientos metros de una orilla a otra. Sobre esta considerable sabana, el viento del Norte levanta olas, cuyas crestas se rompen y blanquean acá y allá las aguas fangosas que se estancan en la orilla.

Pero he aquí que nuestra piragua se llena; los hombres que nos conducen se niegan a avanzar más, y nuestro malestar llega a su límite en medio de aquel vasto desierto de agua donde nos es imposible realizar movimiento alguno, y del que al mismo tiempo nos es necesario salir cuanto antes.

Cuando mayor era nuestra desesperación al vernos reducidos a la impotencia, pues nuestras fuerzas habían decrecido de un modo que ya no podíamos contar con ellas; cuando la esperanza nos comenzaba a

abandonar, cosa que hasta entonces no nos había sucedido, a pesar de los mil riesgos y peripecias por que habíamos atravesado en aquella expedición, en la que nunca las satisfacciones podían compensar las penalidades, tuvimos la fortuna de distinguir, un poco más abajo del lugar en que tan malas condiciones nos encontrábamos, una embarcación tripulada por unos pescadores que se hallaban en acecho para pescar *sábalos*, que son grandes pescados de más de un metro de largo, y muy sabrosos. Todos los que en aquellos contornos viven, los apetecen por sus buenas condiciones y, por esta razón no son pocos los que se dedican a su pesca, seguro de obtener resultados lucrativos.

La dificultad que presenta el hacerse de ellos, depende, más que nada, de los escasos medios de que aquellos indígenas disponen, pues por abundantes y por considerables que sean, toda la práctica adquirida en muchos años no puede ser bastante a que la pesca sea nunca de consideración; mucho más cuando, continuamente hostigados aquellos peces, buscan siempre los puntos más profundos, zambulléndose inmediatamente al menor bulito que perciben, si van a flor de agua.

Uno de aquellos hombres, a los que al fin, después de mucho sufrir, nos pudimos aproximar, manifestónos ser el patrón de una *barqueta*ña grande, que por fortuna se encaminaba a Pisisí, del otro lado del golfo de Urabá. No podremos expresar nunca la inmensa alegría que experimentamos: entonces nuestra alma se dilató y sentimos que renacían nuestras fuerzas: nunca pudimos esperar tamaña fortuna, que aún la consideramos mayor cuando por un corto estipendio se convino es que nos llevaría al punto de su destino. Al fin íbamos a reponernos de las fatigas que sin cesar veníamos sufriendo, y esto en los momentos en que, por todo lo que a nuestra vista se presentaba, no teníamos motivos para suponer otra cosa sino que irían en aumento; íbamos a perder de vista la frágil piragua, en la que nunca nos pudimos considerar seguros, cuyo poco fondo nos obligaba a ir sentados a la turca, con las piernas cruzadas, lo cual nos causaba dolores e incomodidades a las que no nos podíamos acostumbrar, en la que jamás podíamos recostarnos, sino que noche y día habíamos de ir completamente derechos, y en la que siempre habíamos de procurar que los pesos estuvieran perfectamente equilibrados, pues la menor desigualdad podía ser causa de que, cuando menos lo pensáramos, nos viéramos en el fondo del río cubiertos por aquella cáscara de nuez, pues no podemos dar otro nombre a la embarcación en que nos habíamos aventurado, en la que tanto tiempo había perdido a causa de la lentitud con que teníamos que caminar, sin poder hacer uso de los remos,

y en que algunas veces la brisa era más fuerte que la corriente, como nos sucedió en el medio día que perdimos en la horquilla de la selva.

El río, cuyo ancho es uniforme en todos sus puntos, no deja de ser profundo en ninguna parte. Sin embargo, nuestra *barquetoña*, en la que tan cómodamente vamos, roza muchas veces con las hierbas y raíces; bien es verdad que éstas crecen en tal profusión, que lo mismo sucedería aunque tuviera mucho menos fondo. Cuando caminábamos por el *Caquirri*, las orillas, por distantes que estuvieran, se distinguían alguna vez que otra; pero aquí nunca llegamos a alcanzarla con la vista. Sucedería esto a causa de la inmensidad del río? Lo único que podemos decir es que los árboles que las limitan presentan un aspecto raquítico y mezuquino y que por algunos sitios asemejan empalizadas pintadas de color de escarlata: tal es la abundancia de frutos de este color que se hallan cargados.

En la estación en que nos hallamos, las aguas son escasas y tienen por aquí poca profundidad; ma sa pesar de esto, no hay ni la más pequeña extensión de terreno que sobresalga de la superficie del pantano inundado: para encontrar terreno seco y firme sería necesario caminar muchas leguas al Oeste para encontrar las primeras estribaciones de las cordilleras; por el Norte y por el Oeste se extiende una región ambigua, ni mar ni tierra, que se prolonga hasta el golfo de Urabá. Los únicos habitantes de aquella selva palúdica, donde la vida sería imposible para los hombres, son los monos. Sin duda estos animales, por su constitución especial o por lo habituados que se hallan, no experimentan los malos efectos que son naturales casi irremisiblemente por los miasmas que se desprenden y que vician la atmósfera. No cabe dudar que, cualesquiera que fueran las obras que tuvieran que emprenderse allí, los trabajadores a quienes tocara aquella demarcación que se extiende a algunos centenares de kilómetros, tendrían que sufrir más que sufrieron los que realizaron trabajos en el peor de los trozos del ferrocarril interoceánico que pone en comunicación Colón con Panamá; pues allí, sobre peores condiciones higiénicas, dado que todas las tareas tendrían que realizarse inmersos en las cenagozas aguas, se tropezaría con los terribles peligros que constituyen los mil insectos que abundan por todas partes, y los caimanes, que en ninguna faltan, y al propio tiempo lo difícil que sería el abastecimiento de víveres y la conducción de materiales.

No obstante, como decimos, los monos se encuentran perfectamente bien, y cada una de las numerosas bandas que constituyen tiene su

acantonamiento especial y sus caminos hechos; todas las noches vienen a dormir sobre los mismos árboles y todas las mañanas descienden por otro, que es también el mismo, siempre para dirigirse a sus abrevaderos. La vista de aquellos ejercicios de volatinería nos hace comprender que el camino que les sirve para ir no puede servirles para venir: se dejan caer sobre una gran altura sobre ramas delgadas y flexibles, sobre lechos formados por lianas secas que se amontonan al caer por su propio peso, y que les sirve para amortiguar el golpe que reciben al caer, pues de otro modo les sería sumamente peligroso. Marchan en fila los unos inmediatamente después de los otros, ayudándose de la cola prensil, que les sirve para balancearse y hacer menor la rapidez del descenso, o para adquirir violencia y hacer que el salto sea mucho mayor y alcanzar la rama que creen necesaria. Saltan cuidadosamente, pisando casi los talones del que hace de jefe de la banda, y formando una caprichosa cadena cuyos movimientos, giros y circunvalaciones hacen necesariamente reír.

El Atrato no tiene en manera alguna la longitud del Sena, y no obstante arrastra en su corriente una cantidad de agua diez veces mayor, como tuvimos ocasión de observar.

XXIII

Pisisí.—La barra del golfo de Urabá.—Vuelta a Paya. Muerte de M. Brooks.—Un toldo.

Este inmenso caudal de agua de que hemos hecho mención desemboca en el mar por trece bocas, de las que la más corta es la que llaman el Caño de Coquito, derivación del brazo del Barbacoa, y que es al mismo tiempo la que tiene mayor profundidad, y la que por su fijeza y poca agitación parece más segura. El canal, cuya extensión será de unos treinta metros, determina en el golfo una estrecha calzada, cubierta de palutuvics y palmeros, y la barra que forma el límite tendrá, cuando más, unos dos metros de agua. Este fué el camino que escogió el patrón como más seguro, o por ser en el que más práctica tenía, por haberlo recorrido muchas veces en el tiempo que hacía se hallaba dedicado a la pesca en que lo sorprendimos. El viento había arreciado un tanto; así es que en atravesar el golfo no empleamos más que dos o tres horas, precisamente la mitad del tiempo que hubiera sido necesario imperando la calma que tan común es allí.

Al medio día próximamente abandonamos las costas del Pisisí al-

dea casi tan pobre y miserable como las que en el Darién hemos recorrido, y que se compone sólo de un corto número de chozas, construidas como es costumbre en toda aquella región, pero que disfrutaban de la ventaja de hallarse en una abrigada caleta, muy segura. Esta aldea, aunque hoy se encuentra casi reducida al último extremo, ha gozado de su época de prosperidad y riqueza. En aquellos alrededores criábanse también abundantes caucheros; pero las mismas causas que ya en distintas ocasiones hemos mencionado, las grandes demandas y el inmoderado afán de lucro, han dado lugar a que se agoten o destruyan, siendo hoy muy cortas las cantidades que pueden obtenerse de este producto. De la tagua consiguen aún algunos buenos resultados, aunque también es de temer que, siguiendo como van, no tarden mucho en verse privado de este recurso; hoy lo que más rendimientos les hace conseguir son los aprovechamientos que les ofrece el frecuente paso de las grandes barcas que hacen el comercio entre Cartagena y el valle del Atrato.

Por mucho a que esto ascienda, fácil es comprender que una aldea que sólo tiene un artículo de comercio, y no muy abundante para la exportación; aldea a la que no pueden importarse más que los artículos de primera necesidad, y donde la industria, no ya carece de desarrollo, sino que no se conoce, la vida tiene que ser miserable, las comodidades han de faltar, y la estancia en ella debe ser, si no imposible, al menos muy difícil para los que se hallan acostumbrados a diferente género de existencia.

Además de esto, a los pocos momentos de hallarnos en Pisisí, viendo las malas condiciones higiénicas en que se encuentra, comprendimos cuán malsano tiene que ser, y el género de enfermedades que más víctimas debe causar. En la estación de la sequía los dos arroyos que corren cerca del lugar en que aquellas chozas están emplazadas, se convierten en canales de pútrido cieno, y sólo el agua de que disponen para beber es la que pueden conservar en unos agujeros practicados en tierra arcillosa. Desde los primeros días los efectos que experimentamos nos hicieron comprender cuán perniciosos son los resultados de aquel insoportable y nauseabundo brebaje.

Un vecino de Cartagena, amigo de *M. Recuero*, y que sin duda alguna era el principal negociante del lugar, fue quien nos ofreció hospitalidad, que nosotros aceptamos con verdadera fruición. Después de una succulenta comida, que nos hizo olvidar todo lo que habíamos sufrido en la travesía, y con la que nuestros estómagos se sintieron fortalecidos, el señor Burgos, que así se llamaba nuestro amable anfitrión, nos condujo a una verdadera habitación, que comparada con la selva, los ranchos, la

piragua, la *barquetoña* y todo lo en qué había sido preciso permanecer, nos pareció el límite extremo de lo cómodo y de lo confortable. Las paredes estaban blanqueadas con cal; dos catres de tijera formaban las camas que, permitiéndose el lujo de las colchas, iban a recibir a los afortunados viajeros, quienes jamás agradecerán como es debido todas aquellas comodidades, proporcionadas donde menos lo esperaban y cuando más necesidad tenían de ellas para desentumecer los miembros y adquirir de nuevo el vigor que en tantos trabajos habían perdido. Por ninguna parte se veía un mosquito; así es que contábamos pasar una noche tranquila, como hacía mucho tiempo no teníamos otra. Por desgracia, al tiempo que nos recreábamos en admirar la estancia que tan magnífica nos parecía, advertimos que en las junturas del tabique del techo había un considerable número de arañas negras; una, sobre todo, con un vientre grueso como un huevo, y de muy largas patas, nos inspiró un asco indecible, y desde luego nos pareció muy mala compañía para pasar la noche. Así, pues, armado, quien de una escoba, quien de un machete, emprendimos una batida para darle caza; más procedimos con tan poca prudencia, llevados de la gran repugnancia que nos causaba, que tuvo tiempo de descender del lugar en que se encontraba y comenzar a correr por debajo de las sillas adosadas al muro. Por fin, después de mucho perseguirla, conseguimos alcanzarla con un machetazo, que partiéndola en dos, salpicó nuestras ropas con un líquido viscoso y negruzco.

El 29 por la mañana volvimos a pasar la bahía casi sin llevar provisiones para el regreso, y después de practicar un detenido estudio de todos aquellos puntos que podrían ser utilizables para la apertura del canal con que soñábamos, entramos nuevamente en el Atrato. Uno de nuestros amigos del Darién, que había salido en nuestra busca, nos encontró en la Loma de Cristal, entregándonos las cartas que de Paya traía, y en las que nos comunicaba la triste nueva de que M. Brooks se encontraba gravemente enfermo; apresuramos nuestra marcha todo cuanto nos fue posible, y el día 1º de Febrero dimos un adiós a las piraguas en el punto en que el sendero abierto por los indios cae en el río Tulegua.

Por la mañana, el lejano y melancólico son del cuerno de M. Lacharme nos guió hacia la trocha que nuestro amigo se encuentra abriendo en compañía de M. Celler. Triste nueva! Allí supimos que M. Brooks había sucumbido el 26 de Enero. Lo avanzado de su edad, el poco cuidado que tomaba en lo que a él se refería, y la falta de precauciones, habían dado lugar a que se fueran resintiendo hasta el punto de que, acometido por una disentería, no pudo resistirla, muriendo de ella. si bien es cierto

que para acelerar su fin contribuyó también la mordedura de un vampiro. Era el segundo de nuestros amigos que sucumbía, y sentimos su muerte con toda el alma; animoso y trabajador como pocos, en nada se paraba, ni para él existían peligros, a pesar de sus años; buena prueba de ello su decisión de acompañarnos a tan remotas regiones, a pesar del conocimiento que tenía de las malas condiciones en que se encontraba, y de las muchas y grandes fatigas que tenían que sufrirse.

Llevados a cabo por nuestras brigadas de ingenieros los estudios necesarios, por los que se vino en conocimiento de que era imposible abrir un canal interoceánico a nivel del valle de Paya. M. Wyse se dedicó a estudiar la gran depresión del terreno que, partiendo de Pinogana, se dirige hacia el Nordeste, cortando perpendicularmente al istmo en una parte bastante estrecha. Estábamos plenamente convencidos de que en manera alguna podríamos encontrar un punto por donde el paso fuera expedito; pero abrigamos la confianza de encontrar, en la dirección que nos proponíamos seguir, un contrafuerte cuyo espesor no fuera de mucha consideración, y en el que se pudieran practicar los trabajos necesarios para que sin grandes gastos fuera atravesado por un túnel. Al propio tiempo M. Wyse se proponía la exploración del Tuyra, que los indios y dos caucheros más inteligentes, que habían comprendido el objeto de nuestra misión, habían manifestado ser un río de franco y expedita corriente y de muy suave inclinación, y cuyo cauce por cuellos de muy poca elevación, comienza con los de los tributarios del Atlántico; cosa que, de ser cierta, simplificaría mucho nuestros trabajos y nos haría conseguir una circunstancia en pro del objeto que allí nos había llevado.

Nuestro jefe se reservó la primera de estas exploraciones, y tuvo a bien confiarme todo lo referente a la segunda. Tanto para una como para otra, nos fue necesario volver a Pinogana, que era donde podíamos realizar los preparativos necesarios, y así lo hicimos. Como necesariamente en nuestras expediciones anteriores habíamos tomado nota de lo que más nos había hecho sufrir y no podía pasar desapercibido para nosotros, y bajo este punto de vista debíamos colocar en primera línea a los mosquitos, que tan malos recuerdos nos dejaron en la playa que por tan justos motivos apellidamos de las Plagas, lo primero que hicimos fue proveernos de un toldo que nos librara de sus crueles picaduras. Un toldo en una pequeña habitación de tela, un poco más largas que las hamacas: las cuerdas de suspensión pasan al través de estrechas mangas, que una especie de jareta cierra. En todo su alrededor, por medio de otras cuerdas y palos que forman sus accesorios, se sostiene el toldo, pu-

diendo armarlo en cualquier lugar. Estos aparatos, que la necesidad ha improvisado, son sumamente útiles en aquella región, y en los puntos en que abundan los dípteros duerme, se come, se trabaja y se hace todo, pues de otra manera sería punto menos que imposible.

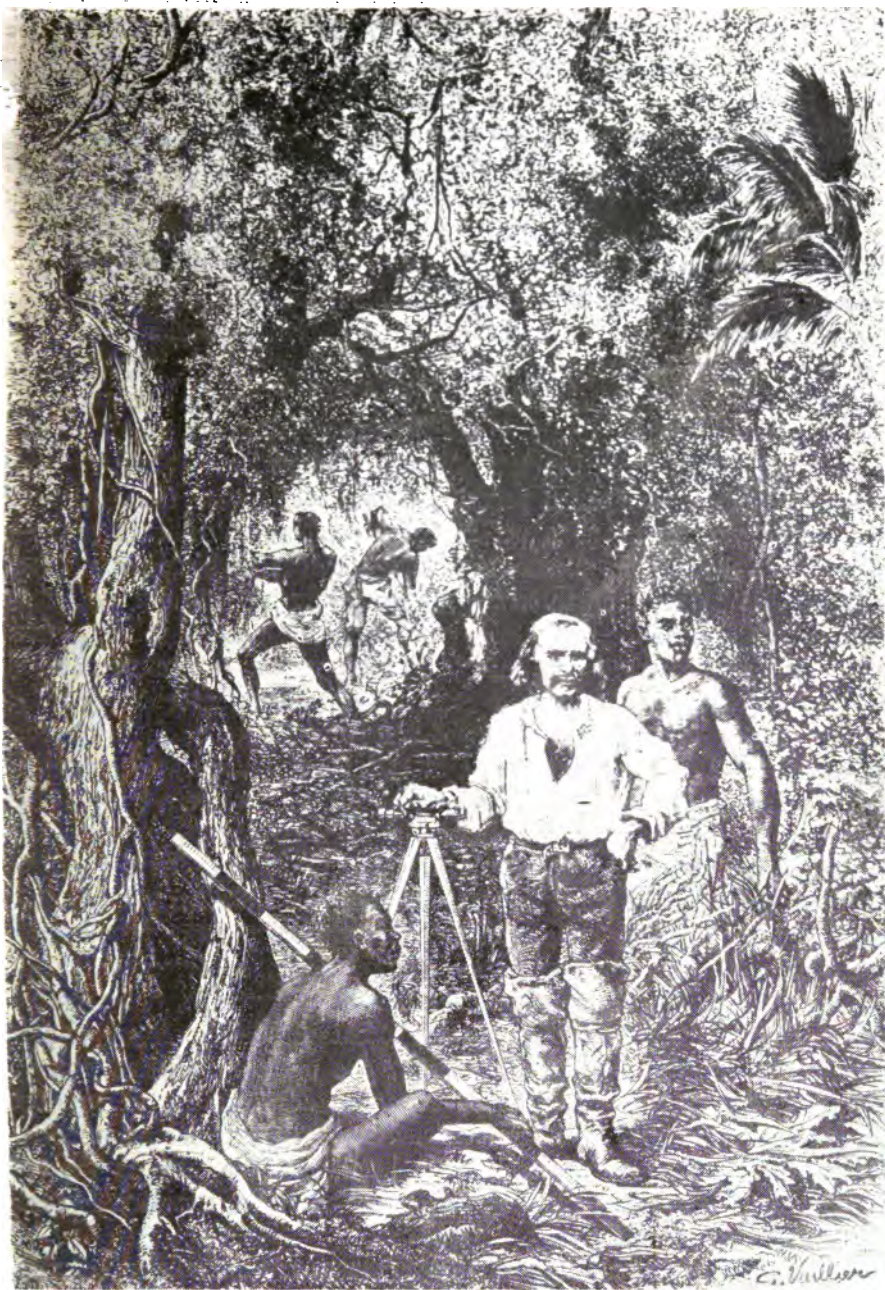
XXIV

M. Lacharme.—Los seis hombres del río Sinú.—Marcha para la costa del Atlántico.—Valor casual por necesidad. La trocha.—El día.—La velada.—La noche en la selva. Las fieras del bosque.

En distintas ocasiones he hablado ya de M. de Lacharme, el cual me fue señalado como compañero en mis trabajos de nivelamiento, y que es, sin que otra cosa pueda decirse, un hombre amable, bueno, religioso, esclavo de su deber y de su honor. Aferrado a la idea de que el Paya era el punto más útil y conveniente para establecer el paso, idea que él emitiera antes que nadie, insistía cada vez con mayor empeño, sin atender al gran número de dificultades, casi imposibles de vencer, que se presentaban para llevar a cabo su proyecto. Bajo de cuerpo, delgado, inclinado ya por el peso de los años, llevaba sus cabellos grises bastante crecidos, pues le caían hasta la espalda; nunca, a pesar de lo muy necesario que era, gastaba sombrero, y en su lugar se contentaba con un pañuelo anudado al rededor de la cabeza o una liga, a la manera de los indios, regalo de su *compadre* el *lelé* de Paya. Durante todo el tiempo que permanecimos trabajando en el Darién no le vimos gastar otro traje que una larga camisa roja y un pantalón ajustado por una ancha correa, de la que siempre llevaba pendiente su machete y su brújula. Hacia más de treinta años que había salido de Francia, sin que en tan considerable espacio de tiempo hubiera vuelto una vez siquiera; y por lo que pudimos observar, parecía dispuesto a agotar en las riberas del río Sinú una fortuna considerable que había conseguido reunir en los buenos tiempos de la explotación de minas de California, donde había estado un buen número de años. Había comprado una posesión de muchas leguas cuadradas, en la que sucesivamente, y sin que su entusiasmo derecreciera con los malos resultados que hasta entonces había obtenido, intentó explotar unas veces la caña de azúcar, de las que hizo considerables plantaciones, otra vez pensó dedicarse por completo a la cría de ganado, y otras se había dedicado a la explotación de maderas finas que allí abundan. Confieso que no me

cansaba de escuchar nunca a aquel hombre, honrado y próbo hasta más no poder, observador sagaz, espíritu ardiente y emprendedor desgraciado, porque aquellos trabajos que con tanta fe emprendiera y en los que aplicaba toda su actividad y todos sus conocimientos, no llegaron nunca a proporcionarle los resultados a que bajo todos puntos de vista se hacía acreedor. Según decía, había logrado hallar un remedio muy seguro y eficaz, con el que ninguna mordedura de serpiente podía revestir ni el más ligero carácter de gravedad; era un compuesto obtenido con el polvo de ciertas lianas, que, aplicado inmediatamente sobre la herida, detenía en el acto las hemorragias, por violentas que fueran, y en muy pocos días hacía cicatrizar la llaga, por profunda que fuera. Por fortuna para nosotros, nunca nos vimos en la dolorosa necesidad de comprobar el aserto de M. Lacharme; pero justo es confesar que, en ausencia de nuestro sabio amigo el doctor Viguiet, siempre recurrimos a él en los mil incidentes que la vida presentaba allí, y siempre nos dió señaladas pruebas de su rara habilidad. El considerable espacio de tiempo que hacía habitaba en aquellas regiones, durante todo el cual aplicó constantemente su profundo talento de observación, gracias a lo que poseía una larga experiencia en la selva virgen, conocía sus peligros y los medios de utilizar sus ventajas; y la habilidad que demostró siempre en la orientación de sus trochas simplificaron grandemente mis trabajos, ahorrándome de continuo mucho tiempo y no poco trabajo.

El nos proporcionó seis trabajadores que había traído consigo desde las orillas del río Sinú, a los que tenía bien conocidos y probados, pues hacía ya bastante tiempo que se hallaban trabajando a su lado. Aquellos campesinos, obedientes y sobrios, podemos decir que ejecutaron solos todos los trabajos mecánicos en las seis semanas que duró nuestra expedición, y siempre, mientras vivamos, habremos de conservar de ellos muy buenos recuerdos, que en parte contribuyen a destruir los malos que de los hombres de aquella región habríamos de tener juzgándolos por el mayor número de los que de Panamá sacamos. José, que es el que hace de contramaestre, es un hombre admirable, verdadera estatua de bronce que podría muy bien servir de imagen de la fuerza; pero de la fuerza airoso, fácil, elegante, nerviosa, sin nada de lo que a una estatua de esta clase podría hacer repugnante, como sería el excesivo abultamiento de las formas o el mayor desarrollo de las partes de más ejercicio. Su hermano Antonio es de una estatura más elevada, sin que por ello resulte ninguna desproporción; es de un carácter más melancólico y sombrío, cosa que a todos llama la atención extraordinariamente, por contrastar con



M. Lacharme en la trocha.

la escandalosa alegría que antes formaba la nota principal de su carácter, y que todos atribuyen a la reforma de sus costumbres y al abandono que de la bebida ha hecho, y quizá del vicio que tiempos atrás lo poseía. Según M. Lacharme me refirió, los indios del río Sinú conocen un brebaje maravilloso, tomado el cual se experimentan fuertes dolores de estómago en el primero y segundo día; pero posee la señalada virtud de que, pasada esta incomodidad, se aborrecen de tal modo todos los licores fermentados, que sólo el olor de ellos es bastante para inspirar repugnancia.

No hemos nosotros de negar la virtud de tan particular remedio, que nunca vimos emplear; pero es justo señalar que durante nuestra permanencia en aquellas comarcas advertimos que los naturales poseían para casi todo un filtro, un brebaje de excepcionales condiciones, con los que los resultados eran positivos; más sin duda no querían emplearlos, por cuanto aquello que compatían persistía, a pesar de la gran facilidad con que, según ellos, lo hubieran podido hacer desaparecer. Allí afirmaban que, gracias al remedio indicado, hacia diez años que no llevaba a sus labios un vaso de anisado. El tercero de los hombres a que nos venimos refiriendo se llamaba Merced, y tenía ya bastante edad, con el defecto, además, de ser un poco sordo; no maneja en modo alguno el machete con la agilidad y destreza que Antonio y José, a los cuales hemos visto en más de una ocasión cortar de un solo golpe una liana del grueso de la pierna de cualquiera de ellos, y que juegan el cuchillo perfectamente, lo mismo con la mano derecha que con la izquierda. Por estas razones, y considerando que por muy buenos y grandes que sean sus deseos no puede en manera alguna desempeñar los rudos trabajos que hay que llevar a cabo, lo hemos designado el papel de marmitón, que desempeña con noble repugnancia, probándonos hasta la saciedad que dicho cargo es muy humillante para él. Hipólito, que ya en otras ocasiones había tenido a mi servicio, no vale lo que los anteriores: Joaquín e Inocencio, que son los dos de que falta hacer mención, son dos jóvenes de diez y ocho y veinte años respectivamente, blancos del interior, que jamás manifiestan repugnancia para el trabajo. Además de éstos, me acompañaban en aquella expedición cuatro caucheros que coadyuvaban a levantar las cargas con la mejor voluntad; pero por regla general, esta clase de gente es viciosa y amiga de la holganza, y por los que conmigo venían se resentían de este defecto en algunas ocasiones.

El 19 de Febrero, al medio día, emprendimos la marcha, siendo inútil decir que, excepción hecha de los *monterianos* que M. Lacharme nos había recomendado, todos los demás hombres que forman nuestro séquito

van ebrios. Es necesario conceder que aquella embriaguez que los domina es lo menos incómodo que puede ser: los hombres, hallándose de tal modo, trabajan con más ardor que en el estado normal y gozan de una alegría y una locuacidad que nos divierten grandemente: "Valor en el beber, y valor en el trabajo", es un proverbio que con frecuencia se dice en todo el Darién, y que no creo se halle desprovisto de fundamento, si se juzga por lo que sucede. Evaristo, el fiel criado, el patrón ordinario de M. Wyse, cuando se halla animado por el ansiado o por cualquiera otra bebida espirituosa, no hay quien en los ríos le aventaje como atrevido batelero, ni quien pueda probar mayor fuerza de remos que la suya, remontando solo, sin que nadie le ayude, los más violentos rápidos; en la montaña siempre camina al paso de su infatigable jefe...; pero tan pronto como llega a una aldea, la embriaguez lo vence, y dormido queda.

Remontamos el Tuyra por derecho, sin encontrar obstáculo que nos causara trabajo ni fatiga, llegando hacia las tres de la tarde al punto de confluencia con el Aputi, lugar señalado para el comienzo de la Trocha, estableciéndose en seguida el campamento cerca de una choza levantada sobre una meseta que domina el río. Dos trípodes, formados con estacas amarradas con cuerdas hechas de lianas, sostienen una larga percha, a que suspendimos nuestras hamacas. Los hombres que nos acompañaban extendieron sus esteras y cobertores en el suelo.

Cerca de nuestro vivac se levantan dos *quippos* gigantes, cuya altura no bajará de cincuenta metros por lo menos, teniendo más de tres de diámetro. En este punto, tan bien determinado y que no podía tener pérdida, plantamos nuestro primer palo, señalando en seguida su lado y su posición con respecto al establecido más cerca del Tuyra, relacionando de este modo nuestros trabajos con los de M. Celiez y las brigadas de ingenieros.

Desde el 20 de Febrero comenzamos los rudos trabajos necesarios para abrir la dificultosa trocha que nos hacía falta. Una vez realizada la alineación, José, marchando adelante y formando con el machete un rápido molinete a derecha e izquierda, derribaba con sin igual facilidad lianas, arbustos y ramas de árboles, siempre descargando el machetazo en el más alto punto a que podía llegar. Allí pudimos admirar la fuerza y agilidad de aquella especie de gigante, que sin manifestar la menor fatiga, ni aún después de llevar algún rato de tan violento ejercicio, no necesitaba más que el primer golpe para conseguir separar las más gruesas lianas o desgajar las ramas que inclinándose demasiado nos cerraban el paso. De vez en cuando, no olvidando las prevenciones que le teníamos hechas, volvía la cabeza atrás para asegurarse de que seguía la línea recta de antemano trazada. Cuatro o cinco pasos más atrás seguían Antonio e Hipólito, ha-

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMÁ Y DE DARIEN

ciendo practicable aquel camino que el primero abría y reparando **los** troncos que por demasiado, gruesos, o por caer juntos y amontonarse con otros, lo interceptaban; otro posterior a éstos, y armado de un hacha, atacaba a los árboles de cortas proporciones, derribándolos y ensanchando la vía; otro cortaba los *chuzos* más peligrosos (que así llaman los naturales a los extremos puntiagudos que quedan después que ha pasado cortando el machetero). Como éste no da sino golpes casi verticales, los *chuzos*, cortados a modo de pico de silbato, son excesivamente puntiagudos: las heridas que se hacen, si uno tiene la desgracia de caer contra ellos, son excesivamente graves, con frecuencia mortales, y no son pocos los que ya han muerto en el acto, atravesados de parte a parte.

Esta conveniente distribución del trabajo nos permitió desde luego apreciar sus resultados, viendo cómo insensiblemente se abría ante nosotros una vía, si no cómoda, suficiente al menos para lo que nosotros necesitábamos, por en medio de aquel laberinto de lianas, troncos y ramas que, mezclándose y confundiéndose todo, hacía imposible el paso sin graves dificultades y considerables trabajos. Otros hombres cualesquiera hubieran necesitado, para la mitad de lo que en el primer día hicimos, doble tiempo; pero aquellos atletas vigorosos estaban acostumbrados a tan rudas faenas, y viéndolos trabajar abrigamos la esperanza de que no habíamos de tropezar con ninguna dificultad que fuera insuperable.

Además, M. Lacharme va acompañado de dos caucheros, uno cuyo oficio es sostener la mira, y otro que carga con los instrumentos. Cuando aquel túnel; abierto de la manera que hemos indicado en el inestricable laberinto que forma el revuelto sub-bosque de la selva virgen, llega a cualquiera de los fondos de las muchas cañadas, a la cima de una colina o a una elevación de terreno, cosa que no es necesario andar mucho para que así suceda, interrumpiendo la línea de observación, se planta una mira, y mi colega mide el terreno ayudado de su larga cinta.

En tanto, yo, seguido de dos hombres que llevan el nivel de Egault y la mira, sigo al primer grupo, determinando en los puntos convenientes la altura y efectuando el nivelamiento con la mayor precisión posible. Por lo demás, sigo el mismo paso que los que se ocupan en abrir la trocha; pero al tercer día, el terreno que hasta entonces, si bien no completamente llano, no había presentando grandes dificultades, comenzó a accidentarse, viéndonos obligados a seguir la vía por una no interrumpida serie de crestas y pequeñas colinas de pendientes muy rápidas: de tal suerte, que entre dos palos me era necesario hacer hasta diez paradas, tomando otras tantas nivelaciones: todo lo cual, como es fácil comprender,

nos consumía un tiempo precioso, haciendo sumamente pesada la operación.

Al cabo de una semana, M. Lacharme me había adelantado un espacio igual casi a una jornada de trocha, pues según cálculo, pudimos apreciar que (estimando las mayores o menores dificultades que a los trabajos presentaban las plantas con que tropezábamos) se hacían cada día de ochocientos a dos mil metros, término medio comprobado en los que de trabajo llevábamos. Las que por presentar mayores inconvenientes nos hacían retardar más, eran los bambúes, las lianas y las pitas, o sean los bananos silvestres. Menos mal las dos primeras, en las que bastaba sólo emplear mayor tiempo, pero no así la tercera, cuyas hojas largas y fibrosas y cuyas espinas agudas y venenosas formaban una casi inexpugnable barricada(resistiendo tanto a los golpes de machete, que era menester en el mayor número de los casos inclinarse y arrancarlas a flor de tierra.

La distribución que del día habíamos hecho era la siguiente; por la mañana a las ocho, nuestros hombres comenzaban el trabajo; ocupándose, los que no tenían tarea señalada en la trocha, en acarrear víveres; por la tarde, las cinco, se ocupaban en preparar el lugar donde habían de pasar la noche, escogiéndose para esto el borde de una cañada, donde, gracias a la sombra protectora de algunos árboles, el sol no hubiera corrompido del todo el agua, por desgracia, un lecho espeso de hojas muertas y ramas caídas que comenzaban a descomponerse, formaba muy frecuentemente una bebida tan repugnante al gusto y al olfato, que preferíamos mejor volver al vivac en que habíamos pasado la noche anterior. Una vez escogido el lugar que para el caso parecía mejor, era de ver la presteza y agilidad con que lo limpiaban y preparaban. A grandes machetazos, uno de nuestros hombres levanta la primera capa del suelo, en tanto que con la otra mano, armada de un palo a guisa de rastrillo, echa fuera la tierra, las hojas y las hierbas, o pega fuego para que se consuman, consiguiendo así el objeto con más prontitud y mayor facilidad, al propio que esto servía también para que en toda la superficie que nos ha de servir de campamento no quede algún bicho perjudicial de los muchos que allí abundan, que, aprovechándose de nuestro sueño, nos causara un grave ya que no irremediable mal. Terminado esto, se registra escrupulosamente todo el terreno para llegar al convencimiento de que no hay ningún nido de las grandes hormigas negras que por allí se crían, si no hay, se enciende la hoguera en el punto mismo del agujero de salida. Una vez terminada esta opera-

ción, se cuelgan nuestras hamacas, y los hombres que nos acompañan se forman un lecho con hojas de banano silvestre, sobre las que tienden una estera, y la habitación queda terminada en las mejores condiciones, dada la escasez de medios de que se pueden disponer. La comida se dispone también con la misma rapidez; en treinta minutos se cuece y se prepara el arroz y el tasajo para la cena, y el almuerzo del día siguiente; así es que una hora después de haber dejado de trabajar en la trocha podemos retirarnos a nuestros nidos, que así podemos llamarlos, y dormimos a los sonos de la sinfonía nocturna que se percibe en la extensa selva. A la paz profunda del día, que apenas es turbada por el ligero trino de algún pájaro que se agita en las ramas, o por el ruido de algún reptil que entre las hojas se arrastra, sucede la brillante expansión de la vida, a la que vuelven todos los seres que en el bosque viven, reanimados por la fresca brisa que con el crepúsculo viene. Por todos lados suena incesantemente un ruido semejante al de un arco metálico producido por el canto de los mil insectos que se agitan, formando chirridos y sonos discordantes que hieren los oídos con dureza, y comparadas con los cuales las cigarras de nuestros campos son unas cantoras admirables: los rancos gemidos, que esto y no otra cosa parecen los cantos de las pavas, se unen a las modulaciones extrañas de los corcovados y al charaleco incesante de los loros y cotorras. Cuando la noche cierra, los gritos de las urracas, los rugidos de las fieras salvajes, hacen callar aquellas manifestaciones de simpática alegría, y poco tiempo después son acallados por los alaridos de los monos chillones, que sin darse punto de reposo saltan de acá para allá, sin permanecer quietos en lado alguno. De cuando en cuando, un crujido espantoso, seguido de un ruido sordo que se asemeja a un prolongado trueno, viene a imponer silencio a todos; cualquiera, al escucharlo, siente el más grande terror pensando en los temblores de tierra y en las profundas grietas que pueden abrirse en su superficie; pero nada más lejos de esto: tan extraño ruido se percibió en el bosque con bastante frecuencia, pues es causado por cualquiera de aquellos gigantes árboles que se desgajan, y cuyas ramas, chocando con las de los que al rededor tienen, cruen al ser arrastradas en la caída. Si investigáis la causa que ha motivado la ruina de aquel coloso cargado de años, no hallaréis otra que el peso enorme con que los parásitos la han cargado; los parásitos, que después de haberlo apretado, estrangulado, dándole garrote como pena de muerte, las lianas, adheridas ya a nuevas víctimas, se sirven de él como punto de apoyo para acabar de agotarlo. Por esta razón, uno de los cuidados que hoy tener en primer

término al hacer la elección de un lugar donde establecer un campamento, es ver que no haya de estos viejos árboles, que a cada momento pueden desplomarse y aplastarnos en su caída. Si no se descubren algunos claros, es necesario procurar un plantío donde los árboles tengan pocos años, y cuando durante muchos días se ha de permanecer acampados en el mismo sitio, hay la costumbre de desmontar todo el circuito del campamento, y aun así, no puede uno darse por seguro si salta alguna fuerte racha de viento o descarga alguna impetuosa nube que se resuelve en agua, formando lo que se llama allí un chubasco; entonces grandes y negras nubes oscurecen la luz del día, vertiendo sobre la tierra verdaderas cataratas. Las ráfagas arquean violentamente las ramas de los árboles, quebrando las unas contra las otras, y por todas partes se escuchan crujidos alarmantes que aterran, pues no parece otra cosa sino que aquella inmensa bóveda de verdura, cuya armazón la forman gruesos troncos, va a desgajarse por completo. La tormenta arranca y hace volar gruesas ramas, que después caen con estrépito contra el suelo, el cual bien pronto se cubre de trozos de árboles y hojas, y al lívido reflejo de los relámpagos, que se suceden casi sin interrupción, vemos a todos los hombres que nos acompañan hincados de rodillas, recitando el *mea culpa* y el *in manus*, e implorando con religioso fervor a San Antonio y a la Santísima Virgen.

En cuanto a caza, la selva nos ofrece muy pocos recursos: sólo de vez en cuando José se separa un poco de nosotros para ir a sorprender en su nido alguna pareja de pavos que han revelado su presencia por su especial cloqueo, parecido a los suspiros o al sonido que causan algunos roedores cuando respiran; por lo demás, en aquellos extensos bosques no encontramos ni jabalíes, ni ciervos, ni gazapos, así como tampoco *pecaris*, a pesar de lo mucho que en el Darién abundan estos animales. Estos paquidermos viven en rebaños inmensos, y es tan grande la solidaridad que entre ellos tienen establecida, que cuando un tigre o un hombre ha herido a cualquiera de ellos, está irremisiblemente perdido si no gana en seguida un árbol en el que subirse, y en el cual habrá de sufrir un sitio de varias horas. Cuando cualquiera de estas voraces bandas ha pasado por un punto de la selva, puede uno establecer allí su campamento con toda seguridad, sin temor a serpientes, porque los cuadrúpedos, los reptiles, los insectos y todo lo que halla, es bueno para aquellos hambrientos, que nada respetan ni en nada se paran.

En el segundo día de nuestro viaje, tuve la fortuna de ver una familia de pequeños pumas negros (*felis nigra*?) que atravesaban la trocha

a distancia de unos diez metros del punto en que nosotros nos encontramos. Estos animales tienen poco más o menos las dimensiones de una pantera, y por lo que pude observar, pareceme que sus formas participan a la vez de las de la raza canina y de las de la raza felina; tienen el pelo negro, brillante, la cola larga y poblada, y los movimientos airoso y elegantes. La madre y los pequeñuelos pasaron sin detenerse y se perdieron inmediatamente en el bosque; el macho se sentó tranquilamente y me consideró con bastante detención durante algunos segundos. Grité a uno de nuestros hombres para que me pasara un fusil, pero mis voces le hicieron huir. Según afirman, los pumas negros son muy raros, y en todo el tiempo que nuestra expedición ha durado, el único que los ha visto he sido yo.

XXV

Continuamos en la gran selva.—Las serpientes.—Los encantadores y las encantadoras.—Las oracioncitas.—Las garrapatas.—Abominación de la desolación.—Las cuatro tribus principales.—Las noches horribles.

A juzgar por lo que hemos observado más tarde en el Mamóni y en el Tiatí, hemos tenido la fortuna de encontrar por aquí muy pocas serpientes, pues el número de que éstas hemos llegado a ver no ha sido bastante, ni con mucho, para que nuestra atención se excite. Según afirman los naturales, estos inmundos reptiles permanecen durante la estación de la sequía encerrados en los agujeros que les sirven de nido. Por venenosas que sean y por muchos accidentes desgraciados que por efectos de sus picaduras se cuenten, la verdad es que no merecen tenerlas demasiado miedo; cuando están en ayunas huyen precipitadamente al menor ruido que perciben, y después de una buena comida se hacen tan torpes y caen en un estado de estupor tan grande, que puede desmontarse el terreno en su alrededor, y hasta matarlas sin que hagan ni el más ligero movimiento. El único caso en que se hacen verdaderamente temibles es cuando se las pisa por medio del cuerpo tan fuertemente, que no pueden escabullirse, pues volviéndose entonces sobre sí mismas con extraordinaria rapidez, clavan en la carne sus puntiagudos dientes en forma de lezna, que muchas veces tienen más de una pulgada de longitud, destilando al propio tiempo un veneno cuyos efectos suelen ser tan rápidos, que matan instantáneamente, aunque por lo común no sobreviene la muerte sino después de dos o tres días de crueles dolores y sufrimientos atroces. La picadura de uno de estos horribles reptiles es siempre advertida por el violento dolor que causan sus dien-

tes al introducirse en la carne poco después sobreviene una fiebre, que en el momento llega a su período álgido, los miembros todos se entumescen, aparecen en el cuerpo unas manchas negruzcas, y por último se declara la gangrena, que ganando terreno incesantemente y sin que nada sea bastante a detenerla, hace expirar a los desgraciados en medio de los más crueles padecimientos.

Cada pueblo tiene sus encantadores y encantadoras, que pretenden curar las mordeduras de las serpientes, gracias a la virtud que han heredado o adquirido por medios maravillosos. M. de Lacharme tenía también su panacea, de que prometía seguros resultados, y cuyo principal ingrediente era el sulfato de quinina. Los caucheros preconizan las excelencias de un sin número de antidotos, de los que cuentan portentos y maravillas; pero es lo cierto que apenas si recurren a otro remedio, cuando tienen conocimiento de una picadura, que a la *oracioncita* a San José. No vaya a creerse que porque estas oraciones, se reciten siempre con el mismo fin y vayan dirigidas al mismo santo, tienen todas la misma virtud: la mejor y más recomendada, que son muy pocos los que tienen la dicha de poseer, procede del antiguo monasterio de Guatemala, que ha proporcionado también otras súplicas y oraciones de esta clase, a las que para dar crédito se necesita toda la buena fe, toda la ignorancia de aquellas infelices gentes, que creen que unas cuantas palabras recitadas con más o menos fe, dichos con éste o el otro orden, pueden curar un envenenamiento de la sangre causado por la picadura de un reptil. Y no es sólo esto, sino que tienen, como hemos dicho, oraciones que curan las fiebres, por de mal carácter que sean y por mucho tiempo que haga que el enfermo las venga padeciendo, otras para evitar los naufragios, y otras para el mejor resultado de la más difícil de las funciones que la mujer cumple. Para emplear estas oraciones como medio de curación, no es necesario recitarlas ni saberlas de memoria, sino que es bastante llevar encima el papel en que están escritas. Inútil es de todo punto que con cualquiera de aquellos individuos os pongais a discutir acerca de la imposibilidad de una curación conseguida por este medio: nada importa que hagáis presente las razones por qué el veneno tiene que ser combatido por medio de reactivos enérgicos y poderosos que obren sobre la circulación en general: ellos os presentarán casos y casos en los que la *oracioncita* ha sido bastante, y no consideran nunca que la muerte o los mayores padecimientos se han evitado, o porque la picadura no procedía de uno de aquellos tan temidos

reptiles, o porque si lo fue no lo hizo en condiciones para que el veneno pudiera extenderse por la sangre.

Más temidas que los aligatores y caimanes, que los tigres y serpientes; más terribles que los mosquitos (y es cuanto podemos decir), son las garrapatas, que constituyen el más grande de los azotes de los exploradores. La irritación causada por las picaduras de aquellas arácnides, y el heroico remedio empleado para alejarlas o matarlas si es posible, se hace bien pronto intolerable, pues a los pocos días el cuerpo se cubre completamente de llagas. Hasta entonces sólo habíamos visto muy pocas, todo lo más una docena, esparcidas por acá y por allá, a las que sus obras hacían traición en seguida; perseguidas inmediatamente, tan pronto como teníamos la fortuna de apoderarnos de ellas, eran condenadas a muerte y ejecutadas incontinentemente. Aplastadas como las chinches, tienen las ocho patas que poseen armadas de pinchos tan fuertes, que muchas veces, al arrancarse una, se viene detrás un pedazo de la piel. Las trompas chupadoras quedan en la carne, donde se forma una pequeña ulceración, que tarda en cicatrizar más de una semana. En la selva del Aputi abundaban tanto, que a poco que nos detuviéramos en sus brozas, que parecen ser por las que más predilección tienen, nuestro pantalón blanco tomaba un tinte oscuro, a causa de las cerradas bandas que venían a posarse sobre él. No puede decirse que haya punto alguno en el cuerpo humano en que dejen de picar; pero, cómodas por naturaleza, prefieren las partes más tiernas, así es que siempre causan más daños en los dedos de los pies y en los pliegues que naturalmente se forman en las piernas.

Hemos tenido el placer de conocer a cuatro de sus principales tribus. Los *panchas* o *barberos sangradores*, grandes como la uña del dedo pequeño, son las peores, y las que más considerable daño causan; pero su tamaño da lugar a que sean más pronto víctimas de la persecución que se les hace, aunque la atención que en ello se ponga sea menor. Los *paleros* de color pardo son los más comunes; los *curcus* son casi microscópicos; cuando su dardo envenenado ha hecho que de la carne surjan rojas vegetaciones, en el punto más culminante de ellas se advierte, fijándose mucho, un casi imperceptible punto negro, que no es otra cosa que el dicho arácnide. Los *Coloradillos*, igualmente diminutos, son de color rojo: cuando permanecen inmóviles, apenas si se les puede distinguir, como no sea en un sitio en el que la piel sea completamente blanca; pero por desgracia para ellos, y por fortuna para los que tienen necesidad de internarse en sus dominios, son unos animalillos muy inquietos, y en el momento que aquel

punto encarnado se mueve, se le advierte en seguida: basta pasar el dedo por encima para poner término a sus peregrinaciones. Sus congéneres citados anteriormente exigen más largo suplicio, pues hay necesidad de apretarlos fuertemente entre los dorsos de las uñas de los dedos gruesos, y aún muchas veces hay que repetir la operación dos o tres veces.

Es en medio de todo una fortuna el que no en todas aquellas comarcas abunden los arácnides de que nos acabamos de ocupar, pues unida esta plaga a las muchas que hubimos de sufrir durante nuestra expedición, no ya el trabajo, pero hasta la vida, se haría imposible. El cuidado que hay que desplegar es extremo, pues de lo contrario, en el más insignificante descuido que se tenga, puede uno muy fácilmente ser víctima de un buen número de accidentes causados por los insectos que en todas partes pululan, y que pondrían en grave riesgo la vida.

Después de doce horas de un trabajo incesante, causado por las duras fatigas que durante todo el día se vienen experimentando, se tiende uno en la hamaca ansioso de hallar algún reposo: de antemano se ha prometido uno hacerse fuerte, y desde luego se arma contra el sufrimiento; pero al poco rato comienzan las carnes a escocer, e involuntariamente se da salida al mal humor levantando en el aire los puños crispados y prorrumpiendo en algunas imprecaciones que no son tanto hijas de lo que se sufre, sino de lo que se espera sufrir. Llega un momento en que, sin poderlo remediar, se lleva uno la mano a cualquier parte del cuerpo más excitada que las demás; a partir de esto todo se ha perdido; el escozor aumenta y sigue creciendo cada vez más, hasta que sin poderlo resistir se rasca uno y se rasca hasta hacerse sangre. El único medio para obtener un poco de calma y poderlo pasar regular, es frotarse el cuerpo con alcohol fuerte, en el que se haya hecho macerar tabaco: los hombres que nos acompañan tienen un medio más sencillo: como quiera que durante todo el día no dejan de beber, se escupen en la mano y se frotan el cuerpo a renglón seguido, con lo que obtienen una considerable ventaja del vicio que los domina.

Por la noche, en el campo, cualquier observador desinteresado no podría menos de reirse viendo los ejercicios que practicamos para dar caza a las garrapatas. Allí blancos y negros, lo más ligeros de ropa que puede darse, se prestan los unos a los otros mutuos servicios fraternalmente. Para matar aquellos malditos insectos, nuestros acompañantes no andan con preparativos ni cuidados de ninguna clase, sino que inmediatamente que logran desprenderlos los crujen entre los dientes.

El suplicio terrible de las garrapatas no se hizo intolerable sino una

semana después de habernos internado en el cauce del río Chico, afluente del Chucunaque. Nadie puede formarse una idea, ni aún siquiera aproximada, de las hordas que nos asaltaron cierta vez en que todavía poco prácticos de los peligros que podíamos correr, acampamos en el cauce de un arroyuelo, seco por los fuertes calores del estío, y donde sólo quedaban cortas cantidades de agua en los agujeros de algunas rocas. Alimentadas allí por aquella corta humedad, bullendo entre el polvo y las hojas secas, que tanto abundan, no nos cuidamos de tomar precauciones, y nos sentamos tranquilamente a comer: aún no habían pasado muchos minutos, cuando sentimos que nuestras carnes ardian, el escozor era tan violento, que nos hacíamos pedazos, hasta que advertidos por uno de nuestros acompañantes, investigamos las causas y nos hallamos materialmente cubiertos de aquellos terribles arácnides, que para que nos abandonaran nos fué necesario emplear el remedio que antes hemos indicado, con el que ciertamente nos vimos libres, pero sentimos que aumentaban nuestros dolores.

El día 28 me encontraba a unas diez horas más atrás de M. Lacharme, que había llegado a una cresta tan elevada, que desde ella se podía abarcar con un golpe de vista todo el país.

Limpió toda aquella colina, esto es, mandó quitar las lianas y ramas que hacían imposible el paso, de modo que cuando me uní a él, pude tomar los datos que me eran de todo punto necesarios: a lo lejos, delante de nosotros, se extendía la azulada línea que forman las cordilleras; un poco más cerca se notaba, llegando hasta las montañas, una depresión profunda que sigue una orientación casi idéntica a la que nosotros seguimos: a unos diez kilómetros del punto en que nos hallamos, dos contrafuertes que obstruyen la extensión que venimos siguiendo, dejan entre ellos una cañada bastante baja, por lo que inmediatamente modificamos nuestro plan, a fin de poder aprovechar lo más pronto posible aquel paso, cuyo descubrimiento nos inspiró ánimo.

XXVI

En la enfermería a causa de las garrapatas, arañas, avispas y hormigas.—Exploración del río Chico.

A la mañana siguiente, atravesamos el Cubileque, un río pequeño muy agradable, cuya corriente silenciosa se desliza por entre dos bajas

orillas, cubiertas en casi toda su extensión por bananos silvestres. En aquellos ribazos frescos y deliciosos, donde de tan agradable vista se disfruta, instalamos nuestros campamentos, y en verdad que nunca nos hubiéramos hallado tan cómodamente, a no estar aún en pleno dominio de las garrapatas. El cuidado que estos insectos repugnantes nos inspiran, nos quita el sueño y el apetito, no dejándonos gusto para nada, y teniéndonos en constante alarma. Por más cuidado que pusimos en mover el suelo, de modo que por todas partes quedara al descubierto la fina arena; por más que el fuego se encendió en distintos puntos, a fin de que se abrasaran o huyeran, tuvimos que pasar toda la mañana del domingo matando aquellos bichos. Tocóme la desgracia de ser menos afortunado que mis demás compañeros; en mí se habían encarnizado de una manera cruel y veía con terror que dentro de poco me sería imposible caminar; todo el cuerpo lo tenía cubierto de pústulas, y donde más abundaban era en los pies, causándome ya dolores vivísimos, que se iban haciendo cada vez más insoportables. Grande fue el trabajo que al día siguiente me costó poder llegar al campamento: de media en media hora me veía obligado a detenerme y esperar a que los dolores decrecieran y mis piernas adquirieran alguna elasticidad; era aquel un martirio terrible, del que ni aún siquiera había podido formarme idea, y que creía me haría morir a cada paso. Las etapas de aquella dolorosa marcha que iba haciendo eran de arroyo en arroyo, y mucho hubiera gozado en aquellos deliciosos sitios si hubiera podido disfrutar tranquilo de aquellas recónditas gargantas donde la frescura se sostiene, gracias a la impenetrable bóveda de verdura que sobre ella se extiende; no me hubiera cansado de admirar aquellos estanques que entre roca y roca se formaban, y en los que al través de sus aguas puras y cristalinas se veían bullir pescados de elegantes formas, rayados de negro y amarillo subido. Por todas partes, entre las ramas, a las orillas de aquellos riachuelos, los pájaros saltan, llenando el aire con sus melodiosos trinos, y al rededor de las lianas ardientes, tachonadas de flores de distintos colores, zumban a millares los colibries y los pájaros moscas, luciendo los brillantes matices de su rico plumaje. Cuando me perciben, huyen precipitadamente asustados; pero bien pronto, atraídos sin duda por la curiosidad, vuelven a contemplar este animal nuevo para ellos, y que tan raro les debe parecer: permaneciendo inmóvil, se inclinan sobre mí, para huir al menor movimiento que haga, posándose sobre el pedúnculo que más cerca tengan. Después de emplear triple tiempo del que en estado normal hubiera necesitado, y sufrir lo que no es decible, pude al

fin ganar, casi arrastrándome, las orillas del río Tesca, a seis kilómetros próximamente del Cubileque.

Mi malestar fue creciendo sin interrupción hasta un punto tal, que el 7 de Marzo me ví obligado a separarme de M. Lacharme, que continuó los trabajos emprendidos en la trocha, acompañado de ocho hombres, en tanto que yo permanecía miserablemente inutilizado sobre la playa, exasperado al verme martirizado en la hamaca por una enfermedad que, a pesar de lo mucho que me molestaba, no podía menos de aperecer ridícula. Al mismo tiempo que el mal físico, que no me permitía reposo alguno, me sentía atormentado moralmente, considerando el recargo de trabajo que mi necia enfermedad tenía que imponer necesariamente a M. Lacharme, y sobre todo la decepción que tenía que sufrir M. Wyse cuando supiera el forzoso abandono de nuestros proyectos de llegar al Atlántico antes de la estación de las lluvias.

Como la cosa era de todo punto urgente, despaché con gran premura a Merced, que venía haciendo de mi enfermero, para que fuera a buscar un sitio donde no hubiera garrapatas. Poco después encontró un magnífico bosque, en el que crecía en abundancia una hierba verde tupida, elástica, en la que a millares pululaban las chinches; más allá, casi en la misma orilla del río, encontró un sitio al parecer conveniente, favorecido por las sombras de los bananos silvestres.

Tan pronto como me lo hubo comunicado, realizamos los breves preparativos que nos eran necesarios, y al caer la noche estábamos instalados en aquel lugar, donde esperaba dejaran de mortificarme los insectos que en tan lamentable estado me habían puesto. Mis temores eran grandes, pues en cada cosa pequeña que veía moverse miraba uno de aquellos sangrientos enemigos, y todas las incomodidades que advertía las atribuía a ellos desde luego. Todo el mobiliario de mi gabinete de trabajo estaba reducido a una mesa y un banco, puestos bajo un rancho, mi larga hamaca, apenas extendida me permitía estirarme como en un lecho, y Merced, que era el único que había permanecido a mi lado, tenía su petate y los trastos de cocina. El Tesca se desliza por un ancho cauce lleno de guijarros y de gruesas piedras negras; por aquel punto, su corriente bastante fuerte choca con el borde del ribazo en que nuestro campamento se eleva, quebrándose las aguas en las rocas y dando lugar a un ruido que me distrae, destruyendo así el silencio monótono, que de otra manera me aburría.

Como mi padecimiento, aunque con bastante incomodidad, me permite trabajar algunos ratos, yo, con objeto de aprovechar el tiempo y que la

dilación que sufriéramos fuera la menor posible, me entretenía en poner en orden las notas tomadas sobre el campo, y en realizar los cálculos de las operaciones anteriores, así como también las de que cada dos días me enviaba M. Lachafme. Según por entonces me ocurrió, las facilidades que en un principio nos habían dado tanto ánimo, haciéndonos suponer que llegaríamos al fin con felicidad y sin grandes obstáculos que vencer, habían desaparecido, internándose en una región tan trabajada y con tantos precipicios cortados a pico, que sus fieles monterianos, que hasta entonces lo habían hecho todo sin la menor murmuración, manifestándose dispuestos siempre a todo, comenzaban a quejarse.

En medio de las operaciones a que me había entregado, recibo numerosas visitas, unas demasiado agradables, otras sumamente repugnantes: enormes arañas cubiertas de una pelusa gris sucio, moteadas con manchas de color amarillo subido, o bien negras y de asqueroso aspecto, armadas de mandíbulas venenosas: su picadura es hasta tal punto mortal, que las llaman en el país *mata-tigres*; grandes mariposas de alas negras tornasoladas de azul como el cielo, coleópteros rincóforos, en los que es muy frecuente observar una trompa más larga que el cuerpo y que llevan grandes antenas en su extremidad; calandrias de variadas especies; himenópteros de todas clases, colores y tamaños, tales son los huéspedes que a todas horas y en todos momentos vienen a visitarme, turbando mi reposo y distrayéndome de las ocupaciones para que otros me han inutilizado. Algunos de éstos tienen muy mal carácter, mas por fortuna los ataques no son muy numerosos, de lo cual debo manifestarme agradecido. Tan rabiosas y encarnizadas como todos los de que llevo hecha mención, y también tan susceptibles, son unas gordas hormigas, largas como de una pulgada, y que tienen un dardo en el mismo lugar que las abejas. Una picadura de un animal de esta clase en una pierna o en un brazo, es bastante para que se inflame el miembro herido y se experimente un dolor agudo, que dura muchas veces dos y tres horas.

Estas visitas, como es fácil comprender, no tenían nada de agradables; pero en cambio los colibríes me habían tomado también afección y venían a posarse siempre sobre las mismas hojas, vigilando todas mis acciones y todos mis gestos; los magníficos tucanes tienen hechos sus nidos en el árbol próximo, y durante todo el día en las altas ramas de los blancucos trencos, sus picos rojos no dejan de dar golpes que los asemejan a incansables carpinteros; además, frecuentan mi gabinete de trabajo muchos lagartos de diversas formas y colores, y entre ellos por lo raro y singular, ha

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

llamado mi atención en alto grado; por la noche, cuando emprende su cacería, despliega debajo de su garganta un apéndice en forma de espátula de un color anaranjado vivo y brillante, que cualquiera podría creer era el pétalo de una hermosa flor. También se ha hecho muy familiar, y me visita con bastante frecuencia, una pequeña iguana.

El bueno de Merced, que es tan honrado y cariñoso como mal cocinero, me cuida esmeradamente y hace incalculables esfuerzos para tenerme contento; a pesar de esto, en una ocasión me hizo una mala pasada, que recuerdo siempre, y por la que sin poderlo remediar le guardo algún rencor. No habiendo recibido noticias de M. Lacharme desde hacía dos días, cosa que me tenía en sumo cuidado, temiendo que hubiera ocurrido algún desagradable incidente, bastante fácil dado el terreno en que se hallaba trabajando, lo envié con premura al punto en que pensaba debía encontrarse, para saber a punto fijo lo que sucedía; quedóse parado un rato, y en seguida juró y protestó de que no partiría de mi lado, dejándome solo en el estado en que me hallaba. Interesóme vivamente el cariño que me manifestaba, y le hice comprender que los trabajos de la trocha no podían haber adelantado más de diez kilómetros; el día comenzaba a apuntar, pues aún no disfrutábamos más que de la incierta luz del crepúsculo, así es que podía ir y volver fácilmente para la hora de comer. Partió en vista de esto, y yo quedé confiado, dadas las pruebas de interés que me había manifestado, en que no se haría esperar mucho tiempo; pero mis esperanzas quedaron fallidas; Merced no volvió hasta el día siguiente por la noche, viéndome obligado, por tanto, a preparar mis alimentos y hacer cuanto me era necesario. A la caída del sol, cuando la noche comenzaba a extender las tinieblas por todo el ámbito, perdida la esperanza de que volviera, obligado por la gran necesidad que experimentaba, encendía el fuego y manejaba la cacerola y demás chismes. Muchas veces me decía que mayor seguridad debe tener en la soledad de aquella inmensa selva, que en las grandes poblaciones donde cada paso hay un peligro: estaba convencido de que no podía sufrir ataque ninguno, pues nadie andaba ni tenía para qué andar por aquellos contornos; pero es lo cierto que no me abandonaba cierta inquietud por causas que no sabré explicarme. El menor ruido me desvelaba, ahuyentando de mis párpados el sueño, que por más que hacía me era imposible conciliar después, tomaba las mayores precauciones, registraba mis armas, cargaba mi fusil y dormía con el revólver amartillado a la cabecera. A la mañana siguiente ya sabía preparar el café y asar las sardinas como el primero, convenciéndome cada vez más de que la necesidad es una gran maestra.

ARMANDO REGLUS

El día 12 de Marzo, M. Wyse, que había ido al sitio más intrincado del Pirri para reconocer las minas de oro de Cana, envió un correo con objeto de que le suministrásemos noticias de nuestro estado y de nuestros trabajos. Comprendiendo que de la manera que íbamos sería muy poco lo que pudiéramos conseguir, aproveché la ocasión para ponerle al corriente de cuanto sucedía, proponiéndole abandonar la trocha que teníamos comenzada, y de la que tan malos recuerdos había de guardar toda mi vida, y continuar los estudios a nivel del valle del río Chico. Gracias a la prodigiosa actividad que le era tan propia, y habiendo aprobado las modificaciones que le proponía, emprendió la marcha y el día 15 llegó al punto en que me encontraba acampado. Muchas de las pústulas y llagas que se me habían formado a causa de las picaduras de las garrapatas, se habían cicatrizado; otras estaban en vías de curación, y mi estado general había mejorado bastante, por lo que me encontraba en disposición de continuar mis trabajos; así es que, acompañando a M. Wyse, seguí la corriente del río Chico durante tres días, hasta el punto de confluencia del Porcona, donde encontramos a M. Lacharme y sus agregados rendidos por la fatiga, y no habiendo tomado alimento desde hacía veinticuatro horas. Prestámosles los auxilios que tan necesarios les eran, en tanto que nos daban cuenta de los mil incidentes que les ocurrieran desde el momento en que yo me había visto obligado a abandonarlos, pudiendo convencernos, por el sumario relato que nos hiciera, de la actividad y constancia de aquel hombre, así como también de la resistencia de los hombres que desde el río Sinú lo habían venido acompañando.

No habían terminado nuestros trabajos, así como tampoco mis sufrimientos y penalidades. Desde el día 15 hasta el 18 de Marzo, todas las operaciones que nos fue necesario practicar tuvimos que efectuarlas dentro del río, llegándonos el agua muchas veces hasta más arriba de la cintura. Mucho temía una recaída que nuevamente me hiciera abandonar los trabajos que tenía emprendidos, y efectivamente no se hizo esperar mucho tiempo: las llagas de las piernas, que aun no estaban cicatrizadas completamente, se volvieron a enconar de nuevo, y me fue necesario separarme de mis amigos y volver a Pinogana.

M. Wyse y M. Lacharme hicieron una nueva trocha, siguiendo casi paralelamente la línea de la cordillera que les dió la altura relativa del Thalweg y de los diversos afluentes del río Chico y del río Tupisa. A este último llegaron el 28 de Marzo, después de haber cruzado la extensa depresión ocupada por el Tiatí a una altura solo de treinta y un metros,

y a diez y ocho millas de la ensenada de Gandí, en el Atlántico. Esta corta elevación parecía prometer un resultado favorable, y desde luego creyóse estaban vencidas las mayores dificultades que podían ofrecerse; pero la estación de las lluvias se adelantaba, y aun en aquel año, juzgando por todos los fenómenos que se presentaban, parecían anticiparse, con lo que era de todo punto inútil querer continuar los trabajos, y todavía más imposible querer abrir una nueva trocha, en la que a cada momento nos habíamos de ver interrumpidos por fuertes avenidas, y más que nada no era prudente siquiera seguir allí, donde tantos accidentes son susceptibles en la estación que comenzaba. Era necesario resignarse y prescindir por entonces de la exploración de aquel valle y de la apertura de una trocha que fuera a dar al Océano por encima de la cordillera.

Obrando como hombres prácticos y prudentes, era menester aplazar los trabajos para el otoño próximo, mucho más cuando todo nuestro personal se hallaba en un miserable estado, rendido por tantas fatigas como se habían sufrido, y donde tantos dolores habían causado las ramas de los bosques y los guijarros de los ríos. El mismo M. Lacharme, tan acostumbrado a la vida de las selvas y que siempre nos pareció, como efectivamente era, tan activo y tan enérgico, pedía ya gracia, pues en los últimos días las tareas que había ejecutado le abrumaron como hasta entonces no lo hicieran ninguna de las muchas que en su vida había ejecutado. En todos nosotros se había operado un cambio considerable, y ya ninguno era el de antes; todos atestiguaban con sólo su presencia lo crudo del trabajo que nos ocupara y las privaciones e incomodidades de que habíamos sido víctimas.

No obstante esto, M. Wyse estaba tan encariñado con aquella exploración, y era tanto lo que sus resultados le preocupan, que aun antes de partir emprendió y llevó a cabo la exploración del río Turquesa, el tercero de los grandes afluentes que el Chucunaque tiene en la orilla izquierda: después de estudiarlo detenidamente, encontró el valle mucho menos favorable que los del Tupisa y del Tiati. Al mismo tiempo, M. Sosa, ingeniero del Estado de Panamá, mi amigo y fiel colaborador en muchos de los trabajos que allí realizamos, M. Musso y yo utilizábamos todas las fuerzas de que podíamos disponer para determinar la medición de los planos y el nivelamiento del Tupisa, hasta el punto en que la trocha se había encontrado con este río, llevando la operación de tal manera, que las dos líneas vinieran a unirse y a fijar de un modo cierto la altura y la posición de todos los puntos observados.

ARMANDO RECLUS



El día 11 de Abril se había terminado este trabajo felizmente. Ya se había evacuado a Pinogana, abandonando todas las provisiones inútiles y dejando algunos recuerdos a los amigos de por allá abajo, que tantos y tan buenos servicios nos habían prestado. Todos los muchachos de la aldea tuvieron un *cri-cri*, y se entusiasmaron mucho, tañéndolo como los pilluelos de París.

XXVII

Marcha del Darién.—Un grande, grueso y feo compañero de viaje.—Los hermanos Verbrugge.—Vuelta a Europa. Muerte de Guido Musso.

El día 13 emprendimos la marcha para Panamá, a donde había ido, y me esperaban ya, el mayor número de los individuos que formaban la comisión. Embarquéme en Chepigana es una pequeña goleta, y no bien nos hubimos entrado en alta mar, cuando un enorme cachalote, cuyo largo no sería menos de diez metros, lo cual equivale a decir que era mayor que la mezquina embarcación que nos conducía, se puso a nuestro lado para hacernos compañía: parecía gozar a nuestro lado, y de vez en cuando se adosaba tanto a nuestras bordas, que nuestra barca se inclinaba entonces visiblemente: algunas veces se elevaba sobre el agua, y entonces podíamos *disfrutar* del espectáculo de su repugnante boca, cuya abertura era igual al ancho de su cabeza, o sea más de una braza.

El 21 de Abril nos embarcamos en el paquebot *Martinica*, en el que encontramos a los hermanos MM. Luis y Jorge Verbrugge, los intrépidos viajeros y cazadores que han recorrido la América en todos sentidos.

A ellos se deben dos curiosos libros, notables, tanto por su estilo como por la gracia y vivacidad que en ellos se advierte: titúlase el uno *Las Selvas Virgenes*, y el otro *Paseos y Cazas en América del Norte*. Dichos aquellos hombres, que todo lo ven con una mirada y todo lo dibujan con un rasgo!

Nuestro viaje de regreso fue desde su comienzo entristecido, por la enfermedad de Guido Musso primero, y después por su muerte.

En Saint Thomas, donde su padre había muerto volviendo de una misión política que se le mandara desempeñar, saltó en tierra para hacer una visita piadosa a la tumba del autor de sus días, sintiéndose enfermo ya cuando volvía a bordo. Al pronto se creyó sería sólo una simple indisposición, pero bien pronto se declaró la disenteria, y las fuer-

zas de nuestro amigo se crecieron visiblemente; los remedios más enérgicos no pudieron conseguir nada, la hemorragia continuaba, y al cabo de una semana las fuerzas se habían agotado. Lo más triste en aquellos momentos era que el pobre Musso no abrigaba la menor sospecha del grave estado en que se encontraba.

Cuando reunidos al rededor suyo pudimos convencernos de que todo había terminado; cuando pensábamos tristemente en la desesperación de su madre al tener conocimiento de la fatal noticia de la muerte de aquel hijo tan querido, él calculaba el número de horas que nos separaban del primer puerto de Europa en que habíamos de fondear, nos hablaba de su próxima convalecencia y de sus proyectos para el porvenir. Casi sin agonía, murió cuando nos faltaban sólo tres o cuatro jornadas para llegar a Santander, sumiéndonos en el mayor desconsuelo la pérdida de aquel querido amigo y compañero con quien juntos habíamos compartido todos los trabajos y penalidades, y que expiraba en los momentos en que más acreedor era a la recompensa.

La noche era oscura, la tempestad crujía, y un furioso viento levantaba el mar, cuando el sombrío océano se abrió para recibir el cuerpo de nuestro camarada.

Como Virgilio lo decía de un compañero de Eneas: *Non inferiora secutus*, él no había seguido el estéril camino.

XXVIII

Segunda expedición. — Embarque en Saint-Nazaire. — El istmo del Darién occidental, o de San Blas.—El río Bayano. Indios darienitas.—Chepo.—La Capitana.

Vueltos a la patria que tanto habíamos echado de menos en las remotas regiones que dejábamos recorridas en nuestra anterior expedición, pensando en lo mucho que aun teníamos que hacer para ultimar aquellos comenzados trabajos, cuyo futuro resultado tantas ventajas habían de reportar a la industria y al comercio, permanecemos seis meses en Francia, sin que un solo momento pudiéramos dejar de la mano las penosas tareas que nuestro propio deseo nos señalaba. Como, además del escaso tiempo de que habíamos dispuesto, contamos siempre con escaso personal, que imposible era atendiese a todo lo necesario para ultimar cada una de las operaciones emprendidas, en todos los puntos que fueron objeto de nuestros estudios nos limitamos a tomar apuntaciones y

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

datos que nos sirvieran luego para poder realizar los tan deseados cálculos, en lo que invertimos todo el tiempo que permanecimos en Francia en espera de la estación seca, que era la única en que podíamos allí trabajar, para ponernos en marcha.

Llegó al fin ésta, y realizados los consiguientes preparativos, nos pusimos en marcha el día 7 de Noviembre de 1877, calculando que habíamos de llegar a la región que teníamos que estudiar en tiempo a propósito para comenzar desde luego, sin temor a contrariedades que nos interrumpieran.

De todos nuestros compañeros en el anterior viaje, hombres probados ya, conocedores del terreno y de las costumbres de los habitantes de aquellas regiones, que tan buenos servicios nos habían prestado en la expedición primera y de los que tanto podíamos esperar, sólo nos acompañaba uno a bordo, que era M. Poudessan, que desempeñaba el cargo de secretario del comandante general de la misión: de los demás, unos se hallaban ausentes por asuntos propios, y otros se encontraban en otras ocupaciones, privándonos por esta razón de su agradable compañía; pero M. Luis Verbrugge, que meses antes partiera para una excursión al Brasil, habíala terminado, según noticias que nos comunicara, y esperaba de vuelta nuestro paso por Panamá, para reunírse nos, y en el mismo punto se encontraba con igual fin M. Sosa, a quien el Gobierno de Colombia autorizaba también en esta segunda vez para que nos acompañara. M. de Lacharme, el infatigable explorador y hábil aventurero a quien tanto debíamos con sus excelentes y sufridos trabajadores, que tan buenos recuerdos nos dejaron por su sumisión y buenos servicios, no podían unirse a nosotros hasta fines del inmediato Diciembre, por lo que, teniendo en cuenta todas estas circunstancias, M. Wyse, que era el hombre de siempre, activo y prevenido en toda la extensión de la palabra, se resolvió a comenzar los trabajos por la exploración del istmo de San Blas, o por mejor decir, era su intento completar lo que la comisión americana había dejado por hacer. Esta expedición, que como nuestros lectores recordarán, fue mandada por el comandante Selfridge, se había limitado a estudiar la vertiente del lado del Atlántico, deteniéndose en la cascada del Madroño, que se forma en el alto de Maduoin, de modo que faltaba estudiar todo lo referente a la vertiente opuesta, y realizar algunas comprobaciones que nos dieran exacta idea de la verdad de los cálculos realizados para unirlos a los que nosotros obtuviéramos, y obtener de este modo un resultado completo.

El istmo del Darién occidental, que más generalmente es conocido

de todos por el nombre de istmo de San Blas, es mucho más estrecho que todos los demás que existen en la América Central. Su anchura no excede de cuarenta y ocho kilómetros, extendiéndose desde el golfo de San Blas, o de Carti, hasta la embocadura del Bayano: ensanchado en la parte Norte por una amplia y profunda bahía, un tanto interceptado en su extensión por varias islas y arrecifes que hacen dificultoso y de peligro el paso por ella, goza, no obstante, de condiciones altamente recomendables, cuales son el hallarse abrigada de los vientos de largo, gracias a una extensa y prominente lengua de tierra, y por algunos montículos de mayor o menor elevación; en la parte Sur deja paso al fondeadero del Bayano, río que, a pesar de la poca extensión con que su cauce cuenta, vierte en el océano abundantes y profundas aguas, capaces para que en ellas naveguen los buques de más alto porte y profunda cala. Este poderoso río, que es sin duda alguna el que en toda aquella extensión arrastra mayor caudal de aguas, corre por lo menos en una extensión de más de doce kilómetros, formando una línea recta con la del cuello menos elevado de aquella porción del istmo, dado lo cual sería suficiente practicar un corte de menos de nueve leguas para establecer una expedita y cómoda comunicación entre el Océano y el Pacífico; por desgracia, la elevación de aquellas montañas, que es considerable, impide que pueda conseguirse un canal a cielo abierto, por lo que habría que conformarse con un subterráneo que próximamente se extendería quince kilómetros, o sea una extensión igual a la del túnel de San Gotardo. Decimos esto, porque la especial naturaleza de aquel terreno montañoso no puede permitir en modo alguno el derrame de los desmontes, sin que a cada paso derrumbamientos inevitables interceptaran los trabajos, inutilizando los ya hechos y haciendo imposible la continuación de ellos. La cordillera central, cuya altura, por término medio, excede siempre de cuatrocientos metros, está flanqueada a lo largo paralelamente por ambos lados por otras cadenas de montañas, que con ellas comparadas, presentan insensibles diferencias, y de las que las depresiones relativamente bajas comprendidas entre estas elevaciones, no comunican con las extensas llanuras de las playas de los dos Océanos sino por medio de estrechas gargantas, verdaderas escaleras por donde espumosos torrentes se precipitan con violencia de cascada en cascada.

Entre todas aquellas gargantas o desfiladeros relativamente bajos, el que más facilidades presenta para poder practicar un paso cómodo entre los mares cuya reunión interceptan, puede citarse el que se abre entre el río Azúcar y el río Icanti o Aguas-Claras, paso que toca a M.

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

Wyse el honor de haber sido el primero que lo haya estudiado; pero para trazar un canal interoceánico, ninguna de aquellas depresiones, por más que a la simple vista varias puedan parecer lo contrario, presentan más ventajosas condiciones que la línea de la desembocadura del Bayano a la bahía de San Blas.

Las orillas derechas del Bayano y del Mamoni, están formadas por extensas sabanas desiertas, de una monotonía desesperante, sin nada en ellas que pueda ser de aplicación, y que llegan hasta el mismo Panamá.

Acá y allá, aquel ancho mar de hierba se ve sembrado de grandes haciendas, que casi todas, en su mayor extensión, se hallan dedicadas a la cría del ganado, viéndose grandes rebaños, algunos de los cuales cuentan tres mil o cuatro mil cabezas, y cuya principal aplicación no es el aprovechamiento de las carnes, que casi no tienen valor ninguno, dado lo corto de la población, sino las pieles, que forman una de las principales fuentes de riqueza, pues es el artículo que más sostiene el comercio de explotación, y a cambio del que se importan muchos otros productos necesarios para la vida. Al E., la selva virgen, con su tupida y abundante vegetación, reviste las llanuras y las montañas, haciéndolas adquirir un aspecto agradable la variedad de tonos y colores de aquella verde alfombra hasta el punto adonde alcanza la influencia de las mareas, pues un poco más arriba del sitio donde concluye el Terable, las plantaciones de bananos se escalonan en ambas orillas.

Los frutos de estos árboles forman el primer artículo de alimentación de los negros y mulatos de la América Central, sin que en ningún punto del Estado de Panamá, ni en los demás Estados adyacentes, se recojan algunos que sean de mejor calidad que los que se producen en las orillas del Bayano. Un trabajo insignificante basta para que allí tenga el colono una comodidad relativa, como creemos que en ningún otro punto podría hallarla, pues en ninguna parte las necesidades apremian menos ni se puede vivir más desahogadamente, en lo que en verdad influye mucho el género de vida a que están acostumbrados, y tal vez no poco la especial naturaleza de los habitantes; con dos o tres mudas de pantalón y camisa de algodón, anisado a discreción, pues todos son apasionados por él y cigarros de Ambalema, se encuentra un hombre satisfecho, sin que se le ocurra pedir más, y creyendo firmemente que no es necesaria otra cosa para creerse feliz.

En la parte arriba del Terable, las casas se hacen muy raras, y poco después las orillas, el río, la selva, están desiertas en absoluto, hasta llegar al territorio de los indios Pirreas. Nada absolutamente turba la quietud



Aldea de la Capitana: baja marea.

tud ni el reposo de aquel lado, por el que parece que jamás se aventuró el hombre; las aguas siguen su tranquila corriente, arrastrando algún tronco de árbol o alguna rama; acá y allá se ven variados insectos, muchos de ellos de raras especies, y el golpe de vista es más y más agradable a medida que internándose se hace el horizonte más dilatado.

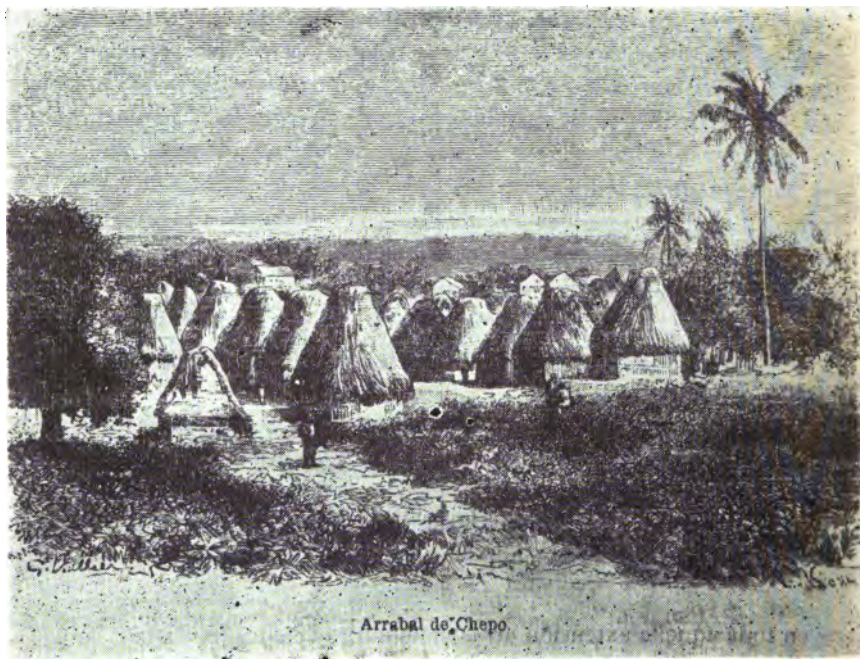
Los indios Pirreas, que acabamos de nombrar, es una tribu de las aborígenes, en confederación actualmente con sus congéneres del Chucunaque, con los que están emparentados, tribu que jamás ha podido ser sometida, a pesar de las muchas tentativas que se han realizado, y que inspira gran terror a todos los habitantes del Bayano inferior, que tienen buen cuidado de no aproximarse, ni con mucho, a los sitios o lugares donde saben que tienen levantadas sus aldeas. A pesar de esto y de las muchas atrocidades y crueldades que de ellos cuentan como justificativos del terror que los tienen tan a distancia, M. Wyse se atrevió a penetrar en sus dominios, siendo tal vez el único blanco que los ha pisado.

Entre los individuos que forman la población de Darién occidental, hay muy poca mezcla de sangre india, y aún menos de *sangre azul*, como llaman allí al cruzamiento con blancos, pues lo que más abundan son los negros.

Según lo que allí nos han referido personas que pueden merecer entero crédito, éstos valen mucho menos bajo todos pustos de vista que sus congéneres los del valle de Tuyra: más borrachos, si es que puede admitirse que lo sean más que aquellos de quienes ya nos ocupamos, y más perezosos, vicio cuya única explicación se encuentra en la abundancia de los bananos con que se alimentan, y cuya recolección exige muchos menos trabajos y fatigas que la busca del cautchouc, viven en su

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

mayor parte desparramados por las sabanas, no teniendo más que dos aldeas, que son Chepo y la Capitana. La primera, que cuenta hoy 1,500 almas, fue en anteriores tiempos una verdadera ciudad, en la que abundaban las casas de madera y de piedra; pero en la actualidad, las familias más acomodadas que allí vivían la han ido abandonando poco a poco para irse a establecer en el Estado de Panamá. Por más que no haya ninguna razón que pueda explicar las causas que tuvieron para obrar así, dado que el clima de Chepo es saludable en todas las estaciones, el estío muy agradable, y que los ochenta kilómetros que la separaban de la capital se hacían por un camino cómodo y bien cuidado en todas las estaciones. Este inmotivado abandono ha dado lugar al extraordinario cambio que se advierte y a la decadencia visible, de que al vez ya no salga; el camino, abandonado de todos, podemos decir que ha dejado de serlo, y unas veces, según el tiempo, está convertido en selva, y otras en pantano. Los rebaños que se envían a los mercados se embarran en los barrancos, y acá y allá los huesos que se ven blanquear de las bestias ahogadas en el cieno, indican la dirección del antiguo camino, que hoy ha desaparecido casi por completo.



Arrabal de Chepo.



Una calle de Chepo

El día 7 de Diciembre salimos de la ciudad de Panamá, embarcándonos a bordo de la canoa *La Bruja*. El carpintero que la había construído, tallándola de un solo tronco de cedro, dióle tan malas condiciones náuticas y unas formas tan redondeadas, que el menor soplo de aire la volcaba con suma facilidad, viéndonos amenazados de naufragar a cada momento. Al ser de día, el patrón que la mandaba se apercibió de que se había pasado de la desembocadura del Bayano, por lo que nos vimos obligados a esperar el cambio de la marea en la isla de Chepillo, la más poblada, la más fresca de todas aquellas esparcidas sobre el golfo de Panamá como las perlas en un cofre. Al llegar la noche, enfilamos con el fondeadero del río, formado por aguas pantanosas, y orillas inundadas, cubiertas de paletuvios, y por la noche llegamos a la Capitana, sobre el río Mamóni. La Capitana es el puerto de Chepo.

XXIX

El río Mamóni.—Las iguanas: glotonería y crueldad.—Los saltos de Charara, o cascadas de Mamóni.

Las orillas del Mamóni inferior están poco cultivadas. Algunas gigantescas mimosas, de folículos tan ligeros y tan finos que cualquiera podría pensar era un delicado velo verde extendido sobre su potente ramaje, alternan con los caracoles y con los mangles de espesas y gruesas hojas. El valle es ancho; pero, a partir del *chorro* Capero, las coli-

nas, cada vez de mayor elevación, lo cierran, sombreándolo cada vez más y circunscribiendo la vista a una reducida extensión; las abruptas y escuetas puntas del cerro de las Garrapatas (nombre de pésimo aguero, como fácil es comprender, recordando lo que de tales animales y de los tormentos que nos hicieron pasar dejamos dicho) obligan al río a describir curvas bastante pronunciadas y violentas; los rápidos se hacen cada vez más peligrosos; los bancos de rocas se muestran en cortísimos intervalos, no ya pequeños salientes, mitad descompuestos, como en Peña-Mirón, sino grandes aglomeraciones demasiado consistentes. En el punto de confluencia de la quebrada de Tagua se entra ya en la cordillera.

Durante el día, pudimos ver un gran número de iguanas de la especie media; había árbol en el que contamos más de diez, repartidas en sus distintas ramas. Los hombres que nos acompañaban mataron cuatro de ellas, con las que podemos decir tuvimos un gran banquete, pues la carne de estos animales es un manjar excelente, que puede muy bien reemplazar al pollo, llevándole ventajas hasta para las personas de estómago delicado. Los indios las persiguen sin tregua ni descanso, dándoles una caza activa; pero a menos que no se hallen muy obligados por el hambre, dejan generalmente a las hembras adultas, después de haberles abierto el vientre para extraerles los huevos, que son el manjar más delicioso del mundo, según afirman los gastrónomos. No se crea que el animal muere por esto, pues no solo se cicatriza la ancha y profunda herida que se les hace, sino que se reparan los órganos de tal modo, que al año siguiente puede practicarse al desgraciado animal una nueva *operación cesárea*. Los salvajes son muy hábiles en eso de tender lazos y preparar trampas a las iguanas, siendo el principal cebo que emplean la carne de otros animales: en las aldeas del Inguantí hemos visto suspendidas de los techos de juncos de las casas, largas filas, bastante apretadas, de estos bichos, colgados es una percha colocada horizontalmente como los palos que en las cocinas del Mediodía de Francia y otros puntos se ponen pendientes de las chimeneas cargados de salchichas. Las cuatro patas y la cola de estos buenos e inofensivos animales las ponen adosadas al lomo, y allí los conservan vivos y sufriendo; provisión casera que dura en tal estado meses enteros.

Esta es una de las muchas torturas que se emplean; otra, no menos terrible, consiste en arrojarlas al fuego, a fin de que la piel se les pueda arrancar con mayor facilidad. Tienen la vida sumamente dura, y podemos creer, a juzgar por las crueldades que con ellas ejecutan, que tienen los nervios nulos y la sensibilidad rudimentaria. Durante nue-

tra primera expedición pudimos observar un caso, cuyo recuerdo nos afirma más y más en nuestra idea. Como hubiera manifestado deseos de ello, llevaron a nuestro doctor una iguana de una especie sumamente rara, y con objeto de conservarla, la despojó de su piel; en vano fue que, empleara todo su saber profesional para conseguir la muerte del animal, la estrangulación, la punción, el corte y separación de la espina dorsal, las agujas clavadas en el corazón: nada fue bastante para que consiguiera el resultado que deseaba; la cabeza gozaba aún de vida cuando el resto del cuerpo estaba destrozado y casi desmenuzado.

De la especie mayor, cuyo color es oscuro, sólo he visto una en las orillas del Chagres, la cual tenía por lo menos dos metros de largo, siendo gruesa como el muslo de un hombre, y sólo hizo algún movimiento cuando la embarcación pasó muy cerca de ella; más en aquella ocasión ninguno de nosotros llevaba fusil ni arma con que dispararla, por lo que nos vimos obligados a dejarla marchar en paz.

Al llegar la noche estábamos en el punto de confluencia del Chararé, y allí nos detuvimos, campando en lugar que nos pareció más a propósito para pasarla. Además, ya estábamos acostumbrados, por lo que no temíamos la intemperie, y por aquellos sitios, ni abundan los mosquitos, ni hay garrapatas, por lo cual las precauciones eran menores, y así, exentos de peligros, podíamos descansar más tranquilos. A la mañana siguiente, serían las siete, cuando teniéndolo todo dispuesto y preparado, comenzamos nuestra tarea, considerable desde el principio, si se atiende que los primeros pasos habían de ser los *chorros*, que así llaman allí a los rápidos que preceden a la cascada de Mamoni. La primera de estas cascadas tienen una elevación de tres metros de altura, dividiéndose y subdividiéndose en muchos saltos de agua, corrientes que se entrelazan alrededor de las rocas desparramadas. Fácil es comprender la imposibilidad de salvar con canoas estas alturas, y por consiguiente los graves obstáculos con que habíamos de tropezar para realizar la ascensión por el río: por fortuna, habiendo previsto el caso, nos servíamos en aquella ocasión de las piraguas más pequeñas que pudieron encontrarse, o sean las que llaman allí de mil quinientas bananas, pues la fuerza de ellas y sus condiciones de capacidad están calculadas por el número de estos frutos que puedan trasportar. Puede servir esto para demostrar cómo en todos los pueblos lo que constituye la fuente principal de riqueza es lo que da la norma para todo, y hasta qué punto se está atento a lo que es el primer artículo de subsistencia. El valor representado en distintos objetos ha dado a ellos su nombre, y lo mismo su-

cede con los que en distintas partes llevan las medidas de peso y capacidad; y en aquella región donde los frutos de la preciosa musácea es el principal artículo, se ha impuesto, dando lugar a la clasificación de las piraguas y canoas de que los naturales se sirven.

Llegadas las tres piraguas al pie de la primera cascada, fueron descargadas de todos los utensilios y víveres que conducían, e inmediatamente, sirviéndonos de cuerdas que a prevención llevábamos, y realizando grandes esfuerzos, las deslizamos por encima de las rocas hasta la parte superior de la cascada, sin que fuera posible evitar que en esta maniobra parte del fondo de la lancha se quedara en los salientes puntiagudos de las rocas que a cada momento nos amenazaban con destrozarla por completo, siendo grande nuestro temor por esto, dado que entonces nos sería imposible seguir adelante ni volvernos atrás.

La segunda catarata se encuentra a bastante poca distancia de la que le precede, y se presenta desde luego tan difícil e impracticable como ella, y en la parte de arriba se dejan ver otras en las mismas condiciones, así como también saltos, rápidos y chorros en los que el agua se precipita con ruido, levantándose luego en montes de espuma.

En todas estas operaciones cuidamos mucho la perfecta y conveniente distribución del trabajo, a fin de que resulte economía de tiempo y los obstáculos sean menores. Parte de nuestros hombres traza lo que los naturales llaman una *pica*, o sea un sendero abierto por lo más espeso, gracias al que podemos penetrar nuevamente en el río por encima del desfiladero por donde se precipita: otro coloca los víveres y utensilios e instrumentos que no nos son absolutamente necesarios en un agujero de las rocas, siendo trasportado lo demás por el camino recientemente abierto hasta el campamento que escogimos, situado en un montículo, no muy distante de la última cascada. Pude convencerme al poco tiempo de que los hombres que conducían nuestra piragua apenas entienden lo que podemos llamar vida del bosque; no llevan *mochilas*, o sean unas especies de redes que los cargadores de la América del Sur se pasan al rededor de la frente, y que, cayendo sobre las espaldas, les sirve para amarrar los bultos y fardos que llevan.

El sendero abierto sobre las escarpadas rocas que dominan al río permite abrazar de un solo golpe de vista la gigantesca escalera que sus rápidos forman, y que es, sin que quepa dudarlo, uno de los más bellos espectáculos de que puede gozarse en la América Central. Desde allí se admira la caída de las aguas en las cascadas, asemejándose a extensos paños con que las rocas estuvieran revestidas; la luz, descomponiéndose



Cascadas del Mamoni.

en los numerosos saltos, da lugar a caprichosos juegos, en los que se extasían las miradas, y todo, en una palabra, contribuye a formar un encantador paisaje, que se echa mucho de menos cuando se ha dejado de ver. En una extensión que ni con mucho llega a quinientos metros, el Mamoní desciende desde el alto valle que su corriente fertiliza a las llanuras inferiores, describiendo una semi-circunferencia. Las fuertes avenidas, que son frecuentes en la estación de las aguas, han arrastrado de las alturas enormes rocas, por entre las que el río salta de cascada en cascada, y en las que se encuentran remolinos violentos de furiosa corriente, que destruirían sin remedio cuanto se les quisiera oponer. Por dos veces, en el corto trecho que recorre, salta dos alturas de diez metros. A pesar de lo abrupto y rudo del terreno algunos árboles gigantes crecen en una orilla y otra, extendiendo sus ramas sobre las aguas y dando lugar a que la gracia de sus formas y lo tupido del follaje que sus copas forma, destruyan un tanto el salvajismo que en la escena domina. Sin ellos, todo sería absorbido por la majestad del río, pues aquellas grandes rocas, que por las caprichosas posiciones en que se hallan colocadas parece que a cada momento van a desprenderse, no están ni aún tapizadas por el verde musgo, que durante las lluvias la impetuosa corriente les arrastra, y en la sequía les agostan los rayos abrasadores de aquel sol canicular.

Después de un día en que tan grande había sido el trabajo y tan pesada la fatiga, día en el que continuamente se apetecía la noche y que tanto dió lugar a desear el sueño, no nos fue posible dormir casi ni un momento, pues en toda ella no dejó de caer una fuerte lluvia; así es que aún no rayaba el alba cuando estábamos de pie. Tomamos la orilla derecha del río, y durante todo el día no hicimos otra cosa que subir y bajar, colgándonos y descolgándonos por entre las rocas medio sumergidas en la corriente. En esta excursión pasamos cerca de un *chorro*, en el que el río, cambiando bruscamente de dirección, está interceptado por una porción de troncos de árboles podridos, cubiertos de una vegetación parásita, y donde un remolino continuo hace girar constantemente a aquella isla flotante. Al llegar la noche tuvimos que cruzar el Mamoní a nado, a fin de buscar un lugar a propósito para situar nuestro campamento.

Los hombres que nos acompañaban, débiles y flojos, valían bien poca cosa, no siendo útiles más que en la piragua, en atención a lo cual, luego que hubimos pasado la noche, envié a Eugenio, que era el más fuerte entre ellos, para que fuera a alquilar una barca y contratar algunos tra-

bajadores a Gaspar Sabana, campamento formado por hombres de los que se dedican a la busca de la tagua, y que se halla situada a cuatro horas de marcha en dirección ascendente; pero con gran desconsuelo lo vimos volver por la tarde sin haber conseguido su objeto, pues todos los caucheros habían partido para la montaña a realizar las faenas que le son propias, y en las que ganan su subsistencia.

Las instrucciones que M. Wyse me había dado, y que tantos deseos tenía yo de cumplir con el mayor esmero, prescribíanme que había de determinar el punto en el que había de dar comienzo el túnel del canal interoceánico, y después continuar las operaciones hasta el Salto del Madroño, lugar en el que el comandante Selfridge se había detenido; pero carecíamos de piraguas, y las aguas, muy abundantes aún, daban lugar a que la corriente fuera todavía demasiado profunda, haciendo imposible, por tanto, el poder caminar por el lecho del río. El personal de que disponíamos era de todo punto incapaz para abrir una trocha con la celeridad que el caso requería; y este trabajo, aún pudiéndolo emprender, no nos llevaría menos de diez días, a causa de las muchas dificultades con que sobre el terreno se tropezaban.

Además, si bien se considera, en realidad mi misión estaba ya terminada: a causa de la gran curva que formaban en la corriente del Mamoní las cascadas de Chararé, el comienzo del canal debía ser en el valle de este río, remontando en seguida la cadena elevada que corre paralela a la costa, y al pie mismo de estas colinas debería abrirse la entrada del subterráneo. Por tanto, estimé como lo más oportuno detener las operaciones y organizar el regreso al punto de donde habíamos partido.

Mas tarde, M. Wyse hizo la ascensión del río por entre el punto en que yo me había detenido y el Salto del Madroño.

XXX

Exploración del valle del Terable.—Vuelta a Panamá.— Ochenta kilómetros a caballo por la sabana, los pantanos y las colinas.

A esta exploración, que sumariamente acabamos de reseñar, hecha a la parte más alta del Mamoní, siguió la del río Terable, de la que no diré nada, o al menos muy poca cosa. Mitad en piragua y mitad chapaletando por el lecho del río, pude convencerme después de una observación detenida y atenta, que los estrangulamientos, los casi continuos zig-zag de

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

las gargantas en su cauce extraordinariamente agitado, hacen casi imposible el que se pueda abrir con facilidad un canal navegable, en el que puedan aventurarse buques de alto porte, como necesariamente tiene que hacerse.

El día 18 de Diciembre volví de nuevo a la Capitana.

El 20, a las cuatro de la mañana, todo nuestro reducido acompañamiento cabalgaba en dirección a Panamá; la luna con sus pálidos rayos alumbraba la graciosa sabana de Crespo; la temperatura era deliciosa; una brisa imperceptibles oreaba el ambiente, y nuestras cabalgaduras trotaban a un paso tan cómodo, que parecía nos hallábamos en una butaca: no obstante lo agradable del paisaje y de los encantos de que podían gozarse, yo, que siempre he contado muy poco con mi talento, pensaba melancólicamente en los ochenta kilómetros que era necesario recorrer en el día, pues M. Wyse estaba obligado a volver a Panamá lo más pronto posible.

Mi debut, por tanto, no es demasiado fastidioso. La sabana en casi toda su extensión está sembrada de una hierba alta hasta llegar a la orilla, y completamente seca en aquella estación, hasta el punto que se quiebra al ser pisada por nuestros caballos. El piso forma muchas ondulaciones y está formado por una especie de arcilla roja y compacta, lo mismo que en los *loess* de la China; esta arcilla se levanta formando murallas, y rodeándose en bastiones de un modo tal, que cualquiera podría creer eran fortalezas desmanteladas. A pesar del fuerte ardor del sol que nos abrasa y que cada vez va haciéndose más insoportable, caminamos alegremente por el vasto llano, pues fácil es calcular las mil ocurrencias que se dan en un viaje de esta naturaleza, y los mil incidentes que vienen a amenazarlo. Todo va perfectamente, en tanto que caminamos por aquel terreno, que aunque arcilloso, es lo bastante consistente para no hacer la marcha pesada en demasía; pero en las proximidades de los ríos, o cuando el camino sigue las orillas de los pantanos que están próximos al mar, es necesario atravesar las hoyas en que nuestro caballos se hunden en el cieno hasta los pechos; allí se renuevan los peligros y los trabajos, siéndonos necesario realizar esfuerzos sobrehumanos para seguir adelante, sin que dejemos de temer que cada uno de estos malos pasos sea el último que atravesamos, viéndonos detenidos sin poder seguir ni atrás ni adelante. Estos temores nuestros son cada vez más fundados, pues en una orilla y en otra del camino vemos blanquear huesos de animales distintos, esqueletos de bueyes que embarrados en el cieno, murieron ahogados allí, siendo después destrozados por los acerados picos de los gallinazos y demás aves de rapina. Los caballos y los rebaños tienen siempre la costumbre de marchar

sobre las huellas que ven impresas, y todos los caminos, por anchos que sean, están cortados por profundos baches, en los que nuestras monturas se sepultan hasta las cinchas. Cansados los pobres animales por aquel continuo chapalateo en el fango, que tanto los mortifica, muchas veces, no pudiendo ya resistir la fatiga, se acuestan y revuelcan, arrastrando consigo al caballero, sin que en el mayor número de los casos pueda evitarse la caída.

A pesar de esto, no podemos en modo alguno acusarlos de pereza: los caballos de que disponemos trepan con bastante ligereza los escarpados riscos que hallamos en nuestro camino, casi sin que los podamos detener, llevándonos con frecuencia en medio de sub-bosques espumosos, y haciéndonos chocar contra los troncos de los árboles: no nos podemos permitir ni el menor descuido, pues tan pronto como lo advierten se lanzan por donde les parece, o por los sitios por donde acostumbran a ser llevados, buenos o malos, haciéndonos sufrir considerablemente. En una de estas huídas, M. Verbrugge se vió enlazado por una liana, sufriendo no poco y costándonos bastante el poder sacarlo de la laberín-



La expedición a Caballo.

tica red en que se hallaba preso: algunas caídas nos causan también una pérdida de tiempo considerable, y de esta manera van pasando horas y horas, que se hacen largas como siglos en aquella interminable cabalgata, durante la cual apenas si podemos descansar veinte minutos para tomar algún alimento sobre el arzón de la silla. Por agradable que pueda ser, y por galanas que fueran las cuentas que en un principio pudiéramos trazarnos, bien pronto nos convencimos que los bosques y las sabanas de aquella tierra, que tanto se ponderan a distancia, sólo así son buenos, y no de la incómoda manera que nos veíamos obligados a recorrerlos; y no poco entraba en nuestras miras, para aumentar el disgusto que nos poseía, considerar la absoluta soledad de que nos veíamos rodeados. Durante todo el trayecto que nos vimos obligados a recorrer, apenas si encontramos más que algunos rebaños de bueyes sumamente apacibles y mansos, como generalmente ocurre con estos animales en el trópico: de largos en largos trechos veíanse también algunas haciendas, y con más frecuencia *tambos*, o sean miserables chozas sin comodidades ningunas, construídas con palos y broza, que apenas si defienden del aplomante sol que sobre aquellas llanuras cae a los desgraciados que las habitan. Nuestros corceles continúan su marcha realizando verdaderos prodigios, desembarazándose de mejor modo posible en los pantanos, o saltando por los montículos áridos y escarpados como una escalera: en uno de aquellos pasos, el animal que monto cae de un lado, viéndome obligado, para no ser aplastado, a arrojar me por el otro; más hícelo con tanta desgracia, que al caer choqué con un pital erizado de agudos dardos, muchos de los cuales me asaetearon: el recuerdo sólo me hace experimentar frío.

A pesar de lo mucho que llevábamos andado, parecía que Panamá se alejaba más y más, y la noche comenzaba a cerrar. Aún tuvimos que seguir caminando cinco horas, al cabo de las cuales nuestros guías y algunos naturales a quienes interrogamos, nos dijeron que estábamos todavía a tres leguas.

Por fin, serían las diez de la noche cuando reconocimos el lugar a que van a pasear y lucir sus trenes los ricos habitantes de la ciudad, y pudimos apreciar que nuestros caballos pisaban en un buen camino; ellos, al observarlo, también se reanimaron y comenzaron a caminar mucho más de prisa que solían hacerlo desde mucho rato atrás: a la media noche llegamos al fin al Grand hotel; una buena ración de carne y una botella de vino de Francia bastaron para hacernos perder el mal humor de que nos sentíamos dominados.

Panamá está de enhorabuena; la gran semana de la Pascua de Navidad hace que la alegría sea grande, y por todas partes la animación y el bullicio son que mayores que de ordinario. Al saberse en la ciudad que habíamos llegado, como en la anterior expedición dejamos muchos amigos, de todas partes llovían sobre nosotros invitaciones y tarjetas para bailes, fiestas y comidas; pero nuestro tiempo nos venía sumamente escaso para el número considerable de operaciones que teníamos que llevar a cabo; nos veíamos en la forzosa necesidad de levantar algunos planos, era necesario hacer muchos y distintos cálculos; y M. Wyse, más infatigable que nunca, comenzó desde luego a organizar los elementos de la larga expedición que íbamos a intentar en una región completamente desierta.

XXXI

En marcha hacia el Tuyra.—Chepigana; los antiguos amigos.—Subida a la Espiga.—Yaviza en total decadencia.—Los Coloradillos.

Habiéndonos apresurado todo cuanto nos fue posible, sin permitirnos ningún descanso, sino atendiendo sólo a lo que tanto urgía, nos hallamos con que el 29 de Diciembre todo estaba preparado y estudiado en la previsión de los muchos obstáculos que suponíamos se habían de encontrar: en aquel mismo día nos embarcamos a bordo de la goleta *Chucunaque*, cuya cabida será, cuando más, de catorce toneladas, sin que sus condiciones permitan construir camarotes debajo de cubierta, por lo que todos nos vimos obligados a acostarnos al raso. En esta segunda expedición, la caravana se componía de unos veinte individuos, con todos los cuales contábamos para los trabajos que teníamos que realizar: no nos sucedía como en la primera, que el mayor número de los que nos obstruían los lugares eran músicos y personas que, aprovechando la ocasión de manifestarnos sus simpatías, daban un agradable paseo, privándonos de las comodidades que tan necesariamente nos eran.

En el mismo día, habiéndonos favorecido bastante el buen tiempo, arribamos a las costas vecinas de la isla de Chepillo, a donde, de regreso de la exploración del Mamoni, M. Wyse había enviado a Eugenio, uno de nuestros mejores agregados, con la parte de material, útiles y provisiones que debíamos llevar al Darién. Durante algún tiempo nos detuvimos en aquella isla, que De Auville cita entre todas por su belleza, pudiendo con-

vencernos de que no había ninguna exageración en los elogios que de ella hace: aquellos prados fertilísimos, aquellos árboles elevados, cuyas ramas se entrelazan formando frescas bóvedas de verdura, aquellos arroyos y los saltos de agua que desde lejos se divisan, le dan un aspecto encantador, en el que se recrea la vista y el alma se alegra. Una permanencia allí sería deliciosa, a pesar de la soledad que en ella reina, y de buen grado hubiéramos acampado en aquel lugar si nuestro itinerario marcado de antemano, no nos obligara a partir en la misma tarde. Poco después de haber emprendido el camino, pudimos observar cómo el cielo se tornaba sombrío, y más sombrío aún el mar; pero para alentarnos e infundirnos ánimo, allá a lo lejos divisábamos las islas de San Miguel, nadando en una atmósfera clara y luminosa. Grandes bandadas de pelícanos nos acompañan en toda la travesía, volando a una altura de cuarenta o cincuenta metros, llamándonos la atención la rapidez con que se dejan caer sobre las ondas llevando medio extendidas las alas, sumergiéndose en las aguas con el pico echado atrás, y reapareciendo inmediatamente. Otras bandadas no menos numerosas de cuervos se extienden a lo lejos hacia el Norte, formando en algunos instantes a manera de una delicada y negra cortina que se destaca admirablemente sobre el horizonte gris plomizo que amenaza lluvia. Aunque pudiera parecer otra cosa, es lo cierto que no se aburre uno tanto a bordo como pudiera creerse: nuestro cocinero Félix ha hecho una buena provisión de víveres frescos, entre los que nada falta, y se esmera en cuidarnos de la mejor manera que le es posible, y además, justo es decirlo, pasamos largos ratos distraídos en inocentes juegos, que dan lugar a incidentes en que nuestro ánimo se esparce. A la media noche próximamente llegamos al Cerro Colorado.

Al día siguiente, último del año, sufrimos distintas alternativas, como fueron una calma chicha espantosa, durante la que ni el menor soplo de aire nos vino a sacar de la quietud en que nos veíamos sumidos; siguióla una brisa bastante fuerte, y de este modo cruzamos por delante de la isla de los Pájaros y el Farallón Inglés, llegando, por último, a la entrada del golfo de San Miguel.

A la una de la mañana, los que aún no se habían recogido y permanecían despiertos, sin duda con preconcebido fin, tuvieron la pesada broma de ir a turbar el reposo de los que tranquilamente dormían para felicitarlos por el año nuevo; y como no había luna, dejáronse las visitas oficiales para el alba. A las nueve aparejamos para entrar en el canalizo, siéndonos necesario bordear a cada momento, pues la corriente era excesivamente



Golfo de San Miguel.

rápida y violenta. Delante de La Palma nos detuvimos, con objeto de que pudiera desembarcar el Sr. Federico de los Ríos, que venía con nosotros desde Panamá, y en aquel punto, aunque desde lejos, pude saludar a mi buen amigo Gregorio de Santa María. Decididamente, nuestro *canal* no estará en modo alguno falto de puertos espléndidos; cada uno de los que nos acompañaban se divertía en escoger entre los encantadores islotes de aquella parte del río. Al medio día, después de una travesía feliz, en la que ningún incidente desagradable habíamos tenido que lamentar, y durante la que nos habíamos distraído grandemente gozando del encantador golpe de vista que sin cesar se extendía ante nosotros, la goleta fondeó en Chicpigana, e inmediatamente saltamos en tierra a fin de saludar y felicitar a nuestros amigos de otro tiempo.

M. Wyse supo allí que el Chucunaque estaba entonces con una fuerte avenida, por lo cual no le sería posible a la goleta remontarlo con celeridad hasta Yaviza. Comprendiendo que tal vez esto le hubiera hecho perder mucho tiempo, y deseando avanzar todo cuanto le fuera posible, no quiso esperar en modo alguno que la corriente del río decreciera, y alquiló sobre la marcha una barca pequeña, lo cual le permitía precedernos en los trabajos uno o dos días. Con este objeto, llevóse en su compañía a M. M. Verbrughe y Sosa, así como también los trabajadores más vigorosos, de los que M. de Lacharme había contratado, quedándome yo a bordo de la goleta con este último y M. Pouydessean. A las nueve de la noche levamos ancla, y remontamos, ayudados por el flujo, hasta la isla de los Aligatores, donde fondeamos; a la mañana siguiente remontamos la corriente del Tuyra, admirando sus orillas cubiertas de mangles y paletuvios,

hasta el punto de confluencia con el Chucunaque, donde pasamos una noche terrible, pues la brisa había caído, no moviéndose ni el menor soplo de aire, y los mosquitos, que se habían levantado y bullían por todas partes nos asateaban de una manera cruel.

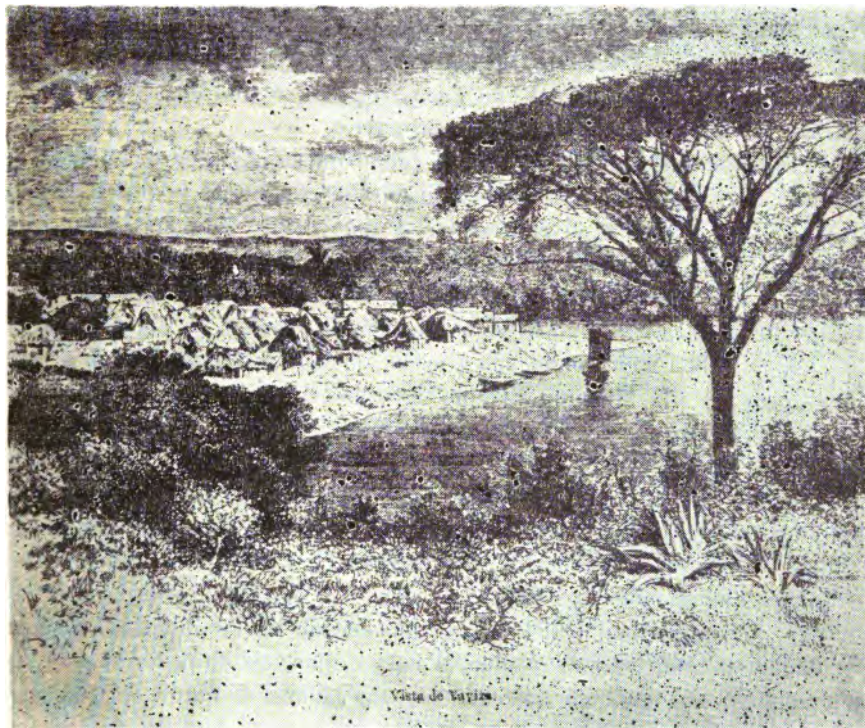
Tales fueron nuestros sufrimientos, que sin aguardar a que el tiempo nos favoreciera, ganamos a fuerza de remos el punto de confluencia del Lagartero. Como repetidas veces hemos dicho, en una expedición de la naturaleza de la que estábamos llevando a cabo los obstáculos se presentan a cada paso, y los inconvenientes parece que crecen por momentos: cuando llegamos al indicado punto, los remos se hicieron inútiles, pues era imposible maniobrar con ellos; así es que tuvimos que emprender la remonta desde allí a la *espiga*, término desconocido de nuestra marinería, y que es difícil comprendan los que no hayan visitado aquellas regiones. Remontar una corriente a la espiga es un trabajo duro y pesado, que consiste en enviar la menor piragua hasta una conveniente distancia, en la que se amarra una fuerte cuerda al tronco de un árbol o a un manojo de hierbas que presente condiciones de seguridad por hallarse fuertemente arraigadas; con la otra punta se vuelve a bordo, y tirando de ella, a fuerza de trabajos se consigue remontar la corriente, repitiendo la operación cuantas veces sea necesario.

Para colmo de desdichas, cuando estuvimos plenamente convencidos de que no quedaba más recurso que emplear este medio, advertimos que desgraciadamente el patrón se había olvidado de proveerse de las fuertes y largas cuerdas que para dicha operación son menester, por lo que tuvimos que amarrar los cabos cortos de todos calibres que hallamos. Esta cuerda miserable que logramos proporcionarnos, causónos mil accidentes, sobre todo al cruzar el río para cambiar de orilla: varias veces se nos partió dando lugar a que perdiéramos cuanto llevábamos adelantado, y haciéndonos temer un inevitable naufragio en aquellos violentos retrocesos durante los cuales sólo podíamos ocuparnos de buscar un punto de apoyo para detenernos. En fin, para indicar lo que sufrimos, creemos sea bastante decir que en quince horas de aquel terrible trabajo no habíamos avanzado más de una milla.

Yaviza, donde encuentro a M. M. Wyse, Verbrugghe y Sosa, ha decaído mucho desde el año anterior. Más de media población ha emigrado a Pinogana o a Tacutí, centro de las regiones en que aún puede encontrarse *tagua*: en la región del Chucunaque ya no hay cautchouc, y jamás hubo nueces de marfil. A juzgar por lo que pueda verse, faltas de elementos, de

riquezas, y sin medios ningunos de subsistencia, así como tampoco sin ninguna industria a que puedan los habitantes aplicar su actividad, antes de poco aquel pueblo que contaba con más de mil habitantes, quedará reducido a unas miserables chozas de paja, la selva habrá conquistado de nuevo sus dominios y la sabana lo hará desaparecer todo.

Luego que hubimos descansado, M. Sosa y yo nos dedicamos a preparar los instrumentos a fin de tenerlos corrientes en la serie de operaciones que íbamos a emprender. Tocónos la desgracia de llegar a la población citada en la época en que sus vecinos se ocupaban de la limpia y reposición de los techos de las casas; entre las secas hierbas que los forman se anidan generalmente millones de *coloratillos*, individuos de la terrible familia de las garrapatas que tanto nos mortificaron en la anterior expedición, y que, arrojados de los domicilios que arbitraran en las tecumbres, buscaron uno nuevo en nuestros cuerpos, haciéndonos sufrir como hasta entonces nunca habíamos sufrido.



Vista de Yaviza.

XXXII

Nuestro nuevo personal: los trece contratados. — Ascensión del Tupisa. — Sobre el Tiatí. — La nueva trocha. — Treinta académicos en lugar de cuarenta. — Cómo fui momentáneamente jefe de la expedición.

El personal de que disponíamos se dividió convenientemente entre las cinco piraguas de que disponíamos, las que inmediatamente se dirigieron al lugar en que habíamos de comenzar las necesarias operaciones para la apertura de la trocha. Contábamos con trece trabajadores, de los que cinco eran llevados por M. de Lacharme, José, Pedro, Hipólito, Mercedes, bastante viejo ya para sernos de grande utilidad, y Manuel, un poco enfermo, al que hubiéramos querido dejar atrás, pues sólo se hallaba para recibir cuidados y atenciones que en manera alguna le podíamos dispensar: sin duda alguna ha perdido por completo su salud en la sedentaria vida que hizo durante el último viaje, cosa bien triste tratándose de aquel rudo trabajador, uno de los más fuertes y de más agradable carácter que he visto. Estaba grandemente acostumbrado a la vida del bosque, era un excelente cazador, un buen trochero, y sólo con ayuda de su machete hacía obras admirables de carpintería.

Los otros contratados con quienes contábamos eran: Pedro Soler, hombre que bajo todos puntos de vista inspiraba confianza, y que jamás se embriagaba; Nicolás y su concertado, o por mejor decir su esclavo Solario, Domingo, en quién es de admirar siempre el constante buen humor; Lisandro, que formó parte de la anterior expedición y que está ya al corriente de muchos de los trabajos que hemos de ejecutar, y, por último, mi tiel Eugenio, mi sirviente del año pasado, que me acompañó durante toda la exploración del Mamoni, hombre inteligente, activo, franco y cariñoso, pero que tiene el defecto de embriagarse con una frecuencia tal, que siempre es de temer se halle en tan lamentable estado.

Aprovechando un momento de flujo que aun quedaba, pudimos remontarnos hasta la embocadura del Tupisa, en el que entramos después de realizar esfuerzos sobrehumanos durante más de tres horas, ayudándonos del remo y de la palanca. Tras tanto sufrir, el descanso se hacía muy necesario; así es que nos detuvimos un rato con objeto de almorzar, siguiendo inmediatamente nuestro camino: a cosa de las tres de la tarde pasamos por cerca de una ranchería habitada por una familia de indios del río Sambú. Todos ellos están completamente desnudos, son gruesos, linfáticos y



Los mangles del río Tuyra.

muy feos. Deben ser de sangre mezclada, porque las mujeres, aunque muy jóvenes aun, no conservan la pureza de formas de los aborígenes del Chocó. Nada hay que pueda presentar un aspecto más pobre y miserable que una ranchería de aquella clase; no tienen casas, ni siquiera chozas, disponen para preservarse de la inclemencia del tiempo, de unos simples sotechados que en modo alguno pueden llenar su objeto, y que más que nada sirven para dar abrigo a una multitud de insectos que constituyen constante amenaza para los que están debajo: el mobiliario es para ellos artículo desconocido, y que de todo punto habíales de parecer superfluo; algunos pedazos de estera para echarse, gruesos troncos de madera por asientos, y nada más. Su alimentación la constituye los frutos escasos que pueden recoger, y algún animal que cacen; la organización de la familia es rudimentaria, y todo el poder reside en el padre, que es a la vez jefe de la ranchería o tribu. De este modo, sin más ocupación que atender a su subsistencia y sin más necesidades que satisfacer, viven tranquilos, sin guerras y sin luchas, pues nada hay que su ambición despierte ni que los mueva a las luchas y disensiones.

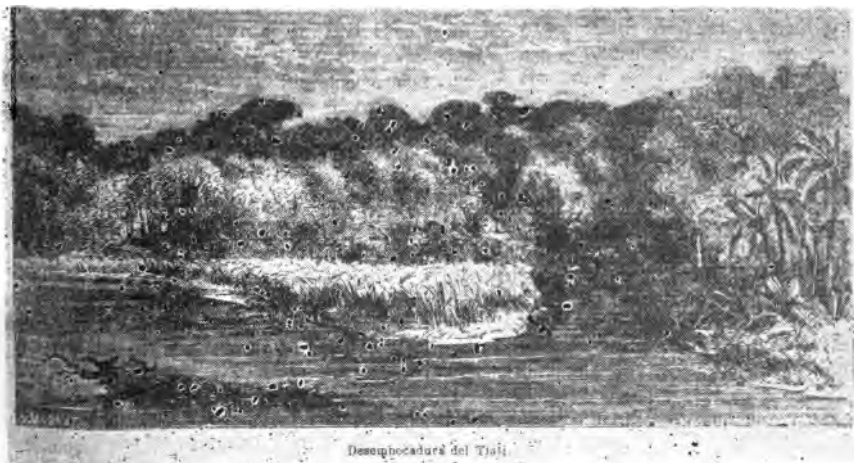
Hasta llegar a la *quebrada Sucia*, la corriente del Tupisa y el aspecto general de las orillas cambia muy poco, y lo mismo en un punto que

en otro, dispuesto todo de igual manera, parece, a juzgar por la uniformidad, que no se avanza: las aguas, encauzadas entre metros; por encima los árboles de la selva inclinan sus verdes ramas sobre la corriente, formando una bóveda que si bien nos beneficia librándonos un tanto de los ardientes rayos del sol, otras veces nos crean obstáculos, por rozar con las aguas de un modo tal, que nos cierran el paso dificultando nuestra marcha; los meandros y las curvas son muy poco violentas y todo hace creer que la pendiente de aquel valle por el que el río se desliza, es muy poco sensible. Bien pronto la escena se modifica y cambia de aspecto; unas veces el río se extiende en una ancha sabana, otras salta por estrechas gargantas que se ha abierto entre las rocas. Estas se suceden exactamente en el mismo orden que en el Tuyra: después siguen las arcillas compactas, más tarde los terrenos de acarreo formados por esos guijarros azulados que se aglomeran en bancos, y a los que los indios temen mucho, pues creen que su solo contacto es causa de que se padezcan fiebres. Durante nuestros viajes, las supersticiones y aprensiones de aquellas pobres gentes nos dieron muy malos ratos, pues en vano era que nos esforzáramos en demostrarles que sus temores carecían de fundamento, mucho más cuando no estaban explicados por ninguna razón; ellos insistían, y aunque muchas veces prescindían de ciertos escrúpulos y se aventuraban en aquello que más temían, hacíanlo de mala gana y con visible repugnancia, dando lugar a que la operación no se ultimara debidamente, o a que tuviéramos que hacerla por nosotros mismos. Este primer día de trabajo fue de los más agradables; a la hora conveniente nos bañamos todos, sintiéndonos reanimados en aquella atmósfera vivificadora, y comimos con un apetito que bien podemos llamar de exploradores.

A la hora de cenar, Nicolás, que, como hemos dicho, desempeñaba las funciones de cocinero, preguntó a M. Wyse si nos agradaría un asado de conejo, animal que como en ninguna parte tiene allí la carne sabrosa y succulenta. Habiendo recibido una respuesta afirmativa, se separó algunos pasos de nosotros, y después de cortar y arreglar convenientemente la hoja de un árbol, la colocó entre sus labios, imitando a la perfección el grito de uno de estos animalillos: al escucharlo, todas las hembras que han hecho cría y tienen pequeñuelos, hasta las hembras del tigre, según dicen, se apresuran siempre a correr al sitio de donde parten los quejidos. Cinco minutos después de que Nicolás hubiera puesto en práctica su estrategia, oímos el disparo de un arma de fuego, y vimos reaparecer a nuestro cocinero trayendo un magnífico conejo. Esta hazaña le valió el que desde entonces fuera conocido entre nosotros como excelente cazador, cosa que

algún tiempo después nos arrepentimos de haberle alabado tanto, pues más tarde en la trocha, en tanto que los demás trabajaban, él, simulando que iba a cazar a fin de disponernos mejores alimentos, se echaba a dormir bajo la fresca sombra de los copudos árboles, no haciendo ni una cosa ni otra.

El valle se ensancha cada vez más, y por las señales que advertimos se comprende que en otro tiempo ha debido estar habitado y perfectamente cultivado; las orillas del río están cubiertas de árboles frutales bastante degenerados como es natural, dada la absoluta falta de cuidado, y de una de las especies del banano, que aunque los naturales buscan mucho por ser de su agrado, son no poco bastos y no de sabor muy agradable. Bandadas numerosas de todas clases de pájaros turpiales, palomas grises con las alas rojas en su parte interna, pavos reales de plumas castañas y la cabeza roja con las patas oscuras, moteadas de brillantes manchas amarillas, abundan en aquella región, que es sin disputa una de las más agradables que hemos recorrido y donde encuentran una abundante alimentación. Al aproximarnos, con el ruido que nuestras piraguas hacen, de los árboles que están en las orillas se elevan mil pájaros que, haciendo gran ruido al mover las alas, cruzan el río y van a perderse en la selva vecina, y en las playas arenosas, o sobre los bancos de cieno, se ven claras y palpables las huellas de tapires y jabalíes. La extensión que ahora recorremos es sin duda la parte más rica en vida animal de todo el Estado de Panamá, pues para que nada falte, en el Tupisa se crían caimanes, peces de todas clases y tortugas, de las que nosotros cogemos los huevos. Desgra-



Desembocadura del Tiatí.

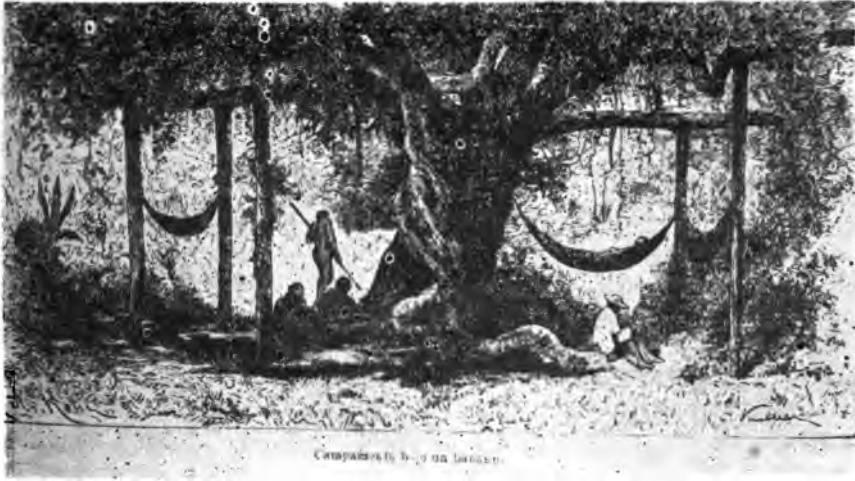
EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

ciadamente, tanta verdura dura poco, y bien pronto salimos de aquella comarca, donde son inútiles las provisiones que llevamos para el camino, y que cómodamente podemos suplantar por otras frescas, de las cuales nos hacemos sobre el terreno.

Los *chorros* y los rápidos comienzan a dejarse ver, y aunque no muy difíciles, todavía lo son lo bastante para aumentar considerablemente nuestro trabajo y causarnos fatiga.

Al medio día llegamos al Taití. En el punto en que desemboca en el Tupisa, el valle es llano hasta un punto tal, que apenas hay lugar a que la corriente se mueva, siendo más de notar esto en el tiempo en que nos hallamos, cuando apenas si las lluvias han terminado: las aguas del río cuya ascensión comenzamos a hacer están negras y huelen mal, hallándose cubiertas de una costra espesa y verdosa, donde flotan hojas podridas, pólen de flores, ramas que arrastrara el viento, con todo lo cual se hace sumamente difícil seguir la corriente. Los árboles que en las orillas crecen extienden las ramas en sentido horizontal, que se entrelazan a algunos pies sobre la superficie del río. Este, que en la entrada es bastante profundo, poco después deja de serlo, presentando al descubierto puntos de su cauce en los que se amontonan troncos de árboles allí caídos. Serían las dos de la tarde cuando nos vimos detenidos por una verdadera empalizada que nos cerraba el paso. Era una multitud de palos por entre los que se escapaba el agua, filtrando por medio del lodo que en ellos se sostenía. Inmediatamente M. Wyse envió a dos de nuestros hombres para que fueran a reconocer el terreno, y cuando momentos después volvieron, nos manifestaron que aquel obstáculo era considerablemente ancho y que a él seguían otros muchos; que para pasarlos sería necesario por lo menos un día de trabajo en cada uno de ellos. No siendo ya hora de tomar medida ninguna para ver de orillar aquella dificultad, el jefe dió orden para que las piraguas fueran arrastradas a tierra, buscándose un lugar conveniente para establecer el campamento aquella noche.

Se construyó inmediatamente un rancho, bajo el que colocamos los víveres, los vestidos, útiles y materiales que habían de servirnos en algunos días, y todas las semanas el patrón Fidedigno llevaría allí, desde Yaviza, los víveres y la correspondencia, y según nuestras necesidades, destacaríamos algunos hombres para guardar aquel depósito. Por la noche se estudió el mapa y M. Wyse fijó la dirección de la trocha según la que nos reuniríamos en el piquete número 1.091 bis, donde quedaron suspendidos nuestros trabajos del año anterior.



Campamento bajo un banano.

La trocha que nos proponemos abrir cruza tres veces el Tiatí, al cabo de las cuales sigue por la orilla izquierda, internándose en una región cruzada de montículos cuyas pendientes, violentas en un buen número de casos, hacen difícil la conducción del material. El acarreo de lo que nos es absolutamente necesario llevar cuesta tres viajes, empleando toda la gente, excepto los tres trocheros. Las operaciones, a pesar de los considerables esfuerzos que hacemos y del interés que en ellas tomamos todos, caminan con una lentitud desesperante, y nos hacen temer que, si los obstáculos siguen tan frecuentes como hasta allí, no vamos a poder terminarlas, pues el tiempo corre. Además, toda aquella región está literalmente infestada de serpientes, de las que sólo en una mañana hemos matado tres.

En compañía de M. de Lacharme, salí a reconocer el Tiatí, para ver si podría seguirse el río; pero poco después comienza a formar una serie de pozos agudos, anchos y profundos, que alternan con empalizadas en las que nos vemos obligados a detenernos forzosamente. A cada momento tenemos que desandar el camino y salirnos del río por temor de embarrancarnos y morir ahogados en el cieno, siéndonos imposible, a pesar de lo mucho que hicimos, volver al campamento hasta bien entrada la noche.

En aquella excursión, José nos fue de muy grande utilidad. Su fuerza es hercúlea, y además posee ese instinto admirable de los indios y de los mestizos, gracias al cual, por mucho que hayan andado y muchas vueltas

y revueltas que den, saben siempre casi con exactitud a que distancia se encuentran y cuál es el camino que más conviene seguir.

A la mañana siguiente tuvimos que subir colinas bastante elevadas, en cuyas alturas la vegetación no tiene nada de notable, fuerte ni brillante; en cambio en las faldas es de una riqueza incomparable. Por esta parte el trabajo se hace sumamente difícil y pesado, pues los que más allí crecen son bambúes y lianas, que se entrelazan y mezclan formando vallas terribles, por las que es imposible atravesar, y que hay que destruir por completo. Nuestra jornada terminó en un bajo fondo pantanoso, cerca de una quebrada seca, en la que para beber encontramos un agua sucia y descompuesta por una gran cantidad de hojas podridas. Una higuera-banano bastante curiosa da sombra a nuestro vivac: éste rodea con dos hélices arrollados en sentido inverso, el tronco de un gran higuero que le sirve de sostén, y en todo su circuito sus ramas, o por mejor decir sus raíces adventicias, caen formando fuertes columnas, a las que suspendimos nuestras hamacas. En el lecho procuramos distraernos un tanto de las picaduras de los terribles *coloradillos*, enumerando el nombre de nuestros cuarenta inmortales. Todo nuestro saber reunidos, toda nuestra memoria puesta en actividad, y a fuerza de contar y recontar con los dedos, pudimos reunir treinta, y de éstos aun hubiéramos podido dudar de la autenticidad de varios.

La noche no fue mucho mejor que el día; así es que tan pronto como brillaron las primeras luces del alba, saltamos de nuestros colgadizos. Aquél era el día en que M. Wyse, acompañado de M. Luis Verbrugghe, habían de partir para Panamá y de allí a Colón (Anspinwall), donde esperarían la llegada del almirante Maudet, comandante de la división naval de las Antillas.

El almirante Maudet, a nuestro paso por la Martinica, nos prometió que, aprovechando la vuelta que iba a dar por el mar de los Caribes, despacharía un aviso de su división para estudiar la hidrografía de la rada de Acantí, en el Atlántico.

M. Wyse y Verbrugghe partieron, en efecto. Después de haber estrechado su mano una vez más, a bordo de la lancha que en adelante se llamaría de la Despedida, quedé encargado como jefe de la expedición.

XXXIII

Llamada de los jaguares.—La corriente del Tiatí.—Sus chorros; sus caletas.—Un personal abatido.—Cascadas del río.—La ranhería del Hospital.

A poca distancia de la quebrada de la Despedida quedó establecido nuestro campamento, admirablemente situado sobre una orilla elevada en un recodo del río, fresco y límpido, a la sombra de los altos *espaves*, de estos pintorescos gigantes de las selvas del Darién. Gracias a las condiciones de aquel sitio y a la limpia corriente que se desliza, podemos arrojarnos al agua y ahogar las garrapatas que tanto tiempo hacía nos venían atormentando, sin que nos hubiéramos podido ver libres de ellas, a pesar de los grandes esfuerzos que habíamos tenido que hacer. Contra la opinión de las gentes del país, nada hay más saludable que los baños, que constituyen un excelente tónico y aminoran las fatigas.

Por la noche, nuestro cazador Nicolás que, dicho sea entre paréntesis, no ha matado pieza alguna después de aquel famoso conejo; gracias al que ligeramente le dimos una reputación, nos enseñó la manera de atraer los jaguares. Al efecto aplicó contra sus labios el reborde de una marmita de campaña e hizo sonar algunos *hihi* roncós y modulados, imitando el grito de la hembra del tigre. A lo lejos pudimos escuchar tres o cuatro rugidos contestando al llamamiento; pero ningún jaguar se acercó, contra lo afirmado por todos ellos.

El río, que mide por término medio veinte metros de anchura de orilla a orilla, llena con su corriente todo el cauce, más por algunos sitios deja a un lado y otro alguna grava, sobre la que podemos caminar cómodamente. En todos los sitios en que los espolones que forman las rocas le hacen formar una curva violenta, se encuentran *charcos* en los que con seguridad se afibergan caimanes: pero al ensancharse el valle, el Tiatí se divide en una porción de caletas o falsas corrientes, y el suelo pantanoso está cubierto por una hierba bastante apretada, que se eleva algunos piés.

El día 14 de Enero, a las once de la mañana, encontramos la trocha que el año anterior comenzáramos, la cual tuvimos que abandonar a lo lejos por la proximidad de la estación de las lluvias, y que ahora está completamente destrozada, pues muchas piedras rodadas que han arrastrado las corrientes obstruyen el paso, y han crecido muchas ramas de las que caemos abajo y a las que se han vuelto a adherir las lianae, cerrando

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

con sus laberínticas redes el camino que tantos sudores nos costara dejar practicable. La ranchería que en aquel lugar nos sirvió de albergue subsistía aún, y en ella colocamos los útiles e instrumentos, después de haber arrojado de ella a una familia de *mapànás* que en ella habían formado sus nidos y que constituyen uno de los más temidos peligros del Darién, por ser las serpientes más venenosas que allí se encuentran. A medida que se avanza se observa con gran facilidad cómo el terreno se eleva más y más hasta el punto que de donde nos encontramos la elevación del Tiatí es de setenta y dos metros.

Inmediatamente, el río deja su aspecto tranquilo, y las facilidades que antes ha venido presentando se truecan en obstáculos que hacen temer el mal éxito para todo lo que se intente: la corriente se hace torrencial, cortada en su extensión por rápidos frecuentes y violentos, encajada entre orillas de desnudas e irregulares rocas, cuyos salientes son amenazas constantes para nuestras piraguas y nuestros útiles.

Al mismo tiempo que el aumento de trabajo y de fatiga que nos impone la naturaleza del terreno y los rigores del clima, tenemos que lamentar otras penalidades, cuales son las que nos irroga el mal estado de nuestro personal, más de lamentar entonces, que todos hacían suma falta. José está enfermo; Félix tiembla a causa del intenso frío que la fiebre le hace experimentar; Nicolás se queja continuamente y no deja de ponderar lo mucho que sufre; y como si todo esto no fuera bastante, para que siempre tuviéramos que ir añadiendo desgracia a desgracia, Pedro García ha roto un frasco de ácido fénico al cargar el botiquín, cayéndole el cáustico líquido en las piernas y por la espalda, con lo que se le han formado unas llagas que le hacen experimentar atroces sufrimientos; la menor rozadura, el menor golpe, le causa dolores vivísimos, y cada vez tememos más que sean funestas las consecuencias de este accidente. En cuanto a Manuel, que, como se recordará, salió mal de Yaviza, y que a pesar de nuestras observaciones para que desistiera de su propósito se obstinó en acompañarnos, cada vez se encuentra peor. Mercedito y Pedro Soler marcharon acompañando a M. Wyse, que aún no ha tenido tiempo de enviar nuevo personal que pueda suplir al enfermo y ayudarnos, en tanto se reponen, a la continuación de nuestras operaciones. Resumiendo, podemos decir que sólo nos restan seis hombres útiles, los cuales tienen que dividirse la carga y el trabajo de catorce, con lo que fácil es comprender que nuestras etapas no pueden en modo alguno ser muy largas, y ue,

de continuar así, pasará el tiempo sin haber adelantado lo que era de esperar.

Todos los que nos hallabamos interesados en esta empresa lamentábamos esto, mucho más cuando sabíamos que el mundo científico tenía fijas allí sus miradas y aguardaba con verdadera impaciencia el resultado de nuestros cálculos, sobre los que se aventuraban juicios formados en vista de operaciones anteriores; así es que poníamos de nuestra parte cuanto era posible; más todo ello se estrellaba contra las casi insuperables dificultades que nos cerraban el paso.

Un poco más arriba del lugar en que nos hallamos acampados, el Tíati forma una rampa, escalera irregular, algunos de cuyos peldaños llegan a tener hasta tres metros de altura; las piedras, que llenan casi por completo su cauce, están apenas cubiertas, y de presumir es que no se hallen muy lejos las rocas primitivas de que han formado parte.

Nicolás, a quien al fin me veo obligado a despedir, se lleva consigo a uno de los mejores trabajadores que nos quedaban, a su *concertado* Solario; José y Félix aún permanecen en el campo, devorados por una terrible fiebre, y Pedro García, inválido aún, que no puede ocuparse de ningún trabajo, les sirve de enfermero.

El desfiladero se estrecha cada vez más, haciéndose sumamente difícil seguir la corriente del río por aquella hendidura entre orillas que materialmente parece han sido abiertas a pico, cubiertas de afelpado musgo y de plantas de larguísimos tallos, entre las que florecen los eléboros, los ranúnculos y los euforbios de brillantísimos colores. Cierta paso que un poco más arriba hallamos, nos dá extraordinariamente que hacer; un bloque de más de treinta metros de altura se ha detenido delante de la V muy aguda que forman los flancos del cañón, siendo necesario escalar el muro para llegar al otro lado. Fácil es comprender que es demasiado duro continuar de esta manera las operaciones taqueométricas. El cauce llega a ser tan estrecho, que a eso de las cinco de la tarde, cuando el sol del trópico radiante aun dora los árboles que en el valle crecen y las lianas en flor, en el fondo en que nos encontramos apenas si llega la luz, y tropiezo con grandes dificultades para seguir escribiendo mi diario. Sobre nosotros allá en la inmensidad, vemos sólo una estrechísima faja del brillante del cielo; el viento del Norte, encallejonado en el paraje por que nos aturamos, nos hiela hasta la médula de los huesos, cosa que a todos sorprenderá, dada la latitud en que nos hallamos. Cierta que no todas son en aquel extremo del valle; pero podemos admirar las cascadas que

vierten de piedra en piedra las aguas del río en los hoyos abiertos por ellas en el seno de las arenosas rocas, que podrían compararse a enormes copas talladas por el cincel de un titán.

Como parecía escrito que las contrariedades no habían de dejar de perseguirnos, a las muchas que ya teníamos que lamentar, y que hemos enumerado, hubo que añadir la de que Lisandro, uno de los trabajadores más fuertes, y que suplía, puede decirse, a dos de sus compañeros, cayó enfermo también yendo a reunirse con ellos, quedándonos sólo cuatro hombres útiles para todo, que al día siguiente, continuando la desgracia, se redujeron a tres, pues Domingo hubo de retirarse también al improvisado hospital por haberse herido un pie. Como compensación sin duda de tanta desventura, cuando consideraba yo la imposibilidad en que me veía de seguir adelante con tan pocas fuerzas, y más que nada me lastimaba pensar lo poco que había logrado adelantar en el tiempo que de la misión había estado encargado, al medio día del 19 llegó felizmente el señor Pouydesen, trayendo consigo una reducida escolta, que era en sí el refuerzo que se nos había prometido. Según nos refirió, durante la excursión que había hecho, tuvo un nuevo acceso de fiebre, y me causó gran disgusto ver cómo se burlaba del miserable estado en que nos encontrábamos, y cómo hacía recaer en el jefe interino los más punzantes dardos de su fina ironía. Los cuatro hombres que le acompañaban eran: Pedro Soler, Juanito, un buen sujeto en toda la extensión de la palabra, Mercedito y Pancho. Este último, aún arrojando el temor de que se pueda ofender, justo es confesar que no servirá para nada.

El vivac que inmediatamente tuvimos que establecer, lo situamos sobre una gran roca de pendiente bastante inclinada, a la que, por el estado en que nos recibía, bautizamos con el nombre de *Roca del Hospital*, y puede afirmarse que jamás un nombre de lugar estuvo mejor escogido que aquél: Lisandro, José y el cocinero continúan aún con la fiebre, las quemaduras que el ácido fénico hiciera a Pedro García no mejoran, a pesar del gran cuidado con que se tratan y los eficaces remedios que se emplean, temiendo que degeneren en algo peor. Manuel tiene una úlcera enorme, que con nada podemos hacer cicatrizar; el estado de Félix me inquieta de tal manera, que mandé fuera conducido al puerto de Tiati, desde donde de nuestro guarda-almacén lo llevara a Yaviza. M. Sosa y yo estamos también fuertemente indispuestos, y el uno por el otro tememos vernos postrados como nuestros infelices trabajadores; a mí me restableció un tanto una dosis considerable de ipecacuana que me administré por consejo propio; pero mi camarada continúa retenido en su hamaca por grande lo-



Cascada del Tiati.

lores, que ni un momento le dejan reposar, y con vómitos que con nada cesan. Parece que una epidemia reina en el lugar donde trabajamos; no hay ninguno que se halle bien por completo; todos experimentan algunas incomodidades, y los semblantes acusan un malestar que cuando no es físico es moral, por la influencia que en cada uno determina el estado de los demás. Nunca hasta entonces, a pesar de haber sufrido tanto, si no más, en otras ocasiones, nos vimos afligidos por las enfermedades, pues de las afecciones que habíamos experimentado, el mayor número eran causadas por los insectos que en el país abundan, y con respecto a los cuales ya sabíamos a qué atenernos.

Efecto de lo que venimos diciendo, M. de Lacharme trabaja casi solo la trocha en que se ocupa; está bastante próxima del Tiatí, que ruga en el profundo cauce que se ha labrado. La selva, que en la parte inferior es tan alegre, tan risueña, y en la que tanto se advierte la vida, es aquí triste, silenciosa y solitaria; parece un vasto desierto por el que nadie se atreve a pasar y en el que falta condiciones para la vida; no se ve rastro de persona alguna ni huella de animal; sólo de vez en cuando se oye el monótono canto de una cigarra y el ruido que producen al rozar algunos pequeños cangrejos. El sub-bosque es menos espeso y los árboles gigantes que en otros puntos de aquella misma región admiran tanto, se hacen allí tan raros, que se recorren millas y millas sin hallar ninguno; en cambio las palmeras y los helechos arborecentes se manifiestan en una abundancia tal, que hacen creer que el terreno es más que para nada a propósito para ellos. La temperatura por la mañana es bastante fresca, y por las noches sentimos frío; el aire del Norte que durante aquella estación imperó sobre el Atlántico, cuela por la garganta que desemboca en el lugar donde tenemos establecido nuestro campamento, y el susurro que forma al chocar con las hojas que debilmente agita, se mezcla al murmullo de las aguas del río que corren en el fondo, siendo lo único que destruye la pesada monotonía que allí nos cansa y nos aburre.

El estado en que veo a M. Poydessean me inquieta cada vez más, y con objeto de que su restablecimiento sea más rápido y pueda estar mejor atendido aprovecho un momento en que dispone de más fuerzas, a fin de hacerle partir en compañía de Lisandro, cuya fiebre ha tomado el carácter de una intermitente bien definida. Eugenio y Domingo, que van con objeto de acompañarlos, llevan al mismo tiempo el encargo de traerse a la vuelta una buena provisión de víveres, de los que ya nos vamos sintiendo faltos, y ver si pueden contratar algunos trabajadores sanos, robustos y activos, que puedan sustituir a los que se hallan en el hospital.

Algún tiempo después podemos manifestarnos un tanto más satisfechos: lo más duro va pasando. M. Sosa se encuentra bastante más aliviado; los otros enfermos, que en verdad son menos débiles, reponen sus fuerzas con mayor rapidez, y por último, el hospital puede cerrarse y continuar los trabajos de aquella exploración suspendida por tantas contradicciones. José continúa aún muy delgado, las quemaduras de Pedro García se han cerrado, más no puede decirse que están curadas, pues de vez en cuando se le presentan algunos abscesos que llegan a supuración. Manuel nos prueba a cada paso que es, como siempre, un hombre extraordinario; a pesar de la llaga que tiene, y con respecto a la cual no se ha podido conseguir mejoría ninguna, es el primero que se halla dispuesto para el trabajo, el que toma las más pesada porción de la carga que hay que distribuir, y siempre en que va delante en los más difíciles pasos; alegre y contento, nos anima a todos con sus bromas y sus chistes, y cuando le preguntamos por el estado de salud, dice que se encuentra bien.

XXXIV

**Continuación de la trocha por fuera del cauce del Taití.—
Los chitras.—Malos pasos.—Pulgas gigantes.—Montadores
y cazadores.—Caritas e iguanas.—Los cucuyos,
pedrería viviente.**

Los trabajos que en los tres días precedentes ha practicado M. de Lacharme en la trocha que le ocupaba, han sido bastantes para hacerla salir de las alturas que limitan el cauce del Tiatí: desde el extremo hasta donde se ha llegado y en la misma dirección que tiene que seguirse, dada la orientación trazada, se apercibe un valle de no muy extensas proporciones, circunscrito por una porción de colinas: más en lontananza una depresión, y por último, como cerrando el cuadro, la oscura línea que determinan las altas cordilleras. Antes de penetrar en el cauce del río Taití, será, pues, necesario atravesar en su porción superior un valle de otro sistema, tal vez el de un confluente del río Chico. A partir del punto en que me encargo de las operaciones de la trocha, ésta sigue por algunos momentos la corriente del Tiatí para pasar sobre su orilla izquierda, siguiendo así hasta las fuentes del río y después continuar por la línea que termina la cumbre. Durante todo esto podemos observar que el de-

clive es más acentuado, y que las aguas del río se precipitan, por tanto, con mayor violencia.

Los cuatro hombres que por nosotros fueron enviados al puerto de Tiatí llegaron al fin, trayéndonos una buena provisión de víveres frescos, y una cosa más estimable aún: el correo de Francia. Cuando se está ausente de la familia y de la patria, por absorto y entretenido que le tenga a uno el estudio o el trabajo, por grande que sea la afición que se tenga a aquello en que se está ocupado, la distancia parece mayor y los días más largos, sin que pase momento sin darse en el alma temores y sobresaltos por los seres que se hallan lejos; así es que la noticia sólo de la llegada del correo, la vista sólo de las cartas, causa una particular y extraña ansiedad, explicada suficientemente por los deseos y por los temores que por igual se dividen el campo de nuestro pensar y de nuestro sentir. Leídas las cartas, que felizmente para todos daban buenas noticias, satisfecha nuestra curiosidad, atendimos a celebrar el suceso con un extraordinario en la comida, que podíamos permitirnos gracias a la llegada de los víveres frescos. Nuestros deseos fueron defraudados, pues además de la poca variedad que en los platos podemos permitirnos, la ausencia de mi Eugenio en la cocina se echa de menos cada vez más. Por la noche dejamos de servirnos de las hamacas, pues hartas pruebas teníamos ya de que tales lechos sirven sólo para las estaciones estivales o para las regiones donde el calor sea abrasador, pues por lo demás, suspendidas y columpiándose en el espacio, a más de la incomodidad que resulta de tener que permanecer siempre en una postura, es muy poco el abrigo que puede echarse, y en las noches anteriores habíamos experimentado bastante frío; así es que nos echamos en el suelo bajo los *toldos*, en los que puede uno cómodamente volverse del lado que quiera escribir con facilidad, y más que nada verse libre de los terribles *chitras*, mosquitos de un tamaño imperceptible, que sin hacer el menor huído, sin dar la menor señal, con su incómoda trompa se arrojan sobre el individuo, se ceban en él, y no le permiten el menor reposo. Es tal la irritación que causa este imperceptible insecto, que muchas mañanas nuestros rostros estaban deformes y rubicundos, durándonos la mayor parte del día la terrible incomodidad que sus picaduras nos causaban, siendo grande nuestro desconsuelo al considerar cuán poco rato de descanso nos quedaba, dado al recogernos para reponer nuestras fuerzas en el sueño habían de comenzar nuevamente. Hasta entonces, en los lugares en que habíamos acampado, nunca tuvimos la molesta compañía de tales animales; pero en el punto a que habíamos llegado, allí donde tantas fueron las penalidades que sufrimos a causa de la falta de salud, se unió es

también, por lo que, como hemos dicho, nos refugiamos bajo los toldos, impelidos a la vez por el frío que en noches anteriores habíamos experimentado.

Al limpiar el suelo para arreglar las camas, nuestros hombres mataron una serpiente cuya cabeza era extremadamente pequeña; el cuello y la cola son tan delgados como hebra de hilo, y el cuerpo, menos grueso que un junco, lo tenía moteado con manchas blancas y pardas: cuando fue sorprendida dormía tan profundamente, que nada pudo despertarla, ni aún el último golpe que le dieron para causarle la muerte. M. Sosa sigue mejorando notablemente, pero Mercedito y Pancho, abatidos por las fatigas que nuestros trabajos causan, y a las que sin duda no están acostumbrados, hablan ya de marcharse.

M. Lacharme y sus cuatro montañeses, aquellos hombres duros como el hierro y resistentes como el acero, que nada les cansa ni nada puede fatigarlos, que con poco descanso están satisfechos y con poca alimentación contentos, suben a costa de grandes esfuerzos a un picacho bien separado, y en él practicaron una abertura por la que cómodamente podremos inspeccionar toda aquella región. Desde lo alto de aquel observatorio la vista no es nada agradable ni presenta nada que pueda animarnos: un desfiladero bastante largo y mucho más elevado que el punto en que nos encontramos, nos separa del Tupisa, y tanto al E. como al S. se divisan montañas abruptas y pedregosas, donde toda operación habrá de ser sumamente difícil y costosa. La foresta lo cubre todo con su uniforme manto, sin que ni la más ligera porción de terreno alcance a destruir la monotonía de aquel paisaje, que llega a cansar. La majestad de la escena crece aun más con la imponente soledad que nos rodea; el silencio es absoluto, no se percibe el menor ruido, y todo contribuye a que en el mismo se den tristes ideas y penosos recuerdos: aquel vasto desierto de verdura parece el asilo del misterio y casi del terror.

En lo alto de la colina se construye en seguida un pequeño rancho, a fin de podernos abrigar un tanto de la intemperie y poder depositar parte de los víveres y del material que conducimos, pues sólo queremos llevar con nosotros las provisiones estrictamente necesarias para tres semanas, y esto disminuyendo siempre alguna cosa porque contamos con la caza que pueden hacer Pedro, José y Soler, que tan hábilmente manejan el sil. El camino sigue en tanto por encima de una cresta que en determinados sitios apenas si tiene cuatro metros de ancho. A derecha y a izquierda se ven vaciaderos que descienden hasta treinta o cuarenta metros: después se prolonga la trocha por un picacho de suelo sumamente lleno de

sinuosidades: los fuertes vientos que con frecuencia reinan en aquellas alturas han tronchado los árboles, haciéndoles rodar hasta la base, formándose allí un verdadero laberinto de troncos, raíces, ramas a medio podrir y constituyendo lo que los naturales llaman *un mal paso*; pero que aquél es de lo más temidos y vale por muchos de los que más adelante encontramos. Para atravesarlo se hace necesario irnos suspendiendo de rama en rama con sumo cuidado, a fin de no dar un mal paso que pondría ciertamente en gran peligro a nuestra vida: por fortuna, aquella terrible estacada no se extiende más que en una anchura de ciento cuarenta metros, pues de otro modo hubiera sido necesario de todo punto cambiar la dirección de la trocha. Aquel camino casi aéreo lo siguen sólo los operadores, esto es, los que van practicando las operaciones necesarias para dejar expedito el paso, pues los conductores, que no podrían pasar por allí cargados, se abren por encima una senda que les permite pasar con mucha más facilidad. Por lo que puede verse no es augurar mal, sino atenerse a la mera realidad, decir que las condiciones del terreno serán desfavorables durante muchos días. Hasta tanto que lleguemos al Tupisa nos veremos obligados a andar y efectuar nuestras operaciones en las vertientes de montañas demasiado pendientes, en las que no dejan de abundar precipicios cortados a pico, escalonadas por cauces y corrientes de aguas naturales, muy próximas las unas de las otras. A cada momento la trocha se eleva para inclinarse en seguida siguiendo las elevaciones y depresiones de aquel tan agreste terreno.

La preparación de las comidas es siempre, por más que pueda parecer extraño, un momento difícil: sin duda por ahorrarse el trabajo de cocerla y prepararla, nuestros hombres afirman que les hace mal al vientre, inventando otra porción de cuentos y cosas inverosímiles, de las que ningún caso hago oponiendo de esta manera una resistencia pasiva, con la que siempre triunfo; pues dispuesta la comida, todos se acercan y comen, sin recordar para nada los obstáculos e inconvenientes que ante oponían. Por la noche acampamos en una pequeña plataforma, al pie de la cual pasa un río de abundantes aguas, cuyo murmurio nos halaga hasta quedarnos dormidos. En aquel lugar tuve ocasión de hacer conocimiento con una especie de insectos que en un principio me causaron gran alarma, sobre todo creyendo serían dañinos para el hombre; pero bien pronto me pude tranquilizar, pues los que de antiguo los conocían me afirmaron que no picaban a los hombres. Se trataba de unas *pulgas* gigantes, cuyo tamaño era igual al de las correderas; también ví allí las hormigas *monteadores*, de las que una banda vino a caer sobre nuestro vivac; más bastó que se las rociara



Operaciones en el Tiatí.

agua para que abandonaran el camino de nuestro campamento. Cuando estos merodeadores viajan en crecido número, todos los demás animalillos se apresuran a escapar, por todas partes, entre las hojas muertas que por completo tapizan el suelo, se oye el ruido que producen al huir de aquel sin fin de erizadas mandíbulas. En un momento pudimos a conseguir limpiar el terreno de todas las plagas posibles: garrapatas, niguas, mosquitos, podría decirse que todo aquello era un tapiz oscuro y viviente que se movía y se agitaba sin despegarse ni una línea del suelo, al que sigue hasta en sus menores ondulaciones.

Los *cazadores* son también por extremo desagradables, y sus negras legiones cubren a veces hasta cien pies de terreno; para ellos no hay ni obstáculos ni enemigos: por donde han pasado se conoce desde luego, pues no queda después absolutamente nada; de todo animal que sea menor que una rata bastan sólo cinco minutos para que bajo la terrible acción de estos animales quede sólo un esqueleto perfectamente limpio: una cría de polluelos no tiene tiempo para huir, y los perros y los puercos, cuando se ven acometidos, no tienen otro medio de salvación que huir desesperadamente hasta que logran sacudirlos por completo. Cuando se aproximan a una casa, no queda más remedio que cederles la plaza inmediatamente, pues nada basta a evitar que penetren: por las rendijas de las puertas y de las ventanas, por las grietas de los muros, por los intersticios de los techos invaden a millares las casas, penetrando por todas partes. Los naturales están tan convencidos de la inutilidad de cerrarles el paso, que ya ni lo intentan siquiera, cuidando sólo de ocultar o sacar de la casa invadida todos los víveres y comestibles, pues de lo contrario antes de dos horas no quedaría ni una chispa de nada. Como justa compensación, sucede que un rato después de haber entrado los *cazadores* en una casa queda en absoluto limpia de todos los insectos y alimañas que en ella pudiera haber.

De todas partes llegan hasta nosotros los continuos y prolongados gritos de los monos chillones, que parecen no tener facultades más que para ello, y de vez en cuando oímos la más dulce llamada de los *caritas blancas*. A estos pequeños monos les gusta la miel con exceso, y más aun las larvas de las abejas; pero todavía no han hallado medio alguno para ponerse al abrigo de las picaduras con que las muy laboriosas defienden sus panales. No obstante esto, se contentan con erizar sus pelos y comer de esta manera, aguantando las continuas picaduras, a costa de las que satisfacen su más vehemente deseo: algunas veces, obrando con una agilidad pasmosa, destrozán de un solo golpe hasta una docena. Cuando vuelven de alguna expedición de esta naturaleza van con la cara hinchada, como si

fueran ostras; pero no por esto escarmientan, y tan pronto como la impresión ha pasado y encuentran alguna oportunidad, vuelven a las andadas, como de ordinario. Esta especie de monos, a la que por su aspecto dan el nombre de *caritas blancas*, como se habrá comprendido, son también muy afectos a las iguanas, o, por menor decir, a sus colas. Procurando no hacer el menor ruido y ocultándose con las ramas más gruesas el carita se aproxima poco a poco al lugar en que el saurio se encuentra: apenas este se convence de la proximidad de su terrible enemigo, trepa a lo alto de un árbol, en cuyo punto, perseguido muy de cerca, no le queda más remedio que dejarse caer al agua o saltarse sobre las lianas; pero antes de poder dar tan peligroso salto, el mono lo ha alcanzado, y fijándose sólidamente a una rama con su cola prensil, agarra con sus cuatro manos el objeto de su exagorada gula. La iguana y su agresor, llevándose el uno al otro, no tarda en descender al suelo; el saurio se defiende, empleando cuantos medios puede para verse libre de las garras aceradas que le oprimen, y en aquella lucha tenaz y sostenida es lo más frecuente que su cola se rompa, con lo que el mono se da por satisfecho y alegre y gozoso trepa inmediatamente al árbol, donde se regala con aquel trozo tan de su gusto, que aún se agita entre sus manos. Para saquiar las plantaciones de maíz y de cañas de azúcar, estos animales, en los que el instinto de rapiña y saqueo es el más desarrollado, se reúnen en bandas, que frecuentemente llegan a ser de considerable número de individuos. No contento con hartarse sobre el terreno y llenar las bolsas que penden bajo sus mandíbulas, aun hacen provisión y cargan a sus espaldas seis o ocho mazorcas, marchando de pie con suma facilidad y gran rapidez. En cuanto que ellos se ocupan del saqueo que tan de temer es por el destrozo inmenso que causan, con el objeto de no ser sorprendidos, pues entonces como centinelas que faltan a su consigna, son destrozados por todos sus compañeros!

Por malignos y listos que sean los caritas, no saben librarse de una trampa de las más sencillas que pueden emplearse: estos descarados ladrones no dejan jamás de visitar los ranchos y coger todo lo que encuentran a mano, destrozando cuanto puede oponerse al logro de sus deseos. En un principio sólo se atreven a tocar todo lo que se halla colocado sobre los *totumas*; pero siguiendo en sus correrías, se atreven más tarde a meter las manos en las calabazas. Cuando se advierte que los monos se han familiarizado con esta costumbre y que menudean las visitas con objeto de hacer presas frecuentes, se hace en uno de estos utensilios, un agujero por el que quepa la mano vacía del carita, procurando que su diámetro no sea bastante para más, y en el fondo de la calabaza se coloca una mazorca

de maíz u otro cualquier fruto de bastante consistencia para que no pueda ser comprimido por la mano del mono, que no deja de acudir, y columpiándose en la rama, introduce la pata por la abertura, y coje el objeto puesto de cebo; pero el puño cerrado no puede pasar por el agujero, y al ladrón no se le ocurre la idea de soltar la presa, con lo que inmediatamente quedaría libre. Como la calabaza está sujeta al muro, queda preso de aquella manera hasta tanto que el dueño tiene necesidad de asarlo.

Millares de cucuyos, atraídos por la hoguera que en nuestro campamento brilla, revolotean al rededor de nosotros, entreteniéndonos grandemente el seguir la luminosa curva que trazan en el aire, y de los que muchos, sin el menor recelo, vienen a posarse bastante cerca de los lugares que ocupamos. Cogiendo algunos de ellos, me entretuve en leer a la luz espléndida que despiden, pues basta colocar al insecto a algunas pulgadas sobre las líneas de que se trata para poder leerlas, aunque sean muy apretadas y confusas. Los cocuyos pertenecen a la familia de los cletárides; más graciosos y esbeltos que los taupines, que son los coleópteros más elegantes que poseemos en Europa, algunos llegan a tener hasta cinco centímetros de largo. Sobre la parte superior del tórax tienen dos manchas redondas de color amarillento, que más notables se hacen comparadas con el color del cuerpo castaña oscuro. Durante la noche estas dos manchas toman, a voluntad del insecto, un brillo fosforescente, blanco verdoso, muy dulce. Al mismo tiempo toda la parte inferior del abdomen se ilumina con destellos rojos, tan vivos, que puede percibirse al insecto a algunos metros de distancia. Viéndolos discurrir por medio del campo podría pensarse en una legión de personas que, ayudadas de linternas con vidrios de distintos colores, buscaban perdidos objetos entre las ramas, o fantasmas que discurren acá y allá, girando en rededor de un punto largo espacio de tiempo. Cuando se les vuelve, colocándolos sobre su espalda, levantan su corselete, se estiran bruscamente, y haciendo escuchar un ligero crujido saltan a más de un metro de altura, abren sus cliptas, desplegan sus alas y en muy poco tiempo se colocan a bastante distancia. Algunas noches me entretuve en meter a varios de ellos bajo mi toldo, y los infortunados vuelan a derecha e izquierda por todas partes buscando una salida: mi habitación de gasa está completamente iluminada: desanimados al ver lo poco que consiguen a pesar de sus desesperados esfuerzos, dejan que poco a poco se vaya extinguiendo su fanal, hasta que después lo apagan por completo y se arrastran acá y allá en las tinieblas: de repente, y casi al mismo tiempo, las antorchas vuelven a encenderse y comienzan de nuevo las arrieras aéreas, pudiendo creerse que eran las brillantes trayectorias de la

estrella móvil. Pasado un rato, las ganas de dormir me dominan y levantando la punta del toldo, los dejo en libertad.

Las jóvenes de la América Central se hacen collares de esta viviente pedrería, y hasta en las habitaciones perfectamente iluminadas, el brillo de sus luces no palidece. Para conservarlos durante muchos tiempos los encierran en canutos de caña de azúcar partidos por medio, donde los cocuyos se alimentan con los muros de su prisión, prolongando así su vida y sus brillantes resplandores.

XXXV

**Nuevo refuerzo.—Un ahorcado.—Jaguar moteado y león negro.—Caza del jaguar.—A caballo sobre un tigre.
Combate del jaguar con el pecarí y el tapir.**

Como por las circunstancias que dejamos enumeradas habíamos perdido tanto tiempo y la estación avanzaba, luego que nos encontramos en estado de ganar lo perdido, apresuramos nuestros trabajos en la trocha, a fin de poder ultimar las operaciones que nos habíamos propuesto de antemano. La región en que nos hallamos es mucho peor que en la que operamos el año anterior; así es que cada paso nos cuesta doble, por los muchos inconvenientes que hay que orillar antes de poder determinar cualquier cosa. Todos son allí corrientes de torrenciales arroyos, que forman considerables aglomeraciones de piedra, sumamente difíciles de pasar, precipicios en que podemos sepultarnos al menor descuido, y gargantas profundas, para atravesar las cuales nos es necesario doble tiempo y sobre todo *malos pasos* sobre *malos pasos*, en los que el acarreo de los útiles y materiales que nos son estrictamente necesarios nos lleva la mayor y mejor parte del día. Fácil es comprender cuan poco pueden los buenos deseos y cuan poco logran nuestros afanes en un terreno como aquel, por lo cual no hay más remedio que resignarse a proceder con calma.

A medida que son mayores los inconvenientes de la clase de los que venimos enumerando, se advierte que la vida animal es más abundante, y que entre aquellas sinuosidades y riscos viven mejor todas las especies zoológicas; cosas que fácilmente puede explicarse atendiendo al considerable número de guaridas que por todas partes existen, y hasta las que han sido de todo punto imposible que llegue la planta humana. Una de las cosas que más llaman la atención es observar cuan poco conocidas son aquellas regiones, en las cuales tan reducido es el número de los que en

ellas se aventuran: la Naturaleza se manifiesta allí en toda su opulencia y con todo su salvajismo. Por todas partes los especiales gritos de los monos chillónés, los pavos de todas especies pululan por doquier en grandes manadas, lo que nos sirve grandemente para nuestro regalo, pues sabido es que la carne de estos animales es muy delicada y sabrosa; tanto José como Pedro Soler, hábiles tiradores, hacen buena provisión de ellos para nuestra mesa. De vez en cuando nos obsequian también con algún corcovado, que es una especie de ave de plumaje bastante parecido al de la perdiz, pero algo más oscuro. Por la mañana y por la noche, a cosa de las seis, razón porque le han dado el nombre de *reloj del pobre*, lanzan con sin igual precisión cinco o seis notas claras, que pueden escucharse a muy larga distancia, y perfectamente rimadas. Estos gritos son interpretados de muy distinta manera, entrando en todas ellas por mucho las supersticiones, y constituyendo mil fábulas y cuentos, en muchos de los cuales se mezcla la intervención divina. Es sumamente curioso advertir la fe que todos los naturales prestan a estas singulares creencias, que parecen transmitidas de generación en generación hasta nuestros días desde aquellos que primeramente poblaran la dilatada extensión que nos ocupa. y para los que no cabe duda que serían en su fondo tradiciones míticas o religiosas. Los corcovados son las aves que más abundan en el Darién, siendo muy numerosas y frecuentes las crías que hacen, gracias a lo cual pueden subsistir, pues siendo su carne un manjar muy delicado y apetitoso, son muy buscados y perseguidos por todos. No se crea que son los hombres solos los que tales persecuciones emprenden; en general todos los carnívoros hacen lo mismo contra aquellos animales sin defensa: las condiciones que le son propias favorecen mucho su desgracia, pues su vuelo es sumamente débil; hasta tal punto, que no puede elevarse más que uno o dos pies: construye su nido en el suelo, vive en sociedad, y se manifiesta complacido al escuchar su propio canto. Un día Pedro Soler me trajo un pollo de *corcovado* vivo, y pude ver lo más bello y gracioso que pueda imaginarse, un corcovadito apenas salido del huevo, que piaba, saltaba y corría bastante bien, al que retuvimos con nosotros hasta tanto que, crecidas las alas, nos abandonó voluntariamente.

Las rudas tareas a que veníamos atendiendo desde hacía muchos días, y el natural recargo de trabajo que por nuestros deseos nos habíamos impuesto, a fin de reponer el tiempo que en el hospital estuvimos retenidos, no dejó de producir sus efectos, y bien de lamentar fueron, por desgracia. De todos los que formábamos la expedición, el mejor dispuesto para todo, y el más fuerte hasta entonces, había sido M. Lacharme, que en distintos

ocasiones había atendido a doble trabajo del que le correspondía para suplir a cualquiera de los compañeros enfermos. Aquel hombre parecía de acero; nada le cansaba ni le extrañaba, viendo con la misma indiferencia el buen terreno como el malo; su misión era trabajar, y poco le importaban los obstáculos; más tan continua y penosa serie de fatigas, llevada a tal estado, llamó primero nuestra atención, pues jamás se quejaba, y por último nos puso en cuidado. Era tan fuerte su naturaleza y tan grande su amor al trabajo, que por nada ni para nada quería hablar de descanso ni reposo; de tal manera, que fueron vanos todos los esfuerzos que hice para convencerle de que durante algunos días no debía ocuparse de nada; fue tanta su insistencia, que todo lo que pude hacer, por hacer algo, fue darle una reducida escolta, con la que intrépidamente marchó al trabajo, como ordinariamente hacía. Aquel mismo día avanzamos hasta atravesar la línea que separa las aguas del río Chico de las del Tupisa, y por la noche vimos volver a nuestro amigo con una fuerte fiebre, cosa que desde por la mañana habíamos previsto, y que ni un instante dejamos de temer. Según nos manifestaron los que le acompañaban, durante todo el camino había venido divagando, y nosotros pudimos comprobar algunos accesos de delirio. Inmediatamente le atendimos de la mejor manera, curándolo según sus indicaciones, pues en treinta años que hace lleva la vida de los bosques, ha aprendido los remedios que son útiles y convenientes para todos los casos que puedan ocurrir. Se le construyó una cama con bambúes, y sobre ella pasó la noche, acomodado sobre un saco de efectos. La ranchería que por el momento ocupamos es sumamente pintoresca y bella; la vista alcanza un encantador paisaje por todos lados, pero tiene el gran inconveniente, mayor aún por el estado en que nos encontramos, de ser muy húmeda, y aún peor que esto es y más nos hace sufrir la interminable serie de insectos que allí abundan y que despiadadamente se ceban en nosotros, sin permitirnos el más ligero reposo. En aquel terreno se han reunido todas las plagas, incluso las terribles garrapatas, que de continuo nos tienen en sobresalto.

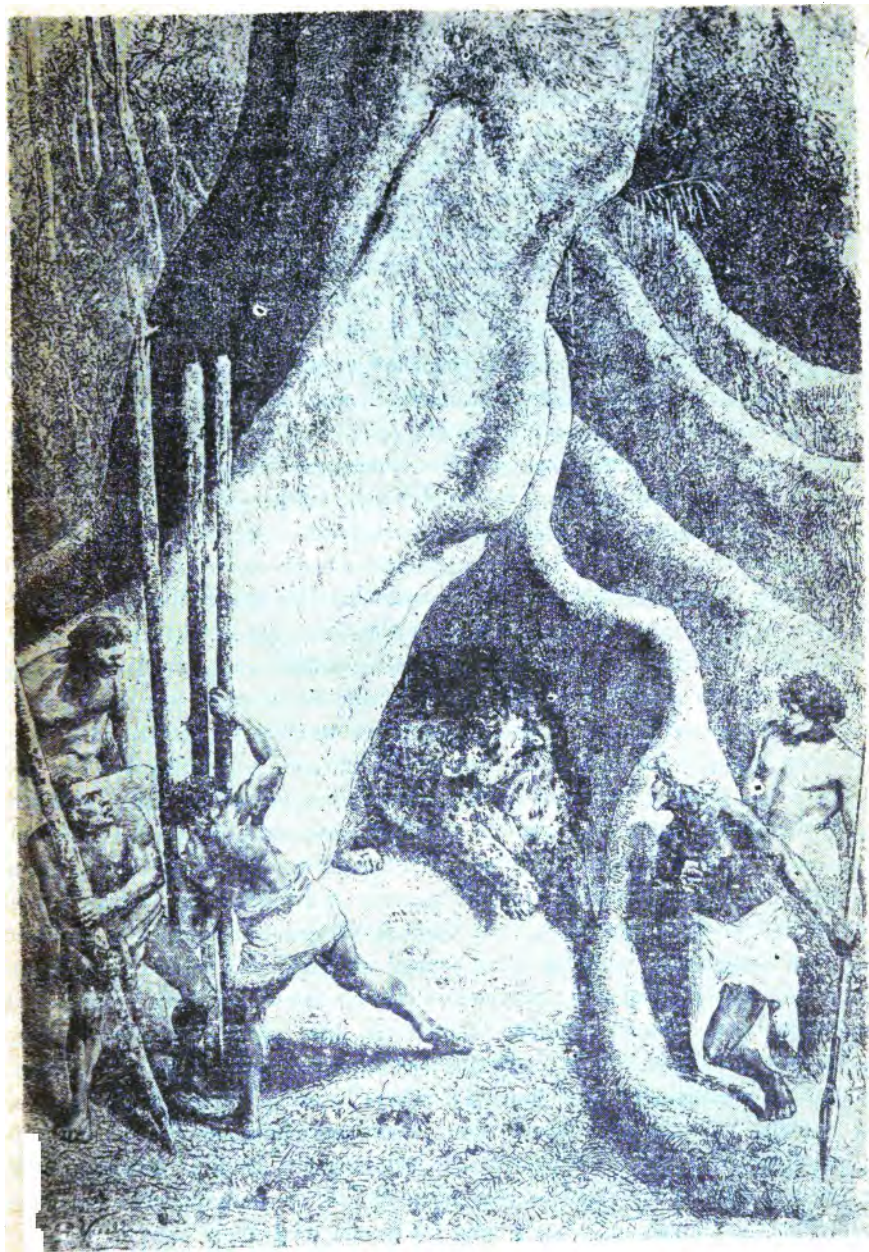
A la mañana siguiente nuestro amigo y compañero se encuentra más aliviado, y obrando del mismo modo que siempre acostumbra, ya quiere levantarse y marchar al trabajo, como de ordinario; pero me opuse tenazmente, comprendiendo que era una verdadera imprudencia dejarlo marchar del campamento. M. Sosa se encargó de conducir a los trabajadores que se ocupan de abrir la trocha; yo cogí el traqueómetro y emprendimos marcha; pero el bravo M. Lacharme nos alcanzó bien pronto: decididamente se encuentra más fuerte, a pesar de nuestras aprensiones, y no quiere dejar de seguir ocupándose de la tarea en que desde el principio le he-

mos visto tan fuerte y tan activo. A excepción de Manuel, de Pedro García, cubierto de grandes cicatrices como consecuencia de sus quemaduras, y del viejo Manuel, que ha dado una terrible caída, el resto de nuestros trabajadores parece satisfecho y contento.

Las fuerzas de que disponíamos, a pesar de todo, eran bastante reducidas, máxime cuando no todos aquellos hombres estaban completamente buenos, y a causa de lo mucho que había que hacer no se les podía permitir ni el menor descanso. Por fortuna, un día que en la cordillera llovía abundantemente y que la oscuridad era bastante densa en el valle, vino a reunirse a nosotros un esfuerzo que no dejó de animarnos, pues comprendimos desde luego la gran utilidad que nos reportaba. Lisandro, Eugenio y Domingo llegaron, trayendo en su compañía a los nuevos contratados José María, Pedro Espinosa, Pedro Pérez: el primero de éstos es un hombre inteligente, sano, robusto, y de carácter dulce, que nos acompañó hasta el fin de la expedición; los otros dos son hombres vigorosos y muy bien plantados.

Más que por nada, su llegada nos alegró infinito, porque traían el correo, por el que recibimos varias cartas, entre ellas una muy importante de M. Wyse, en la que me anunciaba con gran satisfacción que el almirante Maudet ha dado orden para que el crucero *Le Dupetit-Thonars* salga a determinar la posición exacta del Acantí, y que al propio tiempo levante el plano hidrográfico de la bahía: este buque, que se cree llegará a Colón de un día a otro, estará en Acantí el 10 de Febrero y en él se embarcarán M. Wyse y M. Werbrugge. El jefe, ausente, me recomienda en su carta que haga todo cuanto me sea posible para llegar a Acantí en el día fijado, cosa que, atendidas las circunstancias, comprendo desde luego que no voy a poder realizar, o que para hacerlo será necesario prescindir de la continuación de la trocha y de las operaciones traqueométricas, empalmando con Acantí, sin haber hecho más que reconocer el lugar en donde el canal había de empezar su curso subterráneo. Me quedan sólo diez días, que son muy pocos, para acabar el estudio topográfico de la línea; podremos aún prolongarla una semana más, y después, acompañado de hombres escogidos, abrir una *pica* hasta el mar.

Uno de los encargos principales que llevaron Eugenio y sus compañeros al separarse de nosotros fue el de traernos víveres, que ya comenzaban a escasear al tiempo de su partida; pero no sé qué motivos, o por indolencia, dado que todo puede pensarse de aquellas gentes, no han traído más que provisiones ligeras, como son conservas, vinos y todas cosas casi inútiles, pues no estamos en aquellos momentos para el regalo ni para



Caza del jaguar.

gollerías; por desgracia se han olvidado de traer arroz, que es lo que allí constituye la base de la alimentación, y lo que más falta nos hace, por consiguiente. Este olvido en el cumplimiento de mis órdenes nos fue muy perjudicial, pues nos hizo perder los días, contando con los que tal vez hubiéramos podido llegar al Acantí antes de la partida de *Le Dupetit-Thonars*.

Mi disgusto fue grande, pues todo parecía conjurarse en contra mía, las mayores dificultades en el terreno que explorábamos, las enfermedades y hasta las desobediencias u olvidos de los hombres que nos acompañaban, que en otra ocasión tal vez no hubieran representado nada, y que en la presente importaba mucho, por tener contados los momentos. Un minuto que perdiéramos nos irrogaba grandes perjuicios, mucho más cuando todos nuestros deseos estaban encaminados a ganarlos para poder suplirlos luego en algún mal paso o dificultad con que se tropezara. Como después de todo en el tiempo que allí llevábamos nos íbamos acostumbrando a las contrariedades, sufrimos resignados esta nueva que nos deparaba la suerte y esperamos a que las cosas se repusieran a su estado para poder continuar.

El día 2 tuvimos que pasarlo en practicar los trabajos de la trocha en una región sumamente difícil; tuvimos también que atravesar una gran quebrada, obstruida por enormes bloques de pórfido rojo, donde en modo alguno pudimos establecer el campamento sino hasta una hora muy avanzada: al llegar al vivac tuve un momento de terrible sobresalto; a la débil y verdosa luz del crepúsculo vespertino, filtrando por entre las tupidas hojas de los árboles, distinguí a un ahorcado, que se balanceaba pendiente de la cuerda amarrada a la rama de un árbol; tuve un momento de ansiedad extrema y cruel angustia, en el que quede suspenso, sin poder dar un paso ni atrás ni adelante, y en el que mil ideas, a cual más tétrica, acudieran a mi mente, entre las que no dejó de darse la de que bien grande y terrible sería mi desgracia si también en el tiempo en que había estado encargado del mando de la expedición ocurriera lo que hasta entonces nunca se diera, un crimen o un suicidio. Repuesto un tanto, me apresuré a acercarme y fue grande mi desencanto al convencerme de que el ahorcado era un mono de grandes dimensiones, que nuestros hombres habían logrado atrapar, y que en aquellos momentos se preparaban a ahumar, para lo cual lo tenían suspendido sobre una *barbacoa*, o sea una especie de pira formada de cañas de bambú, sobre las que encienden el fuego. A la mañana siguiente M. Sosa se entretuvo en sacar una fotografía de aquella extraña figura que tanto me había sorprendido.

Todos los cuidados y todas las atenciones que nos tomamos con l

hombres que nos acompañan, son inútiles; apenas si hacen caso de nuestras palabras ni fijan su atención en las amonestaciones que por su bien les hacemos. Dado el duro y penoso trabajo en que durante el día se encuentran ocupados, su alimentación debía ser fuerte y nutritiva, y nada podríamos decir si faltaran elementos para proporcionárselos; pero llegan tan cansados, que apenas toman nada, por no molestarse en aviarlo, y se echan a dormir. Manuel y Pedro García tienen agotadas sus fuerzas, y este último me preocupa sobremanera, porque, sin que se crea una exageración, sus llagas están espantosas.

Otro de los incidentes que durante la expedición pudieron ser de fatales resultados fue el ocurrido a Pedro Soler. Se recordará la estrategia de que Nicolás se servía para llamar a los conejos, y de quien éste la había aprendido, que consistía únicamente en producir un chillido semejante al que en demanda de auxilio lanzan estos animales. Estando un día ocupado en hacerlo, a fin de proporcionarnos alguna caza, vió venir de repente un jaguar, sin que advirtiera su presencia hasta tenerlo muy cerca, y sin haber escuchado antes ruido alguno que pudiera alarmarlo. Conservando siempre su serenidad de ánimo, echó mano de su fusil y apuntó a la fiera; más fue grande su fortuna de que faltara el tiro, con lo que el animal volvió grupas, alejándose sin hacerle caso. La emoción que esta aventura causó a Pedro fue tan grande, que inmediatamente se unió al grueso de nuestras fuerzas, y arrojando su arma, se ocupó en ayudarles a trasportar los bagajes: por la tarde y por la noche comió muy poco, casi nada, permaneciendo separado, sombrío y silencioso, sin hablar más de sus hazañas ni de sus grandes hechos. Por algún tiempo temí verle caer enfermo.

En cuanto a grandes fieras que pudieran constituir un peligro para los naturales y para los que recorran aquellas regiones, en el Darién no he oído hablar más que del jaguar moteado (*felis ousa*), o del jaguar negro (*felis nigra*); pero estos carnívoros parecen muy poco peligrosos, por lo que generalmente inspiran poco cuidado. Sobre todo huyen del hombre, sin que se atrevan a hacerle frente ni a atacarle y se cuidan mucho de alejarse considerablemente de los campamentos. Muy al contrario de lo que en Europa sucede con nuestros lobos, estos animales no forman ninguna leyenda por allí, ni nadie cuenta nada de ellos, cosa que parece indicar lo poco que les preocupan. Nadie sabe por aquí preparar los despojos, razón por la cual no se ocupan de cazarlos sino muy de tarde en tarde y por pura diversión. Las cacerías se organizan del siguiente modo: una vez descubierta la guarida del animal, que regularmente la constituye el tron-



Un mal paso.

co hueco y carcomido por el tiempo y el agua de algún viejo higuerón, se dirigen a él en pleno día, cuando se está completamente seguro de hallar al jaguar *en su casa*. Los hombres van todos provistos de un buen número de palos rectos y bien aguzados por uno de sus extremos, los cuales clavan fuertemente en tierra, bastante cerca, a fin de que el animal no pueda saltar por delante, precaución que más bien toman para que no se escape dejándoles burlados. De esta manera forman al rededor de la puerta por donde el animal entra y sale una jaula de gruesos barrotes, que ligan y amarran entre sí por medio de flexibles y delgadas lianas, lo bastante sólidas para que no puedan saltar en ninguno de los saltos y botes que el animal pueda dar. Lo más extraordinario y que más llama la atención en esto es que el jaguar, en tanto que dura esta operación, no hace ningún movimiento para acometer, ni tampoco para ponerse a salvo, sino que se limita a recogerse sobre sí mismo, retorcerse, agitarse enfurecido, recorriendo su cueva y lanzando espantosos aullidos, que se hacen oír a considerable distancia. Cuando se han terminado todos estos preparativos, durante los que nadie ha corrido el menor peligro ni ha habido el más ligero motivo de temor, no queda por hacer más que matar a la fiera a lanzadas y a tiros. Esta manera de matar al jaguar parece de todo punto increíble y no pude menos de hacer algunas observaciones cuando me la referían, fundándome yo en los instintos feroces y sanguinarios que tales animales tienen acreditados en todas partes; pero M. Lacharme, hombre formal y verídico, que jamás cuenta cosas extraordinarias e inverosímiles, y al que hay que dar entero crédito, me dice que él mismo ha practicado la cacería en los

términos que quedan expuestos, y José, Antonio y Manuel han participado con frecuencia de estas diversiones. Un día José, en tanto que cercaba a un jaguar encerrado en una higuera carcomida, advirtió que en la parte superior, justamente encima del sitio en que el animal se hallaba, había un agujero por el que pensó sería sumamente fácil introducir una lanza y matarlo. Inmediatamente que concibió la idea la puso en práctica, para lo que le fue necesario saltar al árbol, cosa prontamente realizada, dadas las hercúleas fuerzas de aquel hombre: esperaba él que matar al animal era cosa hecha, más no había contado con que del árbol quedaba sólo la corteza, y ésta tan delgada y agrietada, que no pudo soportar el peso de nuestro hombre; así es que, saltando en pedazos, fue a caer, con gran sorpresa de su parte, a caballo sobre el tigre, en el momento en que éste, habiendo sentido la herida de la lanza que José le había asestado, partía corriendo: el pobre se levantó en extremo asustado, todo lleno de contusiones y heridas, en tanto que el jaguar iba a morir a pocos pasos de distancia, con el palo de la lanza en el cuerpo. En la península de Malaca surte casi tan buen efecto una cacería parecida, hecha al tigre real, mucho más de temer que el jaguar de estas regiones. Un círculo de batidores se coloca a su alrededor con las picas por delante del animal, que aulla desesperadamente, sin pensar en hacer ningún esfuerzo para romper aquella barrera, y de esta manera encerrado lo matan, cosa que parece muy extraordinaria, sabido cuales son los instintos de este animal y lo que se refiere de sus terribles saltos.

Los jabalíes, los ciervos y los otros animales que pueblan las selvas del Darién proporcionan al jaguar una alimentación abundante; pero con frecuencia se ve obligado a batirse en retirada cuando ha cometido la imprudencia de apoderarse de un *pecarí*, tomándolo de en medio del rebaño, pues entonces todos defienden al desventurado compañero y acosan al jaguar de un modo tal, que muchas veces se ve obligado a soltar la presa. Al tapir tampoco le es muy fácil vencerlo siempre; el tigre le salta sobre la grupa, adonde se recoge lo mejor que puede, clavando sus cinco fuertes y aceradas garras en el lomo del paquidermo, en tanto que con los dientes se sujeta al cuello. El tapir, al verse acometido de esta manera, huye precipitadamente en dirección al agua, atravesando con la rapidez de rayo los bosques y los torrentes, metiéndose entre los árboles y partiendo por entre los montones de liana, en los que procura que su terrible jinete se hiera o se enrede; si no consigue esto y aun le queda vida y aliento para llegar al río, entonces está salvado, pues al penetrar en él, el jaguar suelta su presa.

XXXVI

Nuestra llegada al Tupisa.—Separación por falta de víveres.—En marcha para la cordillera.—Ascensión de la montaña.—Por fin vemos el Atlántico.—Descanso. — El buque que vemos, es “Le Dupetit-Thonars”?

Después de una semana tan bien aprovechada, y en la que tanto habíamos trabajado, el reposo del domingo nos sentó admirablemente. Este día, dedicado al descanso, nos ocupamos de realizar los cálculos para los que habíamos tomado datos y notas en el curso de las operaciones; contémos también las cartas recibidas, de lo que no nos había sido posible ocuparnos, a causa de la falta de tiempo, y pusimos al día nuestro diario, bastante atrasado por cierto, y en el que no era poco lo que teníamos que anotar. Al propio tiempo, y deseando estar prevenido para cualquier evento, me entretuve en repasar nuestra provisión de víveres para ver el estado en que se hallaba; pero el día 3 pude observar con pena que apenas si nos quedaba arroz para media docena de comidas, lo cual nos causaba grandísima contrariedad, pues en aquellos momentos nos era indispensable estar más completos de todo, a fin de que las operaciones no sufrieran interrupción ninguna. A fin de reparar en lo posible el daño que pudiera resultar, envíe al depósito a los más fuertes y vigorosos de nuestros trabajadores, encareciéndoles la mayor premura y ofreciéndoles una buena gratificación si en el término de cinco días se reunían nuevamente a nosotros, trayendo lo que tanta falta nos hacía, y sin lo que era imposible seguir adelante. Lástima grande es que el poco tiempo que nos queda no me permita llegar con toda la gente al Atlántico, pues la armonía que reina es completa y ya apenas si los unos podemos prescindir de los otros! Por la noche en el vivac, antes de acostarse (pues sabido es que la gente de color necesita poco sueño), nuestros hombres ríen alegremente y se divierten en contar historias a cual más exageradas las unas y a cual más peligrosas las otras. Todos rivalizan a cuál puede distinguirse más en aquellas veladas, y uno sólo es el que entre todos constituye una excepción, que es Pedro Soler, el cual desde su aventura del tigre ha caído en un marasmo del que nada puede sacarle. Los esfuerzos que se hacen por distraerle son vanos, y nada puede conseguirse; a fuerza de grandes instancias pudo mal coordinar una antigua leyenda que ya todos conocían.

El día 4 el hábil José pudo cogernos tres monos, lo cual fué un socorro considerable, pues la abundancia de carnes nos permitió dar sólo

media ración de arroz, que a toda costa convenía conservar, por ser el artículo más necesario. Los trabajos de la trocha marchan en tanto perfectamente bien, llevándose por pendientes sumamente suaves, donde por fortuna los inconvenientes no son difíciles de vencer. A las dos de la tarde llegamos por fin al Tupisa. El cauce es bastante ancho y su fondo está lleno del uno al otro lado de guijarros, y el caudal de su corriente no parece inferior al que habíamos consignado en el punto de confluencia del Tiatí. La orientación que sigue nos es favorable durante dos o tres días, y algo más hubiéramos adelantado si la lluvia no hubiese comenzado nuevamente, con lo que nuestros hombres se apoltronan demasiado, habiendo necesidad de animarlos, alentarlos y hasta apostrofarlos duramente.

El Tupisa cambia poco después de aspecto: el cauce, que cuatro kilómetros más arriba era considerablemente ancho, se va estrechando poco a poco. En cada orilla unos contrafuertes elevados que terminan en cumbres sumamente escarpadas y que parecen cortadas a pico, obligan al río a tomar bruscas curvas, encerrándolo en gargantas por donde se precipitan en rápidos violentos y en espumosas cataratas. Varios brazos del río secos ahora, pero que arrastran abundantes aguas en la estación de las lluvias, están materialmente llenos de árboles desgajados, que los indígenas llaman *trancos*, y que a veces forman puentes naturales. Más adelante el desfiladero se estrecha considerablemente, llegando a ser por algunos puntos simplemente una ranura de algunos metros de ancho. En aquella parte de la cordillera el clima es bueno y la vegetación poderosa. El incomparable *espavé* abunda allí y el sub-bosque está poblado de palmeras y helechos arborescentes, las rocas se tapizan con plantas colgantes, o más bien trepadoras, cuyos millares de pedúnculos se agarran a las piedras y caen en verdes mantos hasta el río, donde la corriente los agita sin cesar.

Acá y allá el Tupisa está sembrado de bloques gigantescos; las ondas que inútilmente lamen su base ahondan el lecho del río, con lo que crean nuevas dificultades a nuestro paso. La lluvia no deja de caer, lo cual nos causa considerables perjuicios; el piso está fatal, y con frecuencia entramos en algunos barrizales, en los que nos hundimos hasta las rodillas; hay paso verdaderamente intransitables, que nos cuesta gran trabajo atravesar, es lo peor que se hace de todo punto imposible encender fuego para condimentar los alimentos y secar nuestros vestidos, que están del todo empapados. Los trabajadores que nos acompañan se manifiestan abati-

dos hasta más no poder, y nada logra animarlos: éstos, como tantos otros, son solamente trabajadores de buen tiempo.

El arroz, que puede decirse es nuestro pan cotidiano, va a faltarnos de un momento a otro, por lo que es imposible que sigamos juntos; se hace indispensable separarnos, y a este fin yo continuaré las operaciones en compañía de cinco hombres, en tanto que M. Sosa, con los demás y el equipo que nos haga absoluta falta, volverá hacia Yaviza; en el camino encontrarán los conductores de víveres que con tanta ansia esperamos, y los dichos conductores recogerán dos hombres, Pedro Espinosa y Pedro Pérez, encargados de reunirse con nosotros. Desde Yaviza enviará dos embarcaciones, a fin de que vayan a esperarnos a Puerto Tiatí, después de lo cual se dirigirá a Panamá, a fin de ponerse a las órdenes de M. Wyse. M. Lacharme, que parte con ellos para Yaviza, lleva el encargo de marchar al valle del Tuyra, al pie del cerro del Tuno, a fin de estudiar la situación de las grandes salidas de los cuellos, que propone como el sitio más conveniente para abrir un canal interoceánico, reuniendo las corrientes del Tuyra y del Atrato.

El día 6, a las dos de la tarde, nos despedimos después que M. Sosa hubo determinado con la mayor exactitud la pendiente que había de seguirse para llegar al Acantí: se ha construido una *barbacoa* sobre la que se ha colocado *tasajo* y conservas que me podrán servir hasta su vuelta. Conmigo vienen José, Pedro García y Eugenio, y provisionalmente Domingo y Juanito. Pedro Espinosa y Pedro Pérez se reunirán a nosotros probablemente dentro de tres días, trayendo el apetecido arroz, causa de tantas inquietudes y principal razón, su falta, de que nos hayamos tenido que separar, a pesar de los buenos deseos que nos animaban de llegar reunidos hasta el fin, sucediera lo que sucediera.

En exploraciones de esta naturaleza, en las que se tiene la seguridad de recorrer extensas comarcas de leguas y leguas sin encontrar una ciudad, ni un pueblo, ni una aldea siquiera en la que, aunque malos, pueden reponerse los víveres, uno de los principales inconvenientes con que se tropieza son los medios para atender a la alimentación, máxime cuando por las principales atenciones, ni el personal puede ser muy numeroso, ni recargar a éste con el enorme peso que llegarían a constituir las vituallas necesarias, si quisieran conducirse todas las que pueden hacer falta. La caza es uno de los elementos que en la selva pueden aliviar una situación; pero ésta no siempre se presenta, y tampoco los hombres de que disponíamos podían distraerse en hacerla, dado lo muy necesario que nos eran para los trabajos de la trocha y demás operaciones que realizábamos;

así es que después de mucho pensarlo, lo más conveniente que resultaba era lo que hicimos: separarnos. Los víveres y los bagajes que nosotros conducimos eran sólo los más indispensables, a fin de que los hombres no fueran muy recargados, y sus camas se compondrán de unas esteras, que, sobre hacer poco bulto, apenas pesan; nuestros conductores no tendrán que ir y venir, pues ya, dado el camino que emprendemos y nuestro objeto, no queda más que marchar sencillamente por el río, y esto con mayor comodidad, pues el buen tiempo ha reaparecido.

A la mañana siguiente todo marcha a las mil maravillas, hasta el punto que, sin riesgo de que pueda hacerme falta, envío a Domingo para que vaya a reunirse con M. Sosa: yo conservo a mi lado a Juanito, que es fuerte y vigoroso, y que en todas ocasiones ha manifestado vivos deseos de acompañarme. Este hombre, joven y franco, es sin duda uno de los mejores con quienes hemos podido contar; su trato afable y cariñoso le capta las simpatías de todos, y además su inteligencia da lugar a que pocas veces sea necesario repetirle dos veces la misma cosa. Siguiendo nuestro camino, advertimos que el río se estrecha, y que su corriente se hace cada vez más escasa: la marcha por encima de las rocas se hace aún más difícil, y en toda aquella extensión se suceden los desfiladeros casi sin interrupción; más tarde el Tupisa describe una gran curva, y nos hallamos en presencia de un tributario importante, que sigue la dirección deseada. Nuestra gente se instala en un montón de grava, donde un enorme tronco de *espavé*, cercado por las aguas, nos abriga durante la noche, poniéndonos a cubierto del aire glacial que se deja sentir, y durante el día nos preserva de los ardientes rayos del sol. Aquella noche cenamos con el último puñado de arroz que nos quedaba, y quedamos pendientes de que nos alcanzaran los hombres que habían de traer nueva provisión, pues de lo contrario lo íbamos a pasar muy mal.

A la mañana siguiente algunos restos de galletas nos ayudan a engañar nuestra hambre, convenciéndonos al propio tiempo de lo imposible que nos era cambiar de campamento: los dos Pedros que nos traen víveres podrían extraviarse en el Tupisa superior, perdiendo nuestra pista, lo cual colocaría a ellos y a nosotros en una situación lamentable. No sólo nos decidimos a no movernos del sitio en que nos hallábamos, sino que, por mayor precaución, nos envió a Eugenio para que saliera a su encuentro.

Nos encontramos en plena montaña y las operaciones se hacen cada vez más penosas, si no imposibles de practicar; a cada paso tropezamos con pozos en los que el agua se arremolina violentamente, y por

los que el tránsito inspira gran cuidado; las piedras resbaladizas se suceden las unas a las otras casi sin interrupción, así como también los bloques angulosos, los rápidos, las angosturas o los desfiladeros; en una palabra, todo parece haberse dado cita en contra nuestra. La *quebrada* se divide en dos brazos casi iguales, si bien el contrafuerte que separa estas dos ramas, que en sí parecen de igual importancia, no es tan escarpado como los que anteriormente hemos visto. Esta es la primera vez que al fin me decido a ganar la cima de la cordillera. Por lo demás, una cascada que salta de encima de un muro cortado a pico nos impide continuar los trabajos emprendidos aquel día, imposibilitándonos también subir al vallado superior.

Convencidos al fin de que inútiles habían de ser los esfuerzos que realizáramos, volvimos al vivac, donde la abundancia vuelve a ser un hecho, felizmente. Cuando llegamos, los hombres que habían quedado allí se ocupaban en desembarcar el arroz para prepararle inmediatamente. Esta comida, que en cualquiera otra situación no hubiera despertado en nosotros ni el más ligero apetito ni el más pequeño contento, nos entusiasmada ahora, que era lo único que podíamos contar, y cuya falta, que tanto habíamos lamentado antes, era causa de un no insignificante atraso en nuestras operaciones, así como también de la separación del resto de nuestros compañeros. Fidedigno me ha enviado también algunos huevos, con lo que bien puede decirse que, después de tantas privaciones, vamos a tener un verdadero festín. Primeramente, justo es decirlo, un bien preparado asado de mono nos hace adquirir fuerzas, reponiéndonos con él de las fatigas experimentadas. No hay más que hallarse lejos de los lugares donde las comodidades no pueden obtenerse ni comprarse, para conformarse con lo que la suerte depara o puede por casualidad conseguirse: antes de aquel viaje, nunca pudimos pensar que la carne de los cuadrumanos llegara a ser nuestro alimento, y la primera vez que la comimos experimentamos una repugnancia extrema, que no creíamos llegar a vencer, hoy casi puede decirse que cuando no la hay lamentamos su falta.

Después de la cena organicé, *grosso modo*, los cálculos de nuestras operaciones en un pedazo de papel cuadriculado; estamos sólo a catorce kilómetros de Gandí; mañana tal vez distinguiremos el Atlántico.

Hémos aquí ya en el camino que nos ha de poner en el punto culminante de la tierra que nos oculta el tan deseado mar. Bien tarde ya advertí que había cometido un error, pues dejándome llevar de mis prácticos en la selva virgen, seguí la quebrada, en vez de tomar por la línea

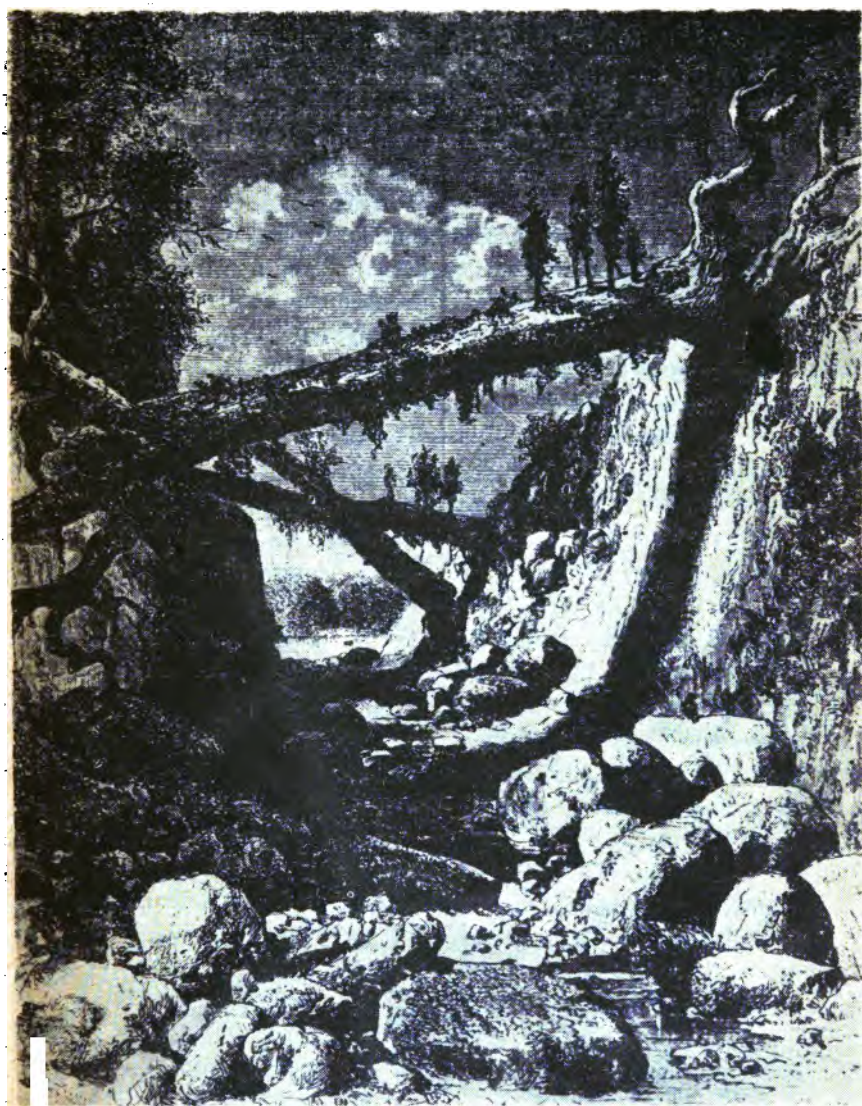
culminante del contrafuerte. Este error nos hizo perder más de hora y media, y nos condujo al fondo de un cauce, seco entonces; en el que las piedras amontonadas hacían difícil el paso, y más aun las bajas ramas de los árboles que entre ellas crecían; y mayor fue aun nuestro despecho cuando más tarde una serie de cascadas que saltaban en aquella estrecha garganta nos obligó a desandar lo andado, pareciéndonos perder por completo nuestro tiempo. Poniendo entonces en práctica mi primera idea, se escaló, ayudándose con los pies y con las manos la pared que parecía más abordable, y desde entonces, al llegar a la altura y poder seguir por ella el camino, nos pareció mucho más cómodo. En efecto; aquí la cordillera se parece muy singularmente a lo que podríamos llamar cadena de montaña teórica, es decir, una línea divisoria horizontal y rectilínea de las dos vertientes, de la cual se separan perpendicularmente los contrafuertes que se subdividen hasta el infinito, como los pedúnculos de una hoja compuesta, y que se bajan a medida que se alejan del nervio central. Como todas se reúnen dos a dos para formar el cadenón soldado a la cadena maestra, puede estarse seguro de que, partiendo de la extremidad de cualquiera de estas ramificaciones y siguiendo siempre la ascensión a la cresta, no puede menos de llegarse al punto más elevado y principal.

Poco después de los primeros pasos dados en este sentido, nos encontramos sobre la línea que divide las dos corrientes, y bien pronto llegamos a pasar por el límite que separa los cauces de los dos ríos, y desde aquí por la espina dorsal, de donde parten corrientes de mayor importancia, y así sucesivamente hasta la cima. Para descender hay que hacer la bajada de muy distinta manera, pues las crestas se bifurcan de diferente modo y a cada instante. Cómo saber la articulación que se extenderá hasta la llanura? Como estudiarlo nos consumiría ciertamente mucho tiempo y las circunstancias son cada vez más apremiantes, vale más, y por esto nos decidimos, tomar la primera cortadura que se encuentre y continuar recto por la garganta, quebrada y río para desembocar con sus aguas en el valle.

Volviendo a ocuparnos de nuestra ascensión, diremos que aun cuando habíamos previsto un considerable número de dificultades, como no podía menos de suceder tratándose de aquellas elevadas cimas y no perdiendo de vista nunca lo que llevábamos sufrido, avanzamos, logrando convencernos de cuánto la imaginación abulta los peligros que se preven. Nuestra marcha fue en mucho facilitada por la forma misma de las montañas, cuyas crestas, sumamente estrechas, no tienen, en el mayor número de los puntos, más que dos o tres metros de espesor, cosa que en el

comienzo de sus faldas no podía suponerse, y de lo que no teníamos referencia alguna. Ordinariamente sucede en el mayor número de las montañas que sus cimas están coronadas por planas de mayor o menor extensión, en cuya superficie la aglomeración de vegetales, las piedras y los arroyos que las surcan constituyen obstáculos que, si no son causa de grandes fatigas y trabajos, lo son al menos de una considerable pérdida de tiempo, y esto era lo que por entonces más nos urgía aprovechar. M. Wyse no tenía conocimiento de la sucesiva serie de peligros en que nos habíamos visto; ignoraba las causas que nos habían hecho retardar, y sus cálculos fundados, con excepción de esto, le hacían comprender que el día fijado estaríamos en Acantí, cosa que dudaba yo sucediera, y que era motivo bastante para tenerme disgustado. Todas las consideraciones que inmediatamente y como consecuencia me hacía, daban lugar a que ni un momento solo dejara de animar a la gente y atendiese a todas partes con sin igual cuidado, procurando no equivocar el camino, al mismo tiempo que seguirlo por puntos en los que los obstáculos fueran en menor número.

La inclinación de las vertientes y la poca anchura de las crestas fue, como decimos, causa primera de que las dificultades no fueran tantas como en un principio llegamos a figurarnos; y a pesar de que en aquellas alturas la vegetación no desmentía en modo alguno el que nos hallábamos en las latitudes del trópico, tanto por su espesura como por su elevación que ante nosotros formaba vallas, al través de las que nada se veía, el camino aparecía siempre claro y nada había que pudiera hacer nos temer que fuera posible extraviarnos. Además, y como medida de precaución, en todos aquellos puntos en que la cima se ensanchaba, enviaba a José de descubierta, para siempre saber a qué atenernos, y nunca tuvimos que rectificar nuestros pasos ni en mucho ni en poco. Los árboles altísimos que tanto por allí llaman la atención, de gruesos troncos y apretados ramajes, cuyas maderas son de grande aprovechamiento, crecen con abundancia en aquella superficie que separa los dos planos inclinados que forman los lados de la Cortillera; pero el suelo no está infestado del sinnúmero de plantas parásitas que tanto en otros lugares crecen, ni de las lianas que a cada paso cierran el camino, por la intrincada red que sus troncos forman, de modo que en el mayor número de los casos un solo hombre basta y sobra para abrir la pica, con lo cual podemos también proceder con mucha rapidez, dado que el relevo en el trabajo permite el descanso de los demás, que entran luego con más fuerza a la tarea. No podíamos, pues, quejarnos de la fortuna, y por mor n-



Trancos.

tos llegué a pensar que tal vez nos fuera posible ganar lo perdido, adelantarlo que en nuestras operaciones anteriores habíamos atravesado, y suplir el tiempo que nos hiciera perder la espera de los alimentos, llegando, por tanto, a tiempo al sitio donde se nos esperaba:

A pesar de la rapidéz con que procedíamos, cuando la vegetación se aclaraba un tanto, y por cualquiera de las brechas formadas por los troncos de los árboles, nos era permitido extender la vista, inspeccionábamos las comarcas cercanas, sin que pudiera advertirse en ellas nada extraño ni nada que pudiera llamar la atención. Por ningún punto, queda al descubierto la superficie del suelo, ni se ven piedras ni rocas; por todas partes se extiende un manto de verdura que lo cubre todo, presentando por única particularidad extensas ondulaciones. Nada puede darse ni más igual ni más monótono que aquel paisaje, que a las claras manifiesta que lo que en el mar alegra la vista, constituyendo su mayor encanto, es el eterno movimiento de sus azules ondas. En la inmensa superficie que distinguimos no hay nada que se mueva; todo permanece en un absoluto quietismo que entristece; y aún más aumenta la por nada turbada monotonía, lo igual de la estructura de aquellas montañas.

A las tres y algunos minutos de la tarde, sin ningún síntoma anterior que pudiera advertirnos su proximidad, momentos antes de llegar la línea de separación, nos vimos envueltos por una espesa niebla que humedeció nuestras ropas: la oscuridad fue tan densa, que apenas si a cincuenta metros de distancia distinguíamos alguna cosa, y a menos de cien ya era imposible distinguir nada. Esta fue la primera contrariedad que en aquella ascensión experimentamos; pues sobre imposibilitarnos se seguir todo lo de prisa que hasta allí habíamos ido, y exigirnos mucho mayor cuidado, a causa del mal estado en que las hierbas y el suelo se pusieron, nos impedían abarcar con un golpe de vista el dilatado y hermoso panorama con que habíamos contado, y que, dada la elevación, podía afirmarse se extendería por un lado a toda la vasta extensión del mar, hasta las tierras de Cartagena tal vez, y del otro a toda la serie de estribaciones que extienden sus ramas sobre la vertiente occidental, y allá en el fondo las bajas llanuras que fertilizan el Chucunaque y el Tuira.

Llegamos a un sitio en el que la cosa nos pareció extremadamente grave: cómo saber a punto fijo el camino que nos llevaría directamente a Acantí? Cómo averiguar si las aguas de los riachuelos que se abren a nuestros pies van al Toló o al Acantí? Considerando este punto muy detenidamente, supusimos que muy bien podía suceder que formaran parte del cauce de algún río y fueran a desembocar más hacia el Norte o hacia el

Sur. En suma, nos encontramos en aquel momento sobre la línea recta que une a Acantí con nuestro punto de partida, no quedando, por tanto, más que seguir adelante, pues algo más abajo, al través de la maleza, descubrimos algunos puntos elevados, que podrán servirnos de observatorio para inspeccionar detenidamente el país y saber a qué atenernos.

Extraviarnos en aquellos momentos hubiera sido un suceso de todo punto lamentable: era necesario proceder con suma cautela, pues con la mayor facilidad podía ocurrir que nos aventuráramos por pendientes que en vez de acercarnos, nos alejaran indefinidamente del punto a que debíamos llegar. El más ligero error podía ser causa de un sinúmero de peligros, en los que tal vez pereceríamos; nos hallábamos lejos de todos los puntos en que podíamos reforzarnos; nuestra alimentación podía decirse que iba medida; así es que, aún sin querer, acudía a nuestra memoria el recuerdo de tantos y tantos como han perecido en las exploraciones que de distintas comarcas se han intentado, y no podíamos menos de considerar con horror las luchas, sufrimientos y dolores de los que, perdidos en las selvas, pasando y repasando, sin advertirlo, cien veces el mismo camino, se veían condenados a una segura muerte.

Después de tomarnos un cuarto de hora de reposo, nos pusimos nuevamente en marcha, descendiendo por la curva opuesta a la que habíamos subido. La niebla que momentos antes oscurecía nuestra vista, impidiéndonos ver, ha levantado, y podemos distinguir cuanto ante nosotros se extiende. Sobre los contrafuertes la selva crece en belleza, manifestándose más esplendente y rica; pero en el arroyuelo que seguimos, que cada vez se ahonda más, apenas si pueden vegetar algunas endebles ramas que crecen entre los restos de cuarzos y las tierras rojas: a cada paso damos un resbalón, pues con la humedad las tierras se han puesto blandas y suaves, desencajándose los guijarros, sobre los cuales, pisando en falso, venimos a tierra con gran facilidad. No hay por allí grandes elevaciones que subir, ni bajar, ni precipicios cuyo paso nos cree obstáculos; pero los conductores, cargados con exceso, apenas si pueden guardar el equilibrio, y tan cansados se manifiestan, que comprendo cuán inaudita crueldad sería hacerlos seguir, y lo poco que con tal empeño conseguiría, dado que poco después les sería imposible dar un paso más. Consideré también hasta qué punto esto había de ser contraproducente, pues si en un día hacía que con exceso se fatigaran, al siguiente alcanzarían menos sus esfuerzos y sería mayor la pérdida que lo poco que habíamos ganado; así es que poco antes del crepúsculo di la voz de alto, acampando inmediatamente y disponiéndolo

todo en la mejor manera para pasar la noche con menor incomodidad.

Aún no hemos pasado la curva superior, pero ya los contrafuertes comienzan a levantarse, y el valle se va estrechando cada vez más: una corriente de agua perenne se ha cavado un cauce, profundo entre dos orillas que parecen abiertas a pico; las cascadas en que el río salta de piedra en piedra, formando montes de espuma, van a aparecer bien pronto.

La humedad que ha quedado nos hiela hasta la médula de los huesos, y tiritamos bajo la brisa del Norte que fuertemente sopla de lleno en la garganta; todos los abrigos de que podemos disponer resultan pocos; aquel aire frío parece un agudo dardo que a través de todo penetra y por todas partes pasa. Para colmo de nuestra desgracia, todos los esfuerzos que hacemos son en vano, y con nada logramos encender fuego que nos reanime; todos los troncos que hallamos, todas las ramas de que echamos mano, están tan sumamente húmedas, que no logramos hacerlas prender. Los hombres que me acompañan, muchos de los cuales están acostumbrados a cuantos reveses puedan ocurrir en los bosques y en las montañas, hacen esfuerzos inauditos, sin conseguir nada, a pesar de que ejercitan cuantos medios les enseñó la práctica, y a los que yo añado todo cuanto la teoría me puede sugerir; más en vano, ni la frotación, ni la percusión, ni el caldeamiento, ni la mejor o peor colocación que damos a los troncos, ni nada, en fin, logra que el fuego se encienda; las cortezas chisporrotean y humean, pero nada más que esto, con lo cual lo único que logramos es agotar nuestra provisión de cerillas y de grasa. Esta contrariedad se hace desesperante en los momentos aquellos en que más necesaria nos era una alimentación reparadora, que al fin la necesidad nos obligó a sustituir por una cena compuesta de sardinas y anisado. Después de tan insustancial comida, cansado hasta más no poder, instalé mi hamaca, suspendiéndola entre dos árboles; pero con tan mala suerte, que cada balanceo me hace chocar con las rocas angulosas. Los demás se acurrucaron sobre las húmedas piedras, y durante toda la noche no dejaron de martirizarnos los *chitras*.

A la mañana siguiente nadie manifestó deseos de detenerse ni un momento más en aquel lugar donde tanto habíamos sufrido. El aire no había dejado de soplar en toda la noche, y estábamos verdaderamente ateridos, sintiéndonos débiles a causa del poco alimento que la noche anterior tomamos; así es que en breves instantes lo tuvimos todo listo, hallándonos dispuestos para partir, aplazando el desayuno para el momento feliz en que salgamos de la bruma y podamos encender fuego. Nuestra esperanza no tardó mucho en verse convertida en dichosísima realidad; algu-

nos momentos después el sol, al levantarse, disipó la bruma, despejando el celaje, y pude contemplar allá en lontananza la dilatada extensión del mar, coloreada de amarillo rojizo por la reverberación de las nubes. Siguiendo atentos aquella investigación que tanto nos interesaba, pudimos distinguir, mecidiéndose sobre las olas, una embarcación anclada, con casi todo el velamen suelto.

Como lo vemos a tan gran distancia, nos sobran motivos para suponer sea algún gran navío, sin duda *La Dupetit-Thonars*, que debe ya hallarse fondeado en Acantí. Aquella vista nos colmó de alegría, causándonos dicha extrema, pues al fin veíamos el término de nuestra larga y penosa peregrinación; y tanto fue así, que, a pesar de las muchas dificultades, emprendimos el camino alegres y gozosos, sin pararnos en nada; nuestro objetivo era llegar cuanto antes, y para esto era forzoso realizar prodigios.

Bien pronto me asaltó una idea, que abatió mucho mi ánimo, dejándome sumido en una gran perplejidad: si aquel buque que a lo lejos se distinguía era efectivamente *Le Dupetit-Thonars*, como habíamos llegado a suponer, era evidente que su llegada la había efectuado el día antes; yo no podía en modo alguno llegar a Acantí hasta mañana después de medio día, suponiendo que siguiéramos del modo que nos habíamos puesto desde que divisamos el barco; y como este sólo había de permanecer fondeado en Acantí tres días, resultaba que no era posible que llegáramos a tiempo.

XXXVII

Dificultades de la marcha.—Ejercicios funámbulos.—Caída peligrosa.—LE DUPETIT-THONARS ha partido.—El cacique Ouisapilele.—Los INDIOS MANSOS de la tribu de Acantí.—Bahía y pantanos de Acantí.

A las seis nos pusimos nuevamente en marcha, observando que a cada paso la *quebrada* se hace más y más difícil, haciendo imposible, por tanto, que fuéramos con la celeridad que deseábamos; a cada arroyo que se pasa sigue una cascada que se precipita algunas veces desde bastante elevación; cada límite de confluencia está formado por un espolón abrupto, en los que si el salto no es completamente vertical, todo está reducido a irse agarrando a las puntas salientes, y ayudarse de una liana para bajar como se pueda. En esta operación, que es de las que más facilitan los pasos, se está expuesto a una caída terrible, pues por regla general los agarraderos que se arbitran están sumamente resbaladizos, y además, aunque la liana no se rompa, puede ceder fácilmente, arrastrada por el peso. Cuando es imposible efectuar el salto, no hay más remedio que recorrer todo aquel espolón, que por sinuoso que sea está completamente lleno de árboles rodeados de lianas, a las que hay que irse agarrando, con riesgo que alguna pertenezca a la mala especie, cuyo sólo tacto basta para levantar llagas y pústulas mortales en muchos casos, y en todos de difícil curación. En otras ocasiones no es posible hacer ni una ni otra cosa, sino remontar el torrente y ganar la cresta, por donde el camino es mucho más fácil; pero por la región que ahora recorreremos se presenta tan quebrada, que a cada instante se separa o se bifurca. Los razonamientos, el hábito, el instinto y la práctica adquirida en estos dos años de exploración me ayudan bastante y me sirven no poco para comprender cuál es el conveniente camino y seguir por él en algunos trayectos, al cabo de los cuales solemos hallar alguna escarpada, ante la que no hay otro remedio que descolgarse de nuevo al cauce que se abandonó. Una última tentativa nos conduce a la horquilla de una gran quebrada. En aquel momento era medio día, por lo que con no poco trabajo se encendió el fuego, a pesar de todo, haciéndose la primera comida del día.

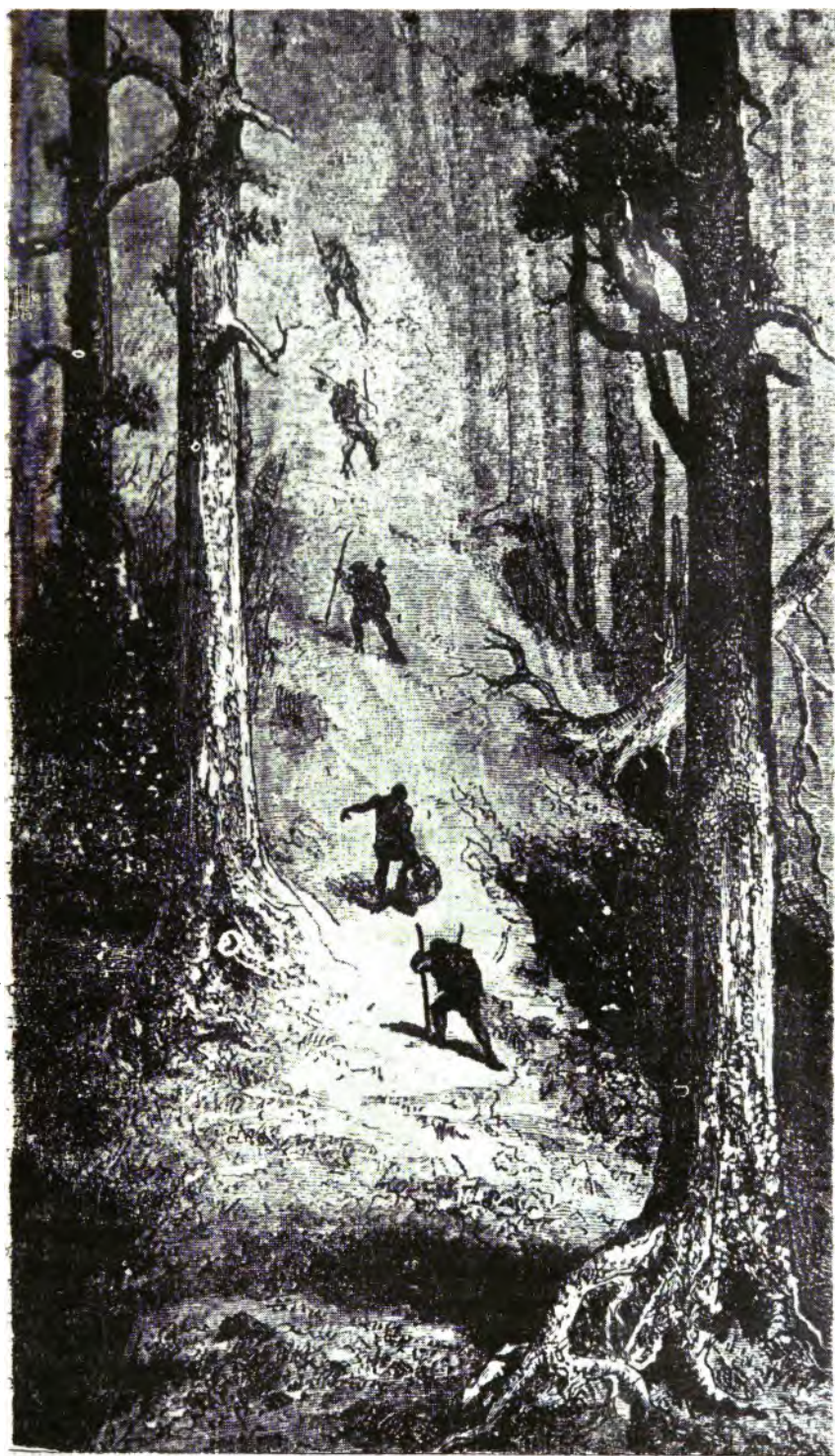
En todas las operaciones necesarias empleamos una hora; así es que a la una volvimos a emprender la marcha. En el espacio de tiempo que tardamos en recorrer un centenar de metros, poco más o menos, pudimos seguir regularmente, tanto por la orilla izquierda como por la derecha del

río, pero inmediatamente comenzaron de nuevo los desfiladeros y las cascadas, de que tan malos recuerdos teníamos adquiridos en la hora anterior. Algunas veces, a los peligros que esto ya de por sí constituye, hay que añadir que se atraviesan enormes troncos de árboles que derribara el tiempo, carcomidos por las aguas y atravesados en los puntos más estrechos o en los puntos en que se detienen los saltos y en los que forman una rampa descendente de un lado a otro, y que permiten atravesar sin peligro, siempre que se tenga una cabeza bastante segura para poder realizar actos arriesgados de funambulismo. Un pie que se resbale, será lo suficiente para que, cayendo abajo, no vuelva uno a levantarse: así es que a pesar de las facilidades que presentan, no dejamos de mirarlos con sobrado respeto. Algunos de aquellos casuales puentes tienen hasta treinta metros de largo, y para trepar hasta el medio podrido tronco no hay otro remedio que suspenderse del sinnúmero de raíces que sus extremos penden, y atravesarlos luego paso a paso, solamente apoyados en el palo puntiagudo que con este fin tuvimos que proporcionarnos. Por temor al vértigo y por lo mucho que el vacío llama, no hay quien se atreva a mirar al abismo que bajo los pies tenemos abierto, y en el que las aguas negruzcas cubren apenas los picos salientes de las rocas que más y más se afilan con la continua caída del agua. Llegados al final, se descuelga uno como puede para descender hasta el arroyo y seguir por él.

Más adelante las empalizadas horizontales cesan, y la corriente, aumentada con el caudal de agua que aportan otras quebradas confluentes, nos impide seguir por el cauce, por lo que de nuevo es necesario remontarse hasta la cima y caminar hasta el punto en que el espolón saliente forma un precipicio que nos obliga a separarnos del camino emprendido; pero apenas ha bajado uno se ve obligado a subir de nuevo, teniendo que repetirse esta tan pesada operación un número considerable de veces, a causa de los muchos arroyos que a cada momento interceptan el paso, sucediéndose con desesperadora frecuencia. Algunos de estos pasos son tan sumamente estrechos, que solo un árbol basta para obstruirlos por completo: a derecha y a izquierda los ribazos parecen cortados a pico, sin que, por tanto, pueda uno permitirse dar un rodeo para evitarse el obstáculo, sino que para conseguir el paso hay que montar en el tronco por algunas gruesas raíces, seguir gateando por ellas y continuar de esta manera hasta poder hacer pie. Inútil nos parece detenernos a ponderar lo que en tan difíciles escalamientos se sufre; los movimientos todos tienen que ser violentos, los esfuerzos inauditos, y más de una vez sentimos que una astilla desgajada de algún tronco de aquellos penetra en nuestra carne, haciéndo-

nos sufrir dolores vivísimos; pero nada nos para ni nos detiene, y haciéndonos superiores a todas las fatigas, seguimos adelante con la mayor celeridad, confiados en que de esto depende el que oportunamente lleguemos al término de nuestro viaje. Poco después de haber atravesado la serie de troncos que dejamos apuntado, hubimos de perder más de media hora en pasar una enorme higuera: sus raíces, bastante más altas que un hombre de pie, se extienden a manera de gruesos sostenes, descendiendo por los dos lados de la roca en que se apoya, para ir a buscar el suelo de que se alimentan a más de diez metros de distancia. Bastante cerca de éste se ven otros árboles de la misma especie, sustentados por raíces aéreas que forman como la bóveda de una construcción gótica. Para volver a bajar, cada uno escoge el camino que mejor le parece, con arreglo a su mayor o menor fuerza de piernas, su resistencia al vértigo y demás condiciones que son necesarias tener presente: además, es lo más conveniente marchar separados, a fin de evitar el ser arrollados por la caída de su vecino, y más que por nada con el fin de evitar el ser herido por las piedras que a cada momento se desgajan. La mayor parte de los hombres que me acompañan están heridos y llenos de contusiones, a causa de los muchos accidentes que ocurren en aquella abrupta senda. Por lo que a mi toca, a pesar del mucho cuidado con que marché y de las precauciones que tomo, soy el más maltratado: en una ocasión un mal paso me hizo dar tan fuerte resbalón, que me arrojó sobre una roca pelada, cayendo después en un abismo de más de treinta metros de profundidad. Tal vez nunca como entonces me he visto tan cerca de la muerte. Sin saber cómo, sacando fuerzas de flaqueza, me rehice repentinamente, y agarrándome de una rama de arbusto que cerca de allí crecía, pude ganar la altura nuevamente, aunque sintiéndome magullado y lleno de contusiones, producidas por el fuerte golpe que acababa de sufrir.

Seguimos nuestro camino sin que ni un momento siquiera pudiéramos abandonar el sin igual camino que durante aquella expedición estábamos obligados a tener, y hacia las cuatro de la tarde observamos que la pendiente del río había disminuido mucho: ya en un buen rato no tuvimos que salvar cascadas propiamente dichas, y hasta pudimos caminar por el lecho mismo del torrente; poco después fuimos a dar en una hondonada, cuya profundidad parece considerable y que no dejó de inquietarme, pues en ella teníamos otro obstáculo violento. Los dos Pedros, que me acompañaban no se pararon en las consideraciones que a mi me detenían, sino que haciendo alto un momento arreglaron perfectamente su carga, revis-



Ascensión de la cordillera.

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANÁMA Y DE DARIEN

tiéndose con los gruesos sacos de lona, forrados por fuera con cautchouc natural; y obrando como buenos nadadores, siguieron sin pararse en nada, braceando unas veces y otras marchando por su pie con el agua hasta la garganta; los otros y yo escalamos una elevada cima, siguiendo por ella en una extensión de más de mil metros: a juzgar por lo que puede observarse, todo parece indicar que la corriente va a terminar y que vamos al fin a penetrar en el valle inferior: el barómetro, que frecuentemente consultamos, nos indica que a lo más nos hallamos a una altura de cien metros. Luego que hubimos salido de aquella garganta, salimos por el río hasta encontrar un lugar conveniente para establecer el campamento, viéndonos obligados a situarlo en una ancha planicie, materialmente infestada de escorpiones. El día había sido terrible, sin que nos hubiéramos podido permitir el menor descanso. A más del cansancio y de la fatiga que podemos llamar naturales, teniendo en cuenta el largo trayecto que habíamos recorrido, teníamos que lamentar lo mucho que sufríamos en la lucha sostenida con la naturaleza de aquellos parajes. Aquella tarde, al prepararnos para descansar durante la noche, no tuvimos que vencer ni los obstáculos ni los inconvenientes que el día anterior: el sol, que durante todo el día luciera resplandeciente, había secado los árboles y las ramas, y el fuego pudo ser encendido con gran facilidad: preparamos en breves instantes la comida y pudimos recogernos pronto, cuidando de tomar todas las precauciones posibles, a fin de evitar las picaduras de los reptiles, que, como hemos dicho abundaban allí.

Por la mañana, al emprender la marcha, cuidamos de no internarnos en otro desfiladero que estrecha el cauce del torrente que viene siendo nuestro guía, y con este fin trepamos a una altura, seguida la cual fuimos a dar a otro afluente. Allí, de repente, el valle se ensancha, el río se dilata en una extensa sabana poco profunda, deslizándose sobre un fondo de guijarros o de finas arenas entre las anchas orillas que, secas en la estación presente, nos permiten marchar a buen paso. Debemos estar sin duda muy cerca del mar, pues excepción hecha de una pequeña loma situada al E., aquella región es completamente llana, el río, que cada vez presenta más y más sinuosidades, está materialmente sembrado de islas; la vegetación difiere mucho de la que anteriormente venimos observando, y los flancos de las elevadas orillas por que caminamos nos muestran que el suelo está formado por terrenos de acarreo y aluviones de origen neptuniano bastante reciente.

Al medio día encontramos a cuatro indios que pescaban sirviéndose

de jabalinas, y Eugenio, que entendía su lenguaje, sirvióme de intérprete, pudiendo saber de esta manera que en la rada había fondeado un gran navío de vapor, o de fuego como ellos decían, a bordo del cual había muchos soldados, que esperaban a unos blancos que habían de llegar de la parte Sur. Ya no podemos abrigar la menor duda; el buque que ayer vimos al levantar el sol es el crucero francés que nos aguarda. De nuevo cobramos ánimos, experimentando una alegre impaciencia por volver a ver a M. Wyse y a M. Verbrughe, a los oficiales de marina, mis camaradas, y más que nada mi vehemente deseo era volver a Panamá sin tener que atravesar de nuevo la cordillera, pues ya me sentía extenuado. De tener que emprender nuevamente tan peligrosa marcha, ignoraba si podría conseguir el fin indicado; carecíamos de ropas y de alimentos, mi traje todo estaba hecho jirones, no tenía zapatos, y causas eran éstas más que suficientes para que nos apresuráramos todo lo posible a fin de llegar antes de que, convencido que por cualquier circunstancia no llegáramos el buque, se hiciera de nuevo al mar, mucho más cuando comprendía perfectamente que a causa de la estación el comandante no podía detenerse más que el tiempo indispensable en una rada abierta a violentas ráfagas, de las que con ningún medio contaba para defenderse, y que de un momento a otro podrían ponerlo en grave aprieto.

Uno de aquellos indios que pescaban en la corriente del río se ofrece desde luego a servirme de guía, según entiendo, no tanto por favorecerme y librarme de los perros de la aldea, como por anunciar a los suyos nuestra llegada, pues el arribo de un gran navío a aquellas aguas y la noticia de que algunos europeos habían de venir por la montaña los ha puesto en gran cuidado. Aprovechando el ofrecimiento, que comprendo puede serme de alguna utilidad, emprendí el camino de nuevo con tanta celeridad como el cansancio me lo permitía.

¡Oh desgracia! Unos caucheros de Cartagena me dan la terrible noticia de que el crucero acaba de partir; según me dicen, aun estaba a la vista cuando ellos abandonaron la embocadura del Acantí; noticia que en mi ansiedad no quiero creer, y que es un nuevo motivo para que me apremie más y más; tanta es mi prisa, que los hombres que conmigo vienen, cansados y fatigados con la pesada carga que traen, no pueden seguirme, y bien pronto me encuentro separado de ellos por una considerable distancia, hasta el punto que llegé a la aldea media hora antes que ellos. Todo mi aceleramiento no pudo conseguir nada, pues ni aun razón pude tomar de lo ocurrido, dado que yo no entendía ni una palabra del idioma hablado

por aquellos indios, y ellos no entendían nada ni en español ni en inglés, y excusado era emplear el francés o el alemán, pues había de suceder lo mismo; solo cuando pasado un buen rato logré hacerles entender, con gran trabajo, que deseaba hablar al cacique, y efectivamente, me condujeron a su presencia.

Este me recibió sentado delante de la miserable choza que le servía de albergue, y rodeado de sus notables; uno de sus hijos, que se hallaba acurracado a sus pies, tenía en la mano el bastón, símbolo de su autoridad. La recepción que me hizo no manifestaba ciertamente una abierta y patente hostilidad, pero tampoco revelaba gran placer ni satisfacción alguna que pudiera halagarme; tal era el estado en que me sentía y tan grande la ansiedad que experimentaba, que ni por un momento me fijé en esto que podemos desde luego llamar cuestión de forma, y a la que ninguna importancia daba: sus frías maneras, y su estudiada reserva me impusieron bien poco; así es que mandando a uno de aquellos hombres que se levantara para ocupar un sitio que no me ofrecían, pedí a otro de los más jóvenes que fuera a buscarme fuego. Contra lo que yo esperaba, mi desenfado no desagradó, y bien pronto me hallé sentado frente al cacique, que parecía prestar gran atención a mis preguntas, o por mejor decir a la mímica que las acompañaba, pues desde luego por esto era por lo que me había de entender, y no por el lenguaje: a pesar de todo, confieso que pasé un insoportable rato, dado que el mayor número de las cosas que le decía no eran entendidas, y a mi me sucedía otro tanto: advertí, sí, que en un largo discurso que el cacique pronunció había repetido mucho las palabras *santos* y *carta*, pero sin poder comprender a que se refería, y que quería con ellas indicarme.

La llegada de Eugenio vino a sacarme del gran apuro en que me hallaba, y gracias al que sentía que mi ansiedad crecía por momentos: merced al hábil intérprete, pude saber que la larga peroración del indio y aquel continuo repetir las indicadas palabras iban encaminados a decirme que M. Wyse antes de partir había dejado para mí unas cartas y varias provisiones en poder de un patrón de rebuscadores de *tagua*, llamado Santos, que tenía su campamento en la embocadura del Acantí. También supe que el buque de guerra había partido en la mañana de aquel día; que durante un largo espacio de tiempo siguió en dirección al S., pero que a cierta distancia había virado de bordo, dirigiéndose hacia el Norte.

Durante este tiempo habían ido a buscar una carta que M. Wyse había entregado para mí al cacique: en ella me anunciaba que *Le-Dupetit*



Paso de un higuerón.

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

Thonars había partido definitivamente, sin poder aguardarme, y me recomendaba que me guardara mucho de los indios, sin fiarme para nada de ellos. Entonces principié a fijarme en la fría manera como había sido recibido, y más que nada aquella circunstancia me explicó perfectamente la causa que había podido obligar al buque al cambio de rumbo que me indicaban, y que no podía ser otra que el ocultar a los indios que la partida era definitiva, reteniéndolos así en un saludable temor, cosa muy de agradecer, dado el cuidado que las prevenciones de M. Wyse había despertado entre nosotros.

Ouisapilele prestó, no gustoso, algunas piraguas, en las que, ayudados por varios hombres prácticos en la nevegación de los ríos, nos condujeran al campamento de los cautcheros negros, distante una media hora del punto en que nos habíamos detenido. Durante el camino, supe que el río por donde habíamos descendido no era ni el Toló ni el Acantí, sino el Guatí, que es uno de los principales afluentes del primero de los citados. Ya me era de todo punto igual haber permanecido durante algunos días en un error de poca trascendencia, si se atiende a que no había consistido en tomar un camino más largo que hiciera más penosa nuestra marcha, siendo causa de que no llegáramos a tiempo: el atraso dependía de las dificultades con que en las operaciones de los últimos días habíamos tropezado, y en la pérdida de tiempo que nos irrogó la falta de alimentos de que no podíamos prescindir para efectuar la ascensión de la cordillera. Considerar que todas estas causas habían sido independientes de mi voluntad y comprender que a cualquiera hubiera ocurrido lo mismo, me tranquilizaba un tanto, aunque en manera alguna podía apartarse de mi mente la idea de que una vez más teníamos que pasar aquel camino donde tanto habíamos sufrido.

Bien pronto nos encontramos en el establecimiento de los cartageneros, donde hallé gran abundancia de víveres, dejados por M. Wyse, así como también una larga carta, que me puso al corriente de la situación.



Bahía de Acantí.

Las tribus de los indios de Acantí pertenecen a las que los españoles llamaron *indios mansos*, porque nunca se manifestaron en son de guerra ni realizaron actos de virtud de los que pudieran ser tenidos como de carácter belicoso. Aquellas tribus así llamadas, han aceptado una religión que se parece mucho al cristianismo, cosa que fácilmente se comprende teniendo en cuenta que, abandonada su educación religiosa desde hace años, se han hastardeado las prácticas que les predicaran los misioneros que primeramente fueran allá, y han mezclado sus antiguos ritos y creencias a las que los conquistadores les aportaran. Gracias al buen carácter que en ellos domina, y a condiciones que no han podido perder, a pesar del tiempo que hace viven en el más completo aislamiento; no ven con extrañeza el que se penetre en su territorio, y lo permiten sin oponer la menor resistencia, cosa que no podía suceder de otra manera, dado que aquellas miserables aldeas están a disposición de un puñado de soldados el día en que de ellas quisieran apoderarse. La nueva religión, que así podemos llamar a la que profesan, consiste únicamente en algunos nombres de santos y de virtudes cristianas, a las que añaden sus apelaciones ordinarias. La pobreza de sus selvas los había tenido durante mucho tiempo en un absoluto abandono por parte de los demás pueblos, en ninguno de los cuales podían despertar codicia para ir a vivir entre ellos; así es que ningún comercio regular los tenía relacionados con los neo-granadinos. Sólo de vez en cuando, muy de tarde en tarde, arribaba a aquellas aguas alguna goleta norte-americana, que efectuaba el cambio de la tagua por telas de algodón, marmitas, aguardiente y otros artículos que los salvajes no podían fabricar; pero después que una explotación, falta de conveniente dirección, llevada a cabo solo por el deseo de lucro y cuyos efectos hemos lamentado ya en más de una ocasión, ha destruido todos los árboles que producían el cautchouc, que allí como en las demás regiones que venimos recorriendo era la fuente principal de la riqueza, un número considerable de cartageneros, amenazados de morir de hambre, se han tenido que dedicar a la rebusca del marfil vegetal, del que se hace una exportación continua. La abundancia de este fruto en la desembocadura del río Toló y del río Acantí ha dado lugar a que en la de este último se forme un campamento, en el que habitan unos sesenta negros, cuyo número aumenta todos los años. Desde el tiempo en que acaeció tal cosa los indios han visto cerrarse para ellos las ocasiones de llevar a cabo los cambios que antes efectuaban con los americanos, gracias a los que podían disponer de armas, utensilios y vestidos, por los que han quedado condenados a la miseria, o lo que es peor, al trabajo.

De aquí el concentrado odio que siempre manifiestan para con los

cartageneros, a los que más de una vez han pensado en devastar; pero el miedo a las represalias les hace tascar el freno en silencio, aguardando ocasión propicia para satisfacer los deseos de venganza que tanto tiempo hace alimentan. Habiendo visto llegar a la rada un navío de guerra, y sabiendo que de la parte S. habían de llegar algunos blancos, cuyo número en total desconocían los infelices, pensaron que venían a proteger a los caucheros, y, lo que es más, a dedicarse también a recoger la tagua: este presentimiento infundado fue bastante para que desde luego nos miraran con el mismo odio que a los invasores, por lo cual nada tenía de extraña la manera fría y reservada con que fuimos recibidos.

Las fatigas que había experimentado en los anteriores días, así como también la mala alimentación, fueron causa de que me acometiera una ligera fiebre, que me retuvo un día en el campamento. Cuando me sentí un tanto aliviado, empecé a preparar el regreso, para el que tenía que tomar algunas referencias y procurarme un guía que, conocedor de todo aquel terreno, me condujera por el más corto camino a nuestra pica en la cordillera.

Casi toda la mañana la pasé explorando los bajos del Acantí y la costa marítima, a fin de adquirir el mayor número de datos posible de toda aquella región, a la que habíamos ido con tantas ilusiones y esperanzas, que se habían trocado en amargos desengaños. A cada momento me asaltaba la idea de que nuevamente teníamos que verificar la ascensión en que tanto habíamos sufrido, y recordaba los trancos, las cascadas y los precipicios donde a cada paso podíamos encontrar la muerte. Por más que la estación seca estuviera bien avanzada, la corriente de aquel pequeño río es lo bastante considerable para que pueda atravesar las arenas de la barra; algunas veces, según dicen, en las altas mareas (el desnivel es, a lo más, de unos sesenta centímetros) los aires del N.-O. hacen que las olas entren en el cauce del río.

En una época geológica aun bastante reciente, a juzgar por lo que sobre el terreno se puede observar el mar debía extenderse hasta el punto de confluencia del Guatí, formando allí una extensa bahía, que más tarde habrá sido circunscrita por un cordón arenáceo. La rada, convertida en laguna, se habrá llenado poco a poco; pero la región ha quedado sumamente pantanosa, y la corriente del río bastante incierta. En muchos sitios se encuentran trozos de antiguos cauces correspondientes a distintas embocaduras separadas del mar por una valla muy poco ancha.

Según los caucheros afirman, aquellas extensas lagunas, a pesar de que la ciencia siempre afirmaría lo contrario, no son malsanas, cosa bien

de creer por cuanto los que alrededor viven han de hablar por experiencia propia.

La bahía es completamente abierta, sin nada que la abrigue de los vientos contrarios, constituyendo un peligro para los buques que en ellas se refugien huyendo de una tempestad; pero desde el mar debe ser de un aspecto agradabilísimo, con su graciosa curvatura dominada por explanadas en primer término, y más allá por las azuladas sombras de la cordillera.

XXXVIII

Un caciquillo lento en los cálculos.—El gran cacique.—La vuelta.—Subida y bajada de la cordillera. — Llegada al puerto Taití.—Hechos y hazañas del MOROCOÍ.—Yaviza.—Panamá.

Manolito, indio rico e influyente, que tiene el alto honor de pertenecer a la ilustre familia de los caciques, tiene su casa en la otra orilla del río, frente al establecimiento de los caucheros. Algunas palabras que del español sabe, y otras cuantas del inglés, han dado lugar a que de él se haga el intérprete obligado entre todos aquellos individuos y los capitanes de las goletas norte-americanas que llegan con objeto de hacer el comercio de que hemos hablado. Como la honradez no es aquí una virtud muy sobresaliente, y además parece que se tiene en muy poco la buena fe llevando a cabo estos tráficos en que necesariamente se le ha tomar por intermediario, ha conseguido lucrarse de tal manera, que ha hecho una regular fortuna a costa de sus infelices compatriotas, que no son más que sus explotados. Desgraciadamente para él, los cartageneros, que en general han perjudicado tanto a los individuos de aquellas tribus han interrumpido también el curso de su fortuna: es de creer que en más de una ocasión habrá pensado seriamente en expulsar a los intrusos por las armas, más se ha descuidado bastante y ha dejado pasar el momento oportuno, en que tal vez hubiera podido conseguir algún resultado: hoy los caucheros son más en número que los guerreros que pudiera reunir, y lo único que conseguiría, en el caso de intentar un movimiento, sería perjudicarlos a todos.

Como quiera que desde luego hubiera yo comprendido la necesidad absoluta en que me hallaba de proporcionarme un guía conocedor de aquellos terrenos que pudiera conducirme por un camino más corto y fácil a la cima de la cordillera, me avisté con Manolito, pero no pude conseguir resultado alguno, pues por más que me esforcé no logré conseguir de él otra cosa sino que me manifestara que durante toda la noche los indios no habían hecho más que ocuparse de nosotros y de los fines que nos habíamos propuesto conseguir de aquella expedición: que el cacique deseaba que sin intérprete compareciera ante el Consejo para dar algunas claras y precisas explicaciones acerca de nuestro viaje, cosa a que yo me negué, haciéndolo por mí mismo. Bien mirado, todo lo que hice fué en vano, pues aquel pobre hombre no podía entender nada de mis explicaciones, a pesar de los términos en que exponía lo que allí nos había llevado: un indio que jamás

había salido de la comarca, no podía comprender lo que era un canal ordinario, y mucho menos un canal que había de pasar por debajo de una montaña. Lo poco que entendía se negaba a creerlo, y de continuo, apartándose del orden de ideas que implicaba mi conversación, hacía recaer la suya en lo que más le importaba, como eran la tagua, el cautchouc, las bananas que le robaban los negros, y los destrozos que éstos le causaban en las plantaciones: a propósito de lo cual hacía largas digresiones, encomiando el estado de prosperidad y riqueza en que la tribu se encontraba antes de que los cartageneros fueran a vivir en el terreno usurpado, y lo mucho que todo entre ellos habían decaído con su llegada. No dejó también de darme conocimiento de los medios que habían cruzado por su mente para librarse de los que tanto abusaban de ellos, y justo es que confiese que, aunque en el fondo le sobraba razón para querer emplearlos, en la forma eran de lo más descabellados que podían concebirse. En estas condiciones y con estas circunstancias, la conversación terminó pronto, separándonos de buena manera, aunque sin haber yo conseguido lo que me proponía, ni mucho menos, si bien me prometió formalmente que presentaría al Consejo de la tribu mi solicitud de guías, a la que contestaría el gran cacique. Tanta tramitación no dejaba de molestarme en verdad, mucho más cuando comprendía que por aquellos medios me había de ser difícil conseguirlo; los indios estaban muy prevenidos en contra nuestra; creían que el objeto que allí nos había llevado era apoderarnos de los escasos elementos de riqueza que les quedaban, y que para la mejor explotación de ellos era para lo que querían un guía que nos enseñara los medios más fáciles de recorrer el país. Sea como quiera, no había más remedio que aguardar la decisión del Consejo, pues el otro término de la disyuntiva, o sea volvernos por donde habíamos venido, era doblemente malo, y arbitrable sólo en el caso en que no pudiéramos conseguir nada que nos favoreciera.

Con objeto de tenerle más propicio, compré al intérprete de la tribu tres pollos y algunos frutos, ascendiendo el precio de todos a unos veintidós reales, o sean seis francos próximamente; y no obstante, aquel hombre infeliz, por más que hace, no puede ajustar su cuenta con exactitud; no sabe contar arriba de diez, por lo que después de mucho titubear, no logrando tampoco entenderla, a pesar de nuestras reflexiones, manifestó que prefería seis piezas de a diez a *sous* una moneda de cinco francos. Justo será que manifieste también, en alabanza suya, que había intentado venderme lo que indicado dejó a un precio exorbitante; pero no se le ocurrió la idea de aumentar la adición, pues en el total, que repasó durante

más de un cuarto de hora, variaba de diez y seis a dos, diez y uno.

Una hora después de la entrevista que acabo de mencionar, vi llegar, rodeado de sus notables, al gran cacique, personaje extraño y raro al que aun no había visto ni una vez siquiera, pues Ouisapilele, con quien primeramente hablé, y él que me entregara una de las cartas que M. Wyse había dejado para mí, no era más que el jefe de la aldea situada sobre el Guatí. En vano será que en el Almanaque de Gotha se busque el nombre de este soberano y la extensión de sus dominios; pues de enumerar tantos como en parecido caso se encuentran, infinito sería el número de los que habrían de contarse. El soberano que nos ocupa es un anciano, fresco aún, enjuto, y de una estatura más elevada que la generalidad de los hombres de la tribu. Su fisonomía sería regularmente bella sin una repugnante llaga que le cubre un ojo, desfigurándole la cara: al primer golpe de vista me agradó, a pesar de las prevenciones que abrigaba, y antes de terminar la conversación que nos vimos obligados a sostener, se me hizo muy simpático. Sentóse con gran dignidad, como quien tiene, perfecta conciencia de las altas funciones que desempeña, y poco después comenzó a *leriar*, esto es, a cantar con voz gangosa el largo discurso que la noche antes había preparado en el Consejo de la tribu; preparación para la que había entrado por mucho la absorción de una buena cantidad de *chicha*. El ritmo de aquella canturía es de lo más raro que puede darse, y llama extraordinariamente la atención, divirtiendo por la extrañeza que causa; la primera parte de la frase la pronuncia con una lentitud excesiva, acentuando sobre todo las últimas sílabas de cada palabra; después, sin ninguna transición que pueda ser advertida, terminan con gran volubilidad el resto, bajando el tono cada vez más. Cada frase se la hace seguir de una larga pausa, durante la cual los asistentes, en señal de aprobación, pronuncian un *hum* o un *bee* prolongado. El granuja de Eugenio, que, como sabemos, me hacía algunas veces muy malas pasadas, estaba aquel día borracho, como un buen darienita; así es que desempeñaba todo lo mal posible sus funciones de intérprete. Aquel notable cacique nos preguntaba en los mejores términos que causas nos habían impulsado a emprender aquel viaje, ni que motivo o interés nos guiaba para haber llegado a un país tan pobre, a una tribu tan aislada, donde tan poco era lo que podíamos conseguir; después se extendía en grandes quejas contra los cartageneros, ponderando, como Manolito lo había hecho anteriormente, los grandes males que habían causado, y lo mucho que aun tenían que temer de tan malos enemigos. Hice que le respondieran que no tenía nada absolutamente de común con los caut-

cheros, añadiéndole que nada me importaban las bananas ni la tagua; que sólo había ido allí a practicar investigaciones y estudios, que no entraba a detallar porque no había de entender ni una palabra, y que por tanto podía estar completamente tranquilo, pues nuestra presencia allí no les podía ser perjudicial, ni en nada podía ser parte de que su situación y la de los suyos se agravara; y más que nada le hice comprender lo muy necesario que me era el que al día siguiente me proporcionara los guías que para salir de allí habíamos pedido desde un principio. Los indios son como los niños; ceden a una cuestión hecha en forma clara y terminante, y jamás han sabido negar nada que se les exija en forma categórica. El cacique intentó comenzar a *leriar* de nuevo; más comprendiendo yo que, de seguir de esta manera, la entrevista no iba a tener fin y que no lograría lo que tanto deseaba, le interrumpí bruscamente para hacerle entrar en la cuestión, exigiéndole que sobre ella respondiera terminantemente *si o nó*; y sólo cuando comprendió que nada con sus subterfugios conseguiría, fue cuando ac-



Llegada a la casa de Ouisapilele.

cedió a mi demanda, prometiéndome formalmente que tendría lo que había pedido. Le ofrecí una botella de vino, regalándole unas tijeras que me pidieron, y unos cuantos bizcochos para un hijo pequeño que había traído consigo, y nos separamos como los mejores amigos del mundo.

A la mañana siguiente emprendimos el camino para volver de aquel viaje, en el que tan poco provecho habíamos logrado. Después de una hora de marcha, llegamos al pueblo de Guatí, donde lo primero que observamos, y llamó grandemente nuestra atención, fue el que Ouisapilele estaba ocupado en preparar sus fusiles, cosa que me dió en qué pensar. Recordé perfectamente las prevenciones que en su carta me hacía el jefe de la expedición, encargándome con empeño que no me fiara para nada de aquellos indios, y surcó por mi mente la idea de si intentarían prepararnos una emboscada en cualquiera de los malos pasos por que teníamos que atravesar. Además, los dos guías que nos habían prometido no aparecían, y recordando todo lo ocurrido, cada vez aumentaban más los motivos de desconfianza. Todo lo que nos decía Manolito lo hallábamos irónico e impertinente hasta un punto capaz de desesperarnos; con motivo de una compra insignificante que tratábamos de realizar, tuvimos que poner mano a las armas, y entonces recordé también que en la conferencia que el día anterior había celebrado con el cacique, éste, en su tono punzante y con sonrisa nada tranquilizadora, nos prometió que saldría al camino con algunos amigos para hacernos varios obsequios. Pasado un rato, comprendí que, sucediera lo que sucediera, el peligro no sería grande, ni mucho tampoco lo que podíamos temer: cerca de la aldea no era fácil ni posible que nos atacaran, por temor a los caucheros y al buque de guerra, que ellos estaban en la creencia de que había de volver de un momento a otro; y si nos acechaban en la montaña, podían llevarse un grandísimo chasco, pues ya sabían ellos que no habíamos de volver por el mismo camino. Dejé pasar algún tiempo para ver si al fin llegaban los guías, y no pareciendo, mi incomodidad subió de punto; reprochéles en términos agrios y duros y su falta de palabra, cosa que a los indios afecta mucho, con lo que obtuve que al fin parecieran los tan deseados hombres, que se hicieron pagar adelantado, y no poco por cierto. En pos de ellos penetramos en un sendero llano y fácil hasta las alturas de las gargantas que se abren entre las montañas, y desde allí les ordené que volvieran a su pueblo: poco después encontramos nuestra *pica* de la cordillera, y siguiendo por ella, llegamos a muy buena hora a la rancharía de los Escorpiones, en la que nos instalamos de la mejor manera posible, reparando un tanto con una abundante comida y un largo sueño, las fatigas que durante toda la mañana nos habíamos visto obligado a sufrir. Aunque

no estábamos completamente tranquilos, y temíamos que los indios nos prepararan alguna emboscada, no nos inquietamos demasiado, pues conocíamos bastante el natural supersticioso de aquellas gentes, que no se atreven a dar un paso durante la noche.

A la mañana siguiente, tan pronto como el alba nos hubo enviado sus primeras luces, emprendimos nuevamente la marcha, siguiendo una *pica* distinta, tanto por parecernos el camino más breve y mejor, cuanto porque de aquel modo podíamos evitar la presencia de los indios, en el caso que nos acecharan en alguno de aquellos puntos para sorprendernos.

Siendo completamente igual la constitución de terreno en las dos vertientes de la cordillera, seguimos empleando el método que tan buenos resultados nos había dado para llegar al punto culminante sin grandes fatigas, y que al mismo tiempo nos permitiera poder evitar el tan peligroso escalamiento del río Guatí. Como quiera que la pendiente es mucho más dura y empinada del lado del Atlántico que del Pacífico, la ascensión fue para nosotros mucho más difícil, exigiéndonos esfuerzos considerables y trabajos sin cuento, así como también un gran espacio de tiempo, pues habiendo partido a las siete de la mañana llegamos a la cima a las dos y cincuenta de la tarde, deduciendo, como es natural, el descanso que hemos hecho, bastante corto por cierto, dado que todos tenemos grandes deseos de terminar. La selva por esta parte es mucho más agradable y rica que la que pudimos ver en la parte Sur.

En la cima de la montaña, como nos había sucedido la vez anterior, fuimos sorprendidos por una densa niebla, que poco a poco se fue condensando, dando lugar a que las gruesas gotas de agua que de las hojas caían nos mojaran como si en realidad estuviera lloviendo. La línea de separación se extiende hacia el N.-O., sin que ninguna variación se manifieste en este sentido que exceda de veinte grados. En unos puntos es sumamente estrecha, de tal modo que se determina clara y palpablemente, en tanto que por otros se ensancha bastante y el terreno se hace sumamente pesado, a causa de los muchos abrojos y matas que en él crecen. Lo único que nos favoreció bastante fue la carencia absoluta del subbosque, que nos permitía marchar sin necesidad de abrir la *pica*; pero algunos troncos derribados por la violenta fuerza de los vientos que con tanto ímpetu soplan en aquellas alturas, interceptan de vez en cuando el camino, creándonos obstáculos que nos hacen perder bastante tiempo. A las tres de la tarde encontramos el punto por donde algunos días antes habíamos llegado a lo más culminante de la cordillera, siendo las cinco y media cuando tocamos al bande-

rín número 2.526. Ensayamos, aunque sin ningún resultado, pues no nos fue posible conseguirlo, seguir todo el *cuchillo* hasta el fin, por ver si podíamos evitar una quebrada que me dejó muy malos recuerdos, encontrándonos a causa de esto en lo alto de un muro de más de veinte metros de altura, que procuramos poder bajar, a fin de no tener que volver atrás.

Los hombres que me acompañan están verdaderamente entusiasmados, pues por grande que sea la costumbre que tienen de recorrer los bosques y por mucha que sean su práctica, gracias a la causa pueden salvar obstáculos que para otros que no fueran indios o mestizos serían insuperables, no pueden volver de su asombro al ver con la seguridad y precisión con que han llegado hasta Acantí, sin tener que recorrer diez veces el mismo camino, a causa de equivocaciones sufridas, y mucho más aun de la facilidad con que ha podido ser abierta la *pica* en una cordillera que los mismos salvajes temen. Todos estos prodigios me los atribuyen, como conseguidos a mis cálculos, a mis observaciones y a mis estudios, por lo que el humillante desprecio con que siempre ven al señorito que no sabe manejar el machete y arrancar un puñado de *limas*, se trueca en una admiración profunda y una confianza absoluta en la ciencia de los blancos.



Camino de Acantí.

El día 15 emprendimos la marcha muy de mañana, sin detenernos siquiera a desayunarnos, cosa que por otra parte tiene una más satisfactoria explicación: los víveres que llevamos no son muy abundantes, pues algunos de aquellos señores, tal vez porque tanto peso les incomodaba, han encontrado fácil y cómodo, para verse libres de la carga, arrojar los alimentos que hallaban más pesados, y esta suerte le ha tocado a la grasa. Fatigados a consecuencia de la larga y penosa jornada del día anterior, antes de partir sostuvieron agria disputa, querellándose sobre el peso que cada uno había de llevar: me ví precisado a intervenir, y por mí mismo tuve que hacer la repartición, arreglándome de modo que pude lograr que José y García fueran los conductores de los víveres más estimables y del material de cocina. Eugenio, Pedro Espinosa y Juanillo tuvieron que seguirnos a la fuerza, pues buen cuidado tuve de advertirles que siéndome absolutamente necesario estar en Panamá antes del 25 de Febrero, que era el día indicado por M. Wyse para emprender su viaje a Buenaventura, seguiría adelante sin detenerme a esperar a los que se retrasaran: si uno de ellos no puede seguirnos por cualquier causa, se le dejará un camarada a fin de que mutuamente se puedan auxiliar; pero no se les enviará a buscar sino después que hayamos llegado a Yaviza, sin que esto pueda implicar el que tengan que quedarse sin provisiones, dado que sobre el camino que recorremos quedan hechos algunos depósitos. Esta amenaza produjo instantáneamente su efecto, hasta tal punto, que Juanillo, que momentos antes se quejaba, jurando y perjurando de que no podía dar un paso más, se halló curado completamente.

A las once de aquel mismo día llegamos a la ranhería del 5 de Febrero, donde almorzamos opíparamente, gracias a un pavo que José pudo matar, y a las cinco de la tarde llegamos a la ranhería del 1º de Febrero. La senda que nosotros abrimos está obstruída por una porción de florecillas papilonáceas blancas, caídas de un árbol que ninguno de los hombres que me acompañan conoce. Aquella nieve delicada, rodeada con ramos de un verde sombrío, presenta un golpe de vista encantador, pues poéticamente hablando, podríamos decir que era una plástica representación del invierno en medio del estío.

Una enorme serpiente negra, muy escueta en sus formas, blanca por debajo del cuello y salpicada con manchas de color amarillo naranja, pesca en la quebrada el pez que los naturales llaman *sardinita* (*chalanopsis*): durante más de un cuarto de hora me miró tranquilamente, sin hacer el menor movimiento; pero espantada luego por algunos ruidos, se internó entre las hierbas con una presteza y una gracia incomparables.

La trocha, mucho más difícil en la cordillera que la *pica*, se hace cada vez más pesada y difícil, y para que nuestra desesperación sea completa, las garrapatas no nos permiten descansar en toda la noche, dando lugar a que a la mañana siguiente los hombres, que se encuentran de un humor endemoniado, disputen de nuevo sobre el peso que cada uno ha de llevar. Para igualar las cargas emplean un sencillo medio y una balanza muy poco costosa: suspenden los objetos en los extremos de un palo largo que un hombre tiene sobre el hombro, y así logran equipararlas.

Con objeto de estimularlos y darles mayor prisa, yo marché siempre delante: en el momento en que daba la vuelta a una rápida curva que el río forma, ví con sorpresa incalculable que un animal de grandes dimensiones se levantaba repentinamente de un sitio muy próximo al en que yo me encontraba, y que sin manifestar gran precipitación huyó hacia la colina, deteniéndose a unos treinta metros de distancia: era un magnífico jaguar; pero me encontraba falto de armas de fuego, y confieso que me quedé un poco suspenso, sin saber qué partido tomar; pero esta clase de animales no atacan jamás de frente, y su reputación de cobardía data de hace mucho tiempo. Sus pelos, erizados por la sorpresa, hacían tomar a su pintada piel un aspecto semejante al del terciopelo; pero abultándole demasiado, lo hacía bastante grueso, y sus formas perdían mucho de la elegancia que les es propia. Después de haber permanecido inmóvil un buen espacio de tiempo, se internó en la selva, hollando con su paso elástico y ligero los arbustos, las ramas y las hojas secas que con tanta abundancia tapizan el suelo, sin hacer el menor ruido; parecía que apenas tocaba la superficie, y durante un momento me detuve a contemplar su marcha. Un rato después, habiéndome vuelto por casualidad, lo ví de nuevo a distancia de unos veinte metros, pues habiendo dado la vuelta penetró en la quebrada, que recorría con la mayor tranquilidad. Por ver si lograba conseguir alguna cosa, llamé a grandes voces a los hombres que me acompañaban, que a mis gritos apresuraron su paso, reuniéndose conmigo unos instantes después; pero el animal, al vernos reunidos, de un salto pasó el Tiatí y de otro, cruzando por entre las raíces, se internó en el bosque, desapareciendo inmediatamente. Cuando esto sucedía, yo tenía preparado mi fusil; pero por más que hicimos todo fue inútil; batimos el bosque en todas direcciones, más la fiera no volvió a parecer. Según supimos más tarde, en el mismo día nuestra vanguardia había visto también a una de estas fieras, que tal vez fuera la misma, pues por más que mucho en contrario se haya dicho, estos animales no abundan en aquella región.

Continuamos nuestro camino, tomando, a partir de aquel punto, por

una trocha abierta anteriormente por nuestros conductores, que en ciertos trechos se confunde con el río y nos evita muchos malos pasos, aunque algunas veces tengamos que sumergirnos en su cauce.

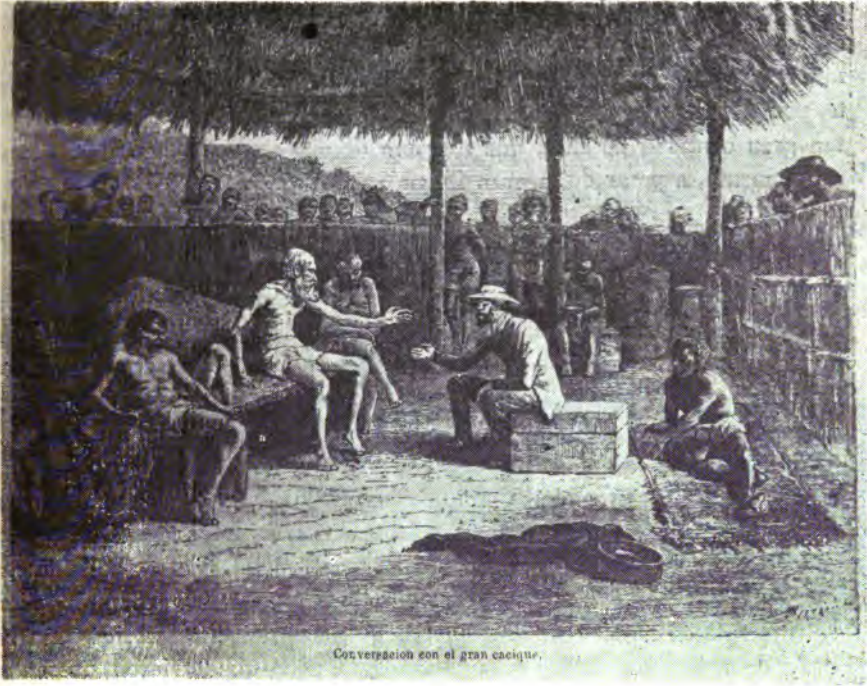
En toda la selva abunda con profusión el sub-bosque, presentando a nuestra marcha considerables obstáculos que nos retardan: es muy de notar que todas las ramas que vegetan bajo aquellos copudos árboles existen en los terrenos primitivos; pero desaparecen en exquisitos arcillosos de más moderna formación; en los bordes de la quebrada crecen las lianas, tapizándolos con su verde oscuro. La parte más desagradable del camino, y en la que más fatigas, sufrimos, fue en la trocha que conduce al puerto Tiatí, que databa de los primeros días de la explotación, y en la que por consiguiente las hierbas habían crecido, extendiendo sobre ellas las ramas que al abrirla cortáramos: además, en ella bullían las garrapatas, y mis acompañantes no dejaron de llamarme la atención sobre el ruido que en las hojas secas formaban al marchar aquellas legiones compuestas de millares de animales.

Desde que habíamos llegado al campo de nuestra exploración no recordaba que ninguna jornada me hubiera parecido tan larga; en fin, después de más de dos horas de ansiar vehementemente el descanso, llegamos a la ranchería, donde nuestros amigos nos habían dejado bastantes víveres, dos botellas de vino y algunos huevos. Como era grande mi impaciencia por saber si encontraría en aquel pequeño puerto las dos piraguas que había encargado, corrí hacia el río, y efectivamente allí estaban, en una reducida ensenada que formaba un grupo de rocas salientes. Más satisfechos aún que yo se manifestaron los hombres que me acompañaban, pues el mayor descanso era para ellos; de allí en adelante no tendrían que disputar por cual de ellos llevaría mayor carga y cual había de ser el que llevara menos, y además no habían de manifestarse cansados ni murmurar de las largas jornadas que se veían obligados a hacer. Al poner el pie en las piraguas, los que horas antes juraban, blasfemaban y maldecían, daban gracias a María Santísima con el mayor fervor, mostrándose los más recogidos cristianos, y se manifestaban altamente orgullosos de la rapidez con que ha atravesado el Istmo por una región absolutamente desierta entre las montañas de que tantos prodigios cuentan y en las que, según refieren, hay tantos prodigios.

Inmediatamente después de haber tomado algún descanso partimos, siéndonos sumamente difícil la bajada, pues en aquel tiempo el Tiatí se halla casi seco, siéndonos, por tanto, preciso arrastrar las piraguas, cosa

que también nos costó gran trabajo, porque no teníamos *canaletes*; los pozos se recubren de una espesa costra verde, por cima de la que traza la quilla de la canoa un surco en el que se ven las aguas negruzcas, que despiden un fétido olor. Los caimanes, bastante raros hace un mes, pululan ahora por doquier, y de vez en cuando vemos también algunas tortugas que se arrastran penosamente bajo la cálida atmósfera que allí se respira. La mayor parte de estos quelonios pasan en el agua su existencia; otros viven casi siempre en tierra: la especie de mayor tamaño que allí se cría son los llamados *morocoi*, que alcanzan proporciones gigantescas, casi iguales a las tortugas elefantíneas del Madagascar. Estos animales son buscados con gran empeño, a causa de la finura de su carne, que constituye un verdadero manjar; pero sin duda porque están convencidos de que el caldo no será tan bueno antes del sacrificio, les hacen sufrir las más horribles torturas. Primeramente la vuelven sobre su fuerte concha, cargándole encima del pecho grandes astillas de madera que le impidan volver a su natural posición: por grande que fuera la lástima que el animal así atormentado me causara, no podía menos de reirme al ver los esfuerzos y contorsiones que hacía con su cabeza de serpiente y sus patas de rinoceronte. El morocoi entre los naturales es la perfecta representación de la pereza; así es que algunos de nuestros conductores gritaban a sus compañeros: "Morocoi, vamos a trabajar," y ellos contestaban: "Imposible: no ves que no tengo ni cabeza ni pies?" Más tarde repetían: "Morocoi, vamos a comer," y entonces decían: "Al momento; he aquí mi cabeza y mis pies".

A pesar de su pereza y de su pesadez, no deja de ser travieso y maligno, como acredita el siguiente cuento. Un día el morocoi apostó con el mono una tanda de bananas y una botella de anisado a que subiría más pronto que él a las más altas ramas de un árbol. En pocos saltos el mono se encontró en el punto a que debían llegar según la apuesta, y el morocoi, que penosamente se agarraba, procurando vencer las dificultades que se le presentaban, trepó ayudándose de las lianas, hasta el punto en que su compañero se encontraba, y sin hacer caso de las sangrientas burlas que le dirigía, y sin protestar de cosa alguna, se consideró vencido, confesando que tenía que pagar la apuesta; más pasado un rato, díjole si apostaba doble a que bajaba más pronto que él. El mono aceptó sin titubear, y dada la oportuna señal para comenzar, el morocoi se lanzó al vacío. Su compañero, aunque con grande agilidad y presteza, comenzó a descender de rama en rama; pero cuando llegó al suelo se encontró con que la tortuga caminaba ya por su pie. El morocoi no fué malvado ni se mostó exi-



Conversación con el gran cacique.

gente; se contentó con hacer una pequeña deducción y demostrar que quitando lo que antes el mono le había ganado, se contentaba con que éste le abonara una tanda de bananas y una botella de anisado, cosa a la que el cuádrumano asintió, teniendo que darse por satisfecho.

Por mal intencionado que pueda parecer, es aun más paciente el morocoi: cuentan que no se sabe cuando ni donde una tortuga de esta especie empleó más de diez años en subir una empinada cuesta, y cuando ya se hallaba muy próxima a la cima tuvo la desgracia de que se desencajara una enorme piedra, a la que con sus patas delanteras se agarraba, y que, rodando desde aquel punto, la arrastrara hasta la base. El morocoi, en vez de desesperarse y desistir de su empeño, comenzó de nuevo la ascensión diciendo: "Esto te ha pasado por querer ir muy de prisa; así es que esta vez pon cuidado y vas más despacio."

Cuando llegamos al Tupisa, las canoas comenzaron a marchar con mayor rapidez. Los ardores del sol, que de nuevo comienzan a experimentarse, se me hacen insóportables, y no puedo acostumbrarme a ellos des-

pués de un mes pasado a la sombra y disfrutando del agradable fresco que en la trocha se experimenta; así es que muy pronto mi cara, mis pies y mis manos estaban quemados. La noche siguiente la pasamos en un islote, por miedo a las garrapatas; pero durante la marcha habíamos recogido tan gran cantidad de ellas, que ninguno de entre nosotros pudo descansar un momento, a pesar de la gran fatiga que nos dominaba.

Al día siguiente partimos al despuntar el alba, y el descenso fue mucho menos rápido que nos lo habíamos figurado. Las aguas son muy poco profundas, y gran número de árboles atravesados, por encima de los cuales algunas semanas antes hubiera podido pasar libremente nuestra piragua, nos interceptan ahora por completo el camino: para orillar esta dificultad nos fue necesario descargar la embarcación y pasarla vacía sobre el tronco, o mejor aun, sumergirla y pasarla así por debajo de los palos.

Allí tuve ocasión de matar una hormiga-oso (*mirmicophaga lamandua*), animal extraño, con su larga quijada afilada, de cabeza estrecha, curiosas orejillas y grosera pelusa, con uñas fuertes y puntiaguda cola.

Por fin llegamos al punto de confluencia del Tupisa y del Chucunaque; una porción de mujeres apenas vestidas, que se ocupaban en pescar, se sumergieron en el agua al vernos llegar, como si hubiera sido una bandada de ranas, llamándonos la atención lo poco que tuvieron presente el riesgo que corrían, dada la abundancia de caimanes que allí había. Los presumidos señores que ocupaban la segunda piragua, que en su mayor parte eran vecinos de la población a que llegábamos, pasaron más de media hora en hacer su tocado, pues no quieren mostrarse a sus conciudadanos sino con sus mejores atavíos, sus zapatos, calzones y camisas nuevas. Como no era cosa de perder el tiempo en aguardarlos, me adelanté, entrando desde luego en Yaviza.

M. Sosa se encuentra aún allí, y M. Lacharme está en Pinogana, habiendo regresado ya de sus operaciones en el río Tunó. M. Pouydessean ha estado a la muerte, y aún lo encuentro bastante mal. M. Sosa comenzó desde luego los preparativos de viaje, pues según me dijo, había alquilado la piragua *Cartagena*, que debía llegar aquella misma noche.

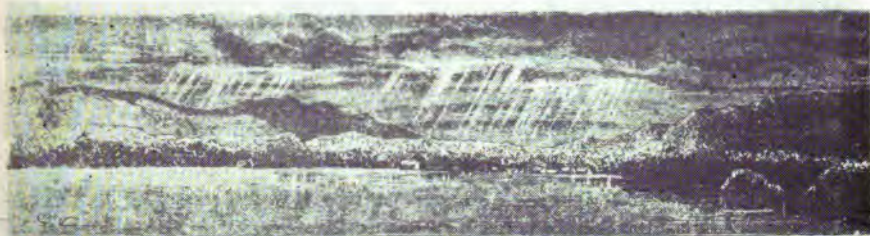
A pesar de la falta de palabra del patrón de la piragua que nos había de conducir, M. Lacharme logró reunirse con nosotros, y abandonamos a Yaviza el 20 por la noche, sin duda por última vez.

En La Palma nuestro buen amigo Gregorio Santamaría, del que tan buenos recuerdos guardábamos, salió a estrecharnos la mano, haciéndonos experimentar su vista una agradable satisfacción: notamos que en el tiem-

po que hacía no le veíamos había envejecido bastante, y sus cabellos estaban aun más blancos.

Nuestra canoa, que desde luego no tiene condiciones para que con comodidad y sin riesgo se pueda efectuar en ella un viaje por río, es de todo punto incapaz para viajar por mar. Sería por demás largo y enojoso que enumeráramos ahora todo lo que sufrimos a causa de la negligencia, fatuidad e ignorancia del patrón: apenas sabía manejar los remos ni mandar a los hombres que a sus órdenes llevaba, por lo que, a pesar de su resistencia, tuve que ordenar que nuestros hombres hicieran la maniobra.

Todo es bueno, si bien acaba: por fin llegamos a Panamá el día 25, sólo algunas horas antes de la partida de M. Wyse y Verbrugghe.



Bahía de Acantí (segunda vista).

Bahía de Acantí (segunda vista).

XXXIX

Cabalgata fantástica de M. Wyse y M. Verbrugghe entre Buenaventura y Bogotá.—Operaciones de M. Sosa en el valle del Caimito.—Incendio de Panamá.

Por el tiempo a que nos venimos refiriendo, nuestro jefe M. Wyse adquirió la convicción de que no podía seguir más tiempo encargado de los estudios del futuro canal interoceánico: no queremos decir con esto que su salud, resentida por el excesivo trabajo que tras tanto tiempo sufría, le obligaran a retirarse de nosotros, sino que por una serie de circunstancias de que hablaremos, era necesaria su presencia en otro punto para que pudiéramos seguir adelante. Durante todo el tiempo que la exploración duraba, aquel hombre infatigable había sido nuestra alma: se había multiplicado, digámoslo así, y nunca, ni ante las dificultades que más insuperables parecían, había titubeado un momento: fijo siempre en el objetivo que allí lo llevara, había perseverado con sin igual constancia y jamás desconfió de que llegara a ser un hecho la apertura de aquel paso, con el que, cruzándose las aguas de dos mares, había de tener lugar una de las obras de más consideración del siglo presente, al par que uno de los beneficios mayores que a la industria y al comercio pueden hacerse. Pero, volvemos a repetirlo, las operaciones practicadas daban lugar a creer que de todo punto era necesario reformar el plan que en un principio se concibiera, y en el que tantas esperanzas se fundaran. Era, pues, necesario de todo punto, como hemos dicho, que M. Wyse partiera para Bogotá, capital de los Estados Unidos de Colombia, en otro tiempo Nueva Granada: allí el principal fin que le llevaba era ver de conseguir una prórroga en los plazos marcados en el contrato que con el Gobierno colombiano se celebrara, muy especialmente en lo que se refería a la constitución de la sociedad definitiva, cosa a la que en modo alguno podía llegarse antes de haber terminado los planos necesarios para la formación de un presupuesto que aproximadamente sirviera para conocer a que suma se elevarían los gastos, y también había de gestionar la supresión de ciertas cláusulas del mencionado contrato, sobre todo aquellas por las cuales nos habíamos obligado a abrir el canal al descubierto en toda su extensión, sin presas y sin tunel alguno. Esta última condición nos era sumamente perjudicial; el trazado por el San Blas o por el Tupiza y el Acantí nos exigía practicar un largo subterráneo, y en el caso posible en que las dificultades políticas o de cualquier otro género nos impidieran seguir un camino paralelo a la

vía férrea de Colón a Panamá, sería necesario, quisiéramos o no, optar por el uno o por el otro de estos proyectos. Al extender y firmar el contrato que tanto nos perjudicaba ahora y cuyas cláusulas tratábamos de reformar, nos habíamos guiado, tal vez obrando con alguna ligereza, por las afirmaciones que hicieran los que antes que nosotros habían recorrido aquellas comarcas. Una vez sobre el terreno, pudimos convencernos del número de dificultades de que aquellas estaban plagadas, y claro es que nuestras miras tuvieron que cambiar, poniéndose en relación con lo que nosotros mismos habíamos observado.



Operaciones en la sabana del Bernardino.

Operaciones en la Sabana de Bernardino.

Por otra parte, no había tiempo que perder, y las circunstancias apremiaban cada vez más; M. Parra, presidente de los Estados Unidos de Colombia, debía, con arreglo a la Constitución política de aquella federación, ser sustituido el 1º de Abril por M. Trujillo, y claro es que, dadas las alteraciones que cada dos años se promueven con esta sustitución en todas las esferas gubernamentales, y los cambios que en las esferas gubernamentales, y los cambios que en la administración se dan como consecuencia forzosa y legítima, habían de dar lugar a que el nuevo Gobierno tuviera muchos asuntos de que ocuparse y muchas necesidades en que fijar su atención antes que ocuparse de lo que al canal se refería. Además, las modi-

EXPLORACIONES A LOS ISTMOS DE PANAMA Y DE DARIEN

ficaciones que urgía llevar a cabo en el contrato de concesión no podían ser hechas sino por medio de una ley, y las nuevas cláusulas, una vez aprobadas por el ministerio, tenían que ser discutidas en tres lecturas en la Cámara de diputados y en el Senado, y además estábamos convencidos de que no serían votadas sin un buen número de enmiendas más o menos extensamente discutidas. Esta forzosa tramitación del asunto que tanto nos interesaba, era necesario que se practicara en el más breve plazo posible, a fin de que las subsiguientes cuestiones que más tarde habían de ocupar a las Cámaras no fueran causa de dilaciones sin cuento.

Además, el referido proyecto tendría que pasar muchas veces de una Cámara a la otra, antes que pudieran formar juicio del asunto de que se trataba, y después ser presentado en dos sesiones en cada una de las Cámaras, todo lo cual exigía mucho tiempo, y el Congreso debía prorrogar sus sesiones sólo dos meses después de la subida al poder de M. Trujillo.

Considerado con suma detención todo lo que dejamos expuesto, se comprende claramente que no podía dejar de partir M. Wyse. Para llegar a Bogotá siguiendo el camino ordinario, era necesario emplear más de treinta días, espacio de tiempo que muchos creerán exagerado, dado lo que los adelantos de la sociedad moderna ha acortado las distancias, gracias a lo cual pueden contarse por millares las leguas que en tantos días pueden ser recorridas: pero en aquella época del año el gran río la Magdalena está casi seco, hallándose un cauce convertido en una inmensa ciénaga, en cuyos bancos se ve uno detenido y donde a cada paso tropiézase con los troncos derribados, constituyendo esto una incalculable serie de peligros, en los que muchas veces hay gran riesgo de perder la vida, y son necesarias más de tres semanas para subir desde La Barranquilla, puerto marítimo de Magdalena, a Honda, puerto de río que es punto de la escala hasta Bogotá. Cualquiera otro hombre, considerando la serie de circunstancias que en contra de su proyecto tenía, hubiera renunciado a dar por terminada su exploración en aquel año, prefiriendo aplazarla para el siguiente, en que sabiendo desde luego lo que tenía que hacer, hubiera podido comenzar por donde debía, orillando las dificultades que se le presentaran con mucha más facilidad, pero M. Wyse estaba seguro de su energía, tenía, con sobrada razón, gran confianza en sus fuerzas, y no desistió ni titubeó un momento acerca de lo que debía hacer.

Acompañado del intrépido Luis Verbrugghe, realizó los preparativos necesarios, que fueron muy breves, y poniéndose en marcha, se trasladó por mar a Buenaventura, situado en la costa del Pacífico, y desde allí siguieron hasta Bogotá, teniendo que andar a caballo más de ochocientos

kilómetros, casi la misma distancia que de París a la frontera de Cataluña, y teniendo que atravesar las sombrías gargantas de Dagua, el tórrido valle de Cauca, donde el sol todo lo arrasa y lo seca, las eternas nieves del Quindío y la ardiente llanura de la Magdalena, internada considerablemente en la montaña; para todo esto tuvieron que subir tres cordilleras, y por último una cuarta, realizando este verdadero prodigio, que tal vez antes que ellos ninguno intentara, en once días, cosa, si no imposible, difícil al menos de creer, dado lo poco que dos hombres, por bien pertrechados que vayan, pueden contra la innumerable serie de obstáculos que presentan aquellos abruptos desfiladeros, que pocos fueron los que los pisaron, y lo poco apta que nuestra naturaleza, por la falta de costumbre, es para soportar los rigores de los climas que sucesivamente se tienen que atravesar y sufrir los bruscos cambios que con frecuencia se experimentan en aquella temperatura.

Se necesita estar animado del poderoso espíritu que sostenía a aquellos hombres para poder llevar a cabo aquella cabalgata, que por sus condiciones podemos desde luego llamar fantástica. Aquellas carreras fueron terribles, durando una de ellas veintidos horas. Aquel día recorrieron ciento treinta kilómetros! El 13 de Marzo entraban en Bogotá, la Atenas de la América del Sur, y tal prisa y maña se dieron; hasta tal punto comprendieron la necesidad, y lo mucho que ésta les obligaba; tan poco fué el descanso que debieron permitirse, que el 20 de Marzo se dió por terminado el tratado y el 28 de Mayo después de discutirlo muchas veces y hacerle sufrir un considerable número de enmiendas, después de haber pasado por comisiones, debates y lecturas, el contrato fue aprobado por las dos Cámaras y sancionado en buena y debida forma.

¿Qué es más de alabar: la resistencia, la paciencia, y la fuerza muscular de Wyse y su compañero, gracias a lo que se han podido sostener por aquel peligroso camino al través de las breñosas tierras, o la habilidad diplomática, la inteligencia de los negocios en que se ocupaba y el conjunto de condiciones, gracias a las que se ha podido terminar en seis semanas tal negociación? ¿Qué de fuerza y saber! En esta ocasión es el admirador el que habla, no es el amigo. Si bien se considera, ambas cosas unidas dan lugar a la admiración que manifestamos, y ambas cosas han de contribuir ciertamente a que mayor sea la gloria de que disfrutaba ya su esclarecido nombre; pues si se atiende a la rapidez con que el viaje fue realizado, y a la gran actividad que desplegaron, sin solución alguna de continuidad, en la que no pudieran tomar ningún descanso, hay que conceder desde luego que son hombres extraordinarios, en los que ninguna influen-

cia pudieron determinar los riesgos, los peligros, lo arduo del asunto que les ocupaba, la falta de conocimientos y de personas que gustosas se prestaron a secundar sus proyectos, pues, en una palabra, ellos, y solo ellos, tuvieron que hacerlo todo.

Las instrucciones que M. Wyse me dejara al partir para Santa Fe de Bogotá me prescribían hacer los necesarios estudios para poder determinar la posibilidad de un trazado, partiendo de la vertiente del Atlántico, el valle del Chagres y el de uno cualquiera de sus tributarios, y la del Pacífico, la depresión ocupada por el río Grande, que desemboca cerca de Panamá o cualquiera de aquellos que recorren los ríos Bernardino, Copé, Aguacate, Congo, que todos ellos son afluentes del río Caimito. En estas investigaciones dejábame completa y absoluta libertad para que comenzara éstas por el punto que más conveniente me pareciera, cosa difícil de apreciar en un momento, y en la que cualquiera decisión había de reportar consecuencias, por lo que todo mi cuidado fue procurar que fueran buenas.

La exploración de más importancia era, sin que quepa dudarlo, la de la línea Chagres-Río Grande, porque siguiendo este camino se aprovechaban los valles más bajos y anchos, así como también la proximidad de la vía férrea, elemento de mucha importancia por la cuestión de transportes y acarreos, que había de ser causa de que los trabajos pudieran realizarse con bastante más celeridad y mucho menos costo. Gracias a la amabilidad y finura de M. Mozley, superintendente de la vía férrea de Colón a Panamá, pudimos consultar los planos de esta línea, que fueron para nosotros una importantísima fuente de conocimientos. El día 4 de Marzo decidimos al fin que M. Lacharme permanecería en Panamá para acabar de estudiar con toda profundidad y acierto aquellos planos de que tanto partido podíamos sacar; M. Sosa y yo operaríamos en la región del Caimito, importante también bajo distintos puntos de vista. Luego que nuestro amigo hubiera terminado la misión que, fiados en sus conocimientos y buen juicio, le encomendáramos, emprenderíamos juntos la exploración y estudio de línea Chagres-Río Grande, y si la estación de las lluvias no se anticipaba y nos dejaba tiempo bastante, iríamos a concluir la exploración del cauce del Caimito y los valles que le corresponde en la vertiente opuesta.

Esta división del trabajo nos pareció a todos la más conveniente para conseguir lo que deseábamos, reducido a obtener lo más posible el menor espacio de tiempo, cosa que perfectamente podía realizarse, dado que los detalles y referencias que M. Lacharme pudiera escoger en los planos que

M. Mozley nos había proporcionado, simplificaría mucho nuestras operaciones en la región que más importaba conocer. Por desgracia, el día que habíamos de comenzar nuestra expedición en el orden propuesto me ocurrió un incidente que me obligó a guardar cama; al dirigirme a Matasnillo, situado del otro lado de la sabana de Panamá, lugar hasta donde casi todos los días los panameños van de paseo, y donde sólo pueden tomarse agradables baños en los alrededores de la ciudad, tuve la mala fortuna de caer del caballo y lastimarme fuertemente: esto fue causa de que M. Sosa saliera solo de Panamá el 5 de Marzo, llegando al medio día a la embocadura del Caimito, al sitio que llaman Puerto de la Chorrera. Aquella noche misma llegó hasta Chorrera para proporcionarse un guía y algunos conductores que le eran de todo punto necesarios. A la mañana siguiente emprendió los trabajos, y con una paciencia y un desinterés que nunca será bien alabado, realizó las operaciones, llevándolas todas adelante, y al mismo tiempo, manejando el taqueómetro y el nivel de burbuja de aire, haciendo los croquis y dirigiendo la trocha.

Su punto de partida fue el lugar hasta donde llegan las altas mareas en el río Bernardino. Como es sumamente difícil, por no decir imposible, seguir al cauce del río que en casi toda su extensión es profundo y estrecho. M. Sosa siguió remontando por todas aquellas numerosas sabanas que cubren el país. La hierba en aquella estación está ya completamente seca, pues nada hay que pueda conservar fresca bajo la acción de aquellos devastadores rayos de sol que todo lo destruyen. Para hacerla crecer con más vigor y fuerza en la estación siguiente, pudiendo de este modo procurarse mejores y más abundantes pastos, así como también con el fin de que la floresta se haga de todo punto intransitable, los propietarios ponen fuego a aquella hojarasca, y pocas horas bastan para que en una extensión de bastantes kilómetros quede reducida a ceniza. El incendio pasa con tal rapidez al través de los cortos tallos, que no hay tiempo material que pueda atacar los islotes formados por hermosos y frondosos bosques que perfectamente se conservan y permiten abrigarse al ganado en las horas del fuerte calor. En aquel terreno, seco y completamente desnudo, las operaciones marchan con suma lentitud, siendo mucho más difíciles de llevar a cabo que en los terrenos quebrados y montañosos por que antes hemos andado, a causa del sofocante calor que se experimenta, y porque al menor soplo de aire que se siente levántanse unas nubes de ceniza acre y picante, que producen muchas enfermedades de garganta, bastante dolorosas. En ninguno de aquellos puntos que recorrimos dejan de tocarse graves inconvenientes, que no pueden ser echados en olvido cuan-

do trate de determinarse y apreciarse el tiempo que allí invertimos.

El 6 de Marzo por la mañana, encontrándome ya bastante más aliviado, pude dejar la cama y ocuparme, aunque bastante poco todavía, de algunas operaciones y cálculos de los que tenía datos recogidos en mi última exploración. M. Lacharme se hallaba también bastante entretenido con el estudio de los planos de la vía férrea, y junto nos dispusimos a pasar el día en nuestra habitación del Gran Hotel. Cuando más distraídos nos hallábamos en nuestros asuntos, vinieron a llamar nuestra atención las detonaciones de un revólver, que se sintieron bastante cerca. En Panamá son pocos los que por esto se alarman; así es que por sí solas hubieran pasado desapercibidas, si momentos después no se hubieran escuchado las voces de "fuego! fuego!" que, dadas a distancia de unos cien metros, nos hicieron levantar, abandonando nuestro trabajo. Extraña y rara cosa es, pero muy cierta, que el terror o el miedo prestan no sé que acento a la voz humana que parece crecer, y allí pudimos comprobar esto una vez más, pues a pesar de la distancia y del ruido propio de la hora en una población como aquella, los gritos llegaron hasta nosotros claros y distintos, como si los hubieran proferido en la puerta de nuestra habitación.

Inmediatamente corrimos a la ventana para ver de averiguar donde era el siniestro: de todas partes se dirigían hacia el Gran Central Hotel, sucursal del que nosotros ocupábamos, y donde se amontona la gente, delante de la parte ocupada por el notable doctor Gratochville. Algunos segundos después vimos elevarse de la farmacia un torbellino rojizo, que hizo chisporrotear los vidrios y las maderas del balcón. Por más que fijábamos nuestra atención, no podíamos distinguir ni llama ni humo, pero veíamos el interior como un horno ardiente; todos los intervalos o espacios, todos los objetos que se distinguen al través de las columnas de aire enrarecido, se retuercen, se agitan, desaparecen o cambian de forma. Por más que se haga, a juzgar por lo que puede verse, no se conseguirá extinguir aquella terrible hoguera; todo lo más que podría obtenerse es aislarla, evitando que el incendio se propague, y a esto tienden cuantos esfuerzos se hacen.

En cuanto a nosotros, el primer deber en que nos creemos es preservar los estudios y los trabajos, los instrumentos de la compañía del canal, los documentos, los mapas, fruto de dos años de trabajos. Triste hubiera sido que tras tanto tiempo de trabajar y sufrir, tras tanto como nos había costado luchar con aquella naturaleza y aquel suelo, tras tantos obstáculos vencidos y tantas fatigas sufridas, nos hubiéramos encontrado en un momento como el primer día que desembarcamos en Colón, teniendo que volver a comenzar. En este temor, dándonos cuanta prisa podíamos, pro-



M. Luis Verbrugge.

M. Luis Verbrugge

curamos meter todos nuestros útiles y trabajos en las maletas, así como también los efectos de M. Wyse, Verbrugghe, y los que nos pertenecían. Inmediatamente que lo tuvimos todo dispuesto y embalado, M. Lacharme salió en busca de algunos mozos que nos trasladaran a lugar seguro, pues era muy de temer, dadas las proporciones del incendio, que se propagase a las casas contiguas, pudiendo entonces muy bien alcanzar a la que ocupábamos. Al rededor mío y en un momento mis vecinos de hotel abren precipitadamente las puertas de sus cuartos, colocando sus equipajes en el corredor y huyendo con lo de más precio y con todo aquello que en más estima tenían. La confusión y los gritos aumentan en la calle; el arrabal o barrio entero se agolpa en la ciudad; aquel es un verdadero día de fiesta para los que allá viven, y que con seguridad no saldrán del bullicio promovido con las manos vacías. En todas partes dan de beber coñac y anisado a los que voluntariamente se ocupan de apartar los muebles y efectos de las casas próximas a la del siniestro. Cuántas copas que beber y cuántas monedas que tocar! Qué de objetos sin dueño, qué de cosas aprovechables que recoger en medio de la tormenta!

Pudimos observar que desgraciadamente allí, con los incendios, sucede lo que en todas partes; sobre llegar siempre bastante tarde los auxilios, cuando llegan, todo se vuelve juicios contradictorios y órdenes en contradicción las unas con las otras; cada uno manda cosa distinta, y en tanto la confusión crece, el bullicio aumenta, los que verdaderamente se hallan animados del deseo de ser útiles en algo no saben que hacer ni que partido tomar, y mientras los merodeadores, que nunca faltan, disimulan sus intentos, lo destrozan todo, procuran dar al hecho mayores proporciones, simulan mayor mal que en que en realidad existe, y aprovechándose de la confusión que reina, hurtan y roban cuanto pueden. Muchas veces allí, como en cualquier lugar, hacen más daño que el fuego mismo las descabelladas medidas que se toman y el interés que no pocos manifiestan, pues querer poner a salvo los objetos en uno de estos lances desgraciados es hacerse mayor daño, dado que, o por completo se destroza, o desaparece totalmente.

Momentos después de haberse dado la voz de alarma, el Gran Central Hotel era una enorme pira: por todas las puertas y por todas las ventanas se veían salir las llamas rojo-amarillas en un principio, que a una mayor elevación se tornan de color rojo-sangre, perdiéndose luego en una inmensa nube de negro humo.

Algún tiempo después un ruido sordo y profundo domina repentinamente el rugido del incendio, los chasquidos de los muros, los crujidos de la madera y los gritos de la multitud que allí se agolpa; son los techos que

se hunden. Es allí tan rápida la marcha del incendio, que una señora que habitaba en el cuarto segundo y que comenzaba a vestirse en el momento en que se daba la voz de alarma, no tuvo tiempo de acabar, y tuvo que salir medio desnuda, obligada por las llamas que la cercaban por todas partes. En aquella casa, cuya extensión era de más de veinte metros, sólo a fuerza de grandes luchas y trabajos pudo conseguirse salvar a un inválido que habitaba en el primer piso, por la parte opuesta a la tienda donde se declaró el incendio. De esta manera sucede que en ciertas ocasiones se han dado incendios que han destruido manzanas enteras y calles en toda su extensión, sin que los esfuerzos hechos hayan podido lograr atajar el mal.

Los restos incandescentes caen como bombas en el barrio más bello de la ciudad; las casas se encienden y arden, el fuego ruge por todas partes, amenazando seguir en su vertiginosa carrera y destrozarlo todo, cosa que más de una vez ha sucedido a los panameños. En el Gran Hotel, M. Loew lo ha puesto todo en conmoción para ver de salvar la propiedad; como a nadie le interesa más que él, no para ni descansa, corre de un lado para otro, sin descansar un momento, vigilándolo todo, procurando que la maniobra esté bien servida, y cuidando que cada uno atienda a las precauciones que deben ser tomadas, para que el mal sea menor en lo posible. Su máquina de vapor hace funcionar con gran celeridad las bombas que se alimentan de un depósito que, bien calculado, dura cuatro horas, y que puede ser repuesto en breve espacio, sin que falte, por mucha que sea necesaria. El agua, cayendo constantemente sobre los techos, forma una costra preservadora sobre la parte baja del interior del alero que sobresale de la casa; en varios puntos algunos agujeros permiten ahogar las llamas, que comienzan a prenderse, y regar las paredes y balcones. A pesar de tantos esfuerzos como se realizan, no deja de encenderse por algunos puntos; pero siendo trechos aislados, pueden apagarse con suma facilidad.

No es sólo la existencia de aquel bello establecimiento la que se encuentra amenazada, sino toda la larga fila de casas de aquel lado de la ciudad que separa del lugar del incendio: éste ha devorado ya tres cuarteles de Panamá; si el Gran Hotel cede, la ciudad entera está perdida. Cada vez que una bocanada de llamas o de humo, impelida por la brisa, va a dar sobre el edificio que a los demás protege a causa de su elevación, un terror inmenso se apodera de la multitud aglomerada allí, testigo de la grandiosa furia del fuego. El presidente del Estado y todos los miembros del Gobierno están allí presentes, dictando disposiciones, dirigiendo los trabajos y cuidando de que el orden no se altere lo más mínimo, así como

también que sea lo menos posible aquello que desaparezca por causa de las circunstancias. Un batallón de soldados que guarnece a la población está armado de hachas, y los aperejos de los buques anclados en el puerto han sido bajados a tierra para utilizarlos en lo que puedan servir; como lo que más urge es aislar los edificios para que las llamas no puedan hacer presa, cortan con prodigiosa rapidez algunos aleros y balcones, derribando las casas que parecen más amenazadas; algunos atrevidos llegan a fijar en las gruesas vigas maestras que sirven de sostén, unos agudos garfios sujetos a gruesas cadenas de hierro, a las que se agarran centenares de hombres, tirando hasta que logran arrancarla, cosa que varias veces ha sucedido, con lo cual, como se comprende, se quita mucho combustible a las llamas.

Es inútil, de todo punto imposible, pensar en extinguir directamente el incendio, o preservar tal o cual construcción fuera del Gran Hotel, que se defiende tenazmente: en un abrir y cerrar de ojos el fuego destroza por completo aquellas casas, apiñadas las unas contra las otras, y en las que, más que la piedra, entra la madera reseca por los ardientes rayos del sol que todo lo abrasa y lo consume.

Uno de los cuarteles de la ciudad, en los que el fuego había ya hecho presa, hubiera podido ser salvado; pero como en muchas poblaciones sucede, el ayuntamiento no dispone ni de una bomba siquiera. Descuido imperdonable, dado lo frecuente que son allí los incendios y las proporciones que en un momento toman, por las circunstancias especiales de la ciudad: la empresa del ferrocarril hizo venir la suya, que llegó desde Colón en cinco cuartos de hora. A más de lo mucho que por la especial manera de construir se prestan aquellas casas a ser devoradas por el fuego, tienen los panameños en su contra que, excepción hecha de la pólvora, no hay disposición alguna que prohíba almacenar y retener allí los demás combustibles; así es que a cada momento se oyen crujir, produciendo grande estrépito, los barriles de alcohol y las latas de petróleo; se escuchan también las detonaciones de las cajas de fuegos artificiales, de cápsulas y cartuchos, materias inflamables que alimentan más y más la hoguera aquella, que crece por momentos hasta el punto de verse hecho cada almacén un candente horno. No habrá ciertamente nadie que, habiéndolos escuchado una vez, olvide los desgarradores gritos en que prorrumpen las mujeres medio locas a la vista de tanta desgracia y que forman un cuadro terrible; los hombres guardan con su presencia los fardos en que se hallan los objetos que pudieron salvar de las llamas, o miran tristemente, con los labios apretados, como el fuego destroza lo que tantos sudores les costara ganar.



M. Sosa.

M. Pedro J. Sosa

Todo es allí desolación, llanto y ruina; hombres y mujeres prorrumpen en agudos gritos; cada vez que las llamas invaden un nuevo edificio, procuran consolarse los unos a los otros, pero todo en vano.

Luego que hubimos puesto en seguridad los equipajes, y que logramos estar convencidos de que nada teníamos que temer, procuramos ayudar con toda nuestra fuerza a los infelices que más lo necesitaban, viendo alguna vez logrados nuestros deseos de ser útiles.

A pesar de todo, el incendio seguía haciendo el vacío en todo su alrededor, cada vez con mayor rapidez, y sin que nada lograra detenerlo. Sólo al cabo de tres mortales horas de angustias infinitas, señaladas por desastres casi incalculables, en las que el Gran Hotel había resistido, el fuego cesó en sus destrozos y se extinguió bajo los escombros, que aun siguieron ardiendo uno o dos días.

Muchas de las casas donde habíamos sido recibidos con sin igual caballerosidad y cortesía desaparecieron, incluso la que servía de habitación al señor Obispo, y la de nuestro compañero Sosa, que, bien ajeno de lo que ocurría, estaría engolfado en la continuación de las operaciones cuyo encargo recibiera con tanto gusto. En esta última, que fue de las primeras a donde el fuego había llegado, no se pudieron salvar los muebles sino tirándolos por las ventanas del cuarto segundo: era, pues, necesario, o hacerlos pedazos, o verlos consumir por el fuego, y el hermano de nuestro amigo prefirió esta segunda alternativa, dado que las dos conducían al mismo fin; pero en el natural atolondramiento que el siniestro produjo, olvidóse de la habitación del explorador y de todo lo que dentro de ella había. La Sociedad del Canal Interoceánico ha perdido allí algunos documentos, pero por fortuna de los menos importantes, algunos cuadernos con datos para operaciones taqueométricas, otros con croquis y planos del Mamoni y del Tiatí, y además una numerosa colección de ejemplares mineralógicos procedentes de la región del Darién.

A la mañana siguiente, cuando las cosas fueron puestas en orden y se limpió el hotel de M. Loew, pudimos de nuevo llevar a él nuestros equipajes y seguir nuestros trabajos, bruscamente interrumpidos el día antes. En la confusión, sólo habíamos perdido nosotros algunas cajas pequeñas y otros efectos sin valor, en suma, pérdidas insignificantes, dado lo que habíamos presenciado y lo que hubiéramos tenido que lamentar si por desgracia el fuego hubiera comenzado por el lado opuesto al que comenzó.

XL

El río Caimito.—Reconocimiento practicado en el Bernardino, El Copé y el Aguacate.—La hacienda modelo “La Constancia”.—Rebaños de bueyes del Istmo.—Los garrapateros.—Los vaqueros y sus lazos.

Estando restablecido por completo, hasta el punto de hallarme perfectamente bien, el lunes de la semana siguiente abandoné a Panamá para unirme en el más breve plazo posible a M. Sosa en el valle del Caimito. En alta mar el viento me fue desfavorable; la ballenera tenía sumamente mal dispuesto el bauprés, la brisa era un tanto fresca, y todo reunido dió lugar a que, a pesar de nuestra impaciencia, el viaje se retardara, no siendo posible llegar a Puerto de la Chorrera antes de las diez de la noche.

A la mañana siguiente remontamos en canoa el Caimito: este pequeño río forma en aquella parte una serie de meandros, cuyos cuellos son tan estrechos, que en la estación de las lluvias apenas crece un poco la corriente del río, cuando quedan cubiertos por completo. A juzgar por lo que puede observarse, no había de pasar mucho tiempo sin que le abrieran un nuevo cauce, a no impedirlo la laberíntica red de tallos aéreos y subterráneos de los paletuvios que detienen a los árboles arrastrados por la corriente, con lo cual forman al Caimito unas vallas que hacen imposible que pueda desviarse de su cauce natural.

El valle, bajo y pantanoso, es aun en su parte inferior del dominio de la selva virgen; pero en la parte árida del río que llaman Martín Sánchez, el terreno arcilloso no permite en manera alguna que agarren las raíces de los árboles, no produciendo en él más que la *guagafa*, planta que llama la atención por sus enormes hojas. De tiempo en tiempo las últimas colinas que le rodean se cierran bastante, pero dejando siempre entre ellas suficiente espacio para que pueda abrirse un ancho canal.

A la parte abajo del punto de confluencia del Caimito y de las aguas reunidas del Bernardino y del Aguacate, se encuentra una playa de arenas viscosas sobre las que vimos tendidos al sol y dormidos unos sesenta aligadores. Desde lejos cualquiera podría pensar eran un montón de cortezas espinosas que las aguas habían arrastrado, dejándolas en seco al retirarse. Ya hemos dicho en otras ocasiones que estos animales nunca atacan a ninguna embarcación, por tenerlo así confirmado la experiencia; más a pesar de todo, ni aun el más valiente se atreve a aproximarse, y el más atrevido y más confiado no puede evitar que su corazón lata

apresuradamente cuando su canoa pasa cerca de tal reunión de monstruos. Nadie piensa siquiera en dispararles una bala, tanto por comprender lo sumamente difícil que es causarles daño con un proyectil, dadas las condiciones de la coraza que les sirve de piel, cuanto porque alcanzarlos podría ser en extremo perjudicial, dado que, puestos en confusión, un movimiento de su cola bastaría para hacer pedazos una embarcación. Cuando por casualidad se divisa, aunque sea de lejos, una reunión de monstruos de esta naturaleza, lo primero que se procura es aproximarse lo más posible a la orilla opuesta: para asustar al enemigo, gritan, vocean, lo llenan de insultos y de injurias como si pudiera entenderlos, y al propio tiempo golpean fuertemente contra la piragua. Tal estrépito da lugar a que los caimanes se sacudan un poco, saliendo del letargo en que parecen sumidos, y los unos mueven pesadamente la cabeza, mirándonos perezosamente, en tanto que otros marchan a cortos pasos hacia la orilla, sumergiéndose en el agua sin ocultar por completo sus repugnantes mandíbulas ni las rugosidades en forma de dientes de sierra que ostentan en su lomo, que dejan divisar sobre la superficie del agua.

Un cuarto de hora después, habiendo tenido que vencer no pocos obstáculos en aquella navegación a causa de la débil corriente que por causa de la estación arrastraba el río, y que dejaba al descubierto un considerable número de árboles caídos y rocas salientes, nuestra embarcación enfiló por el Bernardino, río estrecho y de cauce tortuoso, deteniéndome en la aldea que el mismo nombre lleva. Esta, como casi todas las que existen en aquella comarca, es pobre y miserable. Sus casas, más que tales son chozas, donde confundidos y revueltos viven todos los individuos de una familia, dedicados en su mayor parte al cultivo de algunas porciones de terreno, con lo que solo pueden atender a la satisfacción de sus necesidades, y otros a la busca del cautchouc y la tagua, que ya escasea, efecto de los males que en otras ocasiones hemos lamentado. Solo la necesidad o la costumbre, aunque más puede ser efecto de no haber visto nada más allá del lugar en que nacieron, es lo que puede dar lugar a que aquellos seres habiten allí, manifestándose conformes y contentos, cuando tan faltos de comodidades se hallan. Allí pudimos convencernos una vez más de lo poco que la Naturaleza exige al hombre y de lo mucho que el hombre necesita luego que la vida en sociedad le ha impuesto las atenciones y deberes con que le grava. Comparados los habitantes de aquellas aldeas con los que viven en los grandes centros de población, no cabe dudar un momento siquiera que su existencia es más feliz y tranquila que la de éstos. Reducidas sus atenciones a cortísimo número, viven con desahogo del fruto



Cafda del río Oope.

de su trabajo, sin ideas que les preocupen ni atormenten, que es ciertamente lo que da tranquilidad de ánimo bastante para poderse creer dichoso.

En aquella aldea preguntamos por el paradero de nuestro amigo, que en sus operaciones debía haber pasado por ella, y nos dijeron que M. Sosa se encontraba el día anterior en el *potrero* de D. Silverio González. Un muchacho que pude arbitrarle por guía me condujo por el camino más corto y fácil al punto indicado, donde tuve el gusto de encontrarlo entregado a su tarea. Mal de mi grado, érame forzoso en aquella ocasión ser portador de malas nuevas, y tuve, por mi desgracia, que confirmarle la noticia de que su casa se había quemado, destruyéndole todo cuanto poseía. Digo confirmar, pues ya había llegado a conocimiento de M. Sosa algo referente al incendio terrible que en Panamá ocurriera; cosa a la que él no había querido dar crédito alguno, mucho más cuando el desastre era tan considerable que apenas si viéndolo se alcanzaba su posibilidad.

A partir de aquel punto, seguimos las operaciones en compañía, encargándome yo del nivel de Egaul y de la dirección de las trochas, y continuando él con el taqueómetro y todo lo concerniente para poder levantar en croquis. Pasada una estrecha y reducida garganta, el río acelera su corriente hasta el punto de hacerla bastante impetuosa. Por la noche pedimos hospitalidad a un pobre pastor, llamado Melo, el cual nos la dió, procurando atendernos de la mejor manera que le fué posible.

A medida que avanzamos, el valle se estrecha más y más, elevándose al propio tiempo, de tal modo que llega a convertirse en un simple cañón: bien pronto aparecen las cascadas saltando por encima de verdaderas rocas doleritas, pudiendo comprobar que al pie de la primera la altura es ya de 1,64 metros. En aquel punto deben terminar nuestras operaciones por lo que se refiere al alto de Bernardino, y sólo seguimos adelante, hasta llegar a lo alto de una loma, para llevar a cabo ciertas comprobaciones que nos son de todo punto necesarias. Desde aquella altura gozamos de un encantador golpe de vista, siendo admirable el panorama que se despliega ante nuestros ojos: dominamos el extenso valle que fertiliza el río Caimito, dividido en tres brazos, cuyas aguas se deslizan apaciblemente por sus estrechos cauces; a lo lejos, sobre las agitadas ondas del brillante mar, se divisan, formando un gracioso grupo, las islas Taboga, que semejan gigantescos cisnes posados en la superficie transparente de un espejo; a nuestra derecha, en la línea azul oscura que se distingue al fondo, se divisan las últimas cimas de las cordilleras, el cerro de la Trinidad, y aquel paisaje, en cuya contemplación nos absorbemos, tiene aún más encantos con la indecisa luz del crepúsculo de la tarde que se inicia en medio de la



Grupo de vaqueros.

soledad que nos rodea y en el absoluto silencio que reina, que apenas nada interrumpe, si no es el ruido que en la hojarasca hace algún insecto que pasa, o las hojas que chocan al menor impulso del aire que sopla. Terminadas nuestras operaciones, y habiendo recogido las notas y datos que nos eran necesarios para nuestros cálculos, al caer la noche volvimos a la casa de D. Silverio González, donde habíamos de hallar el descanso de las fatigas experimentadas durante el día.

Al día siguiente, desde muy temprano, comenzamos el estudio de la variante por el río Copé, que es el principal afluente del río Bernardino: a sus fuentes corresponden, en la otra vertiente de la línea divisoria, las del río Paja, tributario de Paño-Quebrado, que se une al Chagres algunos kilómetros más arriba del puente de Barbacoa. En este trabajo tampoco empleamos más que dos días, pues allí también la curva se estrecha bien pronto; siguen inmediatamente los rápidos violentos, viniendo en seguida las cascadas de bastante altura, comprimidas por murallas que parecen cortadas a pico. Después de la primer cascada que se encuentra, hay un ancho estanque, en el que las aguas detenidas parecen negras a la vista,

no porque lo sean, sino por la oscura sombra que sobre ellas proyectan las paredes que lo forman, demasiado juntas las unas a las otras: más lejos, formando un admirable contraste, la garganta se ensancha un poco, y la luz del sol hace brillar la segunda cascada, inmensa ola de espuma blanca como la nieve que se levanta a una considerable altura. Cuando terminamos también en aquella parte nuestros trabajos, volvimos a la casa donde habíamos estado alojados, y donde tan bien nos trataran, a fin de despedirnos y marchar inmediatamente por la sabana a la hacienda "La Constancia", situada en los bordes del Aguacate. Este río, del que debíamos hacer el estudio del valle que riega y determinar el trazado de su corriente, tiene su nacimiento cerca de la fuente del río Mendingo, reuniéndose con aquél por encima del confluente del Chagres.

Dejamos a la izquierda el famoso *camino real* que desde Panamá conduce a David, en la Provincia de Chiriquí, y bien pronto llegamos a la selva leñosa que por ambos lados bordea el Bernardino. Después de pasar el río se extendió ante nosotros un nuevo prado, cuya superficie, bastante desigual, presentaba a nuestra vista muchos graciosos bosquecillos: en la cima de una colina, a dos kilómetros próximamente del punto en que nos encontrábamos, distinguimos una gran casa de un solo piso y cubierta con tejas, en la que desde luego reconocimos la magnífica hacienda "La Constancia".

Aquella hermosa finca es propiedad del señor D. Francisco Hurtado, miembro de una de las familias criollas más antiguas y más distinguidas del país, quien con una exquisita finura la puso desde luego a disposición de la comisión exploradora.

Tan pronto como el mayordomo hubo leído la carta que le presentamos, y que nos daba a conocer recomendándonos al propietario, nos presentó todas las llaves y nos ayudó a escoger las habitaciones más confortables y mejor dispuestas: la antigua fórmula, *la casa está a la disposición de V.*, que con frecuencia se cita como ejemplo de la exageración castellana, es aquí una perfecta verdad; nada, absolutamente nada pudimos echar de menos, y el recuerdo de aquella franca, leal y cariñosa hospitalidad no se separará jamás de nuestra mente. En la mesa del propietario ausente comimos sus víveres, nos acostamos en su cama, gozamos de su hamaca, y esto siempre igual, del mismo modo, desde el primero al último día que duró nuestra permanencia en el valle del Aguacate. Cada noche, cuando cansado por las fatigas del rudo trabajo que sobre nosotros teníamos, volvíamos a la hacienda, podíamos contar con la seguridad de hallar dispuestas la mesa y la cama. Cuando el mal se ha pasado y puede

compararse con el bien de que se disfruta, es cuando verdaderamente se aprecian sus ventajas: en muchas de aquellas noches recordábamos tantas otras como al volver al campamento establecido no teníamos más que poca y mala comida para alimentarnos, y el duro suelo o la incómoda hamaca para pasar la noche. En "La Constancia" no teníamos nada que temer: la alimentación abundante y bien condimentada, el abrigo contra la intemperie, y más que nada la segura garantía que la limpieza que por todas partes se advertía nos daba contra las nubes de tantos distintos insectos como en el campo nos habían mortificado, privándonos del descanso y de la salud, como tuve que lamentar cuando la invasión que en nosotros hicieron las terribles garrapatas.

El domingo siguiente, el Sr. Hurtado llevó su amabilidad hasta el extremo de venir de Panamá con M. Lacharme para hacernos una visita en su propio domicilio. Por más que hicimos no pudimos conseguir que nos considerara como sus obligados y agradecidos, pues a la fuerza él quería ser el que debía manifestarse agradecido y hasta orgulloso de que individuos de una comisión tan distinguida hubieran aceptado su casa.

El domingo lo pasamos del todo agradablemente en la hacienda: fue un día de descanso y de verdadero recreo. El Sr. Hurtado nos enseñó, no diremos su propiedad, para lo que hubieran sido necesarios muchos días, dado el considerable número de hectáreas que contiene, pero sí nos hizo ver hasta en sus menores detalles algunas de las particulares construcciones de aquella explotación rica y próspera. La casa del propietario contiene solo cinco o seis habitaciones, pero todas ellas anchas y espaciosas, muy limpias y perfectamente situadas, gozando de bastante luz, que toman de una larga galería que mira al N., y desde la que la vista disfruta el más hermoso paisaje que se puede imaginar; desde allí se alcanza la extensa planicie de la sabana, la selva con su eterno manto de verdor oscuro, el cerro del Tigre y las cordilleras. Al lado se extiende el corral, vasto circuito de muros, donde reúnen todos los rebaños para ver las bestias y hacer la *saca*, o sea la separación de las que se destinan al mercado de Panamá. Detrás del corral se levantan la casa del mayordomo y las demás dependencias que son necesarias para llevar a cabo las operaciones de la labranza y cría de ganados, que son los dos ramos principales que en la hacienda se explotan; el inmenso patio está plantado de totumas y cocoteros; al N., puede verse un precioso jardín lleno de flores, y en todo el circuito que ocupan las construcciones, hay plantados árboles del pan, cuyas hojas se parecen a las *aralias* del Japón. Mi atención se excitó grandemente, viendo una inmensa pila tallada en la piedra viva uno de esos *timbres* de nues-

tras provincias del Sudoeste. Por más averiguaciones que quise practicar, y a pesar de las muchas preguntas que hice, nadie supo darme razón del origen de aquello: sin duda alguna fué trasportada allí en los tiempos en que el camino real era un verdadero camino bien conservado, y no como hoy, que no pasa de ser un caos de vertientes y pedregales casi erizados de peñas, por donde los caballos y los bueyes pasan con gran trabajo.

El terreno propio del Sr. Hurtado, y que constituye la extensión de la hacienda, alimenta más de mil cabezas de ganado. El rebaño vaga libremente por aquellas soledades, y al rededor, como quiera que la finca está cercada o por arroyos profundos o por selvas casi impenetrables, no se hace necesario un cierre continuo; basta solo cerrar estos pasos cortando árboles y superponiéndolos convenientemente para que obstruyan el agujero.

Por aquí es muy escaso, por no decir ninguno, el cuidado que se toman en la educación del ganado; compran los rebaños enflaquecidos y agotados que vienen de Chiriquí en largas caravanas, y ellos mismos engordan después en los extensos prados que tienen por suyos. Apenas los animales han recobrado algunas fuerzas con la abundante alimentación de que pueden disfrutar, cuando procuran escaparse, para lo que buscan una salida por todas partes: su admirable instinto los conduce al lugar de su nacimiento, por distante y separado que esté, y ésta es la razón por que procuran con gran cuidado tapar todas las salidas y obstruir todos los pasos por donde pueden efectuar su huida. A pesar de todas las precauciones que toman, las fugas son muy frecuentes, por lo que cada propietario se ve obligado a imprimir sobre el animal de su pertenencia un signo o marca especial, siendo ésta tan respetada, que una vaca encontrada a centenares de kilómetros es devuelta a su posesor legítimo de hacienda en hacienda.

El aumento natural de los rebaños no sería muy difícil de conseguir; pero exigiría grandes cuidados y mucho más tiempo del que estos naturales parecen dispuestos a emplear en cualquier cosa, por grande que sea la utilidad que pueda reportarles. Desde luego sería necesario aumentar el número de los vaqueros o encargados de recorrer las sabanas para poner en seguridad los terneros recién nacidos y untarles los ombligos con cierto ungüento, sin el que las moscas y gusanos los infestarían con sus larvas, dando lugar a que perezca el mayor número de ellos. Estos hombres pasan toda la vida a caballo, y es prodigiosa su habilidad para tirar el lazo con las largas correas que llevan enrolladas al arzón de la silla sujetan uno a uno todos aquellos animales a fin de poderlos reconocer, y tan pronto como advierten bajo la piel algún tumor que les revele la presencia

ARMANDO RECLUS



M. Armando Reclus.

de los inmundos gusanos que tantas bajas causan entre aquellos, los conducen a un determinado corral, donde los operan extrayéndoles lo que es causa de su mal, y los curan, no dejándolos en libertad hasta que no tienen nada que temer. Sin estos destestables parásitos y las garrapatas, los rebaños del Istmo serían de todo punto magníficos. Las *sacas* del Sr. Hurtado son en el mercado de las de más importancia, gracias al beneficio de que disfruta el terreno en que su hacienda está enclavada, y que no tienen las demás: si queremos referirnos a la existencia allí de los garrapateros, especie de mirlos que posan sobre los rumiantes, y en pocos minutos lo limpian por completo de la plaga que puede diezmarlos. Cada buey tiene su pájaro protector, que siempre es el mismo; mientras que el amigo está pastando, el mirlo permanece en quietud absoluta, posado entre sus cuernos, investigando con atenta mirada el terreno; tan pronto como apercebe un nido de garrapatas, salta a tierra delante del hocico de su compañero y en un momento quita de en medio todos aquellos terribles bichos.

Teniendo en cuenta lo exiguo de las proporciones de los toros en los países cálidos, las de los del Istmo son bastante considerables. Aunque armados de un par de cuernos agudos y bien colocados, son bastante tranquilos y muy apacibles: muchas son las veces que hemos atravesado por en medio de aquellos numerosos rebaños, sin que uno solo de aquellos animales haya hecho el más ligero movimiento que pudiera indicarnos deseos de acometer; pero a pesar de esto, lo más prudente es no repetirlo muchas veces y caminar por la orilla del bosque, por los riesgos que naturalmente pueden ocurrir aventurándose entre unos animales que están fuertemente armados. En las distintas ocasiones en que, como dejamos dicho, nos hemos visto obligados a pasar por entre el ganado, teníamos buen cuidado de cerrar nuestros quitasoles, objeto que muy particularmente irrita a los toros. Nuestro amigo Sosa, que para el trabajo gastaba habitualmente una camisa y unos calzones de un color rojo subido, no dejaba nunca de ocultar su llamativo vestido bajo un pantalón de más modesto color siempre que se veía obligado a pasar por donde había alguna manada de dichos animales, pues el color rojo llama vivamente su atención, excitándolos a acometer: por otra parte, siempre que nos veíamos en tales apuros, procurábamos rodearnos de los hombres que nos acompañaban, a fin de que los cornúpetos se calmaran con el olor propio de la gente de color, que les es tan familiar. La gente del país no se les acerca más que a caballo, y esto haciendo voltear el lazo que siempre llevan, y con lo que se les excita un saludable terror; todos los toros sin excepción corren a cual más pueden tan pronto como ven aparecer al vaquero blandiendo la

larga correa, al extremo de la cual llevan sujetos unos plomos; pero el pastor ha divisado ya el animal que buscaba, y tan pronto como se asegura de ello lanza a escape su caballo, y aunque se encuentre entre los demás es bien pronto enredado con el lazo, y sin hacer el menor esfuerzo, sin procurar conseguir de nuevo su perdida libertad, se deja mansamente conducir al punto donde lo lleven. Cuando se trata de verlos a todos reunidos, un solo vaquero y dos o tres perros bastan para hacer entrar en el corral la manada entera.

El número considerable de caballos que necesita la explotación de una hacienda vive en la sabana gozando de completa libertad, pero siempre, a cualquiera hora que sea, hay uno ensillado y enbridado, atado a un poste en el patio cuando son necesarios algunos más, el vaquero lo monta y se dirige hacia la selva. Si el caballo que lleva tiene una carrera fuerte y sostenida, bien pronto sale del paso; pero en el caso contrario, está obligado a reunirlos a todos en el corral y allí escoger los que le parezcan mejores. Los caballos son de muy poca alzada y mal formados; pero son buenos animales y resisten admirablemente la fatiga, hasta un punto que llama verdaderamente la atención: durante cinco y seis días seguidos marchan diez y ocho horas por caminos que, vistos, nadie podría decir eran capaces de ser atravesados más que por cabras, o por las fieras y bichos que ordinariamente puebla el bosque.

En "La Constanacia" solo hay aun muy pocas hectáreas de tierras destinadas a las agricultura: aquella inmensa propiedad, cuya extensión considerable no podrá ser comparada con ninguna otra, está compuesta en su casi totalidad por extensas selvas vírgenes y sabanas donde crecen abundantes hierbas. Esto, como se comprende, indica bien claramente que sólo atienden a una fuente particular y única de riqueza, cual es el acrecentamiento del ganado, y explica perfectamente el atraso en que se hallan todas las operaciones agrícolas, dado que lo único que tienen que hacer para procurarse abundante pasto es poner fuego a las matas antes de las primeras lluvias: tan sencilla operación basta para que a la estación siguiente se den en abundancia las hierbas, que crecen hasta una altura considerable.

Las operaciones que teníamos que practicar en las orillas del Aguacate se hacían bastante difíciles, a causa de los inconvenientes que el terreno, y hasta la estación, nos presentaban: por algunas partes el río, perdido el carácter de tal, a causa de la falta de corriente, queda convertido en un profundo canal sucio y estancado: sus numerosos meandros contienen en sus casi anulares ensenadas los únicos terrenos que se han tomado el trabajo de labrar; el terreno, formado de aluviones continuamente fertilizados

por las aglomeraciones que en ellos deja el torrente, es de una riqueza incomparable. En aquellos potreros la caña de azúcar crece como la mala hierba, y las batatas producen enormes tubérculos. Conveniente sería, bajo más de un punto de vista, y también para poderlos preservar de los destrozos que el ganado pueda causar, cerrar o acotar de una manera adecuada aquellos islotes cultivados; pero tal es el descuido y la pereza de aquella gente, que se contenta con atravesar árboles en los puntos que parecen más amenazados, o con levantar empalizadas que en más de una ocasión nosotros y los hombres que nos acompañaban maldecimos con toda nuestra alma, por tener precisamente que cortarlas, a fin de poder seguir la línea del trazado.

En las orillas del Aguacate pude contemplar un espectáculo por demás curioso, cual es el que presenta un ejército numerosísimo de grandes arañas casi negras, parecidas a nuestras zancudas, y que lentamente caminaban por el filo de la ribera. Durante algún tiempo no pude menos de contemplarlas, extrañándome el fenómeno de que aquellos repugnantes bichos marcharan reunidos en tan considerable número, cuando por instinto y por naturaleza son tan poco sociables.

Nuestro camino nos lleva casi diariamente delante un *trapiche*, como llaman aquí a los molinos de azúcar: sentámonos un rato en la casa de su honrado propietario, casado con una mujer bastante bella, cuyos rasgos hacen recordar a las figuras nubias de tan puras formas, esculptadas en los monumentos del antiguo Egipto, con la sola diferencia de que el rostro de María es un poco más aplastado. Un solo campo de cañas de azúcar basta para que con sus productos pueda vivir el señor Juan y toda su familia, habiendo pagado ya con el resto de sus ganancias el valor de la finca, la cual, aunque modesta, es notable por el perfecto arreglo y cuidados que en ella reina: todo el trapiche está compuesto de tres cilindros de madera dura, de los que el de en medio gira gracias a una manivela que pone en movimiento un caballo flaco y desorejado. Allí fabrican tafia, de lo que luego harán anisado, y guarapo, o sea el jugo de caña en primera fermentación: bebida muy agradable, pero bastante traidora y fácil de que suba a la cabeza, como acontece con los vinos de España.

El azúcar entra por mucho en la alimentación de los hijos de aquel país; nuestros acompañantes en la selva consumían casi tanta *panela*, o sea azúcar morena amasada en panes, como arroz y tasajo, siendo tal su afición, que en muchas ocasiones la falta de este comestible, que bien podemos calificar nosotros de puro lujo, era tan sentida como cualquier otro alimento de primera necesidad. Esto irroga una ventaja, sin embargo, y

es que aquí, por la modesta suma de 20 céntimos, puedo obsequiar a todos los hombres que vienen en nuestra compañía; además, se llevan dos o tres cañas de la preciosa gramínea, de una longitud de seis o siete pies, que aun no han concluído de masticar y chupar a la noche cuando vuelven del trabajo.

La permanencia en esta región, la mejor sin duda de cuantas hemos atravesado en el tiempo que llevamos de explorar el Istmo, y sin duda en la que hemos sido más obsequiados, no puede durar eternamente; las distancias se hacen ya demasiado largas y es mucho lo que tenemos que andar cada día para llegar al cuartel general. El mayordomo de nuestro galante anfitrión nos dió víveres bastantes para que pudiéramos explorar el alto Aguacate, lo que confiadamente esperamos ver terminado antes de poco. Salimos de la hacienda y pocas leguas después comenzó a desaparecer la llanura, dejándose ver algunas rocas; el cauce del río también se encuentra abierto en la piedra viva, entre pórfidos y doloritas. Tres cascadas que encontramos nos facilitaron mucho la subida, después de las que el cañón se ensancha, y nos hallamos frente a escalones de bastante altura,



Hacienda "La Constancia".

el segundo de los cuales está precisamente en el término donde nuestras operaciones deben terminar.

Hecho esto, volvimos a la casa del Sr. Hurtado por las sabanas de la orilla derecha. Aquel camino nos condujo a la Loma Grande, colina cuya altura excederá tal vez de sesenta metros, y desde donde la vista abarca una considerable extensión de terreno. En todos aquellos alrededores sólo el Cerro del Tigre, cuya cima está a ciento veinte metros, es la que puede dominar nuestro observatorio.

Las cúspides de todas las elevaciones que desde allí podemos distinguir, así como también todos los rebordes que el terreno forma, están cubiertas de gruesas piedras, cuyo color blancuzco contrasta con el rojizo del suelo, y que a primera vista podía creerse eran vellones de lana. Aquellas son las partes más duras de las rocas, que aun los meteoros no han podido descomponer en arcilla.

Cuando regresamos, pudimos observar que la gente de "La Constancia" estaba muy preocupada con la presencia de un jaguar, grandemente aficionado a los terneros, y que ya había destrozado a muchos de ellos. Durante muchos días todo fueron acechos y trampas para ver de dar caza a la fiera, cuya presencia era causa de la general intranquilidad, pero todo en vano; cuando la esperaban por un lado, saltaba por donde menos podía figurarse, hacía casi siempre presa, y huía de nuevo a lo más intrincado del bosque, dejando burlados a sus perseguidores. A fin, después de mucho trabajar, algunos días después de nuestra partida a Panamá, lograron matarla, y pude ver al hombre que tal hazaña había realizado. Según me dijo, le había sido mucho más fácil hacerlo que pudiera creerse, gracias a la costumbre que la fiera había tomado de subirse a los árboles.

La pantera está reputada como mucho más terrible que el león. Hasta entonces yo había creído que la causa del considerable espanto que inspira se debía a la facilidad con que puede trepar a los árboles y saltar desde allí con mucha más seguridad sobre su presa; pero según aquel colombiano me explicó, estaba yo en un error, pues la pantera y el jaguar no disponen entre las ramas de los árboles de la misma libertad que en el suelo; sus miembros no pueden desarrollar la misma elasticidad, permaneciendo como enredados, y puede matárseles con suma facilidad y sin grave riesgo. Si el animal es herido gravemente, se rompe las patas al caer; y si apenas se le causa daño, en vez de arrojarse sobre el cazador como en campo raso, permanece inmóvil, parece paralizado, y puede dispararse de nuevo.

XLI

**La Chorrera.—Los indios del Chiriquí.—Los gallinazos.—
Cascada del Caimito.—Vuelta a Panamá por la costa.**

Después de habernos despedido definitivamente de “La Constancia”, me adelanté acompañado de dos hombres, a fin de alquilar una casa en La Chorrera y realizar algunos preparativos, en tanto que M. Sosa, seguido de los cinco trabajadores restantes, levantaba por medio del taqueómetro el plano de la porción del camino de Panamá comprendida únicamente entre la garganta del Bernardino y la del Caimito.

Una hora de marcha hecha a paso ligero por la sabana llana y cómoda, donde apenas si ninguna prominencia se levanta del suelo, cubierto en muchos de sus puntos por frescos y agradables bosquecillos, me condujeron por fin a aquel último *paso*, lugar gracioso y encantador; la marea está baja; el río, de una transparencia incomparable, se desliza por un cauce cuyo fondo está constituido por pequeños guijarros negros y rojiza arena, sembrado de algunos trozos de mica que brillan notablemente al ser heridos por el sol.

Poco después el camino se desvía, siguiendo el lecho de una quebrada pedregosa que nos hace subir a una línea de crestas bastante accidentadas. Por algunos puntos se distinguen aun los restos de calzadas y trozos de camino que en un tiempo debieron existir y facilitar el paso, pero sobre los que ha vuelto a extender su dominio la selva con todo su poderío. Estos antiguos vestigios de los admirables trabajos que allí realizaron los españoles, y que son fiel testimonio de un poder caído, me explican suficientemente la abundancia de piedras agudas y cortantes de que, sembrado el camino, lo hacen difícil y desagradable. Aquellos trozos, que antes debieron ser los más apetecidos, y que hoy el atravesarlos causa grandes fatigas y trabajos hasta para las caballerías, son llamados pedregales por los naturales.

El sendero atraviesa en trozos la selva y en trozos los terrenos donde crecen las abundantes hierbas, abrasadas ahora por el sol; después gana las alturas de una colina desde donde se distingue una extensa sabana completamente seca. El sol, cayendo verticalmente sobre aquella llanura, sin sombra ninguna que en poco o en mucho la preserve, caldea las capas de aire más próximas al suelo; el equilibrio se rompe, estableciéndose corrientes ascendentes que chocan con otras que se determinan en sentido inverso; al través de aquellos medios de tan distintas densidades, los objetos pare-

cen agitados por incomprensibles movimientos, ofuscando la vista de una manera tal, que apenas si a lo lejos puede reconocerse La Chorrera ni el magnífico bosque de cocoteros que la abriga.

La Chorrera es una pequeña población muy bella, de casas anchas, espaciosas y bien dispuestas, aunque solo tienen un piso. Desde hace mucho tiempo ha sustituido a Chepo como estación de verano para los panameños, que van a ella para pasar más cómodamente los meses que en la capital hace el calor insoportable. Está situada en lo alto de una colina, y casi continuamente la brisa de tierra o de mar da lugar a que en ella se disfrute de un fresco agradable. Por desgracia, esta población que tan buenas condiciones presenta para el solaz y distracción de los ricos que la mayor parte del año habitan en la capital del Estado, tiene el grandísimo inconveniente de ser muy escasa de aguas, hasta el punto de que para tomar un baño hay que recorrer una distancia de más de mil quinientos metros, donde se encuentra un riachuelo de escasa corriente, confluyente del Caimito. De quererse evitar esta molestia, no hay más remedio que contentarse con la inmersión en un pozo, o, por mejor decir, en los agujeros que practican en el cauce de un arroyo que atraviesa la población.

En La Chorrera tuvimos la fortuna de encontrar una casa para nosotros y para los hombres que nos acompañaban: era aquella una posada donde no nos veíamos preocupados por la mañana y por la noche con el molesto cuidado del cocinero, lo cual nos permitía continuar nuestras operaciones y trabajos con más actividad, ganando así el tiempo que anteriormente habíamos perdido, contra nuestra voluntad, y sin que por ello tengamos que hacer gastos mayores, dado que las provisiones que acá y allá habíamos comprado en el camino nos costaron excesivamente caras, pues allí, como en todas partes, saben aprovechar las ocasiones y explotar al que se ve en la forzosa necesidad de adquirir productos de los que saben no puede prescindirse en manera alguna. El primer día, el Sr. Escala, que así se llama el dueño de la posada donde nos hospedamos, nos sirvió un excelente *saucoche* (*) hecho con la sabrosa carne de aquel país.

El dicho Sr. Escala es un mulato alto y grueso, un hombre hábil y dispuesto, que es a la vez cocinero, negociante, armador, banquero, y sobre todo destilador de anisado. De las dos bellas haciendas que posee, la una alimenta más de mil cabezas de ganado, y lleva por nombre el Hato de la Mitra, que en pasados tiempos era la residencia de verano del prior de uno de los conventos de Panamá. La casa, muy bien conservada y cuidada, es tal vez la más bella de aquella región, y está perfectamente situada en un

(*) En español: *sancocho*.



La Chorrera.

pliegue del terreno que domina la sabana, dándole agradables y hermosas vistas al mar. Su mujer es activa, inteligente, y lo secunda en todos sus planes y proyectos de una manera tal, que se eleva a su altura, si es que no le aventaja, en todo lo que pueda ser arreglo y economía. Su constante afán de multiplicar incesantemente sus medios de subsistencia, a fin de poder dar a su hijo una sólida educación en el extranjero y una carrera liberal en cualquiera de las Universidades de Europa. Es seguro, y no puede haber la menor duda de ello, que aquel país valdría infinitamente más si en él se encontraran muchos hombres de color del temple y condiciones del Sr. Escala.

Nuestro patrón es una de las principales autoridades en La Chorrera: el alcalde, según llegué a entender. Extremadamente celoso en que por nada ni por nadie decrezca la importancia de aquella población que rige, y más que nada cuidadoso de que tenga siempre el aspecto de ciudad, y que no pueda en manera alguna ser considerada como un pueblo cualquiera, es muy rígido en todas las cuestiones que afecten o puedan afectar a lo

externo, que es por lo que en todas partes se juzga más, llevando su rigor hasta un extremo tal, que habiendo vuelto un día nuestros hombres del trabajo en simple traje de trocha, o sea con solo una especie de jubón largo sujeto a la cintura, el Sr. Escala los reprendió severamente, amenazando a José con ponerlos en la cárcel si tal cosa volvía a repetirse.

Es una verdadera desgracia que cada una de aquellas poblaciones no tenga un alcalde de este temple y condición, pues seguramente entonces ganarian el doble de lo que hoy valen, en muy poco tiempo. Una de las cosas que más desaniman en aquellos lugares es el lamentable abandono en que yacen aquellos pueblos, haciendo ostensible una miseria que repugna y un desaseo que da lugar a que en cualquiera de ellos no pueda permanecer más tiempo que el necesario para ultimar los asuntos que allí se hayan llevado.

Por la noche llegaron M. Sosa y sus hombres; al medio día habían terminado ya sus operaciones del levantamiento del plano entre el Bernardino y el Caimito, comenzado el estudio de este último; más como la corriente de aquel río fuere solo una serie sucesiva de pozos bastante profundos, donde se albergaba un número considerable de caimanes, se había visto obligado a abandonar el cauce y abrir una trocha en las orillas. En ésta los bananos, las lianas y los arbustos de todas especies formaban un laberinto muy intrincado, una espesa red, en la que todos eran obstáculos, hasta un punto tal, que en cuatro horas no le había sido posible avanzar más que unos quinientos metros, dado lo cual no aventuramos mucho diciendo que a este paso nos serían necesarios más de quince días para solo el estudio del Caimito.

Después de tomar los informes que nos parecieron suficientes, supimos que el río Congo, cuyo valle tenemos que estudiar aun, desagua en el Caimito en un punto bastante próximo a La Chorrera, y que a él conduce un ancho y cómodo sendero. Relevados, pues, de seguir estudiando la planimetría y el nivelamiento del Caimito, no tenemos más que reconocer sumariamente las corrientes, pues por la sabana llegaremos con facilidad a la embocadura del río Congo.

Con bastante anticipación para que pudiéramos adelantar más, despaché a José, Hipólito y Merced, a fin de que fueran abriendo la trocha por el camino que teníamos que seguir. El trabajo es excesivamente duro en aquellas sabanas, abrasadas por el sol, donde el calor se hace insoportable y la sed devoradora. Todas las precauciones que quieran tomarse son inútiles; nada basta a preservarse de aquellos rayos, capaces de hacer her-

rir el agua, por lo que a cada paso experimentamos mayores angustias e incomodidades.

Lo único que para nuestro bien llevamos ganado es que cada uno y todos los individuos que componen la expedición tienen amigos y conocidos en todos los puntos del Istmo: por la noche fuimos a visitar a la Sra. Recuero, esposa del más importante, o mejor dicho del único negociante del Darién. Esta señora ha pasado muchos años viviendo en Pinogana en compañía de sus hijos, cuando los buenos tiempos de la explotación del cauchouc, época en la que toda aquella comarca estaba ocupada casi exclusivamente por mestizos de indios, hostiles de todo punto a los inmigrantes que llegaban, atraídos por el descubrimiento del árbol que durante años fué la principal fuente de riqueza de aquel país, y que aun lo sería si el immoderado afán de lucro no hubiera llevado a los exploradores a causar destrozos irreparables, que ya lamentan, y que aun tendrán que lamentar más pasado el tiempo. Como decimos, la hostilidad que siempre manifestaron los mestizos a cuantos llegaban a disputarles parte de las ganancias con que seguros contaban, fue causa de que la Sra. Recuero escuchara más de una vez amenazas de muerte, y en no pocas ocasiones tuvo que permanecer en su tambo sin atreverse a salir, temiendo ser asesinada por hombres de aquellos que en un estado absoluto de embriaguez la esperaban con este fin, razones por las cuales conserva siempre muy malos recuerdos de aquel punto. A más de lo que durante su permanencia allá sufriera y que tantos motivos le dieran para desear con todas las fuerzas de su alma volver al punto donde había vivido, y en el que al menos no tenía que temer odios ni rencores al emprender el viaje que realizara en una canoa parecida a la nuestra, tardó en realizarlo once días, a causa de una porción de accidentes que tuvo que lamentar: al salir del río cerca de Punta Mala la embarcación perdió el timón, comenzando inmediatamente a hacer rumbo hacia los escollos, y al mismo tiempo sin cuidarse del peligro, como si hubieran ido navegando en las más normales circunstancias y nada hubieran tenido que temer, el patrón y los pasajeros comenzaron a disputar a grandes voces, sin atender a lo que más urgía: por fin lograron anclar, asegurándose para pasar la noche, pero en toda ella dejó de mover la canoa un enorme cachalote. En vista de todo esto, claro es comprender que la Sra. Recuero no ha pensado jamás en repetir tal viaje, y que solo considerar que la necesidad pudiera obligarle a ello, le causa espanto. Esta señora ha vivido también en la provincia de Chiriquí, gracias a lo que pudo darnos algunos detalles sobre los indios que en aquella región habitan. Aquellas buenas gentes admiten la propiedad, pero sola y exclusivamente

la propiedad individual. El marido compra de su mujer los víveres que le son necesarios para el día, y a su vez la mujer compra al marido los productos que haya obtenido en la caza o en la pesca. Si el matrimonio emprende un viaje, él o ella, según de quien sea propiedad la bestia, la conduce y ocupa la silla, el otro monta en la grupa, pero siempre en sentido inverso. Lo que más nos llamó la atención, por ser verdaderamente extraño y que por más que hicimos no nos pudimos explicar, fué el saber que entre aquellos indios el nacimiento de una criatura cualquiera es un motivo de pesar y duelo, en tanto que los fallecimientos son celebrados con *chicha*, y dan ocasión para grandes alborotos y regocijos.

La mañana del día siguiente fué en extremo deliciosa y agradable: un poco más atrás de la ciudad entramos en la sabana por la derecha y seguimos caminando con gran facilidad, sin tropezar con obstáculo alguno que nos detuviera ni nos causara la menor fatiga hasta llegar al sendero de La Chorrera, al río Congo, tributario del Caimito. En esta marcha pasamos muy cerca de un potrero, donde algunas vacas, flacas hasta el punto de inspirar lástima, comen una hierba seca, abrasada por los rayos del sol, al lado de unos esqueletos completamente descarnados y limpios por los gallinazos.

Tanto como estas aves de rapiña escasean en la selva virgen, abundan en las sabanas. Todos los días, antes de que el sol llegue al más elevado punto en su carrera, se les ve en grandes bandadas revolotear hacia Panamá, abarcando con su poderosa mirada todo el país. Ningún animal muerto, por pequeño que sea, escapa a su vista; siendo tan voraces, que solo algunas horas les bastan para hacer desaparecer un buey: no solo se atreven con los animales muertos, como muchos creen, sino que también si algún ternero se ha separado de su madre o de las demás vacas, se les ve descender para destruirlo, cosa que fácilmente consiguen si el *hacendero* que vigila a estos feroces pájaros no acude pronto a disputarles la presa. Algún tiempo antes de nuestra llegada a La Chorrera, un joven, dominado por amorosos pesares, que sin cesar le atormentaban, huyó al bosque, internándose en él; temiendo su familia, al ver que tardaba, que hubiera tomado una desesperada resolución, corrieron en su busca por todos lados, y una bandada de gallinazos que se posaba en un punto determinado, les reveló, después de muchas infructuosas pesquisas, donde se hallaba el cadáver del infortunado joven, medio destrozado ya.

En no sé qué libro de historia natural he leído que nuestros buitres, después de cada uno de los inmundos festines que se permiten siempre que se les presenta ocasión, sienten como una imperiosa necesidad de lavar



Caída del Caimito.

las manchas de que se llenan en las puras corrientes, en las fuentes de la montaña. Sus congéneres de América, por lo que hemos podido observar, afirmamos que no han llegado aun a tal grado de delicadeza; la sangre caen en rojizas gotas por su pelado cuello, pasando luego de una a una a otra de las plumas de su vientre. Son aquéllos unos pájaros horriblemente sucios y desaseados, que ponen de una manera que da asco todos los techos en que tienen costumbre de posarse. Pudiera llamar la atención que en vista de la natural repugnancia que deben causar, no se les persiguiera hasta conseguir destruirlos; pero muy lejos de esto, no solo no se les incomoda, sino que hasta se les protege, lo cual se explica atendiendo a lo muy útiles que son estos animales en aquellas regiones. Ellos son los que casi única y exclusivamente están encargados del aseo y limpieza de las calles; ellos limpian las aguas de todos los detritus que los habitantes arrojan, y más que nada destrozan y hacen desaparecer toda la carne muerta, con lo que se destruyen todos los focos de infección que puedan existir, y que de otro modo, dado el natural descuido de aquellos naturales, serían causa de un infinito número de males. Estas razones son las

que mueven a las autoridades de aquellos pueblos a cuidar de que nadie los ahuyente, y a que sea castigado con multa de una piastra la contravención de esta orden.

Además de los gallinazos existe en aquella región otra especie de buitres de mayores dimensiones, a los cuales dan el pamposo nombre de reyes de los gallinazos; y en efecto, se observa fácilmente que los gallinazos los respetan y los consideran excesivamente. En atención a esto, tal vez los han llamado así, cosa perfectamente justificada, pues cuando una bandada de buitres ordinarios se está cebando en cualquier presa, y uno de los llamados reyes se aproxima, los otros abandonan inmediatamente el campo, formando un círculo a alguna distancia donde esperan pacientemente a que el monarca acabe su repugnante festín, dejando para ellos los restos del banquete.

En el punto en que nos hallamos el Camito está limitado por paredes escarpadas, cuya altura excede de cuatro o cinco metros; en el lecho del río, los pozos anchos y profundos se suceden casi sin interrupción, constituyendo de esta manera un peligro del que es necesario cuidar incesantemente. En el que tenemos delante desemboca el Congo, mas encajado y mucho más estrecho, determinando en su corriente curvas insensibles; sus aguas son negruzcas y sucias, y sus declives están casi totalmente destruidos, cubiertos de árboles y de arbustos que se cruzan y enredan por encima de las aguas. Grandes fueron los trabajos que tuvimos que realizar para lograr arrastrarnos por encima de aquella balsa que por muchos puntos no nos deja ver el torrente. Un poco más abajo, un paso rústico del ancho que pueden dar tres troncos de palmera amarrados entre sí por lianas, forman un puente suspendido que produce un bello efecto, y algunos centenares de metros más abajo el Caimito, que se hace rápido y violento, se desliza sobre un lecho erizado de basaltos, y después, reuniendo sus aguas, se precipita desde una altura de quince metros en un círculo de aguas sombrías entre dos murallas de negras rocas.

El valle se levanta muy lentamente: los trabajos para poder abrir la trocha han de ser duros y por demás violentos y pesados, calculando que han de ser necesarios muchos días para realizarlos por completo, y ya la impaciencia nos devora por comenzar el estudio de la línea Panamá-Colón. En nuestro deseo de llegar al fin lo más pronto posible, no suspendimos nuestros trabajos el domingo, a pesar de los escrúpulos, verdaderos o fingidos, de los hombres que nos acompañaban, hasta que fueron más de las dos de la tarde, y continuamos todo el lunes, a pesar de que era la fiesta de la Encarnación y de que aquel día había riñas de gallos.

No obstante todos nuestros esfuerzos, el 27 nos hallábamos aun a cuarenta y nueve metros sobre el nivel del mar, cosa que mucho nos contrariaba, por cuanto la estación estaba muy avanzada y nos veíamos obligados a volver a Panamá. Los hombres que nos han acompañado conduciendo nuestros equipajes y nuestros útiles, tomarán la lancha que hace el servicio desde La Chorrera a la capital, en tanto que M. Sosa y yo, guiados por un cazador que conoce perfectamente aquellos terrenos, seguiremos por la costa que tenemos encargo de reconocer.

Desde La Chorrera al Puerto el camino es sumamente sinuoso, desapareciendo las colinas a distancia de unos dos kilómetros del mar, dejando de este modo una llanura bastante ancha sobre la orilla derecha del Caimito. En la orilla opuesta las tierras bajas tienen mucha menos extensión, pues casi inmediatamente se encuentran elevadas colinas, cuya principal elevación va a formar la punta de Vaca de Monte. Un poco más allá se encuentra uno en la vertiente del Cerro de las Cabras, y a partir de aquel punto, no siendo posible que el camino siguiera por entre las sinuosidades de aquellas crestas, se desliza por una playa de fina arena, siguiendo en una extensión de seis kilómetros de largo la costa del Pacífico; después, entrando por las tierras, se evita la costa elevada de Punta Guinea; más hay que atrevesar forzosamente los pantanos de Albina de Farfán, inundados de agua en la subida de las mareas. Una embarcación nos sirvió para atravesar el fondeadero del río Grande, y ganamos nuevamente la orilla, llegando a Panamá a las seis de la tarde, habiendo hecho una marcha de treinta kilómetros.

XLII

Trabajos en el istmo de Panamá.—El Obispo y su cascada. Matachino, Mamey, San Pablo y el mercado de las bananas.—Vuelta a Francia.

Para la completa terminación de nuestros trabajos nos falta solo un estudio que realizar, y es el del Chagres y del río Grande, lo cual, si bien se mira, no podía constituir una exploración en el recto sentido de la palabra.

Como quiera que la línea férrea sigue en un todo las depresiones que en el terreno determinan estos dos ríos, no nos veremos obligados a realizar grandes y forzadas marchas como las que en las operaciones anteriores nos han mortificado tanto, así como tampoco habremos de vernos obligados a los indispensables cuidados que nos ha irrogado hasta aquí el

transporte de los útiles y equipajes necesarios, y el aprovisionamiento para que en el camino no nos faltaran los alimentos: un reducido número de trabajadores nos será suficiente, por lo que nos limitamos a los traídos por M. Lacharme y dos o tres indígenas que nos han acompañado en nuestras expediciones al Darién y a las orillas del Caimito.

Los estudios del trazado probable del canal nos estrecharon algunos días. En los puntos en que habrá de seguir paralelamente la vía férrea y en aquellos por donde atravesará las tierras bajas, tenemos los estudios hechos, gracias a los trabajos realizados por el ilustre ingeniero Totten, sin que tengamos que realizar nuevos estudios sino en los puntos en que el paso con que soñamos se separe mucho de la vía.

El lunes 1º de Abril quedaron terminados los trabajos preparatorios y nuevamente hicimos nuestros sacos de viaje. En aquel tiempo se observaba una inusitada animación en la ciudad, que llama extraordinariamente la atención, por ser cosa a la que no se está acostumbrado. Los hoteles están completamente llenos de pasajeros, unos para el Perú, otros para Francia, que se detienen allí algunos días antes de tomar el paquebot o la línea férrea que debe conducirlos al punto de su destino. A la mañana siguiente emprendimos la marcha, juntamente con estos últimos, hasta la estación de Emperador, situada sobre poco más o menos a la tercera parte del camino.

Allí recibimos la más galante acogida por parte del Sr. Carranza y su familia, nuestro guía intérprete en el Darién, sin que nos detuviéramos más que el tiempo indispensable para reposar un poco, dado que el tiempo urgía y estábamos obligados a no perder ni una hora siquiera. Así, pues, tan pronto como los hombres que nos acompañaban hubieron comido su *saucóche*, que casi inmediatamente les fué preparado, emprendimos de nuevo la marcha. Después de haber seguido durante largo rato la línea seguida por el ferrocarril, llegamos a la choza más asquerosa y sucia que puede imaginarse. El propietario se encuentra en un estado completo de embriaguez, y su mujer y sus hijos están cubiertos de harapes, así como también llenos de asquerosas llagas, cuya curación debe hacerse más difícil a causa del completo desaseo en que se hallan. Como bien mirado era imposible permanecer allí sin sentirse malo, casi inmediatamente que vimos en el estado que aquello se encontraba, no quisimos aceptar la hospitalidad que dentro de la choza nos ofrecían, y fuimos a acampar en un terraplén bastante reducido, que se conocía había estado destinado a los animales domésticos. Organizado aquel modesto vivac, donde dejamos cuanto no nos había de ser necesario por el momento, volvimos sobre nues-



Gran cascada del río Obispo.

tros pasos y comenzamos los trabajos necesarios para abrir las *trochas* que eran menester para levantar los planos transversales.

Por la noche, cuando volvimos, nuestro patrón y sus amigos están menos ebrios que cuando llegamos; se conoce que han cesado sus libaciones, mas a pesar de todo los últimos no se atreven a marcharse: en medio del camino que conduce hasta las casas hay un árbol en el que se ahorcaron un número considerable de chinos de los contratados cuando los trabajos del ferrocarril ístmico, y aquellas gentes son por demás supersticiosas; así es que afirman que todas las noches las sombras de aquellos infelices vagan por aquellos contornos, y desgraciados los que vayan a interrumpirlas.

Detrás de la habitación cerca de la que habíamos pasado la noche, se abre el cauce del Obispo, seco durante la estación de la sequía, y en la que sólo algunos pozos fangosos atestiguan su existencia. Cuando las lluvias finalizan y desde las alturas se desprenden las aguas, se convierte en un torrente salvaje, que corre de rápido en rápido, saltando de piedra en

piedra para precipitarse por fin desde una altura de más trece metros. Aquella noche misma el curso de nuestros trabajos nos conduce al pie de aquella cascada, seca ahora, y que por tanto carece de interés y de todo cuanto pudiera hacerla agradable: en el fondo de un corte vertical, negro, unido y liso, se hallan aglomerados enormes bloques, cuyos ángulos apenas se han desgastado. Por aquel caos, que no de otra manera podemos llamar aquel lugar, no puede menos de caminarse con alguna desconfianza; aquellas rocas que desafían todo el poder destructor de los meteoros, parece que fueron arrancadas ayer, y difícil de todo punto sería, no ya determinar, pero ni aun calcular el número de siglos que hace se desgajaron de los puntos de formación. Un pequeño islote de verdura, situado en el ribazo, divide a la cascada en dos, dándole una anchura considerable y desproporcionada para tan pequeña corriente. En el tiempo ordinario, el Obispo cae desde la altura que hemos mencionado por cuatro o cinco derramadores de escasa importancia; pero después de las violentas tempestades es tal el caudal de las aguas que arrastra, que en muchas ocasiones cubre los dos brazos de la cascada.

Sería por demás prolijo, y no creemos ganar nada con enumerar en detalle todas cuantas operaciones realizamos y las mil peripecias que nos acaecieron, así como también el describir los mil artificios de que nos tuvimos que valer para suplir la falta del taqueómetro de M. Sosa, que en el gran incendio de Panamá quedara destruido. Esto, como fácil es comprender, nos creaba un sinnúmero de dificultades, máxime cuando la exactitud había de entrar por mucho en nuestros trabajos, y fácil es calcular, en vista de cuanto decimos, la impaciencia que nos devoraba, dado que no disponíamos de tiempo bastante para ver con calma todas las forzosas dilaciones a que nos veíamos obligados. Como todo era de temer y cualquier contrariedad que entonces hubiéramos experimentado era más de lamentar, no dejábamos de tomar todas cuantas precauciones se nos ocurrían a fin de que en los últimos pasos no nos viéramos como hasta entonces jamás nos habíamos visto. No poseíamos más que un taqueómetro, y a decir verdad, éste era el preferente objeto de todos nuestros desvelos: una rotura o una descomposición en tan necesario instrumento nos hubiera hecho suspender nuestras operaciones hasta tener otra cosa, en lo que ciertamente hubiéramos tardado, dado el país en que nos encontrábamos. Muchas veces era tanto nuestro cuidado, que dábamos grandes rodeos hasta encontrar un paso en el que los ardores del sol hubieran dejado el cauce en seco, para que, pudiendo pasar con toda facilidad no hubiera que temer golpe ninguno. En algunas ocasiones la *pica* era por

más difícil, y muy duros los trabajos que nos imponía; parecía que en los últimos momentos todo conspiraba contra nosotros, y que las circunstancias se unían de tal manera para que fueran del todo tristes los recuerdos que lleváramos: en la línea que teníamos que seguir, la vegetación tenía un considerable desarrollo, y nunca como hasta entonces habíamos hallado tan considerable conjunto de plantas espinosas, en las que naturalmente nos destrozábamos, siendo tan duros y resistentes sus tallos, que los colombianos que nos acompañaban tenían que dar repetidos golpes de machete para separarlos. Los trabajos de planimetría y determinación de niveles no podían ir de prisa sino en aquellos puntos en que, ensanchándose el valle, formaba planicies de alguna extensión, donde se podían plantar arrozales. Para realizar estas plantaciones que permiten algunas ganancias a los que tienen la fortuna de poderlas establecer, se escoge un lugar a propósito durante la estación seca, cortando arbustos y árboles que en el crezcan, y a las demás matas y ramas que casi totalmente cubren el suelo, las pegan bastante antes de que el tiempo húmedo se acerque, en la época en que tanto las hojas como los troncos se hallan resecados por el sol: el incendio dura mucho, y casi nunca se consigue destruir las ramas madres ni las raíces, que siguen aún consumiéndose bastante después de las primeras lluvias.



Mapa de las exploraciones a los Istmos de Panamá y de Darién en 1876, 1877 y 1878, por M. A. Reclus.

Los días 3 y 4 dormimos en Matachino, donde se encuentra la bifurcación del camino de hierro que sirve para las maniobras de la locomotora de refuerzo que ayuda a los trenes a subir hasta la Cañada de la Culebra. Sobre la línea no se encuentra siquiera ni una placa giratoria. Aquel pueblo cuenta con un buen número de casas; pero los únicos medios de subsistencia de que dispone son la venta de frutos y las ganancias que se obtienen con los viajeros que atraviesan el Istmo. La indolencia de los habitantes es grande, y el posadero nos recibió con gran reserva, y como por gracia, pues grandemente temía que se hospedaran en su casa unas personas a las que suponía bastante más exigentes que los negros del país.

El día 4 volvimos al punto en que en otro tiempo se encontraba la estación de Obispo el Alto, y donde aun se encuentran los depósitos de agua para los máquinas del ferrocarril. En aquel punto el río hace una curva brusca, inclinándose hacia el O., por lo que no será posible que la línea del canal siga hasta el valle: tendrá que atravesar un contrafuerte bastante elevado que termina sobre el Obispo por entre muchas aglomeraciones. Dicho contrafuerte lo pasará por el punto más estrecho y menos alto, y las facilidades para este trabajo serán aumentadas ciertamente por la existencia de dos anchas y profundas depresiones, de las que una termina en el Sardanillo y la otra en el Obispo. Durante todo el día trabajamos sin descanso para determinar la dirección más conveniente, y después volvimos a Matachino por un sendero muy agradable, que es tal vez el antiguo camino de Cruces a La Chorrera: este sendero pasa bajo deliciosos bosques de naranjos, guayabos y mangles, claros indicios de que en otra época debían encontrarse por aquí hermosas haciendas, de las que han desaparecido hasta las ruinas.

Por fortuna hemos llegado ya al valle mismo del Chagres; nuestros trabajos nos conducen hasta la estación de Mamey, donde se cruzan los trenes que van de Panamá a Colón, y viceversa. La única familia que hoy la habita puede ofrecernos sólo una casa demasiado pequeña para todos nosotros, y en la que se instalaron los hombres que nos acompañaban. M. Sosa y yo colgamos nuestras hamacas al cielo raso. José, a quien he promovido al alto empleo de capataz, es tan hábil en los trabajos de trocha y ha adquirido tanta autoridad entre los trabajadores, que sin cuidado ninguno podemos encargarle la continuación de los trabajos, dándole sólo la dirección que debe seguir y el ancho que debe tener. En tanto que nuestros hombres talan y cortan, podemos nosotros utilizar el tiempo en hacer algunos reconocimientos, estudiar la formación geológica de aquella región y sondear el río, bastándonos solo algunas horas para medir la

trocha abierta la víspera. Para dar un ejemplo de la seguridad del golpe de vista de José y de su conciencia, citaré el hecho siguiente. Entre Mamey y San Pablo la trocha tenía más de dos kilómetros de extensión: al terminar la línea, encontré al fin de ella sólo algunos minutos de diferencia con la dirección inicial, y por tanto a cada instante enormes árboles y profundas cañadas, orillas de alturas desiguales impedían ver las banderolas plantadas detrás.

Cerca de San Pablo determinamos el punto por donde podría ser cortado el camino de hierro por el canal, sin que fuera necesario modificar el trazado para establecer un puente giratorio.

Terminados nuestros estudios en la línea de Mamey, M. Sosa, que se sentía indispuerto, volvió a Panamá, llevando en su compañía uno de nuestros hombres, el viejo Merced, bastante fatigado de los trabajos que sufriera.

Después de Mamey, nuestro campo de exploración fue Buenavista, y más tarde llegué a Gatún en compañía de mis dos fieles macheteros José e Hipólito. Aunque este punto sea la más importante población de toda la línea, sólo encontramos víveres y alojamiento gracias a un cubano llamado Cocido, desterrado de su país a causa de la guerra civil.

En las alturas, al E. de la línea férrea, el país está descubierto, y la topografía es muy fácil; pero un espeso matorral con que tropezamos interrumpe nuestros trabajos, dándonos tiempo para bajar a la estación, donde puedo a mi placer contemplar el mercado semanal de las bananas.

Un especulador de New York ha hecho un contrato con la compañía del ferrocarril y la de los paquebots, mediante el cual se reserva el monopolio del transporte de este género. Absolutamente dueño de las transacciones, compra con frecuencia a precios ínfimos tallos de un metro de largo, conteniendo cada uno más de doscientos frutos. Los agentes desechan las tres cuartas partes de lo que les ofrecen, y aquellos infelices que han hecho más de treinta kilómetros en piragua, se tienen que volver a sus chozas sin un cuarto en el bolsillo y el estómago vacío, pues los negros alimentan con otra especie de bananas, que deben ser cogidas antes de la madurez y cocidas durante mucho tiempo. Esto, como es fácil comprender, da lugar a no pocos gritos, injurias, imprecaciones y amenazas.

Estando tan próximo al camino de hierro, lo aprovecho para pasar el domingo en Panamá, donde M. Sosa, restablecido ya, está dispuesto a continuar los trabajos. Terminamos nuestras operaciones en la llanura del Obispo, y después ganamos la del Río Grande, poco sinuosa, pero bastante estrecha y de flancos muy escuetos.

Por última vez partimos juntos para estudiar entre el Cerro de Ancón y el de la loma de Boca de Río Grande una depresión que M. Wyse me recomendó con empeño que reconociera, y la que permitiría al canal desembocar en el Pacífico al O. del islote de Gavilán. Después arreglé las cuentas, clasifiqué y embalé el material, de modo que al pasar M. Wyse por Panamá no tuviera que detenerse y pudiera aprovechar el primer vapor que pasara para San Juan de Nicaragua. Menos dichoso que yo, que he terminado mi campaña, estos dos señores parten para Nicaragua y Costa Rica, donde se dará cuenta exacta del valor de los estudios y trabajos hechos en aquella parte de la América ístmica por los exploradores que han buscado un paso entre los dos mares. Los trabajadores del río Simú fueron despedidos por el paquebot inglés, y el 1º de Mayo me embarqué para Francia con M. Lacharme. Aquel era el último viaje, hasta que emprendiera el de las orillas, de que ningún viajero vuelve.

INDICE DE ILUSTRACIONES

	Páginas
—Muelles de Colón	3
—Casas en los palmares de Colón	5
—Estatua de Cristóbal Colón	7
—Front Street, en Colón	9
—Hotel de Washington en Colón	11
—Iglesia gótica y columna en honor de Aspinwall	13
—Paseo al redor de Colón	15
—Una calle de Chagres	17
—Estación de San Pablo y puente de Barbacoa	19
—Estación de Mamey	21
—Vista general de la ciudad de Panamá	33
—Vista de Panamá.—Antiguas murallas de la ciudad	35
—Estación del ferrocarril trascontinental, en Panamá	37
—El Cabildo (Panamá)	39
—Gran Hotel de Panamá	41
—La Catedral de Panamá	43
—Ruinas del Colegio de Jesuitas, en Panamá	45
—Iglesia de San Francisco, en Panamá	47
—Iglesia de Santo Domingo, en Panamá	49
—Iglesia de Santa Ana, en Panamá	51
—Camino de la Sabana	53
—Casas y habitantes de los barrios de Panamá	55
—Las lavanderas del Chorrillo, en Panamá	57
—Soldados de Panamá	59
—Ruinas de la iglesia de las Monjas, en el Viejo Panamá	61
—Chepigana	65
—Vista de Molineca	67
—Real de Santa María	69
—Entrada de Pinogana	71
—Nuestro cuartel general de Pinogana	73
—Habilitación de un rico darienita	75
—Caza de los caimanes	77
—Tipos del Darién: zamba — mulato — mulata	79
—Tipos del Darién: chola — zambo — india	81
—Tocado de un darienita de posición	83
—Darienitas vestidas con la Pollera	85
—La querida en su cocina	87
—Darienita con su hijo	89
—Mujer zamba y niño enfermo	91
—Negrillo fumando y mamando	93
—Gallos de pelea en La Palma	97
—La Palma	99
—Los caucheros	101
—Pájaros moscas y colibríes	103
—Encuentro de una barca	105
—Chozas y tipos de los indios cunas	107
—Las lianas	109

	Páginas
—El pueblo de Paya	111
—Los vampiros	113
—Bajada por el Caquirrí	115
—Pantanos del Atrato	117
—Pisisí	119
—Posición horizontal en una hamaca	121
—Un toldo	133
—Olivier Bixio	137
—M. Wyse	141
—Viaje de los monos	145
—Garrapatas	149
—Mi gabinete de trabajo (Reclus)	153
—M. Lacharme en la trocha	177
—M. Guido Musso	195
—Aldea de la Capitana: baja marea	201
—Arrabal de Chepo	202
—Una calle de Chepo	203
—Cascadas del Mamoni	207
—La expedición a caballo	211
—Golfo de San Miguel	215
—Vista de Yaviza	217
—Los mangles del río Tuyra	219
—Desembocadura del Tiatí	221
—Campamento bajo un banano	223
—Cascada del Tiatí	229
—Operaciones en el Tiatí	235
—Caza del jaguar	243
—Un mal paso	246
—Trancos	255
—Ascensión a la cordillera	263
—Paso de un higuérón	267
—Bahía de Acantí	268
—Llegada a la casa de Ouisepilele	275
—Camino de Acantí	278
—Conversación con el gran cacique	283
—Bahía de Acantí (segunda vista)	285
—Operaciones en la sabana de Bernardino	287
—M. Luis Verbrugger	293
—M. Pedro J. Sosa	297
—Caída del Río Copé	301
—Grupo de voqueros	303
—M. Armando Reclús	307
—Hacienda "La Constancia"	311
—La Chorrera	315
—Caída del Caimito	319
—Gran cascada del Río Obispo	323
—Mapa de las exploraciones a los Istmos de Panamá y de Darién en 1876, 1877 y 1878, por M. A. Reclús	325

INDICE GENERAL

Páginas

I

- El istmo americano.—El Congrseo internacional de Ciencias geográficas de París en 1875.—M. L. N. B. Wyst y sus compañeros.—Los que no volverán.—Olivier Bixio y Guido Musso 3

II

- El Lafayette.—Guadalupe: volcán de la mina de Azufre.—La Martinica: Fuerte de Francia.—La Guayra.—Puerto Cabello.—Sabanilla 9

III

- Colón o Aspinwall: barrio de blancos, barrio de negros.—La estatua de Cristóbal Colón.—Clima de esta ciudad 17

IV

- Historia del camino de hierro inter-oceánico de Colón a Panamá 23

V

- Viaje en vagón desde Colón a Panamá.—Vista general de Panamá 29

VI

- Panamá: sus antiguas casas; sus barrios y sus guerras civiles; sus monumentos, sus recreos y distracciones 37

VII

- Los alrededores de Panamá: el antiguo Panamá: la ascensión al cerro de Ancón; el Chorrillo: los cementerios: los peligros de la hamaca 48

VIII

- Los panameños en fiestas: la celebración de la independencia en Nueva Granada.—Corridas de toros.—Carreras de caballos 54

III

IX

El istmo de Panamá: sus puertos, sus ríos, sus aguas, sus bosques, su clima: salubridad tal como la entiende la opinión	58
---	----

X

Partida para el Darién.—El Taboguilla.—Estoicismo de Viguer.—El golfo de San Miguel.—El Darién.—Minas de oro de Cana.—Grandeza y decadencia	72
---	----

XI

Continuación de nuestra marcha remontando el río Tuyra.—Chepigana y sus botellas de cerveza.—Los autóctonos. Las darienitas consideradas física y moralmente	79
--	----

XII

Mujeres que fuman el cigarro por la punta encendida.—Niños y pilluelos.—Trajes y costumbres	92
---	----

XIII

Los mosquitos y los insectos.—Los gusanos y las niguas destructoras de los dedos.—Los pedicuros intertropicales	96
--	----

XIV

El Tuyra y sus paletuvios.—Laguna de Matunsacрати.—Los caimanes darienitas.—Sus cuevas.—Cómo los matan y cómo los ahogan	100
--	-----

XV

El Real Viejo.—Pinogana, nuestro cuartel general.—Vuelta a Chepigana	108
--	-----

XVI

El Tuyra en alta marea.—Las tortugas.—Paisajes agradables.—Naturaleza espléndida.—El estanque de la Palma.—La casa y el caserío de D. Federico de los Ríos.—La familia, la propiedad y la religión en la tierra de Darién	114
---	-----

XVII

Casas ricas y casas pobres en el Darién.—Un gran almacén darienita.—Fervor intermitente por la construcción de una capilla.—Paseos hidrográficos	123
--	-----

IV

XVIII

- Un baile en casa del Sr. Insiguare.—Orquesta detestable.—Los gallos de combate y las riñas de gallos 131

XIX

- Salida de La Palma.—Pobre Bixio!.—El Tuyra antes de llegar a Pinogana.—Sitios hermosos, bellas florestas, y considerable número de cotorras.—Las oropéndolas o turpiales.—Altura del río.—Rápidos sobre rápidos.—Las lianas. 138

XX

- Paya.—Los indios Cunas.—Tipos y costumbres.—Un cuatriunvirato.—El cacique.—El lelé.—El camotura, el urunia.—Un proceso 147

XXI

- En marcha hacia la vertiente del Atlántico.—Los murciélagos vampiros.—El camino real.—Bajada del Cucarica o Caquirri. La playa de los Dolores.—Las empalizadas. 155

XXII

- Los pantanos del Atrato.—Loma de Cristal y Loma Vieja.—Laguna de Perancho.—El Río Atrato.—Desproporción entre su volumen y la extensión de su corriente.—Los monos de la selva palúdica 163

XXIII

- Pisipi.—La barra del golfo de Urabá.—Vuelta a Paya.—Muerte de M. Brooks.—Un tóido 171

XXIV

- M. Lacharme.—Los seis hombres del río Sinú.—Marcha para la costa del Atlántico.—Valor casual por necesidad.—La trocha.—El día.—La velada.—La noche en la selva.—Las fieras del bosque 175

XXV

- Continuamos en la gran selva.—Las serpientes.—Los encantadores y las encantadoras.—Las oracioncitas.—Las garrapatas.—Abominación de la desolación.—Las cuatro tribus principales.—Las noches horribles. 184

XXVI

En la enfermería a causa de las garrapatas, arañas, avispas y hormigas.—Exploración del río Chico	188
---	-----

XXVII

Marcha del Darién.—Un grande, grueso y feo compañero de viaje.—Los hermanos Verbrugge.—Vuelta a Europa.—Muerte de Guido Musso.	196
---	-----

XXVIII

Segunda expedición.—Embarque en Saint Nazaire.—El Istmo del Darién occidental, o de San Blas.—El río Bayano.—Indios darienitas.—Chepo.—La Capitana	197
--	-----

XXIX

El río Mamoni.—Las iguanas: glotonería y crueldad.—Los saltos de Charara, o cascadas del Mamoni	203
---	-----

XXX

Exploración del valle del Terable.—Vuelta a Panamá.—Ochenta kilómetros a caballo por la sabana, los pantanos y las colinas	209
--	-----

XXXI

En marcha hacia el Tuyra.—Chepigana: los antiguos amigos.—Subida a la espiga.—Yaviza total decadencia.—Los coloradillos	213
---	-----

XXXII

Nuestro nuevo personal: los trece contratados.—Ascensión del Tupisa.—Sobre el Tiatí.—La nueva trocha.—Treinta académicos, en lugar de cuarenta.—Cómo fui momentáneamente jefe de la expedición	218
--	-----

XXXIII

Llamada de los jaguares.—La corriente del Tiatí.—Sus chorros; sus caletas.—Un personal abatido.—Cascadas del río.—La rancharía del hospital	225
---	-----

XXXIV

Continuación de la trocha por el cauce del Tiatí.—Los chitras.—Malos pasos.—Pulgas gigantes.—Montadores y cazadores.—Caritas e iguanas.—Los cocuyos, pedrería viviente	231
--	-----

XXXV

- Nuevo esfuerzo.—Un ahorcado.—Jaguar moteado y león negro.—
Caza del jaguar.—A caballo sobre un tigre.—Combate del
jaguar con el pecari y el tapir 239

XXXVI

- Nuestra llegada a Tupisa.—Separación por falta de víveres.—
En marcha para la cordillera.—Ascensión de la montaña.—
Por fin vemos el Atlántico.—Descenso.—El buque que vemos
es *Le Dupetit Thonars*? 248

XXXVII

- Dificultades de la marcha.—Ejercicios funámbulos.—caída
peligrosa.—*Le Dupetit Thonars* ha partido. — El cacique
Ouisapilele.—Los indios mansos de la tribu de Acandí.—Ba-
hía y pantanos de Acandí 260

XXXVIII

- Un caciquillo lento en los cálculos.—El gran cacique.—La vuel-
ta.—Subida y bajada de la cordillera.—Llegada al puerto
Tiati.—Hechos y hazañas del morocoi.—Yaviza.—Panamá .. 272

XXXIX

- Cabalgata fantástica de M. Wyse y M. Verbrugghe entre Bue-
naventura y Bogotá.—Operaciones de M. Sosa en el valle
del Caimito.—Incendio de Panamá 286

XL

- El río Caimito.—Reconocimiento practicado en el Bernardino,
el Copé y el Aguacate.—La hacienda modelo.—“La Cons-
tancia”.—Rebaños de bueyes del Istmo.—Los garrapate-
ros.—Los vaqueros y sus lazos. 299

XLI

- La Chorrera.—Los indios del Chiriquí.—Los gallinazos.—Cas-
cada del Caimito.—Vuelta a Panamá por la costa. 313

XLII

- Trabajos en el istmo de Panamá.—El Obispo y su cascada.—Ma-
tachino, San Pablo y el mercado de las bananas.—Vuelta
a Francia. 321

VII

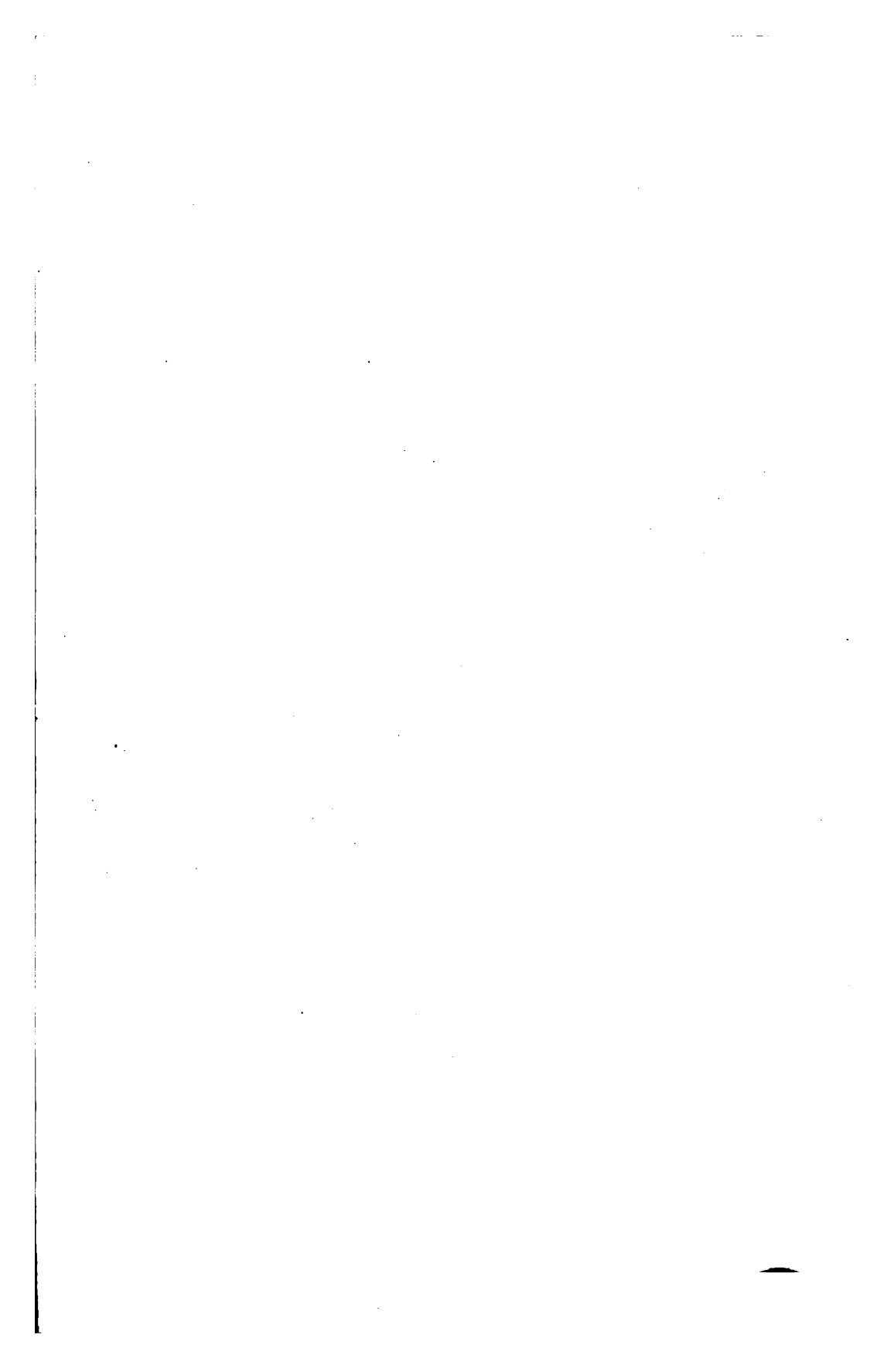
COLOFON

Este libro del oficial de la marina francesa, Armando Reclús (1843-1927), que lleva por título "Exploraciones a los Istmos de Panamá y de Darién en 1876, 1877 y 1878", editado en Madrid, España, en el año de 1881, ha sido reproducido en la revista LOTERÍA —órgano de la Lotería Nacional de Beneficencia de Panamá— bajo la dirección del doctor Carlos Ernesto Mendoza.

Se inició su publicación en esta revista, en el número 18, del mes de Mayo de 1957 y terminó en el número 27, del mes de Febrero de 1958, bajo la responsabilidad de don Juan Antonio Susto, co-editor de la misma.

Esta separata consta de tres mil (3.000) ejemplares, hechos para su distribución gratis, como una contribución de la Lotería Nacional de Beneficencia a la cultura del pueblo panameño y como tributo hacia el genio galo, representado en la persona del infatigable viajero que se llamó Armando Reclús.

La impresión de este volumen se efectuó en la "Imprenta La Academia" de la ciudad de Panamá, bajo la gerencia de don Juan Antonio Ortiz Estrada, en Febrero de 1958.



PANAMA
IMPRENTA "LA ACADEMIA"
1958



**RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library**

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

University of California

Richmond Field Station, Bldg. 400

1301 South 46th Street

Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

To renew or recharge your library materials, you may
contact NRLF 4 days prior to due date at (510) 642-6233

DUE AS STAMPED BELOW

AUG 22 2007

DD20 12M 7-06

U.C. BERKELEY LIBRARIES



C038914562